



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



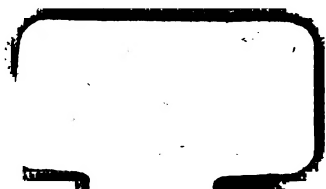
3 3433 07580267 2

270/31  
LEDOX LIBRARY



Original Collection.

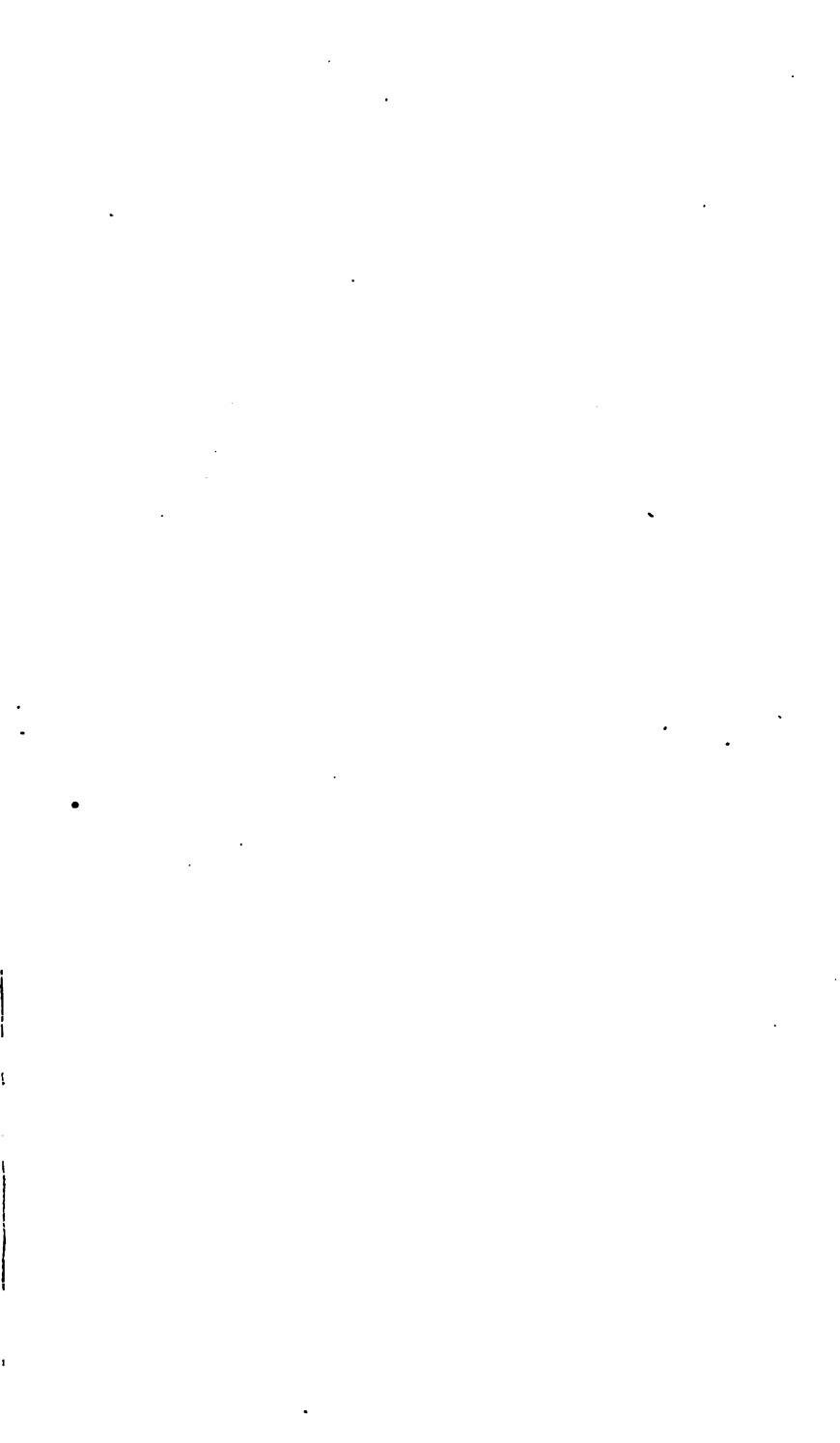
Presented in 1878.

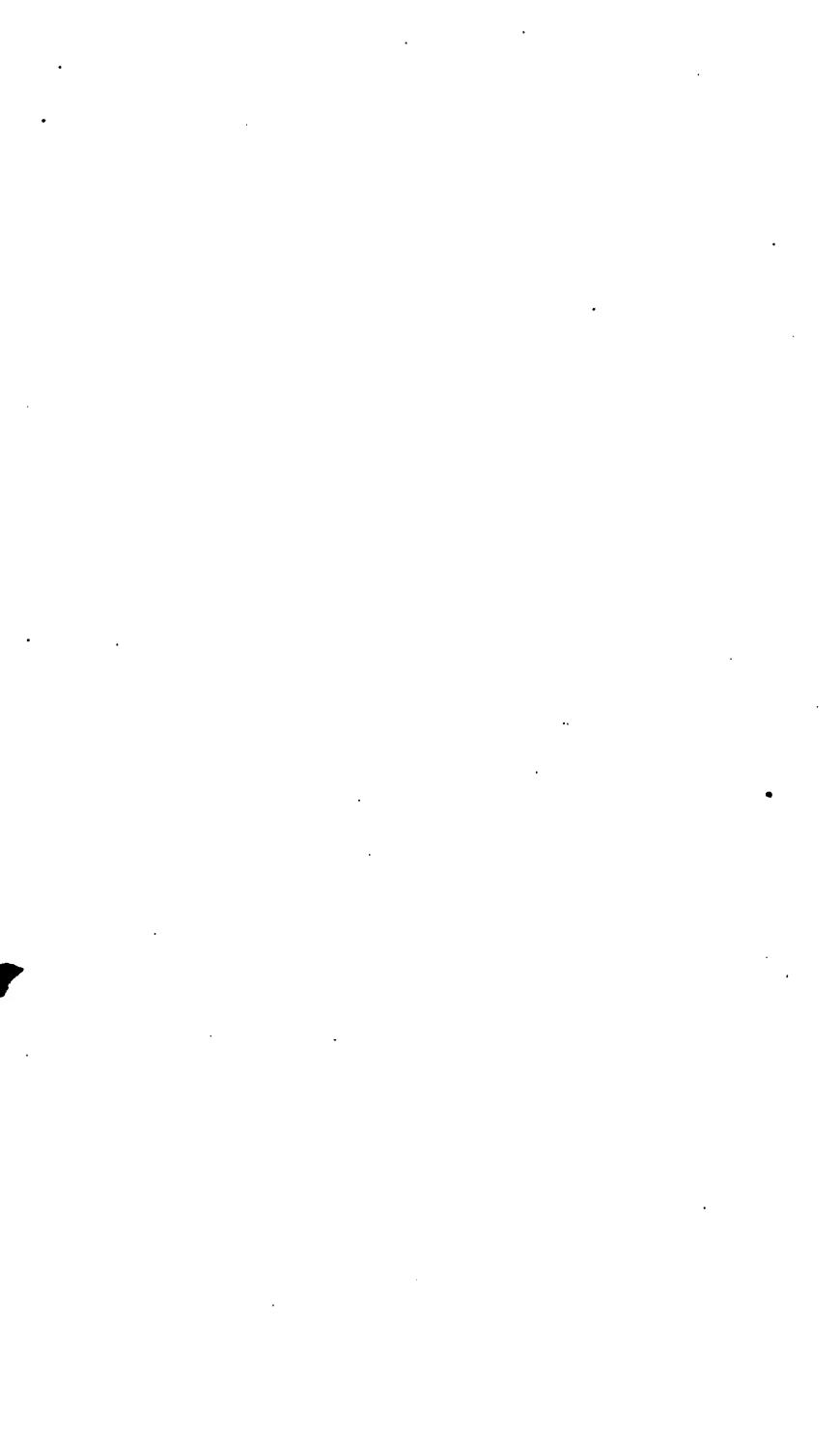




Mano  
NKI

DE  
PTE





**ŒUVRES COMPLÈTES**

**DE**

**CLÉMENT MAROT.**





# ŒUVRES COMPLÈTES

DE

# CLÉMENT MAROT,

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE D'UN BEAU PORTRAIT, ET AUGMENTÉE D'UN ESSAI SUR LA  
VIE ET LES OUVRAGES DE CL. MAROT, DE NOTES HISTORIQUES  
ET CRITIQUES, ET D'UN GLOSSAIRE.

Et tant qu'ouy et nenny se dira,  
Par l'univers le monde me lira.

*Marot, Epistre à un sien amy.*

TOME III.



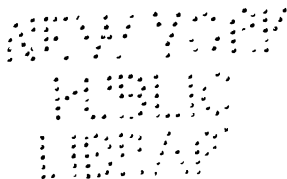
PARIS,

RAPILLY, Libraire-Éditeur, boulevard Montmartre, N° 23,  
près le passage des Panoramas.

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib., rue Saint-Louis, N° 46,  
au Marais, et rue de Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque.



M. DCCC XXIV.



UNIVERSITY OF MICHIGAN

1954  
1954  
1954

# TRADUCTIONS.

La mort n'y mord.

III.

I



WVVM  
CLUB  
1981



---

# PREMIÈRE ÉGLOGUE

DES

## BUCOLIQUES DE VIRGILE.

1512.

---

MELIBEE, TITYRE.

MELIBEE.

**T**oy, Tityrus, gisant dessoubz l'ormeau  
Large et espez, d'un petit chalumeau  
Chantes chansons rustiques en beaulx chantz :  
Et nous laissons (maulgré nous) les doux champs  
Et nos pays. Toy, oysif en l'umbrage,  
Fais resonner les forestz qui font rage  
De rechanter apres ta challemelle  
La tienne amye, Amaryllis la belle.

TITYRE.

O Melibee, amy cher et parfaict,  
Un Dieu fort grand ce bien icy m'a faict :  
Lequel aussi tousjours mon Dieu sera,  
Et bien souvent son riche autel aura  
Pour sacrifice, un aigneau le plus tendre  
Qu'en mon troupeau pourray choisir et prendre :  
Car il permet mes brebis venir paistre

Comme tu veois en ce beau lieu champestre :  
Et que je chante en mode pastorale  
Ce que vouldray de ma fluste rurale.

## MELIBEE.

Je te prometz que ta bonne fortune  
Dedans mon cueur ne met envie aucune :  
Mais m'esbahy comme en toutes saisons  
Malheur nous suyt en noz champs et maisons.  
Ne veois tu point , gentil berger , hélas ,  
Je tout malade , et privé de soulas ,  
D'un lieu loingtain meine cy mes chevrettes  
Accompaignees d'aigneaulx et brebiettes.  
Et ( qui pis est ) à grand labeur je meine  
Celle que veois tant maigre en ceste plaine ,  
Laquelle estoit la totale espérance  
De mon troupeau : or n'y ay je assurance ,  
Car maintenant ( je te prometz ) elle a  
Faict en passant pres de ces couldres là ,  
Qui sont espez , deux gemeaux aigneletz ,  
Qu'elle a laissez ( moy contrainct ) tous seuletz ,  
Non dessus l'herbe , ou aucune verdure ,  
Mais tout tremblans dessus la pierre dure.

Ha , Tityrus ( si j'eusse esté bien sage ) ,  
Il me souvient que , souvent par presage ,  
Chesnes frappez de la fouldre des cieulx  
Me predisoient ce mal pernicieux :

Semblablement la sinistre corneille  
Me disoit bien la fortune pareille.  
Mais je te pry ( Tityre ) compte moy  
Qui est ce Dieu qui t'a mis hors d'esmoy ?

TITYRE.

Je sot cuydois que ce que l'on dit Romme  
Fust une ville ainsi petite comme  
Celle de nous, là ou maint aignelet  
Nous retirons, et les bestes de laict.  
Mais je ferois semblables à leurs peres  
Les petis chiens, et aigneaulx à leurs meres,  
Accomparant ( d'imprudence surpris )  
Chose petite à celle de grand prix :  
Car pour certain Romme, noble et civile,  
Leve son chef par sus toute autre ville,  
Ainsi que font les grans et haultz cypres  
Sur ces buyssons que tu veois icy pres.

MELIBEE.

Et quel motif si expres t'a esté  
D'aller veoir Rommé ?

TITYRE.

Amour de liberté,  
Laquelle tard toutesfoys me vint veoir,  
Car ains que vint, barbe pouvois avoir :  
Si me veit elle en pitié bien expres,  
Et puis je l'euz assez long temps apres,

C'est asçavoir si tost qu'euz accointee  
Amaryllis, et laissé Galathee.

Certainement je confesse ce poinct,  
Que quand j'estois à Galathee joinct  
Aucun espoir de liberté n'avoye,  
Et en soucy de bestail ne vivoye :  
Voyre et combien, que maintesfoys je feisse  
De mes troupeaulx à noz Dieux sacrifice.  
Et nonobstant, que force gras fourmage  
Se feit tousjours en nostre gras village :  
Pour tout cela, jamais jour de sepmaine  
Ma main chez nous ne s'en retournoit pleine.

## MELIBEE.

O Amaril', moult je m'esmerveilleois,  
Parquoy les Dieux d'un cueur triste appellois,  
Et m'estonnois pour qui d'entre nous hommes  
Tu reservois en l'arbre tant de pommes.  
Tityre lors n'y estoit (à vray dire),  
Mais toutesfoys, o bien heureux Tityre,  
Les pins treshaultz, les ruisseaux qui couloient,  
Et les buyssons adoncques t'appelloient.

## TITYRE.

Qu'eusse je faict sans de chez nous partir ?  
Je n'eusse peu de service sortir,  
N'ailleurs que là n'eusse trouvé des Dieux  
Si à propos, ne qui me duyssent mieulx.

Là (pour certain) en estat triumpbant  
( O Melibee ) je vey ce jeune enfant :  
Au los de qui nostre autel par coustume  
Douze foyz l'an en sacrifice fume.

Certes c'est luy qui premier respondit  
A ma requeste, et en ce point me dit :  
Allez , enfans , menez paistre voz beufz ,  
Comme devant , je l'entends et le veulx :  
Et faictes joindre aux vaches voz taureaux.

## MELIBEE.

Heureux vieillard sur tous les pastoureux ,  
Doncques tes champs par ta bonne adventure  
Te demourront, et assez de pasture.  
Quoy que le roch d'herbe soit despouillé,  
Et que le lac de hourbe tout souillé,  
Du jonc lymeux couvre le bon herbage ,  
Ce neantmoins le maulvais pasturage  
Ne nourrira jamais tes brebis pleines :  
Et les troupeaulx de ces prochaines plaines  
Desormais plus ne te les gasteront ,  
Quand quelque mal contagieux auront.

Heureux vieillard, desormais en ces prees  
Entre ruisseaux, et fontaines sacrees ,  
A ton plaisir tu te rafreschiras :  
Car d'un costé, joignant de toy auras  
La grand' closture à la saulsaye espesse ,



Là ou viendront manger la fleur sans cesse  
Mousches à miel, qui de leur bruict tant doux  
T'inciteront à sommeil tous les coups.  
De l'autre part sus un hault roch sera  
Le rossignol qui en l'air chantera.  
Mais ce pendant la palumbe enrouee,  
La tourte aussi de chasteté louee,  
Ne laisseront à gemir sans se taire  
Sus un grand orme : et tout pour te complaire.

TITYRE.

Doncques plustost cerfz legers et cornuz  
Vivropt en l'air : et les poissons tous nudz  
Seront laissez de leurs fleuves taris :  
Plustost beuront les Parthes Araris  
Le fleuve grand, et Tigris Germanie :  
Plustost sera ma personne bannie  
En ces deux lieux : et leurs fins et limites  
Circuiray, à journees petites,  
Ains que celluy que je t'ay racompté  
Du souvenir de mon cueur soit osté.

MELIBEE.

Helas, et nous irons sans demouree  
Vers le pays d'Afrique l'alteree :  
La plus grand'part en la froide Scythie  
Habiterons, ou irons en Parthie,  
Puis qu'en ce poinct fortune le decrete,

Au fleuve Oaxe impetueux de Crete :  
 Finablement viendrons tous esgarez  
 Vers les Angloys du monde separez.

Long temps apres ou avant que je meure ,  
 Verray je point mon pays et demeure ?  
 Ma povre loge aussi faicte de chaume ?  
 Las s'il advient , qu'en mon petit royaume  
 Revienne encor , je le regarderay ,  
 Et des ruines fort je m'estonneray :  
 Las faudra il qu'un gendarme impiteux  
 Tienne ce champ tant culte et fructueux ?  
 Las faudra il qu'un barbare estranger  
 Cueille ces bledz ? Ou en quel grand danger  
 Discorde a meu et pasteurs et marchans ?  
 Las , et pour qui avons semé noz champs ?  
 O Melibee , plante arbres à la ligne ,  
 Entre poyriers , metz en ordre la vigne :  
 Helas pour qui ? allez , jadis heureuses ,  
 Allez , brebis , maintenant malheureuses.

Après cecy , de ce grand creux tout vert ,  
 Là ou souvent me couchois à couvert ,  
 Ne vous verray jamais plus de loing paistre  
 Vers la montaigne espineuse et champestre :  
 Plus ne diray chansons recreatives :  
 Ny dessoubz moy , povres chievres chetives ,  
 Plus ne paistrez le treffle fleurissant ,  
 Ne l'aigre fueille au saule verdissant.

TITYRE.

Tu pourras bien ( et te pry que le vueilles )  
Prendre repos dessus les vertes fueilles  
Avecques moy ceste nuict seulement.  
J'ay à soupper assez passablement  
Pommes , pruneaux , tout plein de bon fruitage  
Chastaignes , aulx , avec force laitage.  
Puis des citez les cheminees fument ,  
Desja le feu pour le soupper allument :  
Il s'en va nuict , et des haultz montz descendent  
Les umbres grans , qui parmy l'air s'espandent.



---

# JUGEMENT DE MINOS

SUR LA PRÉFÉRENCE

D'ALEXANDRE-LE-GRAND, ANNIBAL DE CARTHAGE ET SCIPION  
LE ROMAIN, DIT L'AFRICAIN, PRIS DE LUCIEN, ENTRE  
LES DIALOGUES DES MORTS.

1514.

---

ALEXANDRE.

O Annibal, mon hault cueur magnanime  
Ne peult souffrir que par gloire sublime  
Vueilles marcher par devant mes charroys,  
Quand à honneur, et triumpfans arroys :  
Car seulement aucun ne doibt en riens  
Accomparer ses faictz d'armes aux miens :  
Ains (comme nulz) est decent de les taire,  
Entre les preux.

ANNIBAL.

Je soutien le contraire,  
Et m'en rapporte à Minos, l'un des Dieux,  
Juge infernal commis en ces bas lieux  
A soustenir le glaive de justice,  
Dont fault que droict avec raison juste ysse  
Pour un chascun.

MINOS.

Or me dictes, seigneurs :

Qui estes vous, qui touchant haultz honneurs  
Querez avoir l'un sur l'autre avantage?

ALEXANDRE.

Cy est le duc Annibal de Carthage,  
Et je le grand empereur Alexandre,  
Qui feiz mon nom par tous climatz espandre  
En subjugant chascune nation.

MINOS.

Certes voz noms sont en perfection  
Dignes de los et des gloires supresmes,  
Dont decorez sont voz clairs diademes.  
Si m'esbahy, qui vous a meuz ensemble  
Avoir desbat.

ALEXANDRE.

Minos, ( comme il me semble )

Tu dois sçavoir, et n'es pas ignorant,  
Qu'onc ne souffris homme de moy plus grant,  
Ne qui à moy fust pareil ou egal :  
Mais tout ainsi comme l'aigle royal  
Estend son vol plus pres des airs celestes  
Que nul oyseau, par belliqueuses gestes  
J'ay surmonté tous humains aux harnois :  
Parquoy ne veulx que ce Carthaginois  
Ait bruiet sur moy, ne costoye ma chaise.

MINOS.

Or convient donc que l'un de vous se taise,



Affin que l'autre ait loysir et saison  
Pour racompter devant moy sa raison.

## ANNIBAL.

Certes, Minos, ceulx je repute dignes  
D'estre eslevez jusques aux courts divines  
Par bon renom, qui de basse puissance  
Sont parvenuz à haultaine accroissance  
D'honneur et biens, et qui nom glorieux  
Ont conquesté par faict laborieux :  
Ainsi que moy, qui à peu de cohorte  
Me departy de Carthage la forte,  
Et en Sicile, ou marcher desiroye,  
Prins et ravy pour ma premiere proye,  
Une cité, Sarragosse nommee,  
Des fiers Rommains tresgrandement aymee,  
Que maulgré eux, et leur force superbe,  
Je pestillay aux piedz ainsi que l'herbe,  
Par mes haultz faictz, et furieux combats.

On sçait aussi, comme je mis au bas,  
Et dissipay (dont gloire j'en merite)  
Des Galliquans le puissant exercite :  
Et par quel art, moyens et façons caultes  
Taillay des montz, et les Alpes treshaultes  
Minay, et mis les rochers en rompture,  
Qui sont haultz murs, massonnez par nature,  
Et le renfort de toutes les Itales :  
Auquel pays (quand mes armes ducales

Y flamboyent ) maint ruisseau tout ordy  
Du sang rommain , que lors j'y espany :  
Ce sont tesmoins , et certaines espreuves  
Si est le Pau , Tibre et maintz autres fleuves ,  
Desquelz souvent la trespure et claire unde  
J'ay faict muer en couleur rubicunde.

Pareillement les chasteaulx triumpans ,  
Par sus lesquelz mes puissans elephans  
Je feiz marcher , jusques aux murs de Romme  
Et n'est decent que je racompte ou nomme  
Mes durs combatz , rencontres martiennes ,  
Et grans efforts par moy faictz devant Cannes.

Grand' quantité de noblesse rommaine  
Ruerent jus par puissance inhumaine  
Lors mes deux bras , quand en signe notoire  
De souverain triumphe meritoire ,  
Trois muys d'aneaux à Carthage transmis ,  
De tresfin or , lesquelz furent desmis  
Des doigts des mortz sur les terres humides  
Tous estenduz : car des charongnes vuydes  
De leurs espritz , gisantes à l'envers  
Par mes conflictz furent les champs couvertz :  
De tel' façon qu'on en fait en maintz lieux  
Pont à passer fleuves espacieux.

Par maintesfoys , et semblables conquestes  
Plus que canons , ou fouldroyans tempestes ,

Feiz estonner du monde la monarche ,  
Tousjours content, quelque part ou je marche ,  
Le tiltre seul de vray honneur avoir  
Sans vaine gloire en mon cueur concevoir.  
Comme cestuy qui pour occasion  
D'une incredible et vaine vision ,  
La nuict dormant, apparne à sa mere ,  
Se disoit filz de Juppiter le pere ,  
De tous humains aux astres honoré ,  
Et comme Dieu voulut estre adoré.

Ainçois , Minos, tousjours et ainsi comme  
Petit souldart me suis reputé homme  
Carthaginois, qui pour l'heur ou malheur ,  
Ne fuz attainct de liesse ou douleur.  
Puis on congnoist , comme au pays d'Afrique,  
Durant mes jours, à la chose publique  
Me suis voulu vray obeissant joindre :  
Et qu'ainsi soit, ainsi comme le moindre  
De tout mon ost , au simple mandement  
De mes consors, concluz soudainement  
De m'en partir, et adressay ma voye  
Vers Italie, ou grand desir avoye.  
Que diray plus ? par ma grande prouesse ,  
Et par vertu de sens et hardiesse ,  
J'ay achevé maintz autres durs efforts ,  
Contre et envers les plus puissans et forts ,  
Mes estendars et guidons martiens

Onc ne dressay vers les Armeniens,  
Ou les Medoys, qui se rendent vaincuz,  
Ains qu'employer leurs lances et escuz :  
Mais feiz trembler de main victorieuse.  
Les plus haultains : c'est Romme l'orgueilleuse,  
Et ses souldars, que lors je combatis  
Par maintesfoys , et non point des craintifz,  
Mais des plus fiers feiz un mortel deluge.

Et d'autre part, Minos (comme bon juge),  
Tu dois prevoir les aises d'Alexandre :  
Car des que mort son pere voulut prendre,  
A luy , par droict, le royaume survint,  
Et fut receu, des que sur terre vint,  
Entre les mains d'amyable Fortune,  
Qui ne fut onc en ses faictz importune :  
Et s'il veult dire avoir vaincu les roys  
Dare et Pyrrhus, par militans arroys ,  
Aussi fut il vaincu en ses delices  
D'immoderez et desordonnez vices :  
Car si son pere ayma bien en son cuer  
Du dieu Bacchus la vineuse liqueur ,  
Aussi fait il, et si bien s'en troubloit,  
Que non pas homme, ains beste ressembloit.

N'occist il pas (estant yvre à sa table)  
Callisthenes , philosophe notable ,  
Qui reprenoit par discrettes parolles,

Les siennes mœurs vicieuses et folles?  
 Certainement vice si detestable  
 En moy (peult estre) eust esté excusable,  
 Ou quelqu'un autre, en mœurs et discipline  
 Peu introduict : mais les saintes doctrines  
 Leues avoit d'Aristote son maistre,  
 Qui pour l'instruire, et en vertuz accroistre,  
 Par grand desir nuict et jour travailloit,  
 Et apres luy trop plus qu'autre veilloit.

Et si plus hault esleve sa personne,  
 Dont en son chef il a porté couronne,  
 Pourtant ne doibt homme duc despriser,  
 Qui a voulu entre vivans user  
 De sens exquis, et prouesse louable,  
 Plus que du bien de fortune amyable.

## MINOS.

Certes tes faictz de tresclaire vertu  
 Sont decorez. En apres, que dis tu,  
 Roy Alexandre?

## ALEXANDRE.

A homme plein d'outrage  
 N'est de besoing tenir aucun langage :  
 Et mesmement la riche renommee  
 De mes haultz faictz aux astres sublimée,  
 Assez et trop te peuvent informer,  
 Que par sùs moy ne se doibt renommer :

Aussi tous ceulx de la vie mortelle ,  
Sont congnoissans la raison estre telle.  
Mais neantmoins pource qu'à maintenir  
Los et honneur je veulx la main tenir,  
Scache , Minos , juge plein de prudence ,  
Qu'à la verdeur de mon adolescence ,  
Portant en chef ma couronne invincible ,  
Au glaive aigu prins vengeance terrible  
( Comme vray filz ) de ceulx qui la main meitent  
Dessus mon pere , et à mort le submirent :  
Et , non content du royaume qu'avoie ,  
Cherchant honneur , mis et jectay en voye  
Mes estandards , et à flotte petite  
De combatans , par moy fut desconfite  
Et mis au bas , en mes premiers assaulx ,  
Thebes , cité antique , et ses vassaulx :  
Puis subjuguay , par puissance royale ,  
Toutes citez d'Achaye et Thessale ,  
Et decoupay à foyson par les champs  
Illyriens , de mes glaives trenchans :  
Dont je rendy toute Grece esbahie  
Par mon pouvoir fut Asie envahie :  
Libye prins , le Phase surmontay :  
Bref , tous les lieux ou passay et plantay  
Mes estandards , redoubtans ma puissance  
Furent soumis à mon obeissance.

Le puissant roy Dare congneut à Tharse,

Par quel'vigueur fut ma puissance esparse  
Encontre luy, quand soubz luy chevaulcherent:  
Cent mil Persoys, et fierement marcherent,  
Vers moy de front dessoubz ses estandards  
Bien trois cent mil pietons hardys souldards :  
Que diray plus ? quand vint à l'eschauffer,  
Le vieil Charon, grand nautonnier d'enfer,  
Bien eust à faire à gouverner sa peaultre.  
Pour celluy jour passer de rive en autre .  
Tous les espritz, qu'à bas je luy transmis ,  
Des corps humains qu'à l'espee je mis.

A celluy jour, en la mortelle estorce,  
Pas n'espargnay ma corporelle force,  
Car aux enfers quatre vingtz mil esprits  
J'envoyay lors : et si hault cuer je pris,  
Que me lançay par les flottes mortelles :  
De ce font foy mes playes corporelles.

Et ja ne fault laisser aneantir  
Mes grans combatz executez en Thyr.  
Et ne convient que le los on me rase,  
D'avoir passé le hault mont de Caucase.  
Un chascun sçait, qu'y fuz tant employé ,  
Que tout soubz moy fut rasé et ployé.

En Inde feiz aborder mon charroy  
Triumphamment ou Pyrrhus le fier roy,  
A son méschef, de mes bras esprouva

La pesanteur, quand de moy se trouva  
Prins et vaincu. Qui plus est, je marchay  
En tant de lieux, qu'à la fin detrenchay  
Le dur rocher ou Hercules le fort,  
Pour le passer, en vain meit son effort.  
Bref, tout batty, et vainquis sans repos,  
Jusques à tant que la fiere Atropos,  
Seule cruelle ennemye aux humains,  
Mon pouvoir large osta hors de mes mains.

Et s'ainsi est, que jadis en maint lieu  
Fusse tenu des mondains pour un Dieu,  
Et du party des Dieux immortelz né,  
De tel erreur pardon leur soit donné :  
Car la haulteur de mes faictz, et la gloire  
Qu'euz en mon temps, les mouvoit à ce croire.

Encores plus tant fuz fier belliqueur,  
Que j'entreprins, et euz vouloir en cueur,  
De tout le monde embrasser et saisir,  
Si fiere mort m'eust presté le loisir.

Or ça, Minos, je te supply, demande  
A Annibal ( puis qu'il me vilipende  
De doulx plaisir ) si plus il est recors  
De ses delictz de Capue, où son corps  
Plus debrisa aux amoureux alarmes  
Qu'à soustenir gros boys, haches et armes :  
Ne fut sa mort meschante et furibonde,



Quand par despit de vivre au mortel monde  
Fut homicide, et bourreau de soy mesmes,  
En avallant les ordz venins extremes?  
Et pour monstrier sa meschance infinie,  
Soit demandé au roy de Bithynie,  
Dict Prusias, vers lequel s'enfuyt,  
S'il fut jamais digne de los et bruict.  
Un chascun scait qu'il fut le plus pollu  
De tous plaisirs, et le plus dissolu,  
Et que par fraude, et ses trahysonz fainctes,  
Il est venu de son nom aux attainctes.  
Plusieurs grans faictz il feit en maintes terres :  
Mais qu'est ce au prix de mes bruictz et tonnerres?  
A tous mortelz le cas est evident  
Que si jugé n'eusse tout Occident  
Estre petit, ainsi que Thessalie,  
J'eusse pour vray ( en vainquant l'Italie )  
Tout conquesté sans occision nulle,  
Jusques au lieu des columnes d'Hercule.  
Mais ( pour certain ) je n'y daignay descendre :  
Car seulement ce hault nom Alexandre  
Les feit mes serfz redoubtans mes merveilles.  
Parquoy. Minos, garde que tu ne vueilles  
Devant le mien son honneur preferer.

SCIPION.

Entens ainçoys ce que veulx proferer,  
Juge Minos.

MINOS.

Comment es tu nommé?

SCIPION.

Scipion suis , l'Africain surnommé  
Homme rommain, de noble experience.

MINOS.

Or parle donc , je te donne audience.

SCIPION.

Certes mon cueur ne veult dire ou penser ,  
Chose pourquoy je desire exaucer  
La grand'haulteur de mes faictz singuliers ,  
Par sus ces deux belliqueux chevaliers :  
Car je n'euz onc de vaine gloire envie :  
Mais s'il t'e plaist , Minos, entens ma vie.

Tu sçais assez que de mes jeunes ans  
Faictz vicioux me furent desplaisans :  
Et que vertu je vouluz tant cherir ,  
Que tout mon cueur se meit à l'acquerir ,  
Jugeant en moy science peu valoir ,  
Si d'un hault vneil , et par ardant vouloir  
D'acquerir bruict et renom vertueux ,  
N'est employee en œuvres fructueux.  
Bref, tant aymay vertu , que dès enfance  
Je fuz nommé des Rommains l'esperance.

Car quand plusieurs du senat, esbahiz  
 De craincte, et paour à rendre le pays  
 Par maintes foyz furent condescendans ,  
 Je de hault cueur, et assez jeune d'ans  
 Sailly en place, ayant le glaive au poing ,  
 Leur remonstrant que pas n'estoit besoing  
 Que le clair nom que par peine et vertu  
 Avions acquis fust par honte abbatu :  
 Et que celluy mon ennemy seroit,  
 Qui la sentence ainsi prononceroit.  
 Lors estimans cela estre un presage, <sup>1</sup>  
 Et que les Dieux pour le grand avantage  
 Du bien public, m'avoit donné hault cueur  
 En aage bas, comme un fort belliqueur ,  
 Fuz esleu chef de l'armee rommaine :  
 Dont sur le champ de bataille inhumaine  
 Je feiz jecter mes bannieres au vent,  
 Et Annibal pressay tant, et souvent,  
 Qu'avec bon cueur, et bien peu de conduite  
 Le feiz tourner en trop honteuse fuyte,  
 Tant qu'en la main de Romme l'excellente  
 Serve rendy Carthage l'opulente :  
 Et toutesfoys les rommains consistoires,  
 Apres mes grans et louables victoires ,

<sup>1</sup> Variante. *Édition de Bonnemère.*

Lors congnoissant que les divins augures  
 Pour subvenir à leurs choses futures ,  
 M'avoient donné hardiesse de cueur  
 En jeunes ans , comme un fort belliqueur.....

Aussi humain et courtoys m'ont trouvé,  
Qu'avant que fusse aux armes esprouvé :  
Tous biens mondains prisay moins que petit,  
L'amour du peuple estoit mon appetit,  
Et d'acquérir maintz vertueux offices  
A jeune prince honnestes et propices.  
Et d'autre part, de Carthage amenay  
Maintz prisonniers, lors que j'en retournay  
Victorieux : desquelz en la presence  
Par moy fut pris le poete Terence :  
Dont aux Rommains mon faict tant agreea  
Qu'en plein senat censeur on me crea.

Ce faict, Asie et Libye couruz :  
D'Egypte et Grece à force l'amour euz :  
Et qu'ainsi soit, soubz querelle tresjuste  
Par plusieurs foyz ma puissance robuste  
Ont esprouvé. Puis le consul voyant  
Le nom rommain jadis resflamboyant,  
Lors chancelier, soy ternir et abbatre,  
Pour l'eslever fuz conquerir et battre  
Une cité de force et bien nantie,  
Dicte Numance, es Espaignes bastie.

Trop long seroit ( Minos ) l'entier deduyre  
De mes haultz faictz, qu'on verra tousjours luyre  
Et d'autre part, simple vergongne honneste  
D'en dire plus, en rien ne m'admonneste.

Parquoy à toy en laisse l'achaison ,  
Qui sçais ou sont les termes de raison.

Si t'adverty qu'oncques malheur en riens  
Ne me troubla : ne pour comble de biens ,  
Que me donnast la deesse Fatale ,  
Close ne fut ma main tresliberale.  
Bien l'ont congneu , et assez le prouverent  
Après ma mort ceulx qui rien ne trouverent  
En mes tresors des biens mondains delivres ,  
Fors seulement d'argent quatre vingtz livres.  
Des Dieux aussi la bonté immortelle  
M'a bien voulu douer de grace telle ,  
Que cruauté et injustice au bas  
Je dejectay , et ne mis mes esbatz  
Aux vanitez et doulx plaisirs menus  
De Cupido , le mol filz de Venus :  
Dont les deduyctz et mondaines enquestes ,  
Nuysantes sont à louables conquestes.  
Tous lesquelz motz je ne dy pour tascher  
A leur honneur confondre ou surmacher :  
Ainçois le dy , pour tousjours en prouesse  
Du nom rommain sousténir la haultesse :  
Dont tu en as plus ouy referer  
Que n'en pourroit ma langue proferer.

## SENTENCE DE MINOS.

Certainement vos martiaux ouvrages

Sont achevez de tresardans courages :  
Mais s'ainsi est , que par vertu doibve estre  
Honneur acquis , raison donne à congnoistre  
Que Scipion jadis fuyant delices ,  
Et non saillant de vertu hors des lices  
D'honneur dessert le tiltre precieux  
Devant vous deux , qui fustes vitieux.

Parquoy jugeons Scipion preceder ,  
Et Alexandre Annibal exceder ,  
Et si de nous la sentence importune  
Est à vous deux , demandez à Fortune .  
S'elle n'a pas tousjours favorisé  
A vostre part. Apres soit advisé  
Au trop ardent et oultrageux desir  
Qu'eustes jadis de prendre tout plaisir  
A ( sans cesser ) espandre sang humain ,  
Et ruyner de fouldroyante main ,  
Sans nul propos , la fabrique du monde :  
Ou raison fault , vertu plus n'y abonde.



---

# MAROT

AU ROY,

TOUCHANT LA METAMORPHOSE.

---

LONG temps avant que vostre liberalité royale m'eust faict successeur de l'estat de mon pere, le mien plus affectionné (et non petit) desir avoit tousjours esté, Sire, de pouvoir faire œuvre en mon labeur poetique, qui tant vous aggreast, que par là je peusse devenir (au fort) le moindre de voz domestiques. Et pour ce faire, mis en avant comme pour mon roy, tout ce que je peuz: et tant importunay les Muses, qu'elles en fin offrirent à ma plume inventions nouvelles et antiques, luy donnant le choix ou de tourner en nostre langue aucune chose de la latine, ou d'escrire œuvre nouvelle, par cy devant non jamais veue. Lors je consideray qu'à prince de hault esprit haultes choses lui afferent, et tant ne me fiay en mes propres inventions, que pour vous trop basses ne les sentisse. Parquoy les laissant reposer, jectay l'œil sur les livres latins, dont la gravité des sentences, et le plaisir de la lecture (si peu que j'y compris) m'ont espris mes espritz, mené ma main, et amusé ma Muse. Que dy je, amusee? mais incitée à renouveler, pour vous en faire offre, l'une des plus latines antiquitez, et des plus antiques latinitez. Entres lesquelles celle de la Metamorphose d'Ovide me sembla la plus belle: tant pour la grande douceur du style, que pour le grand nombre des propos tombans de l'un en l'autre par liaisons si artificielles, qu'il semble que tout ne soit qu'un. Et toutesfoys aisement (et peult estre point) ne se trouvera livre, qui tant de diversitez de choses racompte. Parquoy, Sire, si la nature en la diversité se resjouyt, là ne se debvra elle melancolier.

Pour ces raisons, et autres maintes, delibaray mettre

la main à la besongne, et de tout mon pouvoir suyvre et contrefaire la veine du noble poete Ovide, pour mieulx faire entendre et sçavoir à ceulx qui n'ont la langue latine, de quelle sorte il escrivoit, et quelle difference peult estre entre les anciens et les modernes. Oultre plus, tel lit en maint passage les noms d'Apollo, Daphné, Pyramus et Tisbee, qui a l'histoire aussi loing de l'esprit que les noms pres de la bouche : ce que pas ainsi n'iroit, si en facile vulgaire estoit mise ceste belle Metamorphose, laquelle aux poetes vulgaires et aux paintres seroit tresproufitable, et aussi decoration grande en nostre langue : veu mesmement que l'arrogance grecque l'a bien voulu mettre en la sienne.<sup>1</sup> Or est ainsi, que metamorphose est une diction grecque vulgairement signifiant transformation, et a voulu Ovide ainsi intituler son livre contenant quinze volumes, pource qu'en iceluy il transforme les uns en arbres, les autres en pierres, les autres en bestes, les autres en autres formes. Et pour ceste mesme cause, je me suis pensé trop entreprendre de vouloir transmuier celluy qui les autres transmue : et apres, j'ay contrepensé que double louenge peult venir de transmuier un transmueur, comme d'assaillir un assaillieur, de tromper un trompeur, et mocquer un mocqueur. Mais pour rendre l'œuvre presentable à si grande majesté, fauldroit premiere-ment que vostre plus qu'humaine puissance transmuast la Muse de Marot en celle de Maro. Toutesfoys telle qu'elle est, soubz la confiance de vostre accoustumé bon recueil, elle a (par maniere d'essay) traduit, et parachevé de ces quinze livres le premier, dont au chasteau d'Amboyse vous en pleut ouyr quelque commencement. Si l'eschantillon vous plaist, par temps aurez la piece entiere : car la plume du petit ouvrier ne desire voler sinou là ou le vent de vostre royale bouche la vouldra poulsier. Et à tant me tairay, Ovide veult parler.

<sup>1</sup> Marot parle ici de la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide en grec, par Planude. Cet ouvrage curieux, dont on ne soupçonnait pas l'existence, a été retrouvé par M. Lemaire, qui l'a joint à sa magnifique collection des *Classiques Latins*.



---

# LIVRE PREMIER

DE

## LA MÉTAMORPHOSE D'OVIDE.

1530.

---

ARDANT desir d'escrire un hault ouvrage  
M'a vivement incité le courage  
A reciter maintes choses formees ,  
En autres corps tous nouveaulx transformees :  
Dieux souverains qui tout faire sçavez ,  
Puis qu'en ce point changees les avez ,  
Donnez faveur à mon commencement ,  
Et deduysez mes propos doucement ,  
A commencer depuis le premier naistre  
Du monde rond, jusqu'au temps de mon estre.

Avant la mer, la terre et le grand œuvre  
Du ciel treshault qui toutes choses œuvre,  
Il y avoit en tout ce monde enorme,  
Tant seulement de Nature une forme,  
Dicte Chaos, un monceau amassé,  
Gros, grand et lourd, nullement compassé,

Bref, ce n'estoit qu'une pesanteur vile  
Sans aucun art, une masse immobile,  
Là ou gisoient les semences encloses,  
Desquelles sont produictes toutes choses,  
Qui lors estoient ensemble mal couplees, -  
Et l'une en l'autre en grand discord troublees.

Aucun soleil encores au bas monde  
N'eslargissoit lumiere claire et munde :  
La lune aussi ne se renouvelloit,  
Et ramener ses cornes ne souloit  
Par chascun moys. La terre compassee  
En l'air espars ne pendoit balancee  
Soubz son droict poix. La grand'fille immortelle  
De l'Ocean, Amphitrite la belle  
N'estendoit pas ses bras marins encores  
Aux longues fins de la terre, ainsi qu'ores.  
Et quelque part ou fut la terre, illec  
Estoit le feu, l'air et la mer avec.

Ainsi pour lors estoit la terre instable,  
L'air sans clarté, la mer non navigable :  
Rien n'avoit forme, office ne puissance,  
Ainçoys faisoit l'un aux autres nuysance :  
Car froid ou chaud menoit guerre et discords,  
Sec à l'humide, et le tout en un corps,  
Avec le dur le mol se combattoit,  
Et le pesant au leger debatoit.

Mais Dieu, qui est la Nature excellente,  
Appaisa bien leur noise violente :  
Car terre adonc du ciel desempara,  
De terre aussi les eaux il separa,  
Et meit à part pœur mieulx faire leur paix,  
Le ciel tout pur d'avecques l'air espais,  
Puis quand il eust demeslez, et hors mis  
De l'ordre masse, iceulx quatre ennemys,  
Il va lier en concorde paisible  
Chascun à part, en sa place duysible.

Le feu sans poix du ciel courbe et tout rond,  
Fut à monter naturellement prompt,  
Et occupa le degré plus haultain.  
L'air le suyvit qui n'en est pas loingtain,  
Ains du clair feu approche grandement  
D'agilité, de lieu semblablement.

En espesseur la terre les surpasse,  
Et emporta la matiere plus crasse:  
Du lourd monceau, dont en bas s'avalla  
Par pesanteur, puis la mer s'en alla  
Aux derniers lieux sa demourance querre,  
Environnant de tous costez la terre.

En tel' façon (quiconques ait esté  
Celluy des Dieux) quand il eust projecté  
Ce grand ouvrage, et en membres dresseé

La grosse masse en ce poinct despeece,  
Il arrondit et fait la terre au moule,  
Forme et façon d'une bien grande boule,  
A celle fin qu'en son poix juste et droict  
Egale fust par un chacun endroict,  
Puis çà et là les grands mers espondit,  
Et par grandz ventz euflees les rendit,  
Leur commandant faire flotter leur unde  
Tout à l'entour des fins de terre ronde :  
Parmy laquelle adjousta grans estangs,  
Lacx et marestz, et fontaines sortans :  
Et puis de bords et rives tournoyantes  
Ceintures fait, aux rivières courantes,  
Qui d'une part en la terre se boivent :  
Autres plusieurs en la mer se reçoivent :  
Et là, au lieu de rives et de bords,  
Ne battent plus que grans havres et ports.

Aux champs apres commande de s'estendre,  
Et aux forestz rameaux et feuilles prendre :  
Un chacun val en pendant fait baisser,  
Et contre hault les montaignes dresser.

Et tout ainsi que l'ouvrier advisé  
Fait le hault ciel par cercles devisé,  
Deux à la dextre, et sur senestre deux,  
Dont le cinquiesme est le plus ardent d'eux,  
Par tel façon, et en semblable nombre,

Il divisa terre pesante et sombre :  
Et en cela le hault ciel ne l'excede :  
Car comme luy cinq regions possede,  
Dont la moyenne habiter on ne peult,  
Par le grand chauld qui en elle se meult :  
Puis elle en a deux couvertes de neige,  
Et au milieu de ces deux est le siege  
De deux encor, que Dieu, qui tout ouvroit,  
Amodera par chauld meslé de froid.

Sur tout cela l'air il voulut renger :  
Lequel, d'autant comme il est plus leger  
Que terre et l'eau, d'autant est il pesant  
Plus que le feu tant subtil et luisant.  
En celluy air les nues et nuees,  
Commanda estre ensemble situees,  
Et le tonnerre et tempestes soudaines,  
Espouventans les pensees humaines,  
Semblablement avec la fouldre ardante,  
Les ventz causans froidure morfondante.

A iceulx ventz Dieu n'a permis d'aller  
Confusement par la voye de l'air :  
Et nonobstant que chascun d'eulx exerce  
Ses soufflementz en region diverse,  
Encore à peine on peult (quand s'esvertuent)  
Y resister, qu'ilz ne rompent et ruent  
Le monde jus par bouffemens austeres :  
Tant terrible est la discorde des freres.

Le vent Eurus tout premier s'envolla  
Vers Orient, et occuper alla  
Nabathe et Perse, et les monts qui s'eslevent  
Soubz les rayons qui au matin se levent :  
Zephyrus fut soubz Vesper resident,  
Pres des ruisseaux tiediz de l'Occident.

Boreas froid envahit la partie  
Septentrionne, avecques la Scythie.

Et vers midy, qui est tout au contraire,  
Auster moyteux jecta pluye ordinaire.

Sur tout cela que j'ay cy declaré,  
Le grand Ouvrier met le ciel etheré:  
Clair, pur, sans poix, et qui ne tient en rien  
De l'espeuteur et brouas terrien.

A peine avoit tous ses œuvres haultains  
Ainsi assis, en lieux et certains,  
Que tout autour du ciel claires et nettes  
Vont commencer à luyre les planettes,  
Qui de tout temps pressees et tachees  
Soubz cette masse avoient esté cachees.

Aussi afin que region aucune  
Vuyde ne fust d'animaulx à chascune  
Propres et d'oytz, les estoilles et signes,  
Et des haultz Dieux les formes tresinsignes.

Tindrent le ciel. Les poissons netz et beaulx  
Eurent en part ( pour leur manoir ) les eaux.  
La terre apres print les bestes sauvages ,  
Et l'air subtil oyseaulx de tous plumages.

La trop plus saincte et noble creature ,  
Capable plus de hault sens par nature ,  
Et qui sur tout pouvoit avoir puissance ,  
Restoit encor. Or print l'homme naissance ,  
Ou l'Ouvrier grand de tous biens origine  
Le composa de semence divine ,  
Ou terre adonc ( qui estoit separee  
Tous freschement de la part etherée )  
Retint en soy semence supernelle  
Du ciel , qui print sa facture avec elle :  
Laquelle apres Prometheus mesla  
En eau de fleuve , et puis formee l'a  
Au propre image et semblable effigie  
Des Dieux par qui toute chose est regie.

Et neantmoins que tout autre animal  
Jecte tousjours son regard principal  
Encontre bas, Dieu à l'homme a donné  
La face haulte, et luy a ordonné  
De regarder l'excellence des cieulx ,  
Et d'eslever aux estoilles ses yeulx.

La terre donc, nagueres desnuee  
D'art et d'image, ainsi fut transmuee,

Et se couvrit d'hommes d'elle venuz,  
Qui luy estoient nouveaulx et incongneuz.

L'age doré sur tout resplendissant,  
Fut le premier au monde fleurissant,  
Auquel chascun, sans correcteur et loy,  
De son bon gré gardoit justice et foy.  
En peine et paour aucun ne souloit vivre :  
Loix menaçans ne se gravoient en cuyvre  
Fisché en murs : povres gens sans refuge  
Ne redoubtoient la face de leur juge :  
Mais en seurté se sçavoient accointer ,  
Sans qu'il fallust juge à les appoincter.

L'arbre du pin , charpenté et fendu ,  
N'estoit encor des haultz montz descendu  
Sur les grans eaux , pour flotter et nager ,  
Et en pays estrange voyager.

Hommes mortelz ne congnoissoient à l'heure  
Fors seulement le lieu de leur demeure.  
Fossez profonds , et murs de grans efforts  
N'environnoient encor villes ne forts :  
Trompes , clairons d'arain droict ou tortu ,  
L'armet , la lance et le glaive poinctu  
N'estoient encor. Sans usage et alarmes  
De chevaliers , de pietons et gensdarmes ,  
Les gens alors seurement en tous cas  
Accomplissoient leurs plaisirs delicats.



La terre aussi non froissée et ferue,  
Par homme aucun, du soc de la charue,  
Donnoit de soy tous biens à grand'planté,  
Sans qu'on y eust ne semé, ne planté :  
Et les vivans, contens de la pasture  
Produite alors sans labour ne culture,  
Cueilloient le fruit des sauvages pommiers,  
Fraises aux montz, les cormes aux cormiers :  
Pareillement les mures qui sont jointes  
Contre buissons pleins d'espineuses pointes,  
Avec le gland qui leur tomboit à gré  
Du large chesne à Juppiter sacré.

Printemps le verd regnoit incessamment,  
Et Zephyrus souspirant doucement,  
Soefves rendoit, par tièdes alenees,  
Les belles fleurs sans semence bien nees :  
Terre portoit les fruitz tost et à point,  
Sans cultiver. Le champ sans estre point  
Renouvelé, par tout devenoit blanc,  
Par force espiz pleins de grain bel et franc,  
Prestz à cueillir : fleuves de lait couloient,  
Fleuves de vin aussi couler souloient,  
Et le doux miel dont lors chacun goustoit,  
Des arbres vertz tout jaulne degouttoit.

Puis quand Saturne, hors du beau regne mis,  
Fut au profond des tenebres transmis,  
Soubz Juppiter estoit l'humaine gent :

Et en ce temps survint l'aage d'argent ,  
Qui est plus bas que l'or tressouverain ,  
Aussi plus hault et riche que l'arain.

Ce Juppiter abaissa la vertu  
Du beau printemps , qui tousjours avoit eu  
Son cours entier , et soubz luy fut l'annee  
En quatre parts reduicte et ordonnee :  
En froid yver , et en esté qui tonne ,  
En court printemps , variable autonne :  
Lors commença blanche et vive splendeur  
Reluyre en l'air espris de seche ardeur.  
D'autre costé survint la glace froide ,  
Par vents d'yver pendue estraincte et roide.  
Lors on se print à musser soubz maisons :  
Maisons estoient cavernes et cloisons ,  
Arbres espez , fresche ramee à force ,  
Et vertz osiers joinctz avecques escorte.  
Lors de Ceres les bons grains secourables  
Soubz longs seillons de terres labourables  
Sont enterrez : et furent beufz puissans ,  
Pressez du joug , au labour mugissans.

Après cestuy troisiemes succeda  
L'aage d'arain , qui les deux exceda  
D'engin maulvais : et plus audacieux  
Aux armes fut , non pourtant vicieux.

Le dernier est de fer dur et rouillé ,

Ou tout soudain chascun vice brouillé  
Se vint fourrer, comme en l'aage total  
Accomparé au plus meschant metal.

Honneste Honte et Verité certaine ,  
Avecques Foy, prindrent fuyte loingtaine :  
Au lieu desquelz entrerent Flaterie ,  
Deception , Trahyson , Menterie ,  
Et folle Amour, Desir et Violence  
D'acquérir gloire et mondaine opulence.

Telle avarice adonc le plus souvent  
Pour practiquer mettoit voilles au vent ,  
Lors mal congneu du nautonnier et maistre ,  
Et mainte nef dont le boys souloit estre  
Planté debout sur montaignes cornues ,  
Nageoit, sautoit par vagues incongues.

Mesmes la terre ( avant aussi commune  
Que la clarté du soleil, air et lune )  
Fut devisee en bornes et partiz  
Par mesureurs fins, caultz et deceptifz.

Ne seulement humaines creatures  
Chercherent bledz et autres nourritures ,  
Mais jusque au fond des entrailles allerent  
De terre basse, ou prindent et souillerent  
Les grans tresors et les richesses vaines  
Qu'elle cachoit en ses profondes veines :

Comme metaulx et pierres de valeurs ,  
Incitemens à tous maulx et malheurs.

Ja hors de terre estoit le fer nuysant ,  
Avecques l'or , trop plus que fer cuysant :  
Lors guerre sort , qui , par ces deux metaulx ,  
Faict des combatz inhumains et brutaulx ,  
Et casse et rompt de main sanguinolente  
Armes cliquans soubz force violente.

On vit desja de ce qu'on emble et oste :  
Chez l'hostelier n'est point asseuré l'hoste ,  
Ne le beau pere avecques le sien gendre :  
Petite amour entre freres s'engendre :  
Le mary s'offre à la mort de sa femme :  
Femme au mary faict semblable diffame :  
Par maltalent les marastres terribles  
Meslent souvent venins froidz et horribles :  
Le filz affin qu'en biens mondains prospere ,  
Souhaite mort ( avant ses jours ) son pere.

Dame Pitié gist vaincue et outree ,  
Justice aussi , la noble vierge Astree ,  
Seule et derniere apres tous Dieux sublimes ,  
Terre laissa taincte de sang et crimes.

Aussi affin que le ciel etheré  
Ne fust de soy plus que terre asseuré ,  
Les fiers Geantz ( comme on dit ) affecterent

Regner aux cieulx, et contre mont dresserent,  
Pour y monter, mainte montaigne mise  
L'une sur l'autre. Adoncques par transmise  
Fouldre du ciel, l'omnipotent Facteur  
Du mont Olympe abbatit la haulteur,  
Et desbrisa en ruyne fort grosse  
Pelion, mont assis sur celluy d'Osse.  
Quand par son poix ces corps faulx et cruelz  
Furent gisans desrompuz et tuez,  
La terre fut mouillee en façon telle,  
De moult de sang des Geantz enfans d'elle,  
Que ( comme on dit ) trempee s'enyvra,  
Puis en ce sang tout chauld ame livra,  
Et pour garder enseigne de la race,  
En fait des corps portans humaine face :  
Mais ceste gent fut aspre et despiteuse,  
Blasmant les Dieux , de meurdres convoiteuse :  
Si qu'à la veoir , bien l'eussiez devinee  
Du cruel sang des Geantz estre nee.

Cecy voyant des haultz cieulx Juppiter,  
Crie, gemit, se prend à despiter,  
Et sur le champ par luy fut allegué  
Un autre faict, non encore divulgué,  
Des banquetz pleins d'horreur espoventable,  
Que Lycaon preparoit à sa table :  
Dont en son cueur ire va concevoir  
Telle qu'un roy, comme luy, peult avoir :

Et son conseil appella haultement ,  
Dont les mandez vindrent subitement.

Or d'icy bas là sus au lieu celeste  
Est une voye aux humains manifeste,  
Semblable à laict, dont laictee on l'appelle,  
Aisee à veoir, pour sa blancheur tant belle :  
Et par icelle est le chemin des Dieux ,  
Pour droict aller au throsne radieux  
Du grand Tonnant, et sa maison royalle.  
En ce lieu blanc, des nobles Dieux la salle  
Fut frequentee alors par tout son estre,  
A huys ouverts, sur dextre et à senestre.  
Les moindres Dieux en divers lieux s'assirent,  
Et les puissans leurs riches sieges meirent  
Vers le hault bout : bref, telle est ceste place,  
Que, se j'avois de tout dire l'audace,  
Je ne craindrois dire que c'est la mesme  
Qu'est du hault ciel le grand palais supresme.

Donc, quand les Dieux furent en ordre assis  
Aux sieges bas, faictz de marbres massifz,  
Juppiter mis au plus hault lieu de gloire,  
Et appuyé sur son sceptre d'ivoire,  
Comme indigné, par trois foyz, voyre quatre,  
De son grand chef fait bransler et debatre  
L'horrible poil, duquel, par son pouvoir,  
Feit terre et mer, et estoilles mouvoir :

Puis tout despit devant tous il debouche  
En tel' façon son indignee bouche.

Je ne fuz onc pour le regne mondain  
Plus triste en cueur, de l'orage soudain  
Auquel Geantz qui ont serpentins piedz,  
Furent tous prestz, quand fusmes espiez,  
De tendre et mettre au ciel recreatif  
Chascun cent bras pour le rendre captif.

Car neantmoins que l'ennemy fust tant  
Cruel et fier, celle guerre pourtant  
Ne dependoit que d'une seule suyte,  
Et d'une ligne en fin par moy destruite :  
Mais maintenant en toute voye et trace,  
Par ou la mer le monde entier embrasse,  
Perdre et tuer me fault pour son injure  
Le mortel genre : et qu'ainsi soit, j'en jure  
Des bas enfers les eaux noires et creuses,  
Coulans soubz terre aux forestz tenebreuses :  
Quoy que devant fault toute chose vraye  
Bien esprouver : mais l'incurable playe  
Par glaive fault tousjours couper à haste,  
Que la part saine elle n'infecte et gaste.

J'ay en forestz, et sur fleuves antiques  
Mes demidieux et mes Faunes rustiques :  
Satyres gays, Nymphes nobles compaignes,  
Et mes Sylvains residens aux montaignes :

Lesquelz d'autant que ne les sentons dignes  
D'avoir encor des gloires celestines ,  
Souffrons, au moins, que seurement et bien  
Ilz puissent vivre en terre, que du mien  
Leur ay donnee. O Dieux intercesseurs,  
Les pensez vous en bas estre assez seurs,  
Quand Lycaon, noté de felonnie,  
A conspiré mortelle vilenie,  
Encontre moy, qui par puissance eterne,  
La fouldre et vous ça hault tiens et gouverne?

Lors tous ensemble en freissant murmurent,  
Et Juppiter ( d'ardant desir qu'ilz eurent )  
Vont suppliant qu'en leurs mains vueille mettre  
Cil qui osa telle chose commettre.

Ainsi au temps que la cruelle main  
D'aucuns voulut tenir le nom Rommain ,  
Tendant au sang Cesarien espandre,  
Pour la terreur d'un tant subit esclandre ,  
Fut l'humain genre asprement estonné,  
Et tout le monde à horreur adonné.

Et la pitié des tiens, o preux Auguste ,  
Ne te fut pas moins agreable et juste  
Que ceste cy à Juppiter insigne :  
Lequel , apres avoir par voix et signe  
Reffraint leur bruict , chascun d'eulx faict silence.



Le bruit cessé, par la grace excellence  
Du hault regent, de rechef tout despit,  
D'un tel propos le silence rompit.

Les peines a ( ne vous chaille ) souffertes :  
Mais quoy qu'il ait receu telles dessertes,  
Si vous diray je en resolution,  
Quel est le crime et la punition.

De ce dur temps l'infamie à merveilles  
Venoit souvent jusques à noz oreilles,  
Lequel rapport desirant estre faulx,  
Subit descens des cieulx luyans et haultz,  
Et circuy le terrestre domaine,  
Estant vray Dieu dessoubz figure humaine.

Fort long seroit vous dire ( o Dieux sublimes )  
Combien par tout il fut trouvé de crimes :  
Car l'infamie, et le bruit plein d'opprobre,  
Bien moindre fut que la verité propre.  
De Menalus traversay les passages,  
Crainctz pour les trouz des grans bestes sauvages,  
Et les haultz pins du froid mont Lyceus,  
Et Cyllené. Quand cela passé eus,  
Du roy d'Archades es lieux me vint renger,  
Et en sa court dangereuse à loger,  
Entre tout droict, au poinct que la seree  
Tire la nuit d'un peu de jour patee.

Par signes lors monstray que j'estois Dieu  
Venu en terre, et le peuple du lieu  
A m'adorer ja commence et m'invocque,  
Mais Lycaon ( d'entree ) raille et mocque  
Leurs doulx priers, en disant : Par un grief  
Et clair peril, j'esprouveray de bref  
Si mortel est ce Dieu cy qu'on redoubte,  
Et n'en sera la verité en doubte.

Puis quand serois la nuict en pesant somme,  
A me tuer s'appreste ce faulx homme  
De mort subite : icelle experience  
De verité luy plaist (d'impatience).

Et non content est de si grievfe coulpe,  
Mais d'un poignard la gorge il ouvre et coupe  
A un , qui là fut en hostage mis,  
De par les gens de Molosse transmis :  
Et l'une part des membres de ce corps  
Va faire cuyre ainsi à demy morts  
En eau bouillant, rendant l'autre partie  
Sus ardent feu , de gros charbon rostie :  
Lesquelz sur table ensemble met et pose,  
Dont par grand feu qui vengea telle chose,  
Sur le seigneur tombe la maculee  
Orde maison digne d'estre bruslee.

Adonc s'enfuyt troublé de paour terrible :

Et aussi tost qu'il sentit l'air paisible  
Des champs et boys, de hurler lay fut force.

Car pour neant à parler il s'efforce,  
Son museau prend la fureur du premier,  
Et du desir de meurdre coustumier  
Sur les aigneaulx or en use et jouyt,  
Et de veoir sang encores s'esjouyt.  
Ses vestemens poil de beste devindrent,  
Et ses deux bras façon de cuisses prindrent :  
Il fut faict loup, et la marque conforme  
Retient encor de sa premiere forme.  
Tel poil vieillard, et tel frayeur de vis  
Encores a : semblables yeulx tous vifz  
Ardent en luy. Bref, tel' figure porte  
De cruauté, comme en premiere sorte.

Or est tombé un manoir en ruine,  
Mais un manoir tout seul n'a esté digne  
D'estre pery : par tout ou paroist terre  
Regne Erinnyes, ayment peché et guerre :  
Et si diriez que tous ilz ont juré  
De maintenir vice desmesuré.  
Tous doncques soient par peine meritee  
Puniz acoup : c'est sentence arrestee.

Alors de bouche aucuns des Dieux approuvent  
L'arrest donné par Juppiter, et mouvent  
Plus son courroux : les autres rien ne dirent,

Mais ( sans parler ) par signe y consentirent.  
Ce neantmoins du genre humain la perte  
A tous ensemble est douleur tresaperte :  
Et demander vont à Juppiter quelle  
Forme adviendra sur la terre , apres qu'elle  
Sera privee ainsi d'hommes mortelz :  
Qui portera l'encens sur les autelz :  
Et si la terre aux bestes veult bailler ,  
Pour la destruyre et du tout despouiller.

Alors deffend Juppiter , et commande  
A un chascun qui tel' chose demande  
De n'avoir paour , disant qu'à ce besoing  
De toute chose il a la cure èt soing ,  
Et leur promet lignee non semblable  
Au premier peuple , en naissance admirable.  
Soudain debvoit , pour mettre humains en pouldre ,  
Par toute terre espandre ardante fouldre :  
Mais il craignit que du ciel la facture ,  
Par tant de feux ne conceust d'avanture  
Quelque grand'flamme , et que soudainement  
Bruslé ne fust tout le hault firmament.  
Puis luy souvint qu'il est predestiné ,  
Qu'advenir doibt un temps déterminé ,  
Que mer , que terre , et la maison prisee  
Du ciel luyant , ardra toute embrasee ,  
Et qu'on doibt veoir le tresgrand edifice  
Du monde rond , en labeur et supplice.

Lors on cacha les dardz de feu chargez ,  
Des propres mains des Cyclopes forgez :  
Et d'une peine au feu toute contraire  
Luy plaist user : car soubz eaux veult deffaire  
Le mortel genre, et sur les terres toutes ,  
De tout le ciel jecter pluyes et gouttes :

Incontinent aux cavernes d'Eole  
Enclost le vent Aquilon qui tost vole :  
Semblablement en ses fosses estuye  
Tous ventz chassans la nue apportant pluye :  
Et seulement meit Notus hors d'icelles :  
Lors Notus vole avec ses moytes aesles :  
Son vis terrible est couvert ceste foy  
D'obscurité noire comme la poix :  
Par force d'eau sa barbe poyse toute ,  
De ses cheveux tous chenuz eau degoutte :  
Dessus son front moyteurs coulent et filent :  
Son sein par tout et ses plumes distilent.

Puis quand il eust ça et là nues maintes  
Pendant en l'air dedans sa main estrainctes ,  
Gros bruict se faict , esclairs en terre abondent ,  
Et du hault ciel pluyes espesses fondent.

Iris aussi, de Juno messagere,  
Vestant couleurs de façon estrangere,  
Tire et conçoit grandes eaux et menues ,  
En apportant nourrissement aux nues :

Dont renversez sont les bledz à oultrance,  
Mortz sont et vains les vœux, et l'esperance  
Des laboureurs, et fut perdu adonc  
Tout le labeur de l'an qui est si long.  
Encor pour vray l'ire ouverte et patente  
De Juppiter ne fut assez contente  
Des grandes eaux que de son ciel jecta :  
Mais Neptunus son frere s'appresta  
De promptement à son ayde envoyer  
Grand renfort d'eaux pour le monde noyer.  
Et à l'instant tous ses fleuves il mande,  
Lesquelz entrez dedans la maison grande  
De leur seigneur, en bref dire leur vient.

Pour le present user ne vous convient  
De long propos : voz forces descouvrez,  
Ainsi le fault, et voz maisons ouvrez :  
Puis en ostant voz obstacles et bondes  
Laschez la bride à voz eaux furibondes.

Ce commandé, s'en revont à grans courses,  
Tous les ruisseaulx. L'entree de leurs sources  
Laschent à plein, et d'un cours effrené  
Tout à l'entour des grans mers ont tourné.

Neptune adonc de son sceptre massif  
Frappa la terre ; et du coup excessif  
Elle trembla, si que du mouvement  
Elle fait voye aux eaux apertement.

Si vont courant tous fleuves espenduz  
Parmy les champs ouvertz et estenduz,  
En ravissant avec les fruictz les arbres,  
Bestes, humains, maisons, palais de marbres,  
Sans espargner temples painctz et dorez,  
Ne leurs grans Dieux sacrez et adorez.

Et s'ainsi est, qu'aucun logis debout  
Soit demouré en resistant du tout  
A si grand mal, toutesfoys l'eau plus haulte  
Cœuvre le fest, et par dessus luy saulte.  
Que diray plus ? grandes tours submergees  
Cachees sont soubz les eaux desgorgées :  
Et n'y avoit tant soit peu d'apparence,  
Qu'entre la mer et terre eüst difference.  
Tout estoit mer, et la mer, qui tout baigne,  
N'a aucuns borts : l'un pour se sauver gaigne  
Quelque hault mont, l'autre tout destourbé  
Se sied dedans un navire courbé :  
Endroict au lieu il tire l'aviron  
Ou labouroit n'agueres environ.

L'un sur les bledz conduit nefz et bateaux,  
Ou sur le hault des villes et chasteaulx,  
Qui sont noyez : l'autre sur les grans ormes  
Prend à la main poissons de maintes formes.  
L'ancre de mer se fiche au pré tout verd :  
Fortune ainsi l'a voulu et souffert.

Bateaux courbez couvrent les beaulx vignobles,  
Gisans soubz l'eau, et plusieurs terres nobles :  
Et au lieu propre ou chevres et moutons  
Broustoient n'aguères herbes, fleurs et boutons,  
Là maintenant balaines monstrueuses  
Posent leurs corps. Les Nymphes vertueuses,  
Regnans en mer, et belles Nereides  
S'estonnent fort de veoir soubz eaux liquides  
Forestz, maisons, villages et citez :  
Par les daulphins les boys sont habitez,  
Et en courant parmi ces haultz rameaux,  
Heurtent maint tronc agité des grans eaux.

Entre brebis nagent loups ravissans ;  
La mer soustient les roux lyons puissans ;  
Tigres legers porte l'eau undoyante ;  
De rien ne sert la force fouldroyante  
Au dur sanglier, ne les jambes agiles  
Au cerf ravy par les undes mobiles.

Et quand l'oyseau vagant a bien cherché  
Terres ou arbres, ou puisse estre branché,  
A la fin tombe en la mer amasee,  
Tant est du vol chascune aesle lassee.

Ja de la mer la fureur à grans brasses  
Avoit couvert et mottes et terrasses :  
Vagues aussi qui de nouveau flottoient,  
Les haultz sommetz des montaignes batoient.



Bref, la pluspart gist engloutie et morte ,  
Dedans la mer. Ceulx que la mer n'emporte ,  
Le long jeusner de tel' façon les mine ,  
Qu'à la parfin tombent mortz de famine.

Or, separez sont les champs tresantiques  
Aoniens d'avecques les Attiques ,  
De par Phocis terre grasse , j'entens ,  
Quand terre estoit : mais en icelluy temps  
La plus grand'part n'estoit que mer comblee ,  
En un grand champ d'eau subit assemblee.

En ce pays Parnassus , le hault mont  
Tendant au ciel , se dresse contremont  
A double croupe , et les nues surpasse  
De sa haulteur. Sur ceste haulte place ,  
Pource que mer couvroit le demourant ,  
Deucalion aborda tout courant  
En une nef , qui grande n'estoit mye ,  
Avec Pyrrha sa compaigne et amye.  
Des Dieux du mont , et Nymphes Corycides ,  
Là adoroient , prians à leurs subsides  
Themys , disant les choses advenir ,  
Qui lors souloit des oracles tenir  
Le temple saint : oncques ne fut vivant  
Meilleur que luy , ne de plus ensuyvant  
Vraye equité , et n'eust onc au monde ame  
Plus honnorant les Dieux , qu'icelle dame.

Quand Juppiter veit par l'eau continue  
Que terre estoit un estang devenue,  
Et ne rester de tant de milliers d'hommes  
Maintenant qu'un sur la terre ou nous sommes,  
Et ne rester de tant de femmes qu'une :  
Voyant aussi, que sans malice aucune  
Tous deux estoient, et tous deux amateurs  
De son saint nom, et vrays adorateurs :  
Cela voyant, les nues qui tant pleurent,  
Romp et separe. Et quand les pluyes furent  
Par Aquilon chasees en maintz lieux,  
Aux cieulx la terre, à la terre les cieulx  
Il va monstrier : aussi l'ire et tempeste  
De la marine, illec plus ne s'arreste.

Puis Neptunus, sur la mer president,  
Et mettant jus son grand sceptre et trident,  
Les eaux appaise, et huche sans chommer  
Le verd Triton flottant dessus la mer,  
Le dos couvert de pourpre faict expres  
Sans artifice : et luy commande apres  
Souffler dedans la resonnant' buccine,  
Et r'appeler, apres avoir faict signe,  
Fleuves et flotz. Lors Triton prend et charge  
Sa trompe creuse entortillee en large,  
Et qui du bas vers le hault croist ainsi  
Qu'un tourbillon : laquelle trompe aussi,  
Après qu'elle a prins air tout au milieu

De la grand'mer, chascun rivage et lieu  
Gisant soubz l'un et soubz l'autre soleil  
Elle remplit de son bruict non pareil :  
Laquelle aussi (quand elle fut joignante  
Contre la bouche à Triton degoutante,  
Pour la moyteur de sa barbe chargee,  
Et qu'en soufflant la retraite enchargee  
Elle eust sonné) par tout fut entendue,  
Des eaux de terre et de mer estendue,  
Tant que les eaux qui l'ouyrent corner,  
Contraignit lors toutes s'en retourner.  
Desja la mer prend borts et rives neufves :  
Chascun canal se remplit de ses fleuves :  
Fleuves on voit baisser et departir ,  
Et hors de l'eau les montaignes sortir :  
Terre s'esleve, et les cieulx qui paroissent,  
Croissent aussi, comme les eaux décroissent.

Longs jours apres, boys et forestz mouillees  
Manifestoient leurs testes despouillees  
De feuille, et fruict : au lieu de quoy retindrent  
Les gras lymons, qui aux branches se prindrent :  
Restably fut tout pays despourveu,  
Lequel estant par Deucalion veu  
Large et ouvert, et que terrestre voye  
Mise en desert faisoit silence coye,  
La larme à l'œil, adonc il souspira,  
Parlant ainsi à sa femme Pyrrha.

O chere espouse, o ma sœur honnoree,  
O femme seule au monde demouree,  
Que commun sang, puis parenté germaine,  
Puis mariage ont jointe à moy prochaine,  
Et à present jointe à moy de rechef  
Par ce peril et dangereux meschef  
De toute terre; et pays evident  
De l'Orient et de tout l'Occident :  
Nous deux seuletz sommes tourbe du monde,  
Le residu possede mer profonde :  
Et n'est encor la fiance et duree  
De nostre vie assez bien assuree :  
Et d'autre part, les nues qu'icy hantent  
Nostre pensee asprement espoventent.

Si par fortune eschappee sans moy  
Fusses des eaux, quel courage or en toy  
Fust demeuré? O chetive et dolente,  
Comme eusses tu tel' craincte violente  
Seule souffert? qui te fust consoleur,  
Pour supporter maintenant ta douleur?  
Certes, croy moy, si l'eau t'avoit ravie  
Je te suyvrois, et l'eau auroit ma vie.  
Que pleust aux Dieux qu'un si grand pouvoir j'eusse  
Que par les arts de mon pere je peusse  
Renouveler toute gent consommee,  
Et mettre esprit dedans terre formee.

Le genre humain reste en nous deux, et pource

Doibt en nous deux prendre fin ou ressource,  
Et des humains demourons la semblance :  
Telle a esté des haultz Dieux l'ordonnance.

Après ces motz, après pleur et crier,  
Bon leur sembla devotement prier  
Themis celeste: et soubz divins miracles  
Chercher secours en ses sacrez oracles.  
Lors n'ont tardé : tous deux s'en vont aux undés  
De Cephysus, non bien claires et mundes  
Encor du tout, mais ja bien retirees  
Au droict vaisseau, duquel s'estoient tirees :  
Et quand jecté eurent de l'eau benie,  
Sur leurs habitz en grand'cerimonie,  
Et sur leurs chefz, ilz prindrent leur adresse  
Droict vers le temple à la sacree Deesse,  
Dont les sommetz et voultres se gastoient  
De layde mousse. Et les autelz estoient  
Sans sacrifice, et les lampes estainctes.

Puis quand du temple ont les marches attainctes,  
Un chascun d'eulx s'encline contre terre,  
Et tout craintif baise la froide pierre,  
Disant ainsi : Si en tristes saisons  
Les Dieux vaincuz par justes oraisons  
Sont amolliz : et si courroux et ire  
Fleschist en eulx, hélas, vueille nous dire,  
Dame Themis, par quel art ou sçavoir

Reparable est la perte que peulx veoir  
De nostre genre : et aux choses noyees  
Tes aydes soient par douceur octroyees.

Adonc s'esmeut ce divin simulachre ,  
Et leur respond : Partez du temple sacre ,  
Couvrez voz chefz en devotions saintès ,  
Et desliez voz robbes qui sont ceinctes ,  
Après jectez souvent par sus le dos  
De vostre antique et grand'mere les os.

Lors esbahiz demeurent longuement :  
Et puis Pyrrha , parlant premierement ,  
Rompt la silence, et d'obeir refuse  
Aux motz et dictz dont celle Deesse use,  
En la priant ( avec crainctive face )  
Devotement, qu'en ce pardon luy face,  
Et d'offenser crainct de sa mere l'ame,  
Jectant ses os, et de luy faire blasme.

Tandis entre eulx revolvent et remirent  
Les motz obscurs de l'oracle qu'ouyrent  
Soubz couverture ambigue donné,  
Deucalion ( comme moins estonné )  
R'asseure apres , et doucement console  
La femme simple avec telle parolle :  
Croy moy, Pyrrha, que les Dieux pour nous veillent :  
Ilz sont tous bons , et jamais ne conseillent

Rien de mauvais, et si trop fort je n'erre,  
Nostre grand'mere antique, c'est la terre.  
Ses ossemens (selon le mien recors)  
Les pierres sont, qu'elle a dedans son corps.  
Et commandé nous est de les lancer  
Derriere nous. Combien qu'en bon penser  
Pyrrha fust mue à cause de l'augure,  
Que son mary bien expose et figure :  
Ce nonobstant son espoir est douteux,  
Et moult encor se deffient tous deux  
De cest oracle. En apres vont disant :  
Mais que nuyra l'espreuve ce faisant ?  
Sur ce s'en vont du temple ou s'humilient,  
Couvrent leurs chefz, et leurs robbes deslient,  
Et derriere eulx (à toutes adventures)  
Comme on leur dit, jectent les pierres dures.

Les pierres lors vindrent à delaisser  
Leur deureté, et rudesse abaisser,  
A s'amollir, et en amollissant  
Figure humaine en elles fut yssant.  
Mais qui croira que ce soit verité,  
Si pour tesmoing n'en est l'antiquité?

Bien tost apres que croissance leur vint,  
Et que nature en icelle devint  
Plus douce et tendre, aucune forme d'homme  
On y peult veoir, non pas entiere, comme

Celle de nous, mais ainsi qu'esbauchee  
D'un marbre dur, non assez bien touchée :  
Et ressembloient du tout à ces images  
Mal rabotez, et rudes en ouvrages.

Ce neantmoins des pierres la partie  
Qui fut terreuse, ou molle, ou amoÿtie  
D'aucun humeur, elle fut transformee  
En chair et sang d'homme ou femme formee.  
Ce qui est dur, et point ne flechissoit,  
En ossement tout se convertissoit :  
Ce qui estoit veine de pierre, à l'heure,  
Fut veine d'homme, et soubz son nom demeure.  
Se qu'en bref temps les pierres amassees,  
Qui par les mains de l'homme sont lancees,  
Des hommes ont ( par le pouvoir des Dieux )  
Prins la figure en corps, en face et yeulx :  
Aussi du ject de la femme esgaree  
La femme fut refaïcte et reparee.  
Et de là vient que sommes ( comme appert )  
Un genre dur, aux gros labeurs expert :  
Et bien donnons entiere congnoissance  
D'ou nous sortons, et de quelle naissance.

Quand l'humeur vieille alors des eaux lăissee,  
Fut par l'ardeur du clair soleil pressee  
D'eschauffoyson, et que paludz et fāges  
Furent enflēz soubz ces chaleurs estranges ,



Terre engendra tous autres animaux  
De son vueil propre en formes inegaulx.  
Pareillement les semences des choses  
Concevens fruict, nourries et encloses  
En terre grasse à produire propice,  
Comme au gyron de leur mère et nourrice,  
Vindrent à croistre, et demourance y tindrent  
Si longuement qu'aucune forme prindrent.

Qu'il soit ainsi, quand l'eau du Nil qui court  
Par sept tuyaux, a delaissé tout court  
Les champs mouillez, et chacun sien ruisseau  
Rendu dedans son antique vaisseau :  
Après aussi que le lymon tout frais  
Est eschauffé du soleil et ses rais,  
Les paysans plusieurs animaux trouvent,  
Faictz et creez de mottes ou se couvent :  
Et en peult on en elles veoir assez,  
Qui seulement ne sont que commencez  
Pour le bref temps de leur tout nouveau naistre.  
Semblablement d'autres y voit on estre  
Tous imparfaictz, qui à demy sont nez,  
D'espaule, teste, ou jambes trançonnez,  
Et du corps mesme imparfaict, l'une part  
Bien souvent yit, l'autre est terre sans art.

Certes apres qu'humeur de froid esprise,  
Et chaleur aspre ont attrempace prise,

Produisant sont, et conçoivent et portent,  
Et de ces deux toutes les choses sortent.

Et quoy que feu à l'eau contraire soit,  
Humide chauld toutes choses conçoit :  
Et par ainsi concorde discordante  
A geniture est apte et concordante.

Doncques apres que la terre mouillée,  
Et du nouveau deluge fort souillée,  
Vint à sentir de rechef le grand chauld  
De l'air prochain et du soleil treshault ,  
Elle meit hors cent mille especes siennes :  
Et d'une part les formes anciennes  
Restitua, jadis mortes des eaux :  
De l'autre part feit monstres tous nouveaulx.

O grand Phytón, monstre horrible et infect,  
Terre vouldroit ( certes ) ne t'avoir faict :  
Mais toutesfoys elle ( dont se repent )  
T'engendra lors : o incongneu serpent,  
Au peuple neuf, aussi craincte donnois,  
Tant large lieu de montaigne tenois.

Or Apollo tenant pour faire alarmes  
L'arc et la flesche, et qui de telles armes  
Par cy devant n'usoit jamais que contre  
Chevres fuyans, ou dains à sa rencontre :  
Ce gros serpent rua mort estendu ,

Par coups noirciz du venin espandu,  
Soubz tant de traictz tirez à tel' secousse,  
Que toute vuyde en fut quasy sa trousse.

Et puis affin que vieil Temps advenir  
Ne sceust du faict la memoire tenir,  
Il establit sacrez jeux et esbatz  
Solennisez par triumphans combatz.  
Phyties dict du nom du grand Phyton,  
Serpent vaincu : pour cela les fait on.  
En celluy prix quiconque jeune enfant  
A lucte, à course, ou au char triumpfant  
Estoit vainqueur, par honneur singulier  
Prenoit chapeau de feuilles de meslier,  
Car le laurier encores ne regnoit :  
Et en ce temps Phebus environnoit  
Sa blonde teste à long poil bien seante  
De chascun arbre, et fueille verdoyante.

L'amour premiere au cueur de Phebus nee,  
Ce fut Daphné, fille au fleuve Penee,  
Laquelle amour d'aucun cas d'aventure,  
Ne luy survint : mais de l'ire et poincture  
De Cupido. Phebus, tout glorieux  
D'avoir vaincu le serpent furieux,  
Veit Cupido, qui de corde nerveuse  
Bendoit son arc de corne somptueuse :  
Si luy a dict : Dy moy, pourquoy tu portes,

Enfant lascif, ces riches armes fortes ?  
Ce noble port qui sur ton col s'assiet,  
Mieulx en escharpe à mes espauls siet,  
Qui bien en sçay donner playes certaines  
Aux ennemys, aux bestes inhumaines :  
Qui puis un peu par sagettes sans nombre  
Ay rué jus le serpent plein d'encombre,  
Phyton enflé, dont la mortelle pance  
Fouloit de terre incredible distance.

Tiens toy content d'esmouvoir en clamours  
Par ton brandon, ne sçay quelles amours,  
Et desormais n'approprie à toy meşmes  
Ainsi à tout, noz louenges supresmes.

Lors luy respond de Venus le filz cher :  
Fiche ton arc ce qu'il pourra ficher,  
O dieu Phebus, le mien te fichera :  
Ainsi ton bruict du mien est et sera  
Moindre d'autant que bestes en tout lieu,  
Plus foibles sont, et plus basses qu'un Dieu.

Ainsi disoit, et quand en ces volees  
Eust trenché l'air, des aesles esbranslees,  
Il se planta prompt et legier dessus  
L'obscur sommet du hault mont Parnassus :  
Et de sa trousse ou met ses dardz pervers,  
Tira deux traictz d'ouvrages tous divers :

L'un chasse amour, et l'autre l'amour cree :  
Tout doré est celluy qui la procree,  
Et à ferrure ague, claire et cointe :  
Cil qui la chasse, est rebouché de poincte ,  
Et a du plomb tout confict en amer  
Soubz l'empennon. Cupido dieu d'aymer  
Ficha ce traict, qui est de mercy vuyde ,  
Contre Daphné la nymphe Peneide ,  
Et du doré les os il traversa  
Du blond Phebus , et au cueur le blessa.

Subitement l'un ayme, et l'autre non ,  
Ains va fuyant d'amoureuse le nom ,  
Et jusque aux trous des boys chasser venoit :  
Bref, la despouille aux bestes que prenoit ,  
C'estoit sa grand'joye quotidiane ,  
En imitant la pucelle Diane ,  
Et d'un bandeau ses cheveux mal en ordre  
Serroit au chef, sans les lier ne tordre.

Plusieurs l'ont quise, à l'espouser tendans ,  
Mais tousjours fait refuz aux demandans ,  
Sans vouloir homme : et du plaisir exempté ,  
Va par les boys, qui n'ont chemin ne sente ,  
Et ne luy chault sçavoir que c'est de nopces ,  
N'aussi d'un tas d'amoureuses negoces.  
Son pere aussi luy a dict maintesfoys :  
Ma chere fille, un gendre tu me dois :

Et luy a dict cent foyz, blasmant ses vœux,  
Tu me dois, fille, enfans, et beaulx nepveux.

Elle, abhorrant mariage aussi fort  
Que si ce fust un crime vil et ord,  
Entremesloit parmi sa face blonde  
Une rougeur honteuse et vereconde :  
Puis en flatant son pere desolé,  
Et le tenant doucement accolé :  
Mon trescher pere, hélas ( ce disoit elle ),  
Fais moy ce bien, que j'use d'éternelle  
Virginité. Juppiter immortel  
Feit bien jadis à Diane un don tel.

Lors ( o Daphné ) vray est qu'à ta demande  
Ton pere entend : mais ceste beauté grande,  
A ton vouloir ne donne aucun adveu,  
Et ta forme est repugnante à ton vœu.

Phebus qui tant la veit bien composee,  
L'ayme, tousjours la souhaite espousee :  
Ce qu'il souhaite espere, quoy que soit,  
Mais son oracle à la fin le deçoit :  
Et tout ainsi que le chaulme sec ard,  
Quand on a mis les espicz à l'escart,  
Comme buyssons ardent par nuict obscure  
D'aucuns brandons, qu'un passant d'aventure  
En s'esclairant a approchez trop pres  
D'iceulx buyssons, ou les y laisse apres

Qu'il veoit le jour : ainsi Phebus en flamme  
S'en va reduict, et d'amour qui l'enflamme  
Par tout son cuer se brusle et se destruit,  
Et en espoir nourrist amour sans fruit.

Au long du col de Daphné veoit penduz  
Ses blondz chevelx, meslez et expanduz.  
O Dieux, dit il, si pignee elle estoit,  
Que pourroit ce estre ? En apres s'arrestoit  
A contempler ses estincellans yeulx,  
Qui ressembloient deux estoilles des cieulx.

Sa bouche veoit petite par compas,  
Dont le seul veoir ne le satisfait pas.  
Prise ses mains aussi blanches que lys,  
Prise ses doigts, prise ses bras poliz,  
Semblablement ses espaules charnues  
Plus qu'à demy desouvertes et nues.

S'il y a rien caché dessoubz l'habit,  
Meilleur le pense : elle court plus subit  
Que vent leger, et ne prend pied la belle  
Aux dictz de cil qui en ce poinct l'appelle.

Je te pry, Nymphé, arreste un peu tes pas,  
Comme ennemy apres toy ne cours pas :  
Nymphé, demeure. Ainsi la brebiette  
S'enfuyt du loup, et la bische foiblette  
Du fort lyon : ainsi les colombelles

Vont fuyant l'aigle avec fremissans aesles :  
Ainsi chascun de ses hayneux prend fuyte ,  
Mais vraye Amour est cause de ma suyte.

O que je crains que tombes , et qu'espines  
Poignent tes piedz et tes jambes non dignes  
D'avoir blessure , o pour moy grand malheur.  
Si j'estois cause en rien de ta douleur :  
Là ou tu vas , sont lieux fascheux , et bestes :  
Je te supply ( non pas que tu t'arrestes  
Du tout sur pied ) , mais cours plus lentement ,  
Je te suivray aussi plus doucement.

Enquiers , au moins , à qui tu plais , amye :  
D'une montaigne habitant ne suis mye ,  
Ne pastoureau , point ne garde et fais paistre  
Troupeaulx icy , comme un villain champestre.  
Tu ne sçais point , sottte , tu ne sçais point  
Qui est celluy que tu fuyes en ce point :  
Pource me fuyes. La puissante isle Clare ,  
Delphe , Tenede , et aussi de Patare ,  
Le grand palais me sert et obtempere :  
Juppiter est mon geniteur et pere :  
Tout ce qui est , sera , et a esté ,  
Aux hommes est par moy manifesté.

Par moy encor maint beau vers poetique  
Accorde au son des cordes de musique :  
Et ma sagette est pour vray bien certaine :



Mais une autre est trop plus seure et soudaine,  
Laquelle a faict playe en mon triste cueur,  
Dont n'avoit onc Amour esté vainqueur.

Medecine est de mon invention,  
Et si suis dict par toute nation  
Dieu de secours, et la grande puissance  
Des herbes est soubz mon obeissance.  
O moy chetif, o moy trop miserable,  
De ce qu'Amour n'est par herbes curable,  
Et que les artz, qui un chascun conservent,  
A leur seigneur ne prouffitent, ne servent.

Alors Daphné craintive se retire  
Loing de Phebus, qui vouloit encor dire  
Maintz autres motz, et laissa sur ces faictz  
Avecques luy ses propos imparfaictz.  
Lors en fuyant, moult gente se monstroït :  
Le vent par coups ses membres descouvroit,  
Et voleter faisoit ses vestemens,  
Qui resistoient contre les soufflemens :  
Puis l'air subtil repoulsoit en arriere  
Ses beaulx cheveulx expanduz par derriere :  
Dont sa fuyte a sa beauté augmentee :  
Mais le dieu plein de jeunesse tentee,  
Plus endurer ne peult à ce besoing,  
Perdre et jecter son beau parler au loing :  
Ains comme amour l'admonnest et poursuyt,  
D'un pas leger les traces d'elle suy.

Et tout ainsi que le levrier agile,  
Quand il a veu le lievre moins habile,  
En un champ vague, et qu'au pied l'un cōctud  
Gagner sa proye et l'autre son salut,  
Le chien leger de pres le semble joindre,  
Et pense bien ja le tenir et poindre :  
Puis de ses dentz (ouvrant sa gueulle gloute)  
Rase ses piēdz : lors le lievre est en doubte  
S'il est point prins : ceste morseure eschappe,  
Et de là dent, qui coup sur coup le happe,  
Il se desmesle, et fuyt tout estonné.  
Ainsi est il de Phebus et Daphné :  
Espoir le rend fort leger à la suyte,  
Craincte la rend fort legere à la fuyte :  
Mais le suyvant, qui des aesles d'amours  
Est soulagé, va de plus soudain cours,  
Sans point donner de repos ne d'arrest  
A la fuyante : et si prochain il est  
De ses talons, que ja de son alaine  
Ses beaulx cheveulx tous espars il alaine.

Quand de Daphné la force fut estaincte,  
Pasle devint : lors vaincue et attaincte  
Par le travail d'une si longue course,  
Va regarder de Peneus la source,  
Disant : Mon pere, ayde à mon cueur tant las,  
Si puissance est en voz fleuves et lacs.  
Puis dit : O terre, or me perd et efface,

En transmuant ma figure et ma face ,  
Par qui trop plais , ou la transgloutis vive ,  
Elle , qui est de mon ennuy motive.

Ceste priere ainsi finie à peine ,  
Grand pamoyson luy surprend membre et veine :  
De son cuer fut la subtile toilette  
Tournee en tendre escorce verdelette :  
En feuilles lors croissent ses cheveux beaulx ,  
Et ses deux bras en branches et rameaux.  
Le pied qui fut tant prompt avec la plante ,  
En tige morne et racine se plante.  
D'un arbre entier son chef la haulteur a ,  
Et sa verdeur ( sans plus ) luy demoura.  
Parquoy Phebus l'arbre ayma desadonc :  
Et quand eust mis sa dextre sur le tronç ,  
Encor sentoit le cuer de la pucelle  
Se demener soubz l'escorce nouvelle.

En embrassant aussi ses rameaux vertz ,  
Comme eust bien faict ses membres descouvertz ,  
Il baise l'arbre , et tout ce nonobstant ,  
A ses baisers l'arbre va resistant ,  
Auquel Phebus a dict : Puis qu'impossible  
Est que tu sois mon espouse sensible ,  
Certainement mon arbre approprié  
Seras du tout , et à moy dedié.  
O vert laurier , tousjours t'aura ma harpe ,

Ma claire teste, et ma trousse en escharpe :  
Et si seras des capitaines gloire  
Tous resjouys, quand triumphe et victoire  
Chanteront hault les claires voix et trompes,  
Et qu'on verra les grans et longues pompes  
Au Capitole, aux consacrez posteaux,  
Seras debout devant les grans portaulx  
Feale garde, et au los de ton regne  
Entrelassé seras autour du chesne :  
Et tout ainsi que mon beau chef doré  
Est tousjours jeune, et de poil decoré,  
Vueilles aussi porter en chascun aage  
Perpetuel honneur de vert fueillage.  
Ces motz finiz, le laurier s'y consent  
En ses rameaux qui sont faictz de recent.,  
Et si sembloit-bransler en sorte honneste  
Sa sommité, comme on bransle la teste.

En Thessalie une haulte forest  
Par tout enclost un val, qui encor est  
Nommé Tempé, temperé, fleurissant,  
Parmi lequel Peneus, fleuve yssant  
Du fons du pied de Pindus grand'montaigne,  
D'eaux escumans le pays tourne et baigne.  
D'un roide cours les nues embruimees  
Va conduysant, qui petites fumees  
Semblent jecter : et va si roidement  
Contre les rochz, que du redondement

Les boys arrouse : et de son bruict, qui sonne,  
Les lieux plus loing que ses voisins estonne.

Là la maison, là le siege l'on treuve,  
Et lieu secret de Peneus grand fleuve :  
Là comme roy resident en ses terres,  
En sa caverne estant faicte de pierres,  
Gardoit justice aux undes là courantes,  
Pareillement aux Nymphes demourantes  
En celles eaux. Premier sont là venuz  
Tous les prochains fleuves à luy tenuz,  
Non bien sachant si chiere luy feront,  
Ou pour sa fille ilz le consoleront,  
Que perdue a. Sperche y vint à propos  
Portant peupliers, Eniphe sans repos,  
Le doux Amphryse, et le vieil Apidain,  
Avec Eas : d'autres fleuves soudain  
Y sont venuz, qui de quelque costé  
Ou soient portez d'impetuosité,  
En la mer font leurs undes retourner,  
Quand lassez sont de courir et tourner.

Le fleuve Inache, à par soy tout fasché,  
Seul est absent, et au profond caché  
De son grand creux, l'eau par larmes augmente,  
Et tout chetif sa fille Yo lamente  
Comme perdue : il ne sçait si en vie  
Elle est au monde ou aux enfers ravie :

Mais pour autant que point ne l'apperçoit  
En aucun lieu, cuyde qu'elle ne soit  
En aucun lieu, et crainct en ses espritz  
Que pirement encores luy soit pris.

Or quelquefois Juppiter eternal  
La veit venir du fleuve paternel :  
Si luy a dict : O vierge bien formee,  
De Juppiter tresdigne d'estre aymee,  
Et qui dois faire un jour par grand delict  
Je ne sçay qui bien heureux en ton lict,  
Ce temps pendant que le soleil treshault  
Est au milieu du monde ardant et chault,  
Viens à l'umbrage en ce boys de grand'monstre,  
Ou en cestuy : et tous deux les lay monstre :  
Et si tu crains entrer seulette aux creuses  
Fosses et trouz des bestes dangereuses,  
Croy qu'à seurté iras doresnavant  
Soubz les secretz des forestz, moy devant,  
Qui suis un Dieu, non point des moindres Dieux,  
Mais qui en main le grand sceptre des cieulx  
Tiens et possede, et qui darde et envoie  
La fouldre esparse en mainte place et voye :  
Ne me fuy point : or fuyoit elle fort :  
Et ja de Lerne avoit, par son effort,  
Oultrepasé les pastiz et les plains,  
Et les beaulx champs Lycees d'arbres pleins,  
Quand Juppiter couvrit terre estendue

D'obscurité parmy l'air expandue,  
Retint la fuyte à Yo jeune d'aage,  
Et par ardeur ravit son pucelage.

Ce temps pendant, Juno des courtz haultaines  
Regarde en bas, au milieu des grans plaines :  
Si s'esbahit, dont les nues subites  
Soubz le jour clair, avoient aux bas limites  
Faict et formé la face de la nuit,  
Et bien jugea que d'aucun fleuve induict  
A grans moyteurs, ne sont faictes ces nues,  
Ne de l'humeur de terre en l'air venues.

Puis çà et là regarde d'œil marry,  
Ou estre peult Juppiter son mary,  
Comme sachant les emblees secrettes  
Du sien espoux, tant de foyes en cachettes  
D'elle surpris, et apres qu'apperceu  
Ne l'a au ciel : Ou mon cueur est deceu  
(Dit elle alors), ou je suis offensee.

Puis du hault ciel soudainement baissee  
Se plante en terre, et commande aux nues  
Loing s'en aller d'obscurté desnuees :  
Mais Juppiter, qui bon temps se donnoit,  
Prevoyoit bien que sa femme venoit,  
Et ja avoit d'Yo, fille d'Inache,  
Mué la forme en une blanche vache,  
Belle de corps comme Yo fut en vis.

Adonc Juno ( quoy que ce fut envis )  
En estima la forme , et le poil beau ,  
Et si s'enquiert , à qui , de quel troupeau ,  
Et d'ou elle est , comme nous congnoissant  
La verité. Juppiter dieu puissant ,  
Dit en mentant qu'elle est nee de terre ,  
A celle fin que l'on cesse d'enquerre  
S'il l'a point faicte : et lors Juno la grande  
Icelle vache en pur don luy demande.

Que pourra il or faire , ou devenir ?  
C'est cruauté , ses amours forbannir :  
Ne luy donnant , la faict souspeçonner :  
Honte en apres l'incite à luy donner :  
Puis amour est à l'en divertir promptement ,  
Et en effect amour eust vaincu honte :  
Mais si la vache ( un don qui peu montoit )  
Eust refusee à celle qui estoit  
Sa femme et sœur , sembler eust peu adoncqes  
Visiblement que vache ne fut oncques.

Quand Juno eust en don son ennemye ,  
Du premier coup elle ne laissa mye  
Toute sa paour , et craignit grandement  
Que Juppiter luy print furtivement ,  
Jusques à tant qu'es mains d'Argus l'eust mise ,  
Filz d'Aristo , pour en garde estre prise.

Or tout le chef avoit cestuy Argus



Environné de cent yeulx bien agus ,  
Qui deux à deux à leur tour sommeillans ,  
Prenoient repos : tous les autres veillans  
Gardoient Yo , et en faisant bon guet  
Demouroient tous arrestez en aguet :  
En quelque lieu ou fut Yo la belle ,  
Incessamment regardoit devers elle :  
Devant ses yeulx Yo tousjours il veoit ,  
Quoy que sa face ailleurs tournée avoit.

Quand le jour luyt , il souffre qu'elle païsse :  
Quand le soleil est soubz la terre espaisse ,  
L'enferme et clost : et du rude chevestre  
Lie son col , qui n'a merité d'estre  
Ainsi traicté. De fucille d'arbre dure ,  
Et d'herbe amère , elle prend sa pasture :  
Puis la povrette en lieu de molle couche  
Toute la nuict dessus la terre couche ,  
N'ayant tousjours de la paille qu'à peine ,  
Et boit de l'eau de borbier toute pleine.

Quand elle aussi qui si fort se douloit ,  
Devers Argus ses bras tendre vouloit  
S'humiliant , las la doulcette et tendre  
N'a aucuns bras qu'à Argus puisse tendre ,  
Et s'efforçant lamenter de sa gorge  
Un cry de vache et mugissant d'esgorge ,  
Tant que du son en craincte se bouta ,

Et de sa voix propre s'espoventa.  
Après s'en vint aux rives de son pere ,  
Le fleuve Inache, ou en soulas prospere  
Souloit jouer souvent avec pucelles.  
Et quant en l'eau veit ses cornes nouvelles ,  
Eust grande paour, et de la craincte extresme  
S'effarouchoit et se fuyoit soy mesme.  
Ignorans sont les Nayades encoere :  
Voyre Inachus le fleuve mesme ignore  
Qui elle soit : mais pour les rendre seurs ,  
Suyvoit son pere, et si suyvoit ses sœurs :  
Estre touchée assez elle souffroit ,  
Et à iceulx ( tous esbahiz ) s'offroit.

Le bon vieillard Inachus à jonchees  
Luy presenta des herbes arrachées :  
Soudain ses mains elle luy vint lecher ,  
Baisant la paulme à son pere trescher ,  
Et retenir onc ses larmes ne sceust ,  
Et s'orendroit de parler la grace eust ,  
Elle eust requis secours et ayde aucune ,  
Et recité son nom et sa fortune.

En lieu de motz la lettre qu'imprima  
Son pied en terre, adoncques exprima  
Parfaictement et meit en demourance  
Du corps mué la triste demonstrance.

O moy chetif, cria lors esperdu

Son pere Inache , et aux cornes pendu ,  
Aussi au col de la vache luisante  
En son poil blanc, et en dueil gemissante ,  
O moy chetif ( dit il par plusieurs foyz ) ,  
N'est ce pas toy ma fille que je voys  
Cherchant partout ? Or est chose esprouvee ,  
Qu'en te trouvant je ne t'ay point trouvee :  
Et mes douleurs plus que devant sont grandes.  
Las tu te tais , et aux memes demandes  
Tu ne rends point responses reciproques ,  
Tant seulement aigres souspirs evocques  
Du cueur profond , et ce que faire peulx ,  
A mon parler mugis comme les beufz.

Las je povret ignorant tout ce mal ,  
Te preparois cierge et lict nuptial :  
D'un gendre fut l'espoir premier de moy ,  
Et le second de veoir enfant de toy.  
Or d'un troupeau mary te fault avoir ,  
Et d'un troupeau lignee recevoir ,  
Et n'est possible à moy que finir face  
Tant de douleurs , par mort qui tout efface.  
Ains estre Dieu ce m'est nuisante chose ,  
Et de la mort la porte qui m'est close ,  
Prolonge et faict le mien regret durable  
En aage et temps eternal perdurable.

Comme Inachus disoit son desconfort ,  
Argus se leve , et en le poulsant fort ,

Meine par force en pasturages maintz  
La povre fille arrachee des mains  
De son cher pere: et puis occupe et gaigne  
Legerement le hault d'une montaigne  
Assez loingtaine, ou se sied et acule,  
Et là seant en toutes partz specule.

Lors Juppiter, roy de tous les celestes,  
Plus endurer ne peult tant de molestes  
A celle Yo, du bon Phorone extraicte.  
Si appella son filz qu'une parfaicte  
Claire Pleiade eust en enfantement:  
Mercure eust nom: luy fait commandement  
D'occire Argus. Si ne demoura gueres  
Mercure à prendre aux piedz aesles legeres,  
En main puissante aussi la verge preste  
D'endormir gens, et son chapeau en teste.

Tantost apres, que celluy dieu Mercure  
Eust disposé tout cela par grand'cure,  
Du hault manoir de son pere saulta  
Jusques en terre, ou son chapeau osta:  
Semblablement des aesles se denue,  
Et seulement sa verge a retenue.  
D'icelle verge (en s'en allant) convoye  
Brebis en troupe, à travers champs sans voye,  
Comme un pasteur chantant de chalumeaux  
Faictz et constructz de pailles ou roseaux.

Argus, vacher de Juno, tout espris  
Du son de l'art nouvellement appris,  
Luy dit ainsi : Quiconque sois, approche :  
Tu pourras bien te seoir sur ceste roche  
Avecques moy. En autre lieu du monde  
L'herbe n'est point ( pour certain ) plus feconde  
Pour le bestail : tu veois aussi l'umbrage  
Bon aux pasteurs en cestuy pasturage.

Mercure adonc s'assit aupres d'Argus,  
Tint et passa en propos et argus  
Le jour coulant, parlant de plusieurs pointz :  
Et en chantant de ses chalumeaux jointz  
L'un avec l'autre, à surmonter il tasche  
Les yeulx d'Argus gardant Yo la vache :  
Et toutesfoys Argus vainore s'efforce  
Le doux sommeil amollissant sa force.  
Voyre et combien que jusques au demy  
De tous ses yeulx se trovast endormy,  
Ce nonobstant veille de l'autre part :  
S'enquiert aussi, pourquoy, et par quel art  
Trouvee fut la fluste dont chantoit,  
Car puis un peu inventee elle estoit.

Lors dit Mercure : Aux montz gelez d'Arcade,  
En Nonacris, sur toute Hamadriade  
Une Nayade y eust tresrenommee :  
Syringue estoit par les Nymphes nommee.  
Non une foy, mais par diverses tires,

Avoit mocqué grand nombre de Satyres  
Qui la suyvoient, et tous les Dieux avecques  
Du boys umbreux et champ fertile d'illecques.

En venerie et virginal' noblesse,  
Elle ensuyvoit Diane, la deesse  
De l'isle Ortige, et accoustree et ceincte  
A la façon de ceste noble sainte  
Maintz eust deceu, et pour Diane aussi  
Prendre on l'eust peu, ne fust que ceste cy  
Avoit un arc de corne décoré,  
Et ceste là en avoit un doré :  
Encor ainsi maintes gens decevoit.

Or le dieu Pan un jour venir la veoit  
Du mont Lycee, et ayant sur sa teste  
Chapeau de pin, luy fit ceste requeste.

O noble Nymphe obtempere au plaisir  
D'un Dieu qui a grand vouloir et desir  
De t'espouser. Bref, mainte autre aventure  
Restoit encor à dire par Mercure :  
C'est asçavoir ( tel priere ennuyante  
Mise à despris ) la Nymphe estre fuyante  
Par boys espez, tant que de grand randon  
Vint jusque au bord du sablonneux Ladon,  
Fleuve arrêté, et comment à la suyte,  
Lors que les eaux empescherent sa fuyte,  
Ses claires sœurs pria illecques pres

De la muer : aussi comment apres  
Que Pan cuyda Syringue par luy prise,  
Au lieu du corps de la Nymphè requise,  
Tint en ses mains des cannes et roseaux,  
Croissans autour des paludz et des eaux :  
Comment aussi quand dedans anhela ,  
Le vent esmeu dedans les cannes là  
Y fait un son delicat en voix faincte ,  
Semblable à cil d'un cueur qui faict la plaincte :  
Et comment Pan surpris du son predict ,  
Et du doulx art tout nouveau, luy a dict :  
Cestuy parler et chant en qui te deulx ,  
Sera commun tousjours entre nous deux.  
Aussi comment pour eternal renom ,  
Deslors retint, et donna le droict nom  
De la pucelle à ses flustes rurales ,  
Joinctes de cire, en grandeur inegales.

Ainsi pour vray que Mercure debvoit  
Dire telz motz, les yeulx d'Argus il veoit  
Tous succomber, et sa lumiere forte  
De grand sommeil enveloppee et morte.

Soudain sa voix refraignit, et cessa,  
Et puis d'Argus le dormir renforça,  
Adoulcissant de la verge charmee  
Les yeulx foibletz de sa teste assommee.

Lors tout subit d'un glaive renversé

Baissant le chef, en dormant l'a blessé  
Au propre endroict auquel est joincte et proche  
La teste au col : puis du hault de la roche  
Le jecte à val, et le mont hault et droict  
Souille du sang. Ainsi es orendroit  
Gisant par terre, o Argus, qui vivois :  
Et la clarté qu'en cent yeulx tu avois  
Est or estaincte, et la seule obscurté  
De mort surprenent cent yeulx et leur clarté.

Adonc Juno prend ces yeulx, et les fiche  
Dessus la plume au paon son oyseau riche,  
Et luy emplit toute la queue d'yeulx,  
Clairs et luyans comme estoilles des cieulx.

Soudain Juno en ire ardante brusle,  
Et du courroux le temps ne dissimule :  
Car Erinnyes, la deesse de rage,  
Meit au devant des yeulx et du courage  
D'icelle Yo : et cacha l'insensee  
Maint aiguillon secret en sa pensee,  
Espouventant par rage furibonde  
La povre Yo fuyant' par tout le monde.  
O fleuve Nil, en grand labour et plaindre,  
Tu luy restois le dernier à atteindre :  
Auquel pourtant à la fin elle arrive,  
Et en posant tout au bout de la rive  
Ses deux genoulx se veautra en la place :  
Et en levant sa telle quelle face



Vers le hault ciel, renversant en arrière  
Son col de vache, en piteuse priere,  
En larmes d'œil et en gémissemens,  
Et en plaintifz et gros mugissemens,  
Elle sembloit à Juppiter crier,  
Et de ses maux fin final luy prier.

Lors Juppiter de ses deux bras embrasse  
Sa femme au col, la priant que de grace  
Vueille d'Yø finablement finir  
La grande peine, et quant à l'advenir,  
De moy, dit il, toute craincte demets :  
Car ceste cy ne te sera jamais  
Cause de dueil : et aux stygieux fleuves  
Commande ouyr cestuy serment pour preuves.

Quand Juno eust appaisé sa poincture ,  
Yo reprint sa premiere stature ,  
Et faicte fut ce que devant estoit :  
Du corps s'enfuyt le poil qu'elle vestoit ,  
Lors luy descroist des cornes la grandeur ,  
Moindre devint de ses yeulx la rondeur ,  
Gueulle et museau plus petis luy deviennent ,  
Espaules , bras , et les mains luy reviennent ,  
L'ongle de vache en nouveaulx piedz et mains  
Fut devisee en cinq ongles humains.

Bref, rien n'y eust de la vache sur elle,  
Fors seulement la blancheur naturelle.

Et tout debout fut la Nymphe plantee,  
Du cheminer de deux piedz contentee,  
N'osant parler que de la gorge n'ysse  
Mugissement comme d'une jénisse,  
Et avec craincte essayoit à redire  
Ce qu'autresfoys elle avoit bien sceu dire.

Or maintenant en deesse honnoree,  
Elle est du peuple en Egypte adoree.  
Parquoy en elle Epaphus on pourpense  
Estre engendré de la noble semence  
De Juppiter, et bref en lieux certains  
Cestuy Epaphe a ses temples haultains  
Faictz à l'honneur de son pere et de luy.

Or en ce temps, vray est qu'a icelluy  
Estoit esgal, de cuer, d'aage et puissance,  
Un qui avoit du Soleil prins naissance,  
Dict Phaeton, qui jadis devisant  
De ses grans faictz, et honneur non faisant  
A Epaphus, en gloire se mettoit,  
Dont le Soleil son propre pere estoit.

Ce qu'Epaphus ne peult pas bonnement  
Lors endurer, et luy dit pleinement :  
O povre sot, tu mets foy et credict  
A tout cela que ta mere te dit :  
Et te tiens fier, et louenges retiens  
D'un pere fainct, qui pour vray ne t'est riens.

Lors Phaeton rougit d'ouyr ce dire,  
Et refraignit de vergongne son ire :  
Puis s'encourut à Clymene sa mere,  
Luy apporter l'injure tant amere,  
Et si luy dit : Chere mere, au surplus  
Cela dequoy tu te dois douloir plus,  
C'est que rien n'ay repliqué sur l'injure :  
Car quant à moy, je suis de ma nature  
Doulx et courtois, et l'autre insupportant  
Et oultrageux : mais j'ay honte pourtant,  
Dont tel opprobre on m'a peu imputer,  
Et que sur champ ne l'ay sceu confuter.

Dont si créé suis de ligne celeste,  
Monstre à present le signe manifeste  
D'un genre tel, tant digne et precieux,  
En maintenant que je suis des haultz cieulx.

Ces motz finiz, ses deux bras advança,  
Et de sa mere au col les enlassa,  
La suppliant par son chef tant chery,  
Et par celluy de Merops son mary,  
Et en l'honneur des nopces de ses sœurs,  
De luy donner signes certains et seurs  
De son vray pere. En effect à grand peine  
Sçait on lequel a plus esmeu Clymene,  
Ou le prier par son filz proposé,  
Ou le despit du reproche imposé.

88. LIVRE PREMIER DE LA MÉTAMORPHOSE.

Les bras au ciel lors tendit et leva ,  
Et regardant le Soleil elle va  
Dire ces motz : Par la lumière sainte ,  
De luy sans raiz environnee et ceincte ,  
Qui nous veoit bien , et qui entend noz voix ,  
Je jure, filz, que ce Soleil que veois ,  
Et qui le monde illumine et tempere ,  
T'a engendré, et que c'est ton vray pere.  
Si menterie en mes propos je mets ,  
Je me consens qu'il face que jamais  
Je ne le voye, et que ceste lumière  
Soit maintenant à mes yeulx la dernière.

Or tu n'as pas grand affaire à congnoistre  
La demourance à ton pere, et son estre :  
Car la maison dont il se leve et part  
Est fort voisine à nostre terre et part.  
Si aller là tu desires et quiers ,  
Pars de ceste heure , et à luy t'en enquiers.

Quand Phaeton de sa mere eust ouy  
Un tel propos, soudain fut resjoyt ,  
Tressault de joye, et se promet soy mesmes  
Les plus haultz dons des regions supresmes.

Bref, son pays d'Éthiope il traverse ,  
Et les Indoyz gisant soubz la diverse  
Chaleur du ciel, et promptement de là  
En la maison de son clair pere alla.

---

## LIVRE SECOND

DE

### LA MÉTAMORPHOSE D'OVIDE.

---

LE grand palais ou Phebus habitoit ,  
Hault eslevé sur colonnes estoit ,  
Tout luisant d'or et d'escarboucles fines ,  
Qui du clair feu en splendeur sont affines :  
De blanc yvoire estoit la couverture :  
Le grand portail fut à double ouverture  
De fin argent espandant mille raiz ,  
Moult sumptueux estoit et de grans fraiz :  
Mais la façon les estoilles surpasse ,  
Car Mulciber , des febvres l'oultre passe ,  
Y entailla de la mer la claire onde ,  
Qui tournoyoit la terre ferme et ronde ,  
Et y grava des terres le grand tour ,  
Avec le ciel qui se courbe à l'entour .

En ceste mer les Dieux marins voit on ,  
C'est asçavoir le resonnant Triton ,  
Puis Protheus , qui se transforme ainsi  
Comme il luy plaist , et Egeon aussi ,

Lequel estrainct parmy les undes pleines  
De ses grans bras, les gros dos des balaines :  
Doris aussi, et ses filles ensemble,  
Dont l'une part en la mer nouer semble,  
L'autre seant' en quelque isle ou rocher,  
Ses vertz cheveulx semble faire secher :  
L'autre au vif semble estre sur un poisson.  
Visages n'ont toutes d'une façon,  
Non pas aussi trop differens à veoir,  
Mais comme il fault entre sœurs les avoir.

La terre apres qui là estoit empraincte,  
Hommes portoit, fleuves et ville mainte,  
Bestes, forestz : Nymphes illec cherchans  
Leur demourance, et autres Dieux des champs.  
Puis la dessus estoit fort bien gravee,  
Du ciel luyant la figure eslevee,  
Et y avoit dessus la porte dextre  
Six signes clairs, et six à la senestre.

En la maison que j'ay cy racomptee  
Vint Phaeton par une grand' montee,  
Et de prinsault devant les yeulx se boute  
Du pere sien, dont il estoit en doubte :  
Si se tint loing, car de plus pres estant  
N'eust peu souffrir clarté qui luysoit tant.

Le clair Phebus à la barbe doree,  
Robbe portant de pourpre coloree,

Seoit en un throsne a sa haulteur duysant,  
Garny estoit d'esmeraude luyant.

Autour de luy sont en ce beau sejour,  
L'An et les Moys, les Siecles et le Jour.  
Les Heures là tiennent aussi leurs places  
Toutes de reng par egales espaces.  
Là est debout Printemps de nouveau né,  
Qui d'un chapeau de fleurs est couronné :  
Là est sur piedz l'Esté nud sans chemise,  
D'espiz de bled la couronne au chef mise :  
Automne aussi, qui les membres tachez  
Avoit par tout de raisins escachez,  
Avec Yver qui tremble et qui frissonne,  
Et dont le poil tout chenu herissonne.

Au milieu d'eulx Phebus son siege avoit :  
Lors de ses yeulx, dont toute chose veoit,  
Veit ce jeune homme estonné à merveilles  
De veoir là hault choses si nompareilles :  
Si luy a dict à chef de temps ainsi.

Que cherches tu en ce palais icy,  
O Phaeton, enfant tresrecevable  
De moy ton pere, et non desavouable ?  
Que cherches tu ? O lumiere pudique,  
Ce respond il, Phebus mon pere unique,  
S'il est ainsi que tu vueilles que j'use

De ce nom là , sans ce que j'en abuse ,  
Et s'il est vray que ma mere . qui faict  
Tant de sermens , ne couvre son mesfaict  
Soubz couleur faulse : en te monstrant vray pere ,  
Fais moy un don par lequel il appere  
Que je suis tien , et hors de ma pensee  
Soit , je te pry . ceste doubte chassee .

Ces motz finiz , Phebus qui l'escouta ,  
Ses clairs rayons estintcellans osta  
D'entour du chef , et luy commande après  
De s'approcher hardiment de plus pres :  
Puis l'accolla disant : En verité ,  
Mon cher enfant , tu n'as point mérité  
Que te renonce , et Clymene a produit  
Vray , naturel et legitime fruit  
S'il en fut onc : or sans autres tesmoins ,  
A celle fin que tu en doubtes moins ,  
Demande un don tel que tu le voudras :  
Tien toy certain que de moy ne fauldras  
A l'obtenir . O grand serment des Dieux :  
Paludz d'enfer , incongneuz à mes yeulx ,  
Soyez presens à ce que j'ay promis .

A peine avoit à fin son propos mis ,  
Que Phaeton d'une ardeur jeune et grande  
Le chariot de son pere demande ,  
Avec la charge et le gouvernement



De ses chevaux, pour un jour seulement.  
Dont tout à coup Phebus se repentit  
D'avoir juré, et du grief qu'il sentit  
Son chef luisant secoua plusieurs foys,  
Disant : Mon filz, ma parole et ma voix  
Trop de leger s'accorda à la tienne.  
Que pleust aux Dieux que la promesse mienne  
Retinse encor : je confesse ce point,  
Que ce seul don ne t'accorderois point.

Or est besoing de ton propos changer,  
Car ton desir est plein de grand danger,  
O Phaeton, ton sens peu raisonnable  
Quiert un hault don, voyre mal convenable  
A ceste force encor' si peu virile,  
Et à cest aage encor si puerile.

Tu es mortel, et subject à trespas,  
Ce que tu quiers mortel certes n'est pas :  
Ainçois te dy qu'il y a plus d'affaire  
Qu'il n'est permis aux Dieux d'en pouvoir faire.  
Bref, tu ne sçais que tu vas affectant :  
Les autres Dieux aurent du pouvoir tant  
Qu'il leur plaira : mais celluy seul je suis  
Qui le flambant chariot mener puis.

Le roy du ciel, dont la main merveilleuse  
Jecte ou luy plaist la fouldre perilleuse,  
Ne s'y pourroit luy mesme habilter,  
Et qu'est il rien plus grand que Juppiter?

Si difficile est la voye premiere,  
Que mes chevaulx ont peine coustumiere  
A la monter partans au point du jour,  
Combien qu'ilz soient tous frais et de sejour.

Le hault chemin est du ciel au milieu,  
D'ou bien souvent moy mesmes qui suis Dieu,  
Tremble et fremy de frayeur et d'esmoy,  
Voyant la terre et la mer dessoubz moy.

L'autre chemin dernier est en descente,  
Et a besoing de conduite descente.  
Aussi Thetys qui en mer me reçoit  
Tousjours s'effraye, alors qu'elle apperçoit  
Que je descens, et entre en paour subite  
Que je ne tombe, et ne me precipite.

Et d'autre part, du hault ciel la rondeur  
Incessamment tourne de tel' roideur,  
Qu'avecques soy les estoilles il tire:  
Et d'un grand bransle impetueux les vire:  
Mais j'y resiste, et la force qui dompte  
Les autres tous, jamais ne me surmonte:  
Ains en allant du ciel tout au contraire  
On voit du bas au plus hault me retraire.

Prends donc le cas que le chariot mien  
Je t'ay donné: entreprendras tu bien  
Tirer devers les deux poles, en sorte

Que la roideur du hault ciel ne t'emporte.  
Tu crois (peult estre) en tes discours debiles,  
Que là hault sont forestz, temples et villes :  
Je t'adverty (affin que ne tresbuches)  
Qu'à aller il fault par dangers et embusches,  
Et que passer te fault devant les formes  
Des animaulx horribles et difformes.  
Doncques affin que tu tiennes la voye  
Si seurement que rien ne te desvoye,  
Passer aupres des cornes conviendra  
Du fier Taureau, qui contre toy viendra :  
Du Sagittaire ayant l'arc en la main,  
Et du Lyon cruel et inhumain ;  
Puis le chemin du Scorpion suyvras,  
Qui d'un grand tour courbe ses villains bras :  
Celluy du Cancre aussi finablement,  
Qui les deux bras courbe tout autrement.

Et n'est en toy pouvoir par nulz travaux  
Du premier coup regir mès fiers chevaulx :  
Fiers, pour le feu qui ard en leurs poitrines,  
Et qui leur sort par bouches et narines.  
Certes depuis que leurs aigres courages  
Sont eschaufez, tant sont folz et volages,  
Qu'à bien grand' peine ilz souffrent pour leur guide  
Ma propre main, et tirent à la bride.

Doncques affin que d'un don mortifere

Je ne t'estrene, hélas mon filz, differe :  
Prends garde à toy, et refrains ton desir  
Ce temps pendant que tu as le loysir.  
Tu veulx affin d'avoir la congnoissance,  
Comme tu as de mon sang pris naissance ,  
Qu'un gage seur en tes mains s'abandonne :  
Las, en craignant, gage seur je te donne,  
Et ceste paour que celer je ne puis  
Tesmoingne assez que ton pere je suis.  
Jecte un petit sur ma face tes yeulx ,  
Et voy mon tainct : que pleust ores aux Dieux  
Que jusqu'au cueur me peusses veoir aussi,  
Et là dedans comprendre mon soucy.

Au demeurant veois tout ce qui abonde  
En cestuy riche et universel monde :  
Et de si grans et tant d'autres richesses  
Dont terre, et mer, et ciel, font leurs largesses,  
Demande m'en ce que bon tu verras,  
D'estre esconduict au danger ne cherras :  
Fors qu'en cecy je ne te diray, non,  
Qui n'est que peine (à bien dire son nom)  
Non point honneur : o mon enfant trescher  
Peine pour don tu viens icy chercher :  
Qui te faict tant estre à mon col pendu ?  
Oste tes bras, flateur mal entendu,  
Tu obtiendras. (et t'en tiens asseuré,  
Puis que les eaux d'enfer j'en ay juré)

Ce que voudras, tant soit la chose grande :  
Mais sois au moins plus sage en ta demande.

Ainsi Phebus son filz admonestoît,  
Qui à ses dictz fort repugnant estoit,  
Opiniastre en son premier propos,  
Et le beau char convoite sans repos.  
Donc quand son pere avec peine indicible  
Eust differé tant qu'il luy fut possible,  
Il le mena au lieu hault, ou rengé  
Estoit ce char, par Vulcanus forgé :  
D'or fut l'aisseul, d'or luysoient tout autour  
Les deux lymons, d'or estoit le hault tour  
De chasque roue, et l'ordre bel et gent  
De chascun ray fut estoffé d'argent.  
Sur les coliers sont belles chrysolites  
Mises par ordre, avec gemmes eslites,  
Desquelles fut grande lumiere yssant,  
Pour le soleil contre resplendissant.  
Et ce pendant que l'œil et hault courage  
De Phaeton contemploit cest ouvrage,  
Aurore vint ouvrir les portes closes  
De l'Orient, toutes pleines de roses.  
Si vont fuyant les estoilles par routes  
Que Lucifer devant soy chasse toutes  
A grans troupeaux : et apres tout le reste  
Sort le dernier de la maison celeste.

Lors aussi tost que Phebus apperçoit

Que terre et monde à rougir commençoit,  
Et qu'il eust veu toutes pasles et mornes  
Esvanouyr du croissant les deux cornes,  
Il va soudain les Heures appeller,  
Et les chevaulx leur commande atteller,  
Ce qu'elles font : et les chevaulx superbes,  
Fort bien repeuz d'ambrosiennes herbes,  
Hors de l'estable ont tirez et guidez,  
Et de leurs frains bien resonmans bridez.

Le pere adonc d'un unguent precieux  
Oignit le blanc visage gracieux  
De son cher filz, et de tendre et sensible,  
Contre l'ardeur le rendit deffensible :  
Si luy a mis les rais autour du chef,  
Et les mettant redoubla de rechef  
Mille souspirs, qui son prochain martyre  
Prononstiquoient, et sur ce luy va dire :  
Au moins, mon filz, à l'advis que ton pere  
Te veult donner, si tu peulx, obtempere :  
Les fiers chevaulx piquer donne toy garde,  
Ains par la resne à force les retarde.  
De leur gré vont, voyre si roide et fort,  
Qu'à les tenir fault merveilleux effort :  
Et ne fault pas que d'aller t'adventures  
Directement le long des cinq arctures :  
Le vray chemin qu'à tenir je t'encharge,  
Va de travers en curvature large,

Et seulement jusqu'à l'extrémité  
De trois cerceaux son but est limité,  
Du pôle austral, tant qu'il peult, s'esloignant,  
Aussi de l'ourse à l'aquilon joignant.  
D'aller par là, non par ailleurs t'advoue :  
Tu verras bien les traces de la roue.  
Et pour donner eschauffoyson egale  
A terre et ciel, ne monte ne devalle :  
Car si ton char en l'air hault monter laisses,  
Le ciel ardras : si aussi tu l'abaisses,  
Par mesme feu la terre destruiras.  
Tiens le moyen, à seurté tu yras :  
Aussi affin que la roue qui tourne  
Du costé droict ne te meine et destourne  
Au serpent tors, et qu'au signe de l'are  
La gauche roue aussi point ne t'esgare,  
Tien l'entredoux, ne fais detorse aucune :  
Le demourant le laisse à la Fortune,  
Laquelle puisse à ton secours veiller,  
Et mieulx que toy te vueille conseiller.

Or ce pendant que t'ay propos tenu,  
L'humide nuict par attaindre est venu  
L'extrémité de l'Hesperide mer :  
Honnestement ne pouvons plus chommer :  
On me demande, et Aurore advancee  
Reluyt desja, toute obscurté chassee.  
Prends ceste resne, il est temps de partir,

Ou si tu veois que puisses divertir  
Ta fantasie, use pour ton grand bien  
De mon conseil, non du chariot mien.  
Oultre, tandis qu'as d'y penser le terme,  
Et que tu es encores en lieu ferme,  
Sans que mal duyt tu sois encor jecté  
Dessus le char follement convoité,  
Concede moy clarté en terre espandre  
Laquelle veoir tu puisses sans esclandre.

Lors Phaeton, de corps jeune et habile,  
Saulta dedans le chariot mobile,  
Sur piedz se plante, et grand plaisir prenoit  
A manier la resne qu'il tenoit,  
Puis mercia son pere plein d'ennuy,  
Contre et maulgré la volonté de luy.  
Ainsi s'en va le jeune Phaeton.  
Lors Pyrois, Eous et Æthon,  
Phlegon aussi, chevaux du soleil clair,  
En hennissant de feu remplirent l'air :  
Et du ciel clos les barres grans et lees  
Heurtent des piedz, lesquelles reculees  
Furent soudain par Thetys qui encore  
De son nepveu les fortunes ignore.  
Donc quand le ciel ainsi par elle ouvert  
Se fut monstré bien large et decouvert :  
Les fiers chevaux deslogeans galoppèrent  
Parmy les airs, et les nues couperent,



Oultrepassans, tant fut prompt leur depart,  
Le vent yssu d'icelle *mesme* part.  
Mais trop à l'aise, et peu chargez se *treuvent*,  
Ne, qui pis est, bien congnoistre ne *peuvent*  
Qui les conduit, et pas ne leur pesoit  
Le joug, ainsi qu'auparavant faisoit.  
Ains comme danse en la mer le navire  
Sans juste poix, et sur l'eau tourne et vire,  
Puis çà, puis là, instable et sans arrest,  
Pour ce que vague et par trop leger est :  
Ainsi n'ayant l'accoustumee charge,  
Ce chariot par le ciel hault et large  
Saulte et ressaulte, et l'air le poulse et guide  
Encontrémont, comme une chose vuyde.  
Ce que sentant les chevaulx attellez  
Hors du chemin batu s'en sont allez,  
Et d'un grand cueur leurs frains vindrent à mordre  
Sans plus courir selon le premier ordre.  
Dont Phaeton se print à estonner :  
Ne sçait la bride à quelle main tourner,  
Ne sçait la voye, et quand il la sçauroit,  
Sur les chevaulx nulle puissance auroit.  
Les sept trions tous gelez de froidure  
Furent surpris de chaleur aspre et dure,  
Et se baigner pour neant ont tendu  
En l'Ocean, qui leur est deffendu.  
La grand' serpente au pole arctique empraincte  
Morne de froid, et à nul dormant craincte,

Sentit ardeur, et du chaud irritée  
Conceut en soy fureur inusitée.  
On dit aussi par tout (o Bootes)  
Que moult troublé alors enfuy t'es,  
Quoy que courir ne pouvois, ne voulusses,  
Et qu'empesché à ta charrette fusses.

Dont aussi tost que du hault des clairs cieulx  
Le miserable en bas jecta les yeulx,  
La terre veit en rondeur bien formée  
Totalement dessoubz luy abysmée.  
Si devint pasle, et de paour promptement  
Aux deux genoux luy vint un tremblement:  
Et par si claire et grand' resplendissance  
Obscurité print en ses yeulx naissance.

Ja vouldroit il qu'en ces lieux supernelz  
N'eust onc mené les chevaulx paternelz:  
Ja se repent dont sa race a congneue,  
Et plus, d'avoir sa requeste obtenue:  
Ja souhaittant de Merops estre né.  
Le malheureux est ainsi pourmené  
Que le navire agité des orages,  
Auquel le maistre a lasché les cordages,  
L'abandonnant du tout à la mercy  
Des oraisons, des vœux, des Dieux aussi.

Que fera il? il a laissé derrière  
Beaucoup de ciel, et si en veoit arriere

Plus devant soy : il mesure, il compasse  
En son cerveau et l'une et l'autre espace :  
Aucunesfoys vers l'occident se tourne,  
Aucunesfoys son œil jecte et sejourne  
Sur l'orient, mais il est fort à craindre  
Que jamais plus ne les puisse retraindre :  
Car rien ne faict de ce que faire tasche  
Tant y est neuf : la bride point ne lasche,  
La tenir court ne luy sert d'un seul poinct,  
Et des chevaux les noms ne congnoist point :  
Puis tout tremblant, veoit les merveilles sacres,  
Qui sont là sus, et les grans simulacres  
Des monstres fiers, qui en diverses parts  
Par tout le ciel sont semez et espars.

Là est un lieu ou parmy ceste tourbe  
Le Scorpion sa queue et ses bras courbe  
En forme d'arc, et jusques au manoirs  
De ses voisins estend ses membres noirs.

Quant l'enfant veit la beste monstriueuse  
De noir venin toute moyte et sueuse,  
Le menaçant à luy de pres se joindre,  
Et de sa queue aiguillonnant', le poindre,  
Povre de sens tellement s'estonna,  
Que de frayeur la bride abandonna.  
Quand sur le dos les chevaux la sentirent  
En s'escartant parmy les airs bondirent,

Et librement d'allees et venues  
Vont galoppant regions incongneues.  
Là ou le cours impetueux les porte,  
Là sans compas chascun d'eulx se transporte.  
Jusques au ciel des estoilles ilz vont,  
Le chariot trainent, et rouler font  
A travers lieux ou n'a chemin ne sente :  
Plustost vont hault, plustost vont en descente,  
Et de droict fil viennent fondre grand' erre  
Jusques à l'air plus prochain de la terre :  
Si qu'esbahie est la Lune en sa sphere,  
De veoir courir les chevaux de son frere  
Dessous les siens : et les nues esparses  
Parmy les airs fument à demy arses :  
Mesmes la terre au plus bas lieu assise,  
De flambes ( est comme le reste ) esprise :  
Toute se fend pour l'humeur qui tarit,  
L'herbe se fene, arbre et fueille perit :  
Le champ du blé à son dommage baille  
Au feu ardant foyson de seche paille.  
Cela n'est rien, les grans villes et fortes,  
Murs et rempars bruslent jusques aux portes,  
Et pour neant du feu les gens se gardent  
En cendre vont : boys et montaignes ardent :  
Tmolus en ard, le mont Athos s'enflambe,  
Taurus se brusle, Oete est tout en flambe,  
Si fut Ida, pour lors seche et sans eaux,  
Qui paravant triumphoit en ruisseaux :

Et Helicôn des neuf Muses aymé,  
Aussi Æmus, non encor surnommé  
Œagrien : grand flamme fait Ætna,  
Car pour un feu à ce coup deux en a :  
Cynthus, Erix, Parnassus à deux testes :  
Cytheron propre à célébrer les festes :  
Mimas, Othrys et Dindyma s'allument,  
De Rhodopé les neiges se consomment,  
En feu s'en va Mycalé et Caucase :  
Maulgré son froid la Scythie s'embrase.  
Le grand mont d'Osse avec Pindus brusla,  
Voyre Olympus plus grand que ces deux là,  
Si feirent bien les grans Alpes cornues,  
Et Apennin, lequel soustient les nues.

Lors Phaeton va adviser le monde  
Qui flamboyoit de feu tout à la ronde,  
Si que du chauld grand' angoisse portoit :  
Et anhelant, de sa bouche sortoit  
Comme d'un four vapeur de chaleur pleine.  
Son char s'enflambe, intolerable peine  
Luy ont en l'air les bluettes donné,  
Et de fumee espesse environné :  
Ne sçait ou va, n'ou il est, et l'emmeinent  
Les promptz chevaulx ou leurs plaisirs les meinent.

On tient qu'alors les Æthiopes prindrent  
Tainct si haslé, que Mores ilz devindrent,

Et que du chauld qui l'humeur estancha ,  
Comme on la voit, la Lybie secha.  
Nymphes adonc, pleurant eschevelees ,  
Faisoient le dueil des sources escoulees :  
La Beotie avec une soif grande  
Cherche Dircé, Argos par tout demande  
Amymoné sa fontaine liquide :  
Ephiré quiert la source Pirenide.  
Les fleuves grans , grans de rives et fons  
Ne furent pas en leurs canaulx profons  
Bien asseurez : mais trop plus qu'esbahiz.  
Au fil de l'eau a fumé Tanays,  
Aussi a faict Peneus l'ancien ,  
Et Caycus fleuve Teuthrancien ,  
Et Ismenos riviere non dormante ,  
Et de Phocis le beau fleuve Erimanthe ,  
Et Xantus clair, qui devoit ardre encor ,  
Et Lycormas, qui est aussi blond qu'or ,  
Et Meander qui va s'esbanoyant  
Dedans son eau çà et là tournoyant :  
Eurotas brusle, et Melas de Mygdone ,  
Et Euphrates arrousant Babylone.  
Thermodoon, Phasis, Ganges, Ister ,  
A ceste ardeur ne peurent resister.  
Orontes ard : d'Alpheus les eaux vives ,  
Et Spercius ardent jusques aux rives :  
Et le fin or qui en Tagus se treuve ,  
Fondu du feu couloit comme le fleuve.

Les cygnes blancz qui de leur melodie  
Solennisoient les fleuves de Lydie  
Ardoient, avec nombre infiny d'oyseaulx,  
Dedans Caystre, au beau milieu des eaux.

Le Nil fuyt effrayé du meschef  
Au bout du monde et retira son chef,  
Si bien que point n'apparoist aujourd'huy :  
Encor voit on sept entrees de luy ,  
De qui les eaux s'en sont toutes allees :  
Maintenant sont sept pouldreuses vallees.  
Pareil malheur a les undes taries  
D'Hebre et Strymon, aux terres Ysmaries ,  
Et des plus beaulx qu'en Occident congnois ,  
Du Pau , du Rhin, du Rosne Lyonnoys ,  
Aussi du Tyhre, à qui estoit promis  
Qu'à luy seroit tout le monde soumis.

La terre fend, et parmy les fendaces  
La grand' lueur jusqu'aux regions basses  
A penetré, et si clair y raya,  
Que Proserpine et Pluton s'effraya.  
La mer se serre, et ce qu'on nommoit mer ,  
De sable sec un champ se peult nommer.

Les montz terreux soubz l'eau profonde estans  
Sont decouvers, et se manifestans  
Le nombre accreu ont des Cyclades isles.  
Aux fons s'en vont les poissons moult debiles ,

Nobles daulphins pour la chaleur n'osoient  
Saillir en l'air, comme devant faisoient.  
Maint beuf de mer, et mainte grand' balaine,  
Au fons de l'eau gisent mortz sur l'aréine :  
Doris , Neree, et leurs filles faschees ,  
Mesmes se sont ( ainsi qu'on dit ) cachees  
Dessoubz l'eau tiede : et le grand Neptunus  
Tout refrongné osa ses bras tout nuds  
Trois foys hors l'eau mettre et adventurer,  
Trois foys ne sceust l'air ardent endurer.

Finablement Terre dame tressaincte,  
Des eaux de mer environnee et ceincte,  
Et des ruisseaux que l'infortune amere  
Feit retirer au ventre de leur mere ,  
Va mettre hors parmy une crevace  
Jusques au col sa liberale face ,  
La main au front, et d'un grand tremblement  
Esbranlant tout universellement.  
Plus bas un peu s'assit et s'avalla  
Qeu de coustume , et puis ainsi parla :

Si tout cecy ( supresme deité )  
A gré te vient, et je l'ay merité ,  
A quel propos cesse à present ta fouldre ?  
Puis que finir me convient, et resouldre  
Par feu cruel , vien moy du tien ferir :  
Regret n'auray de telle main perir.



A peine puis dire un mot ( et sans doubte  
La grand'vapeur quasy l'etouffoit toute ),  
Regarde moy, et entens à mes vœux,  
Grillez et ars sont desja mes cheveulx :  
Flambe et fumee aussi mes yeulx affollent,  
Et sur mon chef les estincelles volent.  
Est ce l'honneur, le fruict, le benefice,  
Que tu me rends de mon fertile office?  
Et pour l'ennuy, la froissure, et l'ahan  
Que j'ay de herce et de soc, d'an à an?  
O Dieu des Dieux, me traictes tu ainsi,  
Pour mon loyer d'administrer icy  
L'herbe aux troupeaulx, les fruictz meurs et recens  
Au genre humain, et à vous de l'encens?  
Or prens encor, que merité je l'aye,  
Qu'ont faict les eaux à souffrir ceste playe.  
Qu'a desservy ton bon frere Neptune?  
Parquoy la mer ( qui luy est par fortune  
Escheue en lot ) va elle en descroissant,  
De jour en jour loing du ciel s'abaissant?  
Las si l'amour de moy, et de ton cher  
Frere germain, ton cueur ne vient toucher,  
Vueilles au moins, par pitié, prendre garde  
A ton clair ciel : o Dieu puissant regarde.  
Bas et hault fume, et l'un et l'autre pole:  
Si, tant soit peu, la flambe les viole,  
Voz beaulx manoirs ruyneron, hélas,  
Ne veois tu point comment ahane Atlas?

A peine peult soustenir sur l'eschine  
Du ciel treshault l'enflambee machine.  
Si mer, si terre, et ciel s'en vont perduz,  
Au vieil Chaos retournons confonduz :  
Retire donc du feu si peu de chose  
Qui reste encor, et le tout mieulx dispose.

A tant se teut la Terre douloureuse,  
Car endurer la vapeur chaleureuse  
Plus ne pouvoit, ne parler nullement :  
Parquoy son chef retira promptement  
Tout dedans soy, aux fosses soubzterraines,  
Qui des enfers estoient les plus prochaines.

Lors Juppiter misericordieux  
Après avoir bien faict entendre aux Dieux,  
Mesme à celluy qui le char a donné,  
Que sans secours tout s'en va ruyné,  
Droict au plus hault de la tour se retire,  
D'ou d'icy bas les nues il attire,  
Et de laquelle, en tel endroict qu'il veult,  
Lance la fouldre, et le tonnoirre esment.  
Mais pour celle heure, il n'eust pas sceu ou querre  
Nues qu'il peult attirer de la terre,  
N'aucunes eaux que du ciel feist pleuvoir :  
Parquoy tonna, et de tout son pouvoir,  
Darda la fouldre avecques le bras dextre  
Sur le nouveau charretier mal adextre,  
Luy osta l'ame et le char embrasé,

Et par le feu, a le feu appaisé.  
Les fortz chevaulx qui de paour tresbucherent,  
Culebutans tous ensemble, arracherent  
Leurs colz des jougz, les harnoys ont laissez  
Sur le chemin, rompuz et despezcez.  
Loing d'un costé gist le mort tombé seul,  
De l'autre gist hors des lymons l'ayseul :  
Roues, et raiz, et pieces esclatees,  
Du chariot au loing sont escartees :  
Et Phaeton, à qui les aspres feux,  
Faisoient flamber les beaulx crespes cheueulx  
Cheut renversé. Fortune ainsi le traicte :  
Et parmy l'air fut porté longue traicte :  
Comme par foyz des serains et clairs cieulx  
Chet une estoille, ou cheoir semble à noz yeulx.  
A la fin s'est sa cheute rencontrée  
Loing de sa terre en contraire contree,  
Ou le recent le Pau fleuve fameux,  
Et luy lava son visage fumeux.

Les Nymphes lors Nayades d'Italie  
En tumbeau faict de pierre bien polie,  
Le corps fumant posèrent à l'envers,  
Et au dessus feirent graver ces vers :

Cy dessoubz gist Phaeton, conducteur  
Du chariot de son clair geniteur :  
S'on dict que mal sceut conduire sa prise,

Si tomba il, ayant faict haulte emprise.

Le pere alors miserable et fasché  
Son larmoyant visage avoit caché :  
Voyre et tient l'on (si croire ainsi le fault)  
Que de soleil au monde y eust deffault  
Un jour entier : la flambe seulement  
Du survenu cruel embrasement  
Donna clarté en terre longue pose,  
Et ce malheur servit de quelque chose.

Clymene apres avoir dict par grand' ire,  
D'un tel malheur ce qu'il en falloir dire,  
Hors de son sens en habit desciré,  
Par tout le monde a couru et viré,  
Cherchant par tout premier le corps sans ame  
Et puis les os. Enfin la bonne dame  
Trouva les os soubz dur tumbeau serrez,  
Et sur rivage estranger enterrez,  
Lors sur le lieu, quasy pasmee, tombe,  
Et ayant leu le nom dessus la tombe,  
Le marbre froid de larmes a couvert,  
Et l'eschauffa de son sein decouvert.

Ses sœurs aussi les Heliades belles,  
Non moins pleurant, feirent des larmes d'elles,  
Dons à la mort inutiles et vains :  
Et se frappant l'estomach de leurs mains

Ont appellé par jours et par nuictz maintes,  
Leur frere cher Phaeton, qui leurs plainctes  
Ne peult ouyr, puis de douleur touchees  
Se sont dessus le sepulchre couchees.

La quatre moys ce dueil plein d'amertume  
Avoient mené à leur mode et coustume :  
( Car ja la mode estoit faicte d'usage )  
Des sœurs adonc, celle qui eust plus d'age,  
Se voulant seoir dessus la terre froide,  
Crie et se plainct que des piedz devient roide ,  
Vers qui taschant la seconde venir  
Ses plantes sent racines devenir.

La tierce ainsi que ses cheveux taschoit  
Rompre des mains , des fueilles arrachoit :  
L'une se plainct, dont ses cuisses charnues,  
En tronc de boys tout court sont retenues :  
L'autre se plainct de quoy ses bras tant beaulx ,  
A veue d'œil deviennent longs rameaulx :  
Et cependant qu'elles sont en ces peines  
L'escorce verte leur croist autour des aynes,  
Des aynes monte au ventre bellement,  
Au sein, au bras, et aux mains, tellement  
Que plus n'appert sinon leur bouche belle,  
Qui au secours encor la mere appelle :  
Mais que fera la mere martyree  
Sinon courir là ou elle est est tiree  
D'amour d'enfans, puis decà, puis delà,

En les baisant, si l'aisement elle a ?  
Ce n'est pas tout, elle a tasché adonc  
A retirer les corps hors de leur tronc,  
Et pour ce faire, avecques ses mains blanches,  
De tous costez rompoit les jeunes branches,  
Dont il saillit dessus l'escorce verte  
Gouttes de sang, comme de playe ouverte.  
Chascune adonc qui sent ce mal, s'escrye :  
Laissez cela, ma mere, je vous pryé,  
Laissez cela, et voz mains retirez,  
Car nostre corps en l'arbre descirez.  
Adieu disons. Lors l'escorce et le boys  
Couvrit leur bouche, et empescha la voix.

De ces nouveaulx arbres encor degoutte  
Journellement de larmes mainte goutte.  
Larmes de gomme en ambre durcissant,  
Lequel le Pau fleuve clair et puissant  
Souvent envoie aux dames d'Italie,  
Pour le porter sur leur gorge polie.

Là fut present Cygnus filz de Sthenel,  
Parent sans plus du costé maternel  
A Phaeton, toutesfoys son plus proche  
En zele vray d'amytié sans reproche:  
Luy donc ayant son regne abandonné,  
( Car de Ligure estoit roy couronné )  
Avoit remply de grans clameurs plaintives  
D'Eridanus les verdoyantes rives,

Et la forest qui d'arbres et ramees  
Accrue estoit, par les sœurs transformees,  
Mesmes le fleuve en avoit retenty :  
Quand le dolent sa voix d'homme a senty  
Attenuer, et son chesnu pelage  
Se transmuer en semblable pennage :  
Son col veit loing de l'estomach s'estendre :  
Ses doigts rougir et l'un l'autre se prendre :  
Puis eust un aesle à chascun costé joincte :  
Et faicte fut sa bouche un bec sans poincte.  
Enfin Cygnus entierement devint  
Un oyseau blanc, auquel depuis n'advint  
D'avoir au ciel, n'a Juppiter fiance,  
Comme n'ayant pas mis en oubliance  
Le feu à tort sur Phaeton jecté,  
Parquoy depuis a son refuge esté  
Parmy estangs et grans lacs spacieux,  
Et luy fut lors le feu tant odieux  
Qu'il s'est depuis tousjours voulu retraire  
En l'eau, qui est au feu toute contraire.

Tandis Phebus terny, de dueil attainct,  
Et aussi fort decheu de son beau tainct,  
Que quand il souffre esclipse bien extresme,  
La clarté hait, hait le jour et soymesme.  
Pleure et pleurant tant se despite et deult,  
Que plus au monde esclairer il ne veult :  
Ma destinee a (ce dit il) assez

Eu de travaux par les siecles passez,  
Et me repens du labour que j'ay pris,  
Labour sans fin, sans honneur, et sans prix.  
Qui vouldra, voyse à ceste heure conduire  
Le chariot qui le monde faict luyre  
Et si aucun des Dieux ne le peult faire,  
Vienne luy mesme entreprendre l'affaire :  
Au moins tandis que mes resnes tiendra,  
De faire oultrage il ne luy souviendra  
Et chomeront ses fouldres trop severes  
Dont si bien scait priver d'enfant les peres.  
Lors scaura il ayant experience  
De mes chevaulx trop pleins d'impatience,  
Que cestuy là qui regir ne les sceut,  
N'avoit gagné que la mort en receut.

Comme Phebus se plainct de ses molestes,  
Circuy l'ont les autres Dieux celestes,  
Le supplians d'affection profonde  
De ne laisser en tenebres le monde.  
Juppiter mesme à luy bien fort s'excuse  
Du feu jecté, et de prieres use.  
Finablement d'une royalle audace  
A la priere adjousta la menace.

Sur ce Phebus ses grans chevaulx r'assemble,  
Dont le plus seur de paour encores tremble,  
Les bat, les frappe, en cholere les broche,  
Et le trespas de son filz leur reproche.



Le tout puissant adonc de toutes pars  
A tournoyé du ciel les haultz rempars,  
Pour visiter avecques providence,  
Si le feu a rien mis en decadence:  
Puis quand il veit que de chascun quartier  
Tout estoit seur, ferme, et en son entier,  
Du ciel s'en vint aussi bas que nous sommes,  
Pour veoir la terre et le labour des hommes:  
Mais par sus tout il meit son estudie  
A reparer son pays d'Arcadie,  
Et restabliir les fleuves et ruisseaux  
Qui n'osoient faire encor couler leurs eaux:  
Herbes et fleurs à la terre rendit,  
Fueilles et fructz sur les arbres pendit,  
Et les forestz gastees de l'ardeur  
Feit revestir de nouvelle verdure.

Tant il alla, et tant il en revint  
Qu'ardemment amoureux il devint  
De Calisto vierge, qui de Nonacre  
Native estoit : ceste pucelle sacre  
Pas ne faisoit ouvrages delicats.  
Parer son chef aussi n'estoit son cas,  
Ains le tenoit d'un blanc fronteau serré:  
Et se ceignoit d'un gros tyasu ferré.  
Aucunes foyz un dard elle tenoit,  
Aucunes foyz un arc elle prenoit,  
Car elle estoit de Diane compaigne :

Et n'y eust fille en toute la montaigne  
De Menalon, d'elle plus fort aymee,  
Mais grand'faveur passe comme fumee.

Ja le soleil haultement eslevé  
Son mychemin avoit plus qu'achevé,  
Quand elle entra dans un boys, dont nul aage  
N'avoit faict cheoir ne branche ne feuillage:  
Là sur un lieu feutré d'herbe et de mousse  
Va desponiller de l'espaule sa trousse:  
Puis son bel arc bien tendu destendit,  
Et dessus l'herbe à terre s'estendit  
Tout de son long, de reposer contraincte,  
Faisant chevet de sa trousse bien paincte.  
Quand Juppiter qui de loing la regarde,  
La veit seulette et sans aucune garde,  
Ja ( ce dit il ) ne scaura mon espouse  
Ce coup d'emblee, et n'en sera jalouse:  
Ou s'ell' le scait, elle aura beau s'en plaindre.  
Sont les courroux des dames tant à craindre?  
En ce disant il va prendre subit  
De Diana le visage et l'habit,  
Puis s'approcha de la vierge, en disant :  
Ma chere sœur, que fais tu cy gisant?  
Et en quel boys as tu cherché ta prise?  
Lors se leva la vierge bien aprise,  
Et luy respond : De cueur je te salue  
Deesse chaste, et de plus grand'value

Que Juppiter, j'en dy ce qu'il m'en semble,  
Me deust il or ouyr et veoir ensemble.  
Et luy de rire, avecque joye extrême  
D'ainsi se veoir preferé à soy mesme.  
Puis le baisa non assez chastement,  
Ne comme font vierges communement.

Et comme estoit de luy racompter preste,  
Dedans quel boys avoit esté en queste,  
Il l'empescha, l'embrassant ferme et fort :  
Si se declaire, usant de grand effort,  
Elle de luy met peine à se deffaire,  
Autant pour vray que femme sçauroit faire :  
Que pleust aux Dieux, Juno, que veoir la peusses,  
Vers elle usé de plus grand' douceur eusses :  
Moult se debat : mais ou pourroit on prendre  
Fille, qui peust d'un tel Dieu se deffendre ?  
Au ciel apres victorieux il monte,  
Et Calisto pleine d'ennuy et honté,  
Faisant en l'air sa complaincte et querelle,  
En haine print la forest maquerelle :  
D'ou s'en allant, tant eust le cueur saisy  
Et perturbé, qu'elle oublia quasy  
Ses dardz, sa trousse, et son arc destendu,  
Qui là estoit contre un arbre pendu.

Sur ce voycy (avec sa chaste bande)  
Venir Diane aval la forest grande

De Menalon, bien fiere en son courage  
D'avoir occis mainte beste sauvage :  
Si apperceut la Nymphé, et l'appella :  
Elle l'oyant soudain se reculla,  
Et de prinsault qu'eust Diane advisé,  
Craignit que fust Jupiter desguisé :  
Mais quand ses yeulx en se retournant, veirent  
Les Nymphes sœurs qui leurs dames suivirent,  
Elle congneut que ce n'estoient cauteles,  
Parquoy s'en vint droict en la troupe d'elles.

O combien est malaisé qu'on ne face  
Congnoistre aux gens son crime par la face :  
Les yeulx en hault à grand' peine elle dresse,  
Ne n'osoit plus costoyer sa maistresse,  
Ne cheminer en son reng la première,  
Comme elle estoit paravant coustumière :  
Ains ne dit mot, et rougissant tesmoigne  
Qu'en son honneur elle a recen vergoingne :  
Voyre et ne fust que Diane est pucelle,  
Juger eust pen de la coulpe d'icelle  
En cent façons, et dit on que ses sœurs  
Congneurent bien du faict des signes sturs.

Le temps coula, et la lune comme  
Jusqu'à neuf foyz estoit ja revenue,  
Quand il advint qu'au retour de la chasse  
Diane estant du chauld pesante et lasse,

Entra dedans une forest ramee,  
D'arbres espez à l'entour bien fermee ,  
Ou murmurant un clair ruisseau couloit ,  
Duquel le sable au fond de l'eau rouloit.

Après qu'elle eust de sa divine bouche  
Loué le lieu, l'eau du pied elle touche ,  
Puis dit ainsi : Loing de nous pour le moins  
Sont à present regardeurs et tesmoings ,  
Je suis d'advis, mes filles cher tenues ,  
Qu'en ce beau lieu nous baignons toutes nues.  
A ce mot là rougit la povre fille :  
Toute la troupe adonc se deshabile ,  
Hors Calisto, qui triste et pensave est :  
Voyant cela , chascune la devest ,  
Et des que fut mise jus sa vesture ,  
Avec le corps parut sa forfaicture :  
Dont plus avant en trouble et paour elle entre :  
Et comme veult des mains cacher son ventre ,  
Va ( dit Diane ) ailleurs ton corps mouiller ,  
Et le sacré ruisseau ne vien souiller :  
Luy commandant, puis qu'elle estoit enceinte ,  
De s'en aller hors de la bande sainte.

Juno, deesse arrogante et austere ,  
De longue main sçavoit tout ce mystere :  
Elle attendit l'heure propre et le point ,  
Pour s'en venger grièvement et appoinct.

Or de tarder n'avoit plus cause aucune,  
Et ce qui plus augmentoit sa rancune,  
Son ennemy avoit ja faict l'enfant,  
Nommé Arcas, en beauté triumpant :  
Devers lequel, Juno pleine de rage,  
Tourna ses yeulx, et son cruel courage,  
Disant ainsi : Adultere villaine,  
Encor falloit qu'eusses la pance pleine,  
Et que le tort que de toy j'ay receu  
Fust par ton fruict manifesté et sceu,  
Et que par là fust aussi tesmoingné  
Le deshonneur qu'a mon mary gaigné.  
Mais impunie or ne te laisseray,  
Car pour jamais ta forme effaceray,  
Qui trop te plaist, et qui trop fut prisee  
De mon mary, garse mal advisee.

Ces motz finiz, de main cruelle et forte  
La prend au poil, et par terre la porte  
Le front premier : elle la suppliant  
Luy tend les bras bien fort s'humiliant.  
Ses bras adonc, ainsi qu'ilz s'avancerent  
Un gros poil noir à vestir commencerent :  
Ses mains, ses doigts, à se courber se prindrent,  
Et peu à peu crochuz ongles devindrent,  
Servans de piedz pour marcher en tous lieux :  
Sa bouche aussi, que le plus grand des Dieux  
Baisa jadis, changea sa belle forme

En gueulle grand', rechinee et difforme.  
Aussi affin que par humble prier,  
Elle ne peust les courages plier,  
Osté luy fut le pouvoir de bien dire :  
Une voix rauque, une voix pleine d'ire  
Et de terreur, luy sortoit seulement,  
Hors du gosier espoventablement :  
Mais nonobstant que du tout devint ourse ,  
Son premier sens ne perdit elle pource ,  
Ains tesmoingnans ses douleurs et tourmens ,  
Par continuz aigres gémissemens ,  
Elle a levé, comme font les humains ,  
Devers le ciel ses telles quelles mains :  
Et quand ne peult son Juppiter absent  
Nommer ingrat , ingrat elle le sent.

Las quantesfoys en la prairie sienne  
Et par devant sa demeure ancienne  
Se pourmena sans repos ny arrest :  
N'osant coucher seulette en la forest :  
Las quantesfoys par rocher et par boys  
Les chiens courant l'ont tenue aux abboys :  
Las quantesfoys elle qui fut chasseuse ,  
Devant chasseurs fuyt toute paoureuse :  
Souvent voyant mainte beste champestre ,  
S'alloit cacher , ne se souvenant estre  
Ce qu'elle estoit , si qu'en mont ne rocher  
L'ourse n'osoit des ourses approcher :

Et voyant loups de paour se desesperer ,  
Combien qu'entre eulx fust Lycaon son pere.

A chef de temps survint son fils Arcas ,  
Né de quinze ans , ignorant tout ce cas ,  
Qui en allant les bestes pourchasser ,  
Et eslisant propre boys pour chasser ,  
Des que ses retz et filletz eust tenduz  
Aux environs du boys d'Erimanthus ,  
Par grand hasard sus à sa mere il court :  
Qui le voyant , sur piedz s'arresta court ,  
Comme si elle eust congnoissance bonne  
De son enfant. Arcas adonc s'estonne ,  
Et reculla de craincte espouvanté ,  
Voyant l'œil d'elle en luy tousjours planté :  
Et non sachant que sa mere fust telle ,  
Il ne voulut plus pres s'approcher d'elle.  
Lors de son dard freschement esmoulu  
Par l'estomach enferrer l'a voulu :  
Mais Juppiter souveraine deffense ,  
Retint le coup empeschant cette offense :  
Puis par le vent en l'air hault emportez  
En un moment il les a transportez  
Jusques au ciel , ou il en fait deux signes  
Clairs et luyans , en mansions voisines.

Juno s'enfla , des que devant ses yeulx  
Veit resplendir son adversaire aux cieulx :



D'ou descendant en mer s'en est venue  
Devers Thetis la deesse chomue,  
Et l'Océan tous deux pour leurs viellesses  
Moult reverez des Dieux et des Deesses.  
Si ont prié Juno qu'elle leur dit  
Pourquoy venoit, laquelle respondit :  
Vous demandez pourquoy si diligente  
Je vieus ça bas, qui du ciel suis regente :  
Sçavoir vous fais qu'une autre maintenant  
Est au clair ciel en lieu de moy regnant.  
Et mentir veulx, si des que sera nuict,  
Vous ne voyez (qui trop au cueur me nuyct?)  
Deux astres neufs, qui d'amour favorable  
Ont eu n'aguere au ciel place honorable,  
Droict au cerceau, dont la rondeur accolle  
En petit tour, des cieulx le dernier pole.

O Dieux ~~marins~~, est cela pour penser  
Qu'on ne vouldra Juno plus offenser ?  
Est ce par là qu'on craindra ma puissance,  
Qui fais prouffict quand jè porte nuysance ?  
O combien grande et habile je suis :  
O que j'ay bien monstré ce que je puis :  
D'estre plus femme ay gardé la traistresse,  
Et maintenant elle est faicte Deesse :  
Ainsi puniz sont ceulx qui me font faulte :  
Voyla comment est ma puissance haulte :  
Je suis d'advis que femme il la reface,

Et que de beste il luy oste la face,  
Ainsi qu'il feist à Yo mugissant.  
A quoy tient il qu'en me forbannissant  
Il ne l'espouse, et qu'il ne delibere  
De recevoir Lycaon pour beaupere?  
O puissans Dieux, si la grieve pointure  
Et le mespris de vostre nourriture  
Vous touche au cueur, commander vous prions  
A vostre mer, que les Septentrions  
N'y entrent point, et les Astres chassez  
Qui par mal faire au ciel sont avancez :  
A celle fin que l'orde concubine  
Point ne se baigne en l'eau pure marine.

Juno tresbien sa demande impetra  
Des Dieux de mer, puis dedans l'air entra  
En chariot ayant lymons dorez,  
Tiré par paons bien painctz et colorez,  
Aussi bien painctz des yeulx d'Argus tué,  
Comme en noir fut ton pennage mué,  
Corbeau jaseur, qui avois de coustume  
Par cy devant de porter blanche plume.  
Certes l'oyseau par moy ores chanté  
Estoit jadis si blanc et argenté,  
Qu'egal estoit aux colombelles çoyes  
Et de blancheur ne devoit rien aux oyes,  
Qui preserver devoient le Capitole,  
N'au cygne avec, qui loing des eaux ne vole.

Mais tant luy·feit sa langue de dommage  
Qu'ores pour blanc , il porte noir plumage.

Jadis ny eust fille en toute *Æmonie*  
Qui fust de grace et beauté mieulx garnie  
Que *Coronis*, la nymphe *Larisee*,  
Que *Phebus* eust sur toutes en pensee ,  
Elle estant vierge , ou elle ayant forfait :  
Mais le corbeau s'apperceut de son faict ,  
Et ne sceut on jamais le divertir  
D'aller *Phebus* son maistre en advertir :  
En y allant la corneille esvolee  
( Pour scavoir tout ) apres luy est volee ,  
Et aussi tost que la cause entendit  
De son chemin , rondement luy a dict :  
Tu vas tresmal , croy moy si tu est sage  
Sans mespriser de mon bec le presage :  
Escoute un peu ce que je fuz un tems ,  
Voy ce que suis, et le pourquoy entens ,  
Tu trouveras que ma fidelité  
M'a faict nuysance en disant verité.

*Pallas* un jour , par son sens et pratique ,  
En corbillon tyssu d'ozier Attique ,  
Avoit l'enfant *Erichthone* enfermé ,  
Lequel sans mere avoit esté formé :  
Et deffendant que point on n'y regarde ,  
Elle bailla ce corbillon en garde

Entre les mains de trois pucelles nees  
Du roy Cecrops , sans ce qu'acertenees  
Pallas les eust de l'estrange merveille ,  
Qui enfermee estoit en la corbeille.  
Je , qui estois de feuille bien cachee ,  
Du hault d'un orme ou je m'estois branchee.  
Les espiois : les deux , Herse , et Pandrose  
Gardoient tresbien ceste corbeille close :  
Mais Aglauros , l'une de ces trois gardes ,  
En appellant les deux autres couardes ,  
La defferma si bien que l'enfant veirent  
Demy serpent : la faulte qu'elles feirent  
Je rapportay à la sage Pallas ,  
Qui m'en redit si dur loyer , helas ,  
Que pour jamais , par tout suis appelee  
De Minerva la garde reculee :  
Et par avoir esté mal taciturne ,  
Va devant moy la chevesche nocturne.  
Certes ma peine , et ma punition  
Doibt estre exemple et admonition  
A tous oyseaulx de quelconque plumage ,  
De ne chercher par leur langue dommage.  
Tu me diras qu'en mon premier degré ,  
Jamais Pallas ne me print de son gré ,  
Ne sans l'avoir de ce bien fort requise :  
Quand tu l'auras elle mesmes enquise.  
Point ne voudra ( quoy qu'irritee l'aye )  
Nier , ce croy je , une chose si vraye.

Car sçavoir dois , que jadis je fuz nee  
Dedans Phocis, du noble Coronee,  
Qui me nourrit en triumpuant arroy :  
Chascun le sçait, j'estois fille de roy :  
Et maintz seigneurs ( je le dy sans ventance )  
Riches et grans cherchoient mon accointance.  
Las, ma beauté me causa dueil amer :  
Car comme un jour sur le bort de la mer  
Je m'en allois pas à pas pourmenant,  
Comme je fais encores maintenant,  
Le Dieu des eaux me veit, et m'escria,  
Et plein d'ardeur de l'aymer me pria :  
Puis quand son temps, et sa douce requeste  
Perdre sentit, la force meit en queste :  
Me suyt, je fuy, j'abandonne la rive.  
Et en fuyant je voy qu'en vain j'estrive :  
Dont j'appellay et Dieux, et humains : *somme,*  
Ma voix ne vint en nulle oreille d'homme :  
Pallas, sans plus, en souvenance m'eust,  
( Pour une vierge, une vierge s'esmeut )  
Et me donna secours, que j'attendoye,  
Les bras au ciel en pleurant je tendoye,  
Mes bras soudain je vins à mescongnoistre,  
Et apperceu plumes noires y croistre :  
Mes vestemens despouiller je presume,  
Mais je trouvay que c'estoit desja plume,  
Dont la racine en la peau je cachois :  
Frapper des mains l'estomach nud taschois,

Mais il estoit ja certes advenu ,  
Que plus n'avois , ne mains , n'estomach nu :  
J'allois courant , et mes piedz ne fouloient  
Plus le sablon , ainsi comme ilz souloient :  
Ains soubzlevé estois à fleur de terre :  
Puis hault en l'air je m'envolay grand' erre ,  
Et de Minerve , en qui prudence abonde ,  
Faicte je fuz servante chaste et munde.  
Mais quel proufict m'en vient : ne quel service :  
Quand Nyctimene estant pour son grief vice  
Faicte chevesche , a eu tant de bon heur ,  
Qu'elle succede à mon premier honneur ?

Ne sçais tu point le propos qu'on demeine  
Par tout Lesbos , de ceste Nyctimene ,  
Fille lascive , ayant par grief delict ,  
Contaminé de son pere le lict ?  
Vray est qu'elle a d'oyseau receu la forme ,  
Mais du remors de son forfait enorme  
Craint qu'on la voye , et la lumiere fuyt  
Cachant sa honte à l'ombre de la nuict :  
Ou s'on la voit , tous les autres l'agassent.  
Et hors de l'air de tous costez la chassent.

Lors le corbeau se mocquant respondit :  
A toy sans plus puisse nuyre ton dict :  
Quand est à moy , ces presages menteurs  
J'ay à mespris , et tous leurs inventeurs :

Puis acheva son chemin commencé :  
Et à Phebus compter s'est avancé,  
Que Coronis a veue, en acte sale,  
Couchée avec un beau filz de Thessale.

Des que Phebus entendit que s'amy  
Estoit tombee en si lourde infamie,  
Du chef tomba sa couronne lauree,  
Luy cheut aussi la beauté coloree  
De son clair vis, et l'archet de sa lyre.  
Lors à la chaulde enflé d'une telle ire,  
Enfonsa l'arc d'une force robuste,  
Et de sa flesche inevitable et juste  
Tout à travers à la poitrine pointe,  
Qui tant de foyz à la sienne fut joincte.  
Sentant le coup la dolente gemit,  
Le fer trenchant hors de la playe meit,  
Dont en mains lieux sa chair blanche et polie  
De rouge sang fut trempee et salie :  
Disant , amy, bien me pouvois deffaire,  
Mais tu debvois l'enfant me laisser faire :  
Or nous conyient, puis qu'il plaist à fortune  
Presentement trespasser deux en une.  
Sur ce poinct l'ame avec le sang rendit,  
Et la froideur par le corps s'expandit.

Las de si dure aigre punition  
Recent l'amant tarde contrition :

Grand mal se veult dont le rapport ouyt,  
Et dont si fort son ire l'esblouyt,  
Mauldict l'oyseau, qui l'a contrainct sçavoir  
Ce qui luy faict tant de tristesse avoir :  
Sa trousse hayt, et son arc, et sa main,  
Avec le traict qui trop fut inhumain.  
S'amyie eschauffe : et nettoyant sa playe  
Par un secours trop tard venu, s'essaye  
A surmonter la mort dure et perverse,  
Et l'art en vain de medecine exerce.  
Ce que voyant, et le feu allumer  
Pour le corps ardre, et la cendre inhumer,  
Point ne pleura ( car il n'affiert aux Dieux  
Mouiller leur face avecques larmes d'yeulx )  
Mais un soupir tira de cueur profond,  
Non autrement, ne moins grand que les font  
Ceulx qui les beufz, avec un maillet, tuent,  
Lors que le coup, pour les assommer, ruent.  
Après ( pourtant ) que sa jadis aymee  
D'ingrate odeur Phebus eust embaumee,  
Que plaincte l'eust, et embrassee avecques,  
Et mis à fin l'injuste doict d'obseques,  
Pas ne souffrit sa divine clemence  
Au mesme feu veoir perir sa semence :  
Ainçois l'enfant prochain de mort amere  
Tira du feu, et du ventre à sa mere :  
Puis le porta luy mesme en son gyron,  
Dedans la fosse au centaure Chiron.



Et le corbeau, qui pour avoir vray dict,  
Pensoit avoir recompense et credict,  
Il commanda, d'une cholere grande,  
Des blancz oyseaulx n'estre plus de la bande.

Ce temps pendant Chiron s'esjouyssoit  
Dont d'un tel Dieu l'enfant il nourrissoit :  
L'aise qu'il a de peine le descharge,  
Voyant honneur jointct avecques sa charge :  
Sur ce voycy venir eschevellee  
Sa propre fille Ocyroe appelee,  
Dont une nymphe accoucha ( comme on treuve )  
Dessus le bort de l'impetueux fleuve  
De Caicus : elle ne fut contente  
D'avoir apris, et mis en son entente  
Du pere sien l'art de medeciner,  
Ains tout son cuer meit à vaticiner ,  
Dont quand fureur de deviner l'eust prise,  
Et qu'eschauffee elle fut , et esprise  
De cest esprit qui bouilloit dedans elle,  
L'enfant petit regarda d'un grand zele :  
Disant, enfant, en qui vertu abonde,  
Croissance prens pour l'heur de tout le monde :  
Les corps mortelz, grans, moyens, et menuz,  
A toy seront plusieurs foyz bien tenuz :  
Puissance auras par ta science ardue,  
Rendre la vie à qui l'aura perdue.  
Et des qu'auras une foyz l'osé faire,

Les Dieux du ciel despitz d'un tel affaire ,  
Feront que plus faire ne le pourras ,  
Et par le feu de ton ayeul mourras :  
Et que d'un Dieu un corps mort sera faict ,  
Puis d'un corps mort un puissant Dieu parfaict ,  
Renouvellant encor un coup ta vie ,  
Après que mort l'aura de toy ravie.  
Et toy Chiron mon pere que j'honnore ,  
Qui n'es subject à mort qui tout devore ,  
Ains par la loy de divin parentage  
Faict et créé pour durer en tout aage ,  
De trespasser te prendra le desir ,  
Lors que viendra la douleur te saisir :  
Que sentiras par la cruelle attaincte  
D'une sagette au sang de l'hydre taincte :  
Et d'immortel par les Dieux tu seras  
Rendu mortel, et si trespasreras.

Voulant encor prophetiser et dire  
Quelque autre cas , un soupir elle tire  
Du fons du cueur : et sentant peine et dueil ,  
Dessus sa face espondit larmes d'œil ,  
Disant : hélas , les choses devinees  
Font avancer trop tost mes destinees :  
Je sens en moy la parolle faillir ,  
Plus de mon corps ne peult ma voix saillir.  
Maudict soit l'art ( tant peu vault et merite )  
Qui contre moy l'ire des Dieux irrite.

Las beaucoup mieulx m'eust vallu abstenir  
De tant sçavoir des choses advenir.  
Ja m'est advis que de fille la face  
En moy se perd , et peu à peu s'efface :  
Ja de desir, ja d'appetit suis pleine  
D'herbe manger, et courir en la plaine :  
Ne sçay quel Dieu en jument me transforme :  
Prendre m'en voys de mon pere la forme.  
Mais pourquoy doy je estre toute jument ?  
Demy cheval mon pere est seulement.

Ainsi parlant la Nymphé jeune et tendre  
Sur le dernier ne pouvoit bien s'entendre,  
Car de sa bouche est son parler sorty  
Confusement, tost apres amorty :  
Ny ne sembla de jument sa voix faicte ,  
Ains de jument quelque voix contrefaicte.  
Puis peu à peu hennit de grand courage ,  
Et ses deux bras marchaient dedans l'herbage :  
Chascun des doigts l'un a l'autre s'assemble ,  
Ses ongles platz tous cinq liez ensemble  
Feirent un ongle espais et endurcy :  
Luy creut le col, luy creut la bouche aussi.  
De son habit la plus longue partie  
Fut par derriere en queue convertie ,  
Et ses cheveux volans de toutes pars  
Devindrent crins ( comme devant ) espars  
Dessus le col : et la face, et la voix

Elle mua toutes deux à la foy :  
Bref, tous ces cas monstrueux la tournerent  
Si bien, que nom de jument luy donnerent.

Pleurs infiniz son cher pere espandit ,  
Et pour neant ton secours attendit ,  
O clair Phebus : mais rompre l'ordonnance  
De Juppiter n'estoit en ta puissance :  
Et quand en toy eust la puissance esté ,  
Tu estois lors bien ailleurs arrêté :  
Car par les champs Messeniens à l'heure  
Et en Elys tu faisois ta demeure :  
C'estoit au temps que l'habit de berger ,  
Et la houlette il te convint charger ,  
Et que portois à la mode rurale  
De sept roseaux la fluste pastorale.  
Or ce pendant qu'en tes amours pensois ,  
Ou bien tandis que flustois, ou dansois ,  
On dit qu'alors tes vâches mal gardees ,  
S'estoient aux champs Pyliens escartees ,  
Et que Mercure illec les apperceut ,  
Qui en un bôys tresbien cacher les sceut :  
Ce larrecin faict de grand artifice ,  
D'homme vivant ne vint en la notice ,  
Fors d'un villain congneu en ce champ là :  
Par son droict nom, Battus on l'appella :  
Qui garde estoit de l'herbeuse vallee ,  
Et du haras du riche roy Nelee.

Mercure eust paour de ce villain, parquoy  
Il le tira doucement à recoy,  
Et luy a dict : Amy, quel que tu sois ,  
Si d'aventure icy tu apperçois  
Quelcun cherchant ses beufz esvanouiz ,  
Dy luy que veuz tu ne les as , n'ouiz :  
Et pour loyer du tour que m'auras faict ,  
Pren ceste vache , et la bailla de faict.  
L'autre la print et luy dit l'ayant prise :  
Va hardiment , poursuy ton entreprise ,  
Le larrecin duquel tu t'es meslé ,  
Sera plus tost compté et revelé  
Par ceste pierre, et luy en monstra une.  
Mercure encor n'y eust fiance aucune ,  
Parquoy il feit de s'en aller semblant ,  
Et puis revint en rien ne ressemblant  
De voix ne corps à sa premiere forme.  
Lors au villain appuyé contre un orme  
Va dire ainsi : Bon homme, si tu peulx ,  
Enseigne moy ou sont allez mes beufz  
Que l'on m'a pris : ce larrecin ne cache,  
Je te donray un beuf et une vache.

Quand le villain qui promet de se taire  
Ouyt parler de doubler son salaire :  
Je les ay veuz ( dit il ) qui se jectoient ,  
Dessoubz ces montz , et de faict y estoient.  
Adonc se print à soubzrire Mercure,

Puis luy a dict : double villain parjure ,  
Me trahis tu , m'accuses tu à moy ?  
Et transmua son estomach sans foy  
En un caillou nommé Touche , ou Indice ,  
Qui d'accuser faict encores l'office :  
Et au caillou , qui pourtant n'en peult mais ,  
Demouree est l'infamie à jamais .

De là s'en va ses aesles esbranlant ,  
De Juppiter le messenger volant :  
Et hault en l'air , d'Athenes il contemple  
La belle assiette , et la ville , et le temple ,  
Et les jardins de proufict et soulas ,  
Terre , pour vray , agreable à Pallas .  
Advint ce jour que les vierges honnestes  
Au temple hault porterent sur leurs testes ,  
De Minerva les sacrifices saintetz ,  
En beaulx penniers de fleurs couvers et ceinctz .  
A leur retour Mercure les voyant  
Ne vola droict ? mais ainsi tournoyant  
Que le milan qui les pouletz regarde ,  
Quant il craint ceulx qui en font bonne garde ,  
Il tourne , il rone , et n'ose s'esloingner ,  
Bien s'attendant quelque proye empoingner :  
Mercure ainsi d'Athenes sur les tours ,  
Faisoit en l'air maintz circuitz et tours ,  
Et bassement sans s'esloingner voloit  
Pour mieulx choisir la proye qu'il vouloit .

D'autant qu'Aurore est reluysante et claire  
Par sus toute autre estoille qui esclaire,  
Et que Phebé l'est par dessus Aurore,  
La belle Hersé d'autant, et plus encore  
Oultrepassoit ses compaignes pucelles,  
Si qu'elle estoit l'honneur et fleur d'icelles.  
Mercure en l'air de la veoir s'esmerveille,  
Et s'embrasoit en la sorte pareille  
Que le caillou qu'avec la fonde on tire,  
Qui tant plus va plus de chaleur attire :  
Et sont au cueur de Mercure advenues  
Flambes ardantz dessoubz les froides nues.

Ainsi espris, son premier chemin laisse,  
Descend de l'air, en la terre s'abaisse,  
Sans que sa forme il change ne desguise,  
Tant se fioit en sa beauté exquise,  
Voyre à bon droict : toutesfoys par grand' cure  
Aydoit encor à sa beauté Mercure :  
Peigna son chef, sa cappe il accoustra :  
Si que par tout rien qu'or ne se monstra,  
Et sur l'espaule à dextre l'a trousse,  
Affin qu'on veit en main son caducee,  
Qui gens endort, et qu'à ses plantes belles  
Reluyre on veit ses beaulx patins à aesles.

En la maison ou demouroit Hersé,  
Sur le derriere estoit son lict dressé,

Entre celluy de Pandrose à la dextre ,  
Et cestuy là d'Aglauros à senestre :  
Ceste Aglauros nota de prime face  
Venir Mercure, et eust bien ceste audace  
De s'enquerir du nom d'un si grand Dieu ,  
Et qui l'a meü de venir en ce lieu :  
Lors respondit Mercure en ceste sorte :  
Celluy je suis qui les nouvelles porte  
Du pere mien , et celluy est mon pere  
A qui la terre et le ciel obtempere :  
Ne desguiser te veulx pourquoy je vien ,  
Pourveu sans plus qu'à ta sœur , pour son bien ,  
Veuilles en bref te monstrier sœur fidele ,  
Et estre tante aux enfans , qu'auray d'elle :  
Sçais tu que c'est ? d'Hersé suis amoureux ,  
Las , favorise à l'amant douloureux.

Lors Aglauros vint à le regarder  
Du mesme œil qui ne se sceut garder  
De veoir n'aguere , en trop grand'hardiesse  
Le clos secret de Pallas la deesse :  
Puis pour loyer du plaisir qu'il demande ,  
Luy demanda de l'or quantité grande ,  
Et quant et quant de desloger le somme ,  
Jusques à tant qu'il apporte la somme.

Pallas qui veit tous ces actes pervers ,  
Contre Aglauros jecta l'œil de travers.



Et du profond de son cœur courroucé,  
Si puissamment un soupir a poulé,  
Que bransler faict l'estomach en avant,  
Et son escu qu'elle avoit au devant.  
Si luy souvient du corbillon couvert,  
Qu'Aglaure avoit de main prophane ouvert,  
Lors qu'elle veit par desobeissance  
L'enfant lequel sans mere print naissance:  
Veoit en apres qu'au celeste annonceur  
Elle est ingrate, et ingrate à sa sœur,  
Et que de l'or dont requeste elle fait,  
L'avare avoit desja faict son proufict.  
Que faict Pallas ? pour punir telle vie,  
Delibera de parler à Envie :  
Et s'en alla tout droict à son manoir  
Plastré de sang melancolique et noir.  
Son manoir est caché en un bas centre,  
Ou le soleil ne le vent jamais n'entre,  
Triste en tout temps, en tout temps froid et sombre  
Tousjours sans feu, tousjours plein d'obscur ombre

Quand la Deesse au faict des armes craincte  
De l'orde vieille eust la maison attaincte,  
Devant l'entree arresta court ses pas,  
Car d'y entrer à elle ce n'est pas :  
Et du fin bout du long boys qu'elle porte  
De grand' vigueur donna contre la porte :  
La porte s'ouvre : Envie elle apperçoit,

Qui, accroupie à terre, se païssoit  
De gros serpens, viperes et couleuvres,  
Nourrissement de ses iniques œuvres.  
L'appercevant destourna son bel œil,  
L'autre se leve avec paresse et dueil,  
Et ses serpens demy-mangez laissa :  
Puis lentement vers Pallas s'adressa,  
Et la voyant armee, belle et blonde,  
De grand despit au visage luy gronde.

Sa face est blesme, et a le corps ethique,  
La rouille aux dentz, aux yeulx la veue oblique,  
Toute de fiel est sa poictrine verte,  
De noir venin est sa langue couverte,  
Jamais ne rit, si elle ne rencontre  
Devant ses yeulx meschef ou malencontre :  
Tant a de soing qui la picque et resveille,  
Que point ne dort, ains son œil tousjours veille,  
Pour veoir s'il vient honneur ou bien à l'homme :  
Et le voyant se desseche et consomme.  
Si qu'offensant ensemble est offensee,  
Et son tourment se donne l'insensee :  
Pallas pourtant, quoy que ne l'aymast point,  
Luy a parlé brevement en ce poinct.

De ton noir sang empoisonne et enchante  
Du roi Cecrops ceste fille meschante  
Qu'on nomme Aglaure : or va si onc allas,

Ainsi le fault. A tant se teut Pallas,  
Et repoulsant de sa picque la terre  
Print à fuyr, et deslogea grand'erre:  
Et s'enfuyant, Envie rechignee,  
D'un malvais œil de travers l'a guignee,  
Entre ses dents murmurante et despite  
De la valeur qui en Pallas habite.  
Puis print en main son baston plein de nœudz,  
Entortillé d'un lien espineux,  
Et d'une nue obscure bien couverte:  
Par ou passoit, renversoit l'herbe verte,  
Les champs fleuriz çà et là dessechoit,  
Et des pavotz les testes arrachoit:  
Villes, maisons, et peuples la villaine  
Contaminoit de sa puante alaine.  
Finablement de Minerve va veoir  
La grand'cité triumpante en sçavoir,  
D'entendemens et richesses puissante,  
Pleine d'esbatz, et en paix florissante:  
Ce que voyant Envie l'execrable,  
Quasy pleura n'y trouvant rien pleurable.  
Mais quand d'Aglaure en la chambre se veit,  
Ains que bouger sa commission fait,  
Et de sa main taincte de vieille rouille,  
Premierement la poictrine luy souille,  
Puis luy emplit l'entour du cueur d'espines,  
Et luy souffla jusques aux intestines  
Son noir venin, qui aux os s'estendit,

Et au milieu du poulmon s'expandit :  
Et puis affin que la cause recente  
De sa douleur, loing d'elle ne s'absente,  
Devant ses yeulx luy met sa sœur germaine,  
Devant ses yeulx à tous coups lui ameine  
Pourtraict au vif de Mercure l'image,  
Et de tous deux l'excellent mariage,  
Faisant bien grande une chascune chose :  
Dont Aglauros souffroit douleur enclose  
En cuer marry, si que triste de jour,  
Triste de nuict, gémissoit sans sejour,  
Fondant sur piedz d'ennuy et maltalent,  
Comme la glace au soleil foible et lent :  
Et de l'honneur de la bienheureuse Herse,  
Ne plus ne moins ardoit la sœur perverse,  
Qu'herbes des champs, qui au feu mises fument,  
Et peu à peu sans flamber se consomment.  
Par plusieurs foys fut souhaittant la mort,  
Pour ne veoir plus le bien qui tant la mord :  
Par plusieurs foys à son pere plein d'ire  
Voulut en mal le cas compter et dire :  
Enfin voyant Mercurius venir,  
S'en va assise à la porte tenir  
Pour le chasser : il l'abborde, il la flate,  
Il la supplie : oste toy, dit l'ingrate,  
Car de ce lieu jamais ne bougeray,  
Jusques à tant que t'en deslogeray :  
Et bien, dit il, suyvant ton ordonnance,

Content je suis de ceste convenance.

Mercurc addonc de sa verge charmée  
Ouvrit la porte à gros verroux fermée,  
Et elle assise, en se cuydant lever  
Sentit son corps si pesamment grever,  
Qu'oncques ne sceut mouvoir une jointure :  
Sur piedz se mettre essaya d'aventure,  
Mais ses genoux se prindrent à roidir :  
Et peu à peu ses ongles à froidir.  
Consequemment, perdant son sang, les veines  
Luy devenoient bien fort pasles et vaines :  
Et comme on voit que le chancre incurable  
Gagne pays sur un corps miserable,  
Et tant s'espand qu'aux parties gastees  
Sont bien souvent les saines adjoustees :  
Ainsi froideur et mortifere glace  
Print peu à peu en sa poictrine place,  
Luy estoupant les conduictz de la vie,  
Et le respir sans lequel on desvie :  
Ny ne se meit en effort de parler :  
Et ores quand s'en fust voulu mesler,  
Sa voix n'avoit passage n'ouverture :  
Son col, sa bouche, estoient ja pierre dure.  
Finablement assise, morte et roide,  
Ce fut de marbre une statue froide :  
Non marbre blanc : son cueur d'Envie atteinct,  
De sang infect tout son corps avoit tainct.

Après qu'elle eust reçu punition  
De sa parolle et male intention,  
Mercurius d'Athenes se partit,  
Et vers le ciel son chemin convertit.  
Au ciel venu, son pere à part le huche,  
Et sans vouloir luy descouvrir l'embusche  
De ses amours, luy dit, pour abreger,  
Mon trescher filz et feal messenger,  
Descens là bas : va t'en et point ne tarde,  
Droict au pays qui à gauche regarde  
Le ciel, ou luyt de ta mere le signe,  
C'est en Sidon, cité noble et insigne.  
Et le troupeau royal que tu veois paistre  
Là loing dessus la montaigne champestre,  
Fais le venir sans bruiet et sans chommer,  
Là bas au long des rives de la mer.

Ces motz finiz, soudain du hault herbage  
Les beufz chassez allerent au rivage,  
Là ou du roy la fille trescherie  
Jouoit avec les filles de Tyrie.

Majesté grande et amour mal conviennent,  
Et en un siege ensemble ne se tiennent.  
Parquoy laissant son sceptre glorieux  
Ce pere et roy des hommes et des dieux,  
Qui main armee a des trois feux ensemble,  
Qui d'un clin d'œil faict que le monde tremble

La forme print d'un taureau mugissant ,  
Et chemina sur l'herbe verdissant  
Avec les beufz : bel estoit le possible :  
La couleur fut de blancheur indicible ,  
Neige sembloit d'aucun pied non foulée ,  
Ne par Auster pluvieux escoulée :  
De muscles a un gros col evident ,  
Sur l'estomach est sa gorge pendant :  
Cornes avoit certainement petites ,  
Mais à les veoir un chascun les eust dictes  
Faictes de main à bien ouvrer ydoine ,  
Et transluysoient plus que pur cassidoine.  
Le frônt n'avoit ridé ne redoutable ,  
Ne tant soit peu la veue espoventable :  
Rien , sinon paix , en la face n'avoit.

La fille au roy qui de bon cueur le veoit  
S'esbahit fort de ce qu'il est si beau ,  
Et qu'il ne faict guerre à nul du troupeau ,  
Mais quoy qu'il eust de la doulceur beaucoup ,  
D'en approcher craignit du premier coup :  
Enfin s'approche , et fleurs et herbe franche  
Luy apporta pres de sa gueule blanche :  
Dont eust l'amant un merveilleux plaisir :  
Et attendant son esperé dësir ,  
Baise la main de la vierge modeste :  
Et peu s'en fault qu'il ne prenne le reste.  
Ores se joue à elle expressement ,

Pour l'asseurer peu à peu doucement :  
 Ores il saulte au milieu des prez vertz,  
 Ores se veautre en l'arcine à l'envers.  
 Puis quand il veoit qu'elle n'est plus farouche,  
 A elle vient : elle sans paour le touche,  
 Et de sa main virginal luy orne  
 De fresches fleurs, et l'une et l'autre corne,  
 Enfin elle a tel' hardiesse prise,  
 Que sur le dos du taureau s'est assise,  
 Sans sçavoir, las, à qui elle se frotte.  
 Lors pas à pas droict à la mer qui flotte  
 Il la porta : et des qu'il y arrive,  
 A mis ses piedz dedans l'eau de la rive.  
 De là, soudain, plus oultre se transporte,  
 Et son butin parmy la mer emporte.  
 La paour la prend, et regarde estonnee  
 Desja de loing la rive abandonnee.  
 De la main dextre une des cornes tient,  
 De l'autre main sur le dos se soustient,  
 Et ses habitz de soye et fine toile  
 Bransloient en l'air, et au vent feroient voile.





---

# MAROT

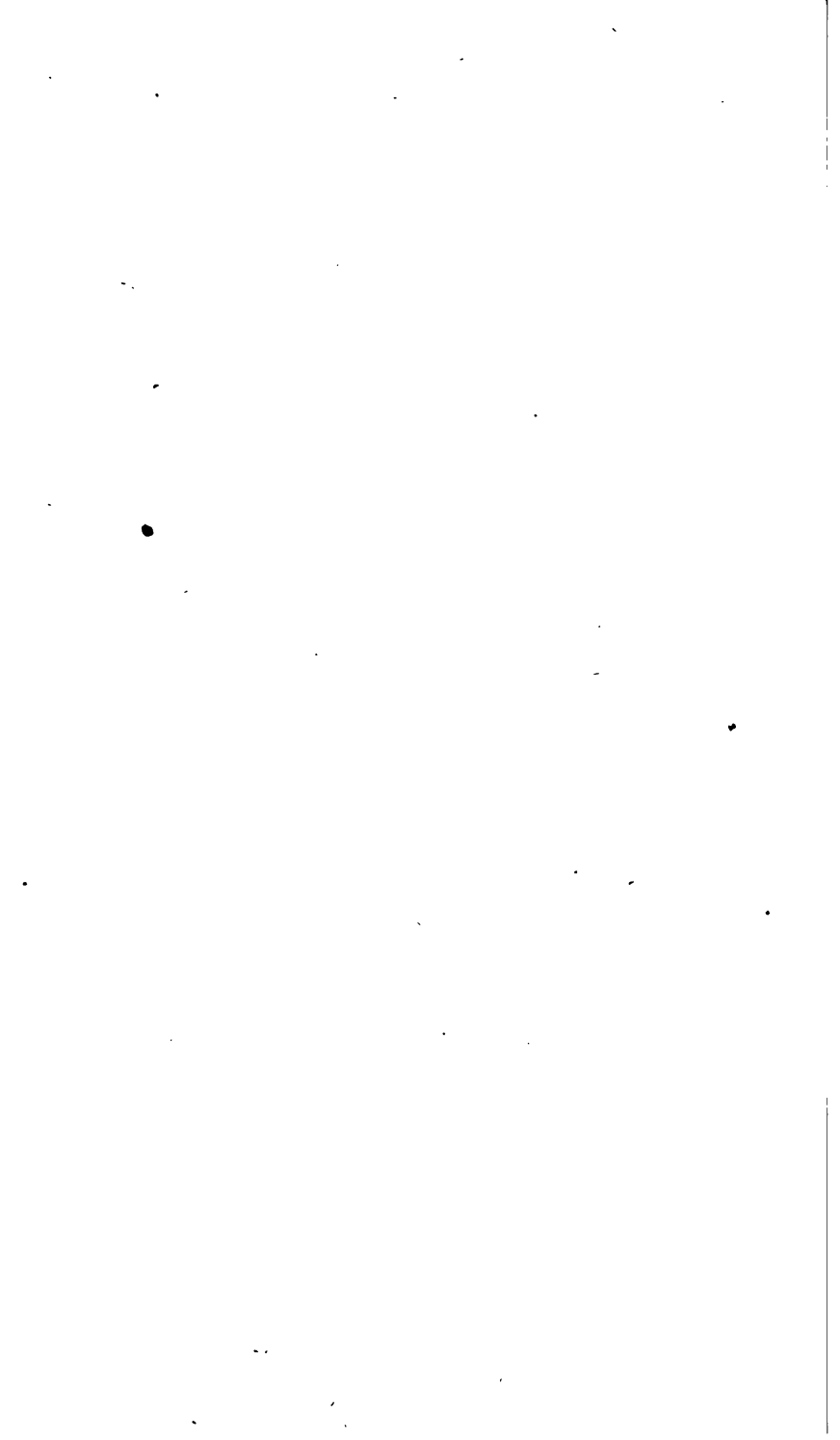
## AUX LECTEURS.

1541.

---

A peine estoit la presente histoire hors de mes mains (lecteurs debonnaires) que je ne sçay quel avare libraire de Paris, qui la guettoit au passage, la treuva et l'emporta tout ainsi qu'un loup affamé emporte une brebiz, puis me la va imprimer en bifferie du Palais, c'est asçavoir en belle apparence de papier et de lettre, mais les vers si corrompuz, et le sens si desciré que vous eussiez dict que c'estoit la dicte brebiz eschappee d'entre les dents du loup : et qui pis est, ceulx de Poictiers, trompez sur l'exemplaire des autres, m'en ont fait autant. Quand je vey le fruict de mes labeurs ainsy accoustré, je vous laisse à penser de quel cueur je donnay au diable monsieur le babouin de parisien, car à la verité il sembloit qu'il eust autant pris de peine à gaster mon livre que moy à le bien traduire. Ce que voyant, en passant par la noble ville de Lyon, je priay maistre Sebastien Griphius, excellent homme en l'art de l'imprimerie, d'y vouloir mettre la main, ce qu'il a fait, et le vous a imprimé bien correct, et sur la copie de l'auteur, lequel vous prie (pour vostre contentement et le sien) si avez envie d'en lire, de vous arrester à ceulx ci. Dieu tout puissant soit toujours vostre garde. De Lyon, ce 20<sup>e</sup> jour d'octobre 1541.

---



---

# HISTOIRE

DE

## LEANDER ET HERO.

---

MUSE, dy moy le flambeau qu'on fait luyre  
Pour les amours secrettes mieulx conduire :  
Dy moy l'amant , qui nouant en la mer  
Alloit de nuict les nopces consommer :  
Et le nocturne embrassement receu ,  
Qui d'Aurora ne fut onc apperceu  
Ne desouvert. Declaire moy au reste  
Les murs d'Abyde , et la grand'tour de Seste :  
Là ou Hero , par amour tant osa ,  
Que Leander de nuict elle espousa.

J'oy Leander desja nouer , ce semble ,  
Et flamblôyer le flambeau tout ensemble :  
Flambeau luisant annonçant la nouvelle  
De seure amour , et qui d'Hero la belle  
Toute la nuict la feste decora ,  
Quand le doux fruit des nopces savoura :  
Flambeau d'amour , le signal mis expres ,  
Que Juppiter deÿvoit planter aupres

Des astres clairs , pour le hault benefice  
D'avoir si bien de nuict faict son office ,  
Et le nommer l'estoille bien heureuse ,  
Favorisant toute espouse amoureuse :  
Car il servit amour en ses negoces ,  
Et si sauva cestuy là qui aux nopces  
Alla et vint , par les undes souvent ,  
Ains que le fort et trop malheureux vent  
Se fust esmeu. Vien donc ma Muse , affin  
De me chanter le tout jusqu'à la fin :  
Qui telle fut , que par un dur esclandre  
Elle estaignit le flambeau , et Leandre.

Seste jadis fut ville frequentee :  
Vis à vis d'elle Abyde estoit plantee ,  
Et entre deux flotloit l'eau de la mer.  
En ces deux lieux Cupido dieu d'aymer  
Tira de l'arc une mesme sagette ,  
Rendant d'un coup à ses flambes subjecte  
Une pucelle et un adolescent  
Nommé Leandre , agreable entre cent ,  
Et l'autre Hero , pucelle desja meure :  
Elle faisoit en Seste sa demeure ,  
Luy en Abyde : et furent en leurs ans  
Des deux citez les deux astres luyans  
Pareilz entre eux. Je te supply, lecteur ,  
Quand par la mer seras navigateur ,  
Fais moy ce bien ( si passes là autour )

De t'enquerir d'une certaine tour ,  
Là ou Hero ( un temps fut ) demouroit ,  
Et des creneaux à Leandre esclairoit.  
De demander mesmement te souvienné ,  
La mer bruyant' d'Abyde l'ancienne ,  
Qui en son bruict plainct encores bien fort  
De Leander , et l'amour , et la mort.

Mais d'ond advint, que Leander estant  
En la cité Abydaine habitant ,  
Fut amoureux d'Hero jeune pucelle ,  
Jusques à vaincre enfin le cueur d'icelle ?

Hero jadis pleine de bonne grace ,  
Née de riche et de gentile race ,  
Estoit nonnain à Venus dediee ,  
Et se tenoit vierge , et non mariee ,  
En une tour dessus la mer assise ,  
Ou ses parens , bien jeune , l'avoient mise.  
C'estoit de vray , une Venus seconde :  
Mais si honteuse et chaste , que le monde  
Luy desplaisoit , et tant s'en absenta ,  
Qu'onc l'assemblee aux femmes ne hanta.  
Et d'avantage aux lieux jamais n'alloit ,  
Ou la jeunesse amoureuse balloit ,  
Ny aux festins , ny à nopces aucunes ,  
En evitant des femmes les rancunes :  
Car pour raison des beautez gracieuses ,

Les femmes sont volontiers envieuses.  
Mais humblement elle faisoit sans cesse  
Vœux , et offrandes à Venus la deesse.  
Souvent aussi alloit sacrifier,  
A Cupido pour le pacifier :  
Non moins craignant sa trousse trop amere,  
Que le brandon de sa celeste mere :  
Mais pour cela ne sceut finablement  
Les traitz à feu eviter nullement.

Or estoient ja les moys et jours venus  
Que Sestiens celebroident de Venus  
La grande feste, et du bel Adonis.  
Là vindrent lors les peuples infinis,  
Qui habitoient les petites et grandes  
Isles d'autour , tous y vindrent par bandes.  
Du fond de Cypre à la cerimonie  
Vindrent les uns, les autres d'Æmonie.  
Femme du monde en toute Cytheree  
N'est en faulbourg ne cité demouree :  
N'y eust danseur , n'y autre demourant  
Dessus Lyban le mont bien odorant,  
Ne Phrygien ( tant aymast le sejour )  
Qui ne courust veoir la feste ce jour.  
Tous ceulx d'Abyde aux Sestiens voisine ,  
Tous jouvenceaux ; qu'amour tient en saisine ,  
Ysont venuz : car volontiers ilz vont  
Là ou l'on dit que les festes se font ,

- Plus pour y veoir des dames les beautez,  
Que pour offrir leur dons sur les autelz.

Dedans le temple ou se faisoit la feste,  
Hero marchoit en gravité honneste,  
Rendant par tout de sa face amyable  
Une splendeur à tous yeulx agreable.  
Telle blancheur au visage elle avoit,  
Que Cynthia, quand lever on la voit :  
Car sur le hault des joues paroissoient  
Deux cercles ronds , qui un peu rougissoient  
Comme le fond d'une rose nayfve,  
Meslé de blanche et rouge couleur vive.  
Vous eussiez dict ce corps tant bien formé  
Sembler un champ de roses tout semé,  
Car par dessus sa blancheur non pareille,  
La vierge estoit de membres si vermeille,  
Qu'en cheminant ses habitz blancz et longs  
Monstroient par foyz deux roses aux talons.

D'elle au surplus sortoient bien apparentes  
Graces sans nombre , et toutes differentes.  
Vray est qu'en tout trois Graces nous sont painctes  
Des anciens : mais ce ne sont que fainctes,  
Veu que d'Hero un chascun œil friant,  
Multiplioit cent graces en riant :  
Si que Venus ( si trop ne me deçoy )  
Avoit trouvé nonnain digne de soy.

Ainsi passant de beauté toutes celles,  
Qu'on estimoit en son temps les plus belles,  
L'humble novice à Venus bien decente  
Apparoissoit une Venus recente :  
Dont il advint , quand ainsi se monstra ,  
Qu'aux tendres cueurs des jouvenceaux entra :  
Et n'en fut un qui n'eust en son courage  
Desir d'avoir Hero par mariage.  
Chascun l'admire , et chascun la contemple :  
Si qu'en allant çà et là par le temple ,  
L'œil et le cueur de tous ceux qui la veirent  
( Ou qu'elle allast ) tout le jour la suyvirent.

Et un jeune homme entre autres estoit là ,  
Qui en ce point tout esbahy parla :  
J'ay plusieurs foyz veu Sparte la cité ,  
Lacedemone ay par tout visité ,  
Là ou on oyt , par maniere d'esbat ,  
Sur les beautez chascun jour maint debat ,  
Mais telle fille encores n'ay je veue ,  
Qui soit de grace et beauté si pourveue .  
Peult estre aussi , que Venus en ces places  
A faict venir quelcune des trois Graces .  
Certes lassé de regarder je suis ,  
Mais de là veoir saouler je ne me puis .  
Content serois d'estre en terre bouté ,  
Après avoir au lict d'Hero monté :  
Et dieu du ciel estre ne voudrois mye ,



L'ayant chez moy pour espouse et amye.  
Helas, Venus : si c'est chose odieuse,  
Que de toucher à ta religieuse,  
A tout le moins avecques moy assemble  
Par mariage une qui luy ressemble.

Ainsi disoient maintz gracieux et doux  
Jeunes amans. Mais un autre sur tous  
Taisant son mal, hors du sens se jectoit,  
Pour la beauté qui en la vierge estoit.  
O Leander, qui tant souffris, si est ce,  
Qu'apres avoir veu la demy deesse,  
Tu ne voulois soubz l'aguillon d'aymer  
Couvertement ta vie consommer :  
Ainçois estant à l'improviste attainct  
Des traitz chargez d'un feu qui ne s'estainct  
Tu n'eusses eu de vivre patience,  
Sans de la belle avoir experience.

Aux raiz des yeulx creut le brandon plus fort  
D'amour cruel, dont par le grand effort  
Impetueux de la flambe invincible  
Brusloit sans fin le povre cueur paisible.  
Aussi beauté excellente bien nee  
En femme honneste et non contamnee,  
Aux hommes est plus aigue et perçante,  
Que traict volant tiré de main puissante :  
L'œil est la voye, et quand frappé se sent

La playe coule , et droict au cueur descend.  
Si devint lors l'amant dont je vous compte,  
Ravy , tremblant , tout honteux , et sans honte,  
Du cueur trembla , honte le tenoit pris.  
Ravy estoit en beauté de tel prix ,  
Finalement amour l'a tant dompté,  
Que de honteux le rendit eshonté.

Par amour donc de soymesme cherchant  
A n'avoir honte , il s'en alloit marchant  
Tout pas à pas , et print l'audace apres  
De costoyer la vierge d'assez pres :  
Puis de travers tourne de bonne grace  
Ses yeulx tous pleins d'amoureuse fallace:  
Et l'induisant par signes sans mot dire ,  
A desirer la chose qu'il desire.

Incontinent qu'elle se veit aymee ,  
Bien aise fut se sentant estimee ,  
Et plusieurs foyz tout bellement baissa  
Sa belle face , et puis la redressa ,  
Guignant de l'œil Leander doucement <sup>1</sup> ,  
Qui en son cueur fut aise grandement ,  
De ce qu'Hero son amour entendist ,  
Et l'entendant point ne se deffendist.

<sup>1</sup> Variante ; édition de Corrozet , 1541.

Suyvant de l'œil Leandre doucement.

Doncques tandis que son heure opportune  
Il espioit pour suyvre sa fortune  
Le clair soleil vers Occident tiroit,  
Et peu à peu sa clarté retiroit,  
Si que Vesper on veit de l'autre part,  
Qui ja du jour tesmoingnoit le depart.  
Parquoy voyant le jeune Leandre  
De toutes pars les tenebres s'espandre,  
Plus hardiment d'elle s'approcher ose,  
Et luy serra les doigts plus blancs que rose,  
En soupirant : et elle sans mot dire  
Comme en courroux sa main blanche retire.  
Des qu'il sentit aux gestes la pensee  
D'Hero, en branle, et demy esclancee,  
De la tirer print tresbien l'aventure  
Par l'un des plis de sa riche vesture,  
La destournant, et la menant adonc  
A l'un des boutz du temple, grand et long :  
Et elle alloit apres luy pas à pas  
Tout lentement, comme ne voulant pas :  
Puis de propos femenins l'a tencé,  
Disant ainsi : Estes vous insensé  
Mon gentilhomme ? entreprenez vous bien  
D'ainsi tirer une fille de bien ?  
Croyez qu'icy fort mal vous adressez :  
Allez ailleurs, et ma robbe laissez,  
Que n'esprouviez, à vostre grand dommage,  
L'ire, et fureur de mon grand parentage.

Prier d'amour est chose deffendue  
Nonmain qui s'est vierge à Venus rendue :  
Et n'est loysible inventer achoison  
D'aller au lict de fille de maison.

Telle parolle aux filles convenable  
Tenoit Hero à l'amant bien ayuable.  
Et quand Leandre eust de la vierge ouy  
Le doulx courroux , il fut tout resjouy ,  
Sentant en elle ( à ceste occasion )  
Les signes vrays de persuasion :  
Car lors que femme a un amant conteste ,  
Son contester signes d'amour atteste.

Doncques apres qu'il eust de grand'ardeur  
Baisé son col blanc , et de bonne odeur ,  
Desir d'amour qui l'aguillonne et poinct ,  
Le feit parler à sa dame en ce poinct :  
Chere Venus , apres Venus la gente ,  
Noble Pallas , apres Pallas prudente ,  
Je parle ainsi , car trop grandement erre ,  
Qui t'accompare aux femmes de la terre :  
Veu que tu es , à bien te visiter ,  
Toute semblable aux filles Juppiter :  
Bienheureux est celluy qui te planta ,  
Et pleine d'heur celle qui t'enfanta :  
Si te supply enten à mes clamours ,  
Et pren pitié des contrainctes d'amour :

Tu te dis fille à Venus consacree,  
Fais donc cela qui à Venus agreee,  
Vien, vien m'ame, et d'une amour egale  
Entrons tous deux en sa loy conjugale :  
Ce n'est pas chose aux vierges bien propice,  
D'administrer à Venus sacrifice :  
Venus ne prend aux pucelles plaisir,  
Ses vraiz statutz ( si tu as le desir  
De les sçavoir ) et ses mysteres dignes  
Ce sont anneaux, nopces, lictz et courtines.  
Puis qu'aymes donc Venus doulce et traictable,  
Ayme la loy d'amour tant delectable,  
Et me reçois en laissant tous ces vœux  
Pour humble serf, ou mary si tu veux :  
Serf, que pour toy Cupido a vené  
A coups de traict poursuyvy et mené,  
Usant, hélas, en moy de tel effort,  
Que feit Mercure en Hercule le fort,  
Quand le mena soubz sa verge doree,  
Servir la nymphe en Lydie honnoree.  
Las quand à moi, Venus au beau corsage  
M'a rendu tien, non Mercure le sage.  
O noble vierge, il ne fault qu'on te die  
D'Athalanta la belle d'Arcadie :  
Tu sçais comment en amour soulager  
Ne vouloit pas le beau Meleager,  
Pour demourer tousjours vierge obstinee,  
Mais au moyen de Venus indignee,

Elle devint de luy plus amoureuse  
Qu'au paravant ne luy fut rigoureuse.  
Pourtant, m'amy, aux choses que j'ay dites  
Te fault renger, que Venus tu n'irrites.

Ainsi l'amant persuadoit de bouche  
La belle Hero encor toute farouche,  
Si que les motz tant doulx qu'ouiz elle a  
Feirent son cuer vaciller ça, et là.

La vierge adonc muette devenue,  
Sa veue en terre a longuement tenue,  
Cachant sa face, en laquelle lui monte  
Ce sang vermeil tesmoingnage de honte :  
Plus cheminant pensive se monstroït,  
Et sans besoing bien souvent accoustroït  
Ses vestemens, tous signes en partie  
D'une pucelle à aymer convertie :  
Et silence est la promesse accordee  
De toute fille ainsi persuadee.

Or sentoït ja ceste cy les secousses  
Et aiguillons des amours aigresdoulces,  
Pource qu'en cuer si noble et de hault prix  
Facilement le doulx feu s'estoit pris :  
Puis esbahie estoit d'autre costé  
Du doulx Leandre, et de sa grand' beauté.

Donc ce pendant qu'en la terre ses yeux  
 Elle eust fîchez, Leander curieux,  
 Et plein d'amour de veoir n'estoit lassé  
 Son tendre col, qu'elle tenoit baissé:  
 Lequel pourtant finablement leva,  
 Puis rougissant, ainsi dire elle va.

Je ne croy pas, seigneur, que le pouvoir  
 Tu n'eusses bien d'une roche esmouvoir  
 Par tes devis. Qui t'a faict si sçavant  
 A mettre ~~motz~~ ~~deceptifz~~ en avant?  
 O povre moy! et qui t'a incité  
 De venir veoir mon pays et cité?  
 Si est ce en vain que m'a propos tenu:  
 Car veu qu'errant tu es et incogneu,  
 Et qu'en toy n'a seureté de fiance <sup>1</sup>,  
 Comment peulx tu avoir mon alliance?  
 Nous ne pouvons (pour bien te l'exposer)  
 Publiquement tous deux nous espouser  
 Pource que j'ay mes parens au contraire:  
 Et quand vouldrois par deça te retraire,  
 En te faignant personne fugitive,  
 Tu ne pourrois cacher l'amour furtive,  
 Car en tout temps les langues sont amyes  
 De faulx rapports et toutes infamies:

<sup>1</sup> Variante; éditions de Corrozet et l'Angelier.

En qu'en toy n'a seureté de fiance.

Et ce que faire en secret on pretend,  
En plein marché malebouche l'entend.

Ce neantmoins, je te pry que je sçache  
D'ou tu es né, et ton nom ne me cache :  
Si quiers le mien, ne te diray de non <sup>1</sup> :  
Sçache de vray, qu'Hero est mon droict nom,  
Et ma maison une tour haulte et droicte,  
Là ou j'habite, en menant vie estroicte,  
Sans entretien de personne vivante,  
Fors seulement d'une simple servante.

Ceste grand'tour devant Seste a son estre  
Sur creux rivage, auquel de ma fenestre  
Me sont les flotz de la mer apparens :  
Tel fut l'advis de mes rudes parens.  
Autres voisins autour de moy ne chantent.  
Ne jeunes gens point n'y dansent ne chantent <sup>2</sup>.  
Mais sans cesser, et de jour et de nuict,  
La mer venteuse à l'oreille me bruyt.

Adonc Hero honteuse de rechef,  
Vers son manteau baissa un peu le chef,

<sup>1</sup> Variante ; éditions de Corrozet et l'Angelier.

..... Je ne te diray non.

<sup>2</sup> Variante ; édition de Gilles Corrozet.

Et jeunes gens n'y dansent et n'y chantent.



Et en couvrit sa face illustre et claire,  
 Pensant en soy, Hero que veulx tu faire?  
 De l'autre part, Leander d'un extresme  
 Desir qu'il a, consulte avec soy mesme,  
 Comme il pourra devenir si heureux,  
 De parvenir au combat amoureux.  
 Certes amour variable en conseil  
 Faict playe aux cueurs, puis baille l'appareil <sup>1</sup> :  
 Et luy, par qui sommes tous surmontez <sup>2</sup>,  
 • Conseille ceulx qu'il a pris et domptez :  
 Ainsi feit il, ainsi donna secours  
 A Leander, qui apres tout discours  
 Triste, et faisant d'un vray amant l'office,  
 Va dire un mot plein de grand artifice :

Vierge ( dit il ) tant peu craitif seray  
 Que l'aspre mer pour toy je passeray,  
 Fust ce un endroict d'innavigable gouffre,  
 Voyre fust l'eau bouillante en feu et souffre :  
 Je ne crains point la mer desesperée,  
 S'il fault aller en ta chambre parée.  
 Et si n'auray frayeur en escoutant  
 L'horrible bruict de la grand'mer flottant?

<sup>1</sup> Variante ; édition de Gilles Corrozet.

Faict playe es cueurs et donne l'appareil.

<sup>2</sup> Variante ; édition de 1541.

Et luy par qui nous sommes surmontez...

Ains tous les soirs mouillé, sans paour ne honte  
Nageray nud en la mer Hellesponte :  
Car il y a distance assez petite  
De la cité Abydaine ou j'habite,  
Jusques chez toy : fais moy sans plus ce tour  
De me montrer sur le hault de ta tour  
Quelque lanterne ou brandon flamboyant  
Devers la nuict, affin qu'en le voyant  
Je sois d'amour le navire sans veille,  
Ayant sur mer ton flambeau pour estoille :  
Aussi affin qu'en le voyant, ne voye  
De Bootes l'occidentale voye,  
Ny Orion cruel et pluvieux :  
Ne le train sec du chariot des cieux,  
Qui de venir me pourroit bien garder,  
A ce doux port, ou je veulx aborder.

Mais par sus tout ( hélas ma chere dame )  
Si tu ne veulx, qu'acoup je perde l'ame,  
Pren garde aux ventz, vueilles avoir le soing,  
Que trop esmeuz n'estaignent au besoing  
Le clair flambeau conducteur de ma vie.  
Si au surplus de sçavoir as envie,  
Quel est mon nom, Leander je m'appelle,  
Mary d'Hero, la gracieuse belle.

Ainsi tous deux ordonnoient le decret  
Du mariage, entre eulx clos et secret,

Et de garder tout l'ordre taciturne,  
Servant au faict de l'amytié nocturne,  
Dont le flambeau seroit seul tesmoingnage,  
En promettant tout d'un mesme courage,  
Elle, de faire esclairer le brandon :  
Luy, de se mettre en l'eau à l'abandon.

Puis confirmans la nuict des espousailles,  
Par un baiser donné en fiançailles,  
Force leur fut (à regret et en vis)  
Se separer, et rompre leur devis.  
Si s'en alla Hero en sa tour haulte,  
Et Leander (affin que par sa faulte  
Ne s'esgarast de nuict en son retour)  
Marquoit de l'œil le chemin de la tour,  
Et navigeoit vers Abyde tendant.

Pensez en vous, quantesfoys ce pendant  
Ont désiré tous deux l'heure propice  
D'entrer au lict d'amoureux exercice.

Or avoit ja la nuict d'eulx attendue,  
Sa robe noire en l'air toute estendue,  
Et les humains rendit par tout dormans,  
Fors Leander le plus beau des amans,  
Qui sus le bord de la mer pour nager  
Attend pied coy le luyant messager  
De ses amours : et guette de ce pas,

Le luminaire et feu de son trespas ,  
Lequel luy doibt de loing monstrier par signes  
Le droict chemin des nopces clandestines.

Si tost qu'Hero veit que la nuict ombreuse  
Noircie estoit d'obscurté tenebreuse ,  
Soingneusement comme elle avoit promis  
A le flambeau en evidence mis ,  
Qui ne fut pas plus subit allumé  
Que Leander ne fust tout enflammé  
Du feu d'amour : si que son cueur ravy ,  
Et le flambeau , s'allumoit à l'envy :  
Bien est il vray , qu'oyant les sons horribles  
Que font en mer ces grans undes terribles ,  
Il eust en soy frayeur de prime face ,  
Mais peu à peu prenant cueur et audace ,  
Pour s'asseurer parloit tout seul ainsi :

Amour est dur, la mer cruelle aussi :  
Un bien y a , ce n'est qu'eau en la mer ,  
Et dedans moy ce n'est que feu d'aymer.  
Sus donc mon cueur , pren le feu de ta part ,  
Et ne crains l'eau qui en la mer s'espart :  
A ce coup fault qu'en amours me secondes :  
Dequoy crains tu les vagues et les undes ?  
O cueur d'amant , n'as tu point congnoissance ,  
Que Venus print des undes sa naissance ?  
Et qu'elle a force et domination

Dessus la mer, et sur l'affection  
 Qui nous conduit? Mis à fin ce propos,  
 Il despouilla ses membres bien dispos,  
 Et des deux mains ses habitz desliez  
 Autour du col a serrez et liez :  
 Puis s'esloignant du bört, un peu en ça,  
 D'un sault de course en la mer se lança,  
 Tirant tousjours vers la claire lanterne :  
 Et tellement en la mer se gouverne,  
 Que luy tout seul navigeant vers sa dame  
 Estoit sa nef, son passeur, et sa rame.

Hero tandis, qui des creneaux esclaire,  
 De son manteau couvroit la lampe claire,  
 Quand s'eslevoit quelque nuisible vent,  
 Et la garda d'estaindre bien souvent,  
 Jusques à tant que Leander passé  
 Au port de Seste arriva tout lassé:  
 Et que la vierge <sup>1</sup> en sa tour haulte et forte  
 Le fait monter : mais sachez qu'à la porte  
 Elle embrassa, d'amour et d'aise pleine,  
 Son cher espoux quasy tout hors d'aleine,  
 Ayant encor ses blancz cheveux mouillez <sup>2</sup> :

<sup>1</sup> Variante; *édition de 1541.*

Adonc la vierge. . . .

<sup>2</sup> Variante; *édition de Corrozet.*

Ayant encor ses blonds cheveux mouillez.

Tous degoutans , et d'escume souillez :  
 Lors le mena dedans son cabinet ,  
 Et quand son corps eust essuyé bien net ,  
 D'huile rosat bien odorant l'oignit ,  
 Et de la mer la senteur estaignit.

En un lict hault adoncques il se couche  
 Et elle aupres , qui sa vermeille bouche  
 Ouvrit , ainsi parlant à son espoux ,  
 Auquel encor bien fort battoit le poulx :

Amy , tu as beaucoup de travail pris ,  
 Plus qu'autre espoux n'en a onc entrepris :  
 Amy , tu as de travail pris beaucoup ,  
 Assez te dois contenter pour un coup  
 De l'eau sallee et de l'odeur mauvaïse  
 De la marine : or te metz à ton aise ,  
 Et en mon sein ( cher amy qui tant vaulx )  
 Ensevely tes labeurs et travaux <sup>1</sup>.

Leandre adonc sa ceinture impollue  
 Qu'elle portoit , soudain luy a tollue  
 D'autour du corps , et entrèrent tous nuds  
 Aux saintes loix de la doulce Venus.  
 Helas , c'estoient des nopces , mais sans danses :

<sup>1</sup> Variante ; édition de Gilles Corrozet.

Et les travaux et labeurs maritims  
 Route les tous entre ces deux tetins.

C'estoit un lict , mais lict sans accordances  
D'hymnes chantez : nul poete on n'y veit,  
Qui du sacré mariage escrivist :  
Cierge beneit aucun n'y fut posé,  
Pour illustrer le lict de l'espousé :  
Là menestriers ne sonnerent aulbades :  
Là balladins ne jecterent gambades :  
Chantz nuptiaux point n'y furent chantez ,  
Par les amys , et les deux parentez :  
Ainçoys à l'heure à coucher disposee  
Silence fait le lict de l'espousee,  
Et l'ornement et principale cure  
De ceste feste , estoit la nuict obscure :  
Si qu'Aurora , qui le monde embellit ,  
Ne veit jamais couché dedans ce lict  
Le marié : car sans jour et sans guide  
Tous les matins repassoit vers Abyde ,  
Infatigable et plein d'ardant desir  
De retourner au nocturne plaisir.

Quant à Hero pour si seurement faire ,  
Que ses parens ne congneussent l'affaire ,  
Tousjours d'habit de nonnaïn se vestoit ,  
Et de jour vierge , et de nuict femme estoit.

O quantesfoys le beau jour evident  
Ont souhaitté descendre en Occident.

Ainsi leur grande amytié conduisoient ,

Et en plaisir secret se deduysoient :  
Mais peu vescu ont en ceste maniere,  
Et peu jouy de l'amour mariniere :  
Car des que vint le bruynieux yver,  
Voycy les ventz tous esmeuz arriver,  
Qui esbranloient les fondemens profons  
De l'eau debile, et battoient jusqu'au fons.  
Faisans mouvoir d'orage horriblement  
Toute la mer, ça et là : tellement  
Que les nochers, fuyans les eaux irrees,  
Avoient aux portz leurs voilles retirees.

Mais le fort vent, ne l'yver, ne l'orage  
N'espoventa jamais ton fort courage,  
O Leander ! Ains la lampe allumee  
Dessus la tour à l'heure accoustumee  
Te donna cueur d'entrer en la marine  
Par ce dur temps, la faulse, et la maligne.

Helas Hero de bon sens despourveue,  
Devoit l'yver se passer de la veue  
De son amy, sans plus faire reluyre  
Le brandon prest à ses plaisirs destruire,  
Mais destinee à son malheur la meine,  
Si faict Amour : car de son plaisir pleine  
Meit sur la tour le flambeau sans propos,  
Non plus flambeau d'Amour, mais d'Atropos.



Or estoit nuict : quand les ventz vehemens,  
Par merveilleux et divers soufflemens  
Poulsans l'un l'autre en mer se remuerent,  
Et peslemesle en fureur se ruerent  
Sur le rivage à celle mauvaïse heure :  
Le povre amant, que faulx espoir asseure  
D'aller encor aux ordinaires nopces,  
Estoit porté des bruyantes et grosses  
Vagues de mer. Ja les undes ensemble  
S'entrebatoient : l'eau sallee s'assemble  
Tout en un mont : les flotz sont jusqu'aux cieulx :  
La terre esmeue est des ventz en tous lieux  
Par leur combat : car Boreas se vire  
Contre Notus, Euris contre Zephyre :  
Si que l'orage en mer bruyante espars  
Inevitable estoit de toutes pars.

Leandre alors, qui maulx intollerables  
Avoit souffert des undes implacables,  
Prioit Venus de luy estre opportune,  
Prioit Thetis, se vouoit à Neptune,  
Et n'oublia de dire à Boreas :  
O Aquilon, qui tant labouré as  
Au faict d'amour pour la pucelle Attique,  
Enten à moy : mais nul dieu aquatique  
A son prier n'a l'oreille inclinee,  
Et n'a l'amour sceu vaincre destinee :  
Car tout rompu de ceste impetueuse

Emotion de la mer fluctueuse,  
Aux jambes eust les puissances debiles,  
Ses bras mouvans devindrent immobiles,  
Et en sa gorge entroit avec l'escume  
Grand' quantité d'eau pleine d'amertume.  
Finablement le vent par sa rudesse  
Estaindre vint la lanterne traistresse,  
Avec la vie, et l'ardante amytié  
De Leander, digne de grand'pitié.

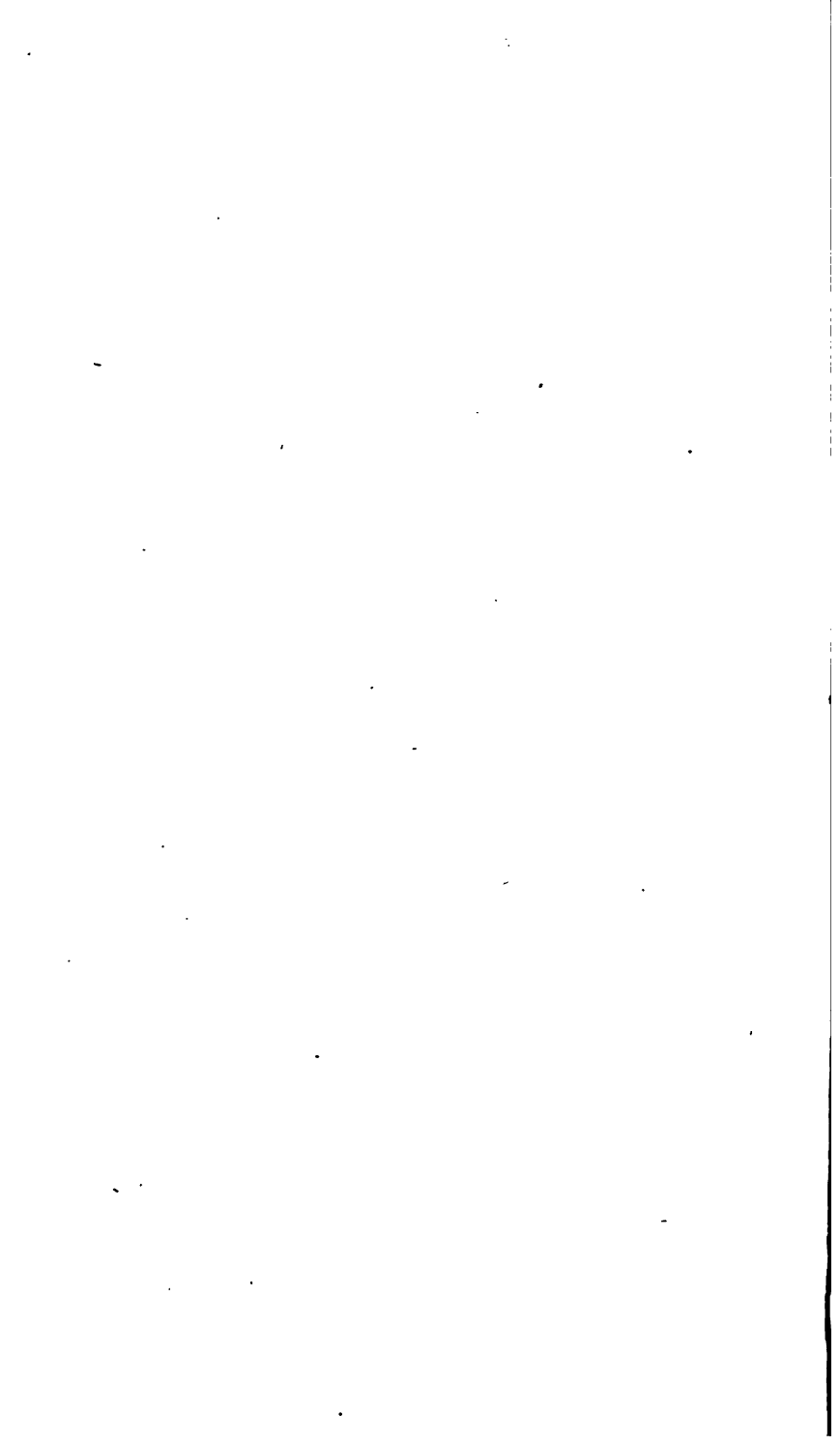
Tandis Hero avoit ses beaulx yeulx vertz  
Tousjours au guet, vigilans et ouvers,  
Et lors sur piedz pleurant, pensant, resvant,  
La miserable, en sa face levant,  
Va veoir du jour la claire estoille Aurore,  
Et ne veoit point son cher espoux encore.  
Parquoy estant ja estainct le flambeau,  
Deçà, delà, jecta son œil tant beau  
Sur le grand doz de la mer, pour sçavoir  
Si son amy naviguant pourra veoir :  
Mais, las, si tost qu'elle eust jecté sa veue  
Encontrebas, la povre despourveue  
Va veoir au pied de la tour, desciré  
Contre les rocz, son amy désiré :  
Dont par fureur rompit son vestement  
Autour du sein : puis tout subitement,  
Jectant un cry de personne insensee,  
Du hault en bas de la tour s'est lancee.

Ainsi Hero mourut le cueur marry,  
D'avoir veu mort Leander son amy <sup>1</sup> :  
Et apres mort , qui amans desassemble ,  
Se sont encor tous deux trouvez ensemble.

<sup>1</sup> Variante; *édition de Corrozet.*

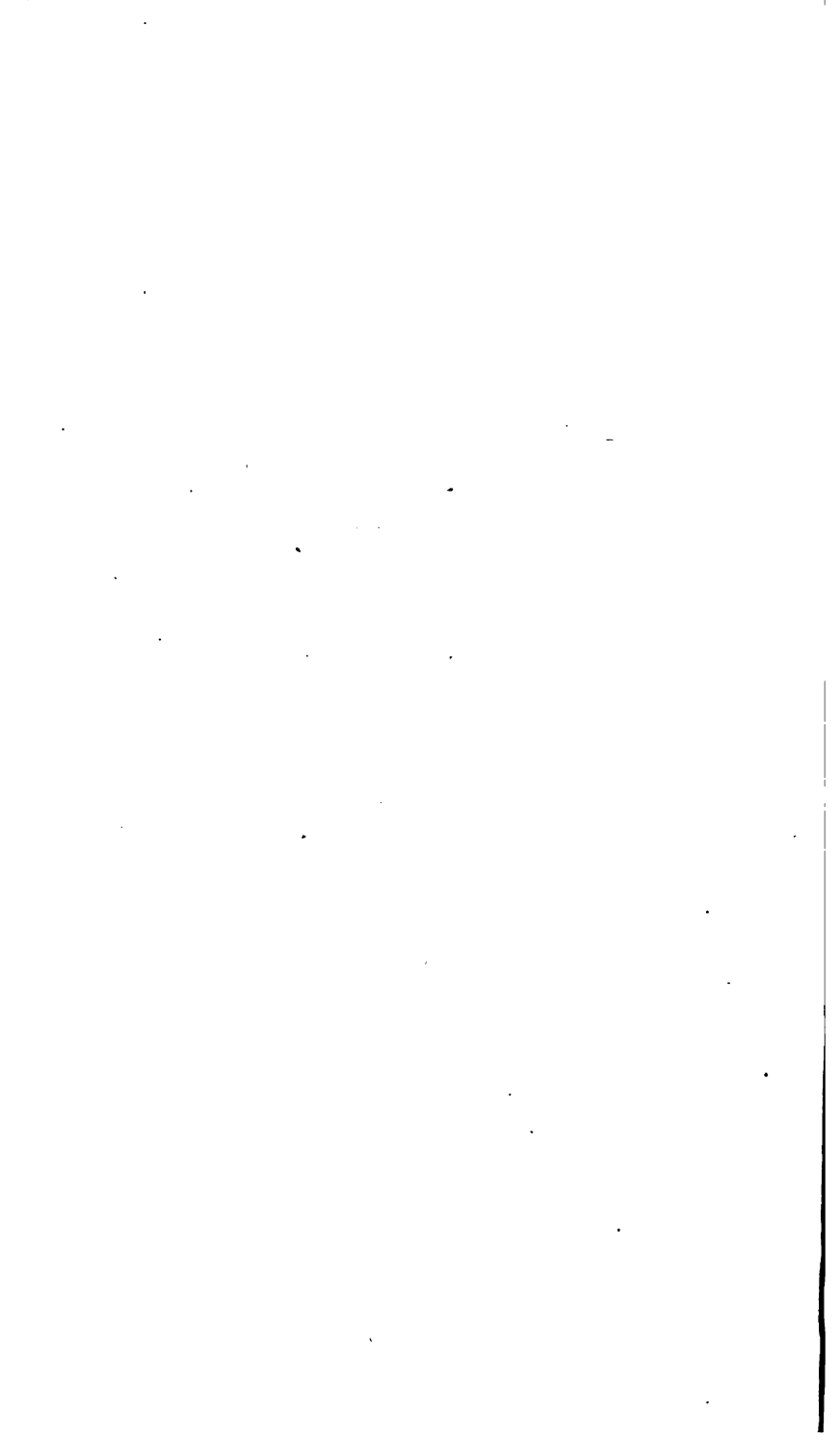
D'avoir veu mort Leander son mary.





# PSAUMES DE DAVID.

La mort n'y mord.



---

# PRÉFACE DE JEAN CALVIN.

1543.

---

A TOUS CHRESTIENS ET AMATEURS DE LA PAROLLE DE DIEU ,

SALUT. <sup>1</sup>

**C**OMME c'est une chose bien requise en la Chrestienté et des plus necessaires que chascun fidele observe et entretienne la communion de l'Eglise en son endroit, frequentant les assemblees qui se font tant le dimanche que les autres

<sup>1</sup> Jean Calvin , dans cette préface, où brille une saine raison, combat la sotte tyrannie de l'église romaine , qui s'était arrogé le droit de défendre qu'on priât Dieu en langue vulgaire. Cette espèce de mandement ne ressemble en rien aux discussions théologiques de ces tems-là, aussi obscures que ridicules. Ici, l'esprit n'est pas effrayé de ces énigmes mystiques qui font reculer les OEdipes les plus intrépides; on n'y rencontre aucune de ces expressions hiéroglyphiques que la pédanterie des docteurs entassait comme des épouvantails pour défendre les pieuses abstractions des attaques du sens commun; la modération la plus noble remplace cette intolérance féroce, caractère du catholicisme, aux quinzième et seizième siècles; Calvin ne rappelle pas même les horribles persécutions dont on entourait sa doctrine naissante; c'est un père qui parle à ses enfans. Nous avons cru qu'on lirait avec plaisir ces belles pages d'un homme vertueux que de vils écrivains nous ont présenté comme un monstre abominable. Son crime, aux yeux de certaines gens, est d'avoir opposé aux vices et à l'ambition du clergé, la divine morale de l'évangile.

jours , pour honorer et servir Dieu : aussi est il expedient et raisonnable , que tous conçoissent et entendent ce qui se dit et faict au Temple , pour en recevoir fruit et edification. Car nostre Seigneur n'a pas institué l'ordre que nous devons tenir , quand nous convenons en son nom , seulement pour amuser le monde à veoir et regarder , mais plus tost a voulu qu'il en revinst proufict à tout son peuple , comme S. Paul tesmoigne , commandant que tout ce qui se faict en l'Eglise soit rapporté à l'edification commune de tous : ce que le serviteur ne commanderait pas , que telle ne fust l'intention du maistre. Or cela ne se peult faire que nous ne soyons instruits pour avoir intelligence de tout ce qui a esté ordonné pour nostre utilité. Car de dire que nous puissions avoir devotion , soit à prieres , soit à ceremonies , sans y rien entendre , c'est une grande mocquerie , combien qu'il se die communement. Ce n'est pas une chose morte ne brutive , que bonne affection envers Dieu , mais est un mouvement vif , procédant du S. Esprit , quand le cueur est droictement touché , et l'entendement illuminé. Et de faict , si l'on pouvoit estre edifié des choses qu'on voit , sans conçoistre ce qu'elles signifient , Saint Paul ne deffendrait pas si rigoureusement de parler en langue incongneue : et n'useroit de ceste raison , qu'il n'y a nulle edification , sinon ou il y a doctrine. Pourtant , si nous voulons bien honorer les saintes Ordonnances de nostre Seigneur , desquelles nous usons en l'Eglise , le principal est de sçavoir qu'elles contiennent , qu'elles veulent dire , et à quelle fin elles tendent : à fin que l'usage en soit utile et salutaire , et par consequent droictement reiglé. Or il y a en somme trois choses que nostre Seigneur nous a commandées d'observer en nos assemblees spirituelles , à sçavoir , la predication de sa parolle , les Oraisons publiques , et solempnelles , l'administration de ses Sacrements. Je me deporte de parler des predications pour ceste



heure, d'autant qu'il n'en est pas question. Touchant les deux autres parties qui restent, nous avons le commandement expres du S. Esprit, que les Oraisons se fassent en langue commune et congneue au peuple. Et dit l'apostre que le peuple ne peult repondre Amen, à la priere qui a esté faicte en langue estrange. Or est il ainsi, que puisqu'on la faict au nom et en la personne de tous, que chascun en doit estre participant, parquoy ç'a esté une trop grande impudence à ceux qui ont introduict la langue Latine par les Eglises, ou elle n'estoit communement entendue. Et n'y a subtilité ne cavillation qui les puisse excuser, que ceste façon ne soit perverse et déplaisante à Dieu. Car il ne fault presumer, qu'il ait agréable ce qui se faict directement contre son vouloir, et comme par despit de luy. Or ne le sçauroit plus despiter que d'aller ainsi à l'encontre de sa deffense, et se glorifier en ceste rebellion, comme si c'estoit une coustume perverse de les celebrer en telle sorte que le peuple n'en ait sinon la veue, sans exposition des mysteres qui y sont contenuz. Car si ce sont parolles visibles (comme S. Augustin les nomme) il ne fault pas qu'il y ait seulement un spectacle exterieur, mais que la doctrine soit conjointe avec, pour en donner l'intelligence. Et aussi nostre Seigneur en les instituant, a bien demonstté cela : car il dit que ce sont tesmoingnages de l'alliance qu'il a faicte avec nous, et qu'il a confermee par sa mort. Il fault bien donc pour leur donner lieu, que nous sçachions et congnoissions ce qui s'y dit : autrement ce seroit en vain que nostre Seigneur ouvreroit la bouche pour parler, s'il n'y avoit oreilles pour escouter. Combien qu'il n'est ja mestier d'en faire longue dispute. Car quand la chose sera jugee de sens rassis, il n'y aura celluy qui ne confesse que c'est une pure bastellerie, d'amuser le peuple en des signes, dont la signification ne luy soit point exposee. Parquoy il est facile de veoir qu'on profane

les Sacremens de Jesus Christ, les administrant tellement que le peuple ne comprenne point les parolles qui y sont dictes. Et de faict, on voit les superstitions qui en sont sorties. Car on estime communement que la consecration, tant de l'eau du baptesme, que du pain et du vin en la cene de notre Seigneur, soit comme une espece d'enchantement : c'est à dire, quand on a soufflé et prononcé de bouche les parolles, que les creatures insensibles en sentent la vertu, encores que les hommes n'y entendent rien : or la vraye consecration est celle qui se faict par la parolle de foy, quand elle est declaree et reçue, comme dit S. Augustin : ce qui est expressement compris aux parolles de Jesus Christ. Car il ne dit pas au pain, qu'il soit faict son corps : mais il a adressé sa parolle à la compagnie des fideles, disant, *prenez, mangez*, etc. Si nous voulons donc bien celebrer le Sacrement, il nous fault avoir la doctrine, par laquelle ce qui y est signifié nous soit declairé. Je sçay bien que cela semble fort estrange à ceulx qui ne l'ont pas accoustumé : comme il advient en toutes choses nouvelles. Mais c'est bien raison, si nous sommes disciples de Jesus Christ, que nous preferions son institution à nostre coustume. Et ne nous doibt pas sembler nouveau ce qu'il a institué des le commencement.

Si cela ne peult encore entrer en l'entendement d'un chascun, il nous fault prier Dieu qu'il lui plaise d'illuminer les ignorans, pour faire entendre combien il est plus sage que tous les hommes de la terre : à fin qu'ils apprennent de ne s'arrester plus à leur propre sens, ni à la sagesse folle et enragée de leurs conducteurs qui sont aveugles. Cependant pour l'usage de nostre Eglise, il nous a semblé bon de faire publier comme un formulaire des prieres et des Sacremens, à fin que chascun reconnoisse ce qu'il doibt dire et faire en l'assemblée Chrestienne ; combien que ce livre ne proufitera pas seu-

lement au peuple de ceste Eglise ; mais aussi à tous ceulx qui desireront sçavoir quelle forme doivent tenir et suyvre les fideles , quand ilz conviennent au nom de Jesus Christ.

Nous avons donc recueilly en un sommaire la façon de celebrer les Sacremens , et sanctifier le mariage , semblablement des prieres et louenges , desquelles nous usons. Nous parlerons puis apres des Sacremens. Quant est des prieres publiques, il y en a deux especes. Les unes se font par simple parolle : les autres avec chant. Et n'est pas chose inventee depuis peu de temps. Car des la premiere origine de l'Eglise cela a esté, comme il appert par les histoires. Et mesme S. Paul ne parle pas seulement de prier de bouche , mais aussi de chanter. Et à la verité nous congnoissons par experience , que le chant a grande force et vigueur d'esmouvoir et enflamber le cueur des hommes , pour invoker et louer Dieu d'un zele plus vehement et ardent. Il y a tousjours à regarder que le chant ne soit leger ni volage : mais qu'il ait poix et majesté ( comme dit S. Augustin ) et ainsi , qu'il y ait grande difference entre la musique qu'on faict pour resjouyr les hommes à table et en leurs maisons , et entre les psalmes qui se chantent en l'Eglise , en la presence de Dieu et de ses Anges. Or quand on voudra droictement juger de la forme qui est ici exposee , nous esperons qu'on la trouvera sainte et pure : veu qu'elle est simplement reiglee à l'edification dont nous avons parlé , combien que l'usage de la chanterie s'estende plus loin. C'est que mesme par les maisons et par les champs ce nous soit une incitation et comme un organe à louer Dieu , et eslever nos cueurs à luy , pour nous consoler , en meditant sa vertu , bonté , sagesse , et justice , ce qui est plus necessaire qu'on ne sçauroit dire. Pour le premier , ce n'est pas sans cause que le S. Esprit nous exhorte si soigneusement par les saintes Escriptions , de nous resjouyr

en Dieu , et que toute nostre joye soit là reduicte , comme à sa vraye fin : car il congnoist combien nous sommes enclins à nous resjouyr en vanité. Tout ainsi donc que notre nature nous tire et induict à chercher tous moyens de resjouyssance folle et vicieuse : aussi au contraire , nostre Seigneur , pour nous distraire et retirer des allechemens de la chair et du monde , nous presente tous moyens qu'il est possible , à fin de nous occuper en ceste joye spirituelle , laquelle il nous recommande tant. Or entre les autres choses qui sont propres pour recreer l'homme et luy donner volupté , la musique est la premiere , ou l'une des principales , et nous fault estimer que c'est un don de Dieu député à cest usage. Pourquoy d'autant plus devons nous regarder de n'en point abuser , de paour de la souiller et contaminer , la convertissant en nostre condamnation , ou elle estoit dediee à nostre prouffit et salut. Quand il n'y auroit autre consideration que ceste seule , si nous doit elle bien esmouvoir à moderer l'usage de la musique , pour la faire servir à toute honnesteté , et qu'elle ne soit point occasion de nous lascher la bride à dissolution , ou de nous esliminer en delices desordonnees , et qu'elle ne soit point instrument de paillardise , ne d'aucune impudicité. Mais encores y a il davantage : car à grand' peine y a il en ce monde chose qui puisse plus tourner ou fleschir çà et là les mœurs des hommes , comme Plato l'a prudemment considéré. Et de fait , nous experimentons qu'elle a une vertu secrette et quasy incroyable à esmouvoir les eueurs en une sorte ou en l'autre. Parquoy nous devons estre d'autant plus diligents à la reigler , en telle sorte qu'elle nous soit utile , et nullament perniciense. Pour ceste cause les Docteurs anciens de l'Eglise se plaignent souventesfoys de ce que le peuple de leur temps estoit adonné à chansons deshonnestes et impudiques , lesquelles non sans cause ilz estiment et appellent poison mortelle et sa-

tanique , pour corrompre le monde. Or en parlant maintenant de la musique , je comprends deux parties , à sçavoir la lettre , ou subject et matiere , secondement le chant ou la melodie. Il est vray que toute parolle maulvaise (comme dit S. Paul ) pervertit les bonnes mœurs : mais quand la melodie est avec , cela transperce beaucoup plus fort le cueur et entre au dedans : tellement que comme par un entonnoir le vin est jecté dedans le vaisseau : aussi le venin et la corruption est distillée jusques au profond du cueur par la melodie. Qu'est il donc question de faire ? C'est d'avoir chansons non seulement honnestes , mais aussi saintes , lesquelles nous soyent comme aiguillons pour nous inciter à prier et louer Dieu , à mediter ses œuvres à fin de l'aymer , craindre , honnorer et glorifier. Or , ce que dit Sainct Augustin , est vray , que nul ne peult chanter choses dignes de Dieu , sinon qu'il l'ait receu d'iceluy. Parquoy quand nous aurons bien circonvi par tout pour chercher çà et là , nous ne trouverons meilleures chansons , ne plus propres pour ce faire , que les Psalmes de David : lesquels le Sainct Esprit luy a dictez et faictz. Et pourtant , quand nous les chantons , nous sommes certains que Dieu nous met en la bouche les parolles , comme si luy mesmes chantoit en nous , pour exalter sa gloire. Parquoy Chrysostome exhorte tant hommes que femmes et petis enfans , de s'accoustumer à les chanter , à fin que cela soit comme une meditation pour s'associer à la compagnie des Anges. Au reste , il nous fault souvenir de ce que dit S. Paul , que les chansons spirituelles ne se peuvent bien chanter que de cueur. Or le cueur requiert l'intelligence. Et en cela ( dit S. Augustin ) gist la difference entre le chant des hommes et celluy des oiseaulx. Car une linote , un rossignol , un papegay chanteroit bien , mais ce sera sans entendre. Or le propre don de l'homme est de chanter , en sçachant ce qu'il dit. Apres l'intelligence doit suivre le cueur

et l'affection : ce qui ne peult estre que nous n'ayons le Cantique imprimé en nostre memoire , pour jamais ne cesser de chanter. Pour ces raisons , ce present livre , mesme à ceste cause , oultre le reste qui a esté dict , doibt estre en singuliere recommandation à chascun qui desire se resjouyr honnestement et selon Dieu , veoir à son salut , et au proufict de ses prochains : et ainsi n'a point de mestier d'estre beaucoup recommandé de par moy , veu qu'en soy mesme il porte son prix et son los. Seulement que le monde soit si bien advisé , qu'au lieu de chansons en partie vaines et frivoles , en partie sottes et lourdes , en partie sales et villaines ; et par consequent mauvaises et nuysibles , dont il a usé par cy devant , il s'accoustume cy apres à chanter ces divins et celestes Cantiques avec le bon roy David. Touchant la melodie , il a semblé le meilleur , qu'elle fust moderee en la sorte que nous l'avons mise , pour emporter poix et majesté convenable au subject , et mesme pour estre propre à chanter en l'Eglise , selon qu'il a esté dict. De Geneve ce 10 de juin 1543.



---

# MAROT

## AU ROY TRESCHRESTIEN,

FRANÇOYS 1<sup>er</sup> DE CE NOM,

SUR LA TRADUCTION DES PSALMES DE DAVID, SALUT.

1543.

---

**J**A n'est besoing, roy qui n'as ton pareil,  
Me soucier, ne demander conseil,  
A qui je doy dedier cest ouvrage,  
Car oultre encor qu'en toy gist mon courage,  
Tant est cest œuvre et royal et chrestien,  
Que de soy mesme il se dit estre tien,  
Qui as par droict de treschrestien le nom,  
Et qui es roy, non de moindre renom,  
Que cestuy là qui meu du saint Esprit,  
A le dicter et le chanter se prit.

Certainement la grande conference  
De ta haulteur, avec sa preference  
Me monstre au doigt, qu'à toy le dedier,  
C'est à son poinct la chose approprier :  
Car il fut roy de prudence vestu,

Et tu es roy tout orné de vertu :  
Dieu le donna aux peuples Hebraïques,  
Dieu te debvoit, ce pense je, aux Galliques.  
Il estoit roy, des siens fort honoré,  
Tu es des tiens peu s'en fault adoré.  
Fort bien porta ses fortunes adverses,  
Fors constamment les tiennes tu renverses.  
Scavoir voulut toutes sciences bonnes,  
Et qui est celle à quoy tu ne t'adonnes ?  
En Dieu remeit et soy et son affaire  
Tu as tresbien le semblable sceu faire :  
Il eust en fin la paix par luy requise,  
Tant quise l'as, qu'en fin tu l'as acquise :  
Que diray plus ? vous estes les deux roys  
Qui au milieu des martiaux desroys,  
Avez acquis nom d'immortalité :  
Et qui durant paix et tranquillité  
L'avez acquis par sciences infuses,  
Daignans tous deux tant honorer les Muses,  
Que d'employer la mesme forte dextre :  
Sceptre portant, et aux armes adextre,  
A faire escriptz, qui si grande force ont,  
Qu'en rien subjectz à la mort ilz ne sont.

Q doncques roy, prens l'œuvre de David,  
Œuvre plus tost de Dieu qui le ravit,  
D'autant que Dieu son Apollo estoit,  
Qui luy en train et sa harpe mettoit.



Le saint Esprit estoit sa Calliope ,  
Son Parnassus , montaigne à double croupe ,  
Fut le sommet du hault ciel cristallin :  
Finablement son ruisseau cabalin  
De grace fut la fontaine profonde ,  
Ou a grans traictz il beut de la claire unde  
Dont il devint poete en un moment  
Le plus profond, dessoubz le firmament :  
Car le subject qui la plume en la main  
Prendre luy fait , est bien autre qu'humain.

Icy n'est pas l'aventure d'Enee ,  
Ne d'Achilles la vie demenee.  
Fables n'y sont plaisantes mensongeres ,  
Ne de mondains les amours trop legeres :  
Ce n'est pas cy le poete escrivant.  
Au gré du corps à l'esprit estrivant.  
Ses vers divins, ses chansons mesurees ,  
Plaisent , sans plus, aux ames bien heurees .  
Pource que là trouvent leur doux amant  
Plus ferme et clair, que nul vray diamant :  
Et que ses faictz , sa bonté, et son prix  
Y sont au long recitez et compris.

Icy sont donc les louenges escriptes  
Du roy des roys, du Dieu des exercites ,  
Icy David le grand prophete Hebrieu  
Nous chante et dit quel est ce puissant Dieu

Qui de berger en grand roy l'erigea,  
Et sa houlette en sceptre luy changea.  
Vous y orrez de Dieu la pure loy  
Plus clair sonner, qu'argent de fin alloy :  
Et y verrez quelz maulx et biens adviennent  
A tous ceulx là qui la rompent et tiennent.

Icy sa voix sur les reprouvez tonne,  
Et aux esleuz toute assenurance donne,  
Estant aux uns aussi doulx et traictable,  
Qu'aux autres est terrible et redoubtable.  
Icy oyt on l'esprit de Dieu, qui crie  
Dedans David, alors que David prie :  
Et faict de luy ne plus ne moins que faict  
De sa musette un bon joueur parfaict.  
Christ y verrez par David figuré,  
Et ce qu'il a pour noz maulx enduré  
Voyre mieulx painct, mille ans ains sa venue  
Qu'apres la chose escripte et advenue  
Ne le paindroient, qui est cas bien estrange,  
Le tien Janet, ne le grand Miquel l'Ange.

Qui bien y lit, à congnoistre il apprend,  
Soy et celluy qui tout veoit et comprend :  
Et y orra sur la harpe chanter,  
Que d'estre rien, rien ne se peult vanter :  
Et qu'il est tout en ses faictz. Quant au reste  
Fort admirable icy se manifeste,

Soit par l'effect des grands signes monstrez  
Aux siens estant par Pharaon outtrez :  
Soit par le grand et merueilleux chef d'œuvre  
Au ciel vonsté, qui toutes choses œuvre :  
Ou par les cours que faict l'obscur nuict,  
Et le clair jour, qui par compas la suyt :  
Soit par la terre en l'air espars pendue :  
Ou par la mer autour d'elle espandue :  
Ou par le tout, qui aux deux prend naissance,  
Surquoy il veult qu'ayons toute puissance,  
Nous apprenant à le glorifier,  
Et de quel cueur nous fault en luy fier.

O gentilz cueurs et ames amoureuses,  
S'il en fut onc, quand serez langoureuses  
D'infirmité, prison, pesché, soucy,  
Perte, ou opprobre, arrestez vous icy :  
Espece n'est de tribulation,  
Qui n'ait icy sa consolation :  
C'est un jardin plein d'herbes et racines,  
Ou de tous maulx se trouvent medecines.

Quant est de l'art aux Muses reservé  
Homere grec ne l'a mieulx observé :  
Descriptions y sont propres et belles :  
D'affection, il n'en est point de telles :  
Et trouveras, Sire, que sa couronne,  
Ne celle là qui ton chef environne,

N'est mieulx ne plus de gemmes entournee  
Que son œuvre est de figures ornee :  
Tu trouveras le sens en estre tel,  
Qu'il rend là hault son David immortel,  
Et immortel ça bas son livre : pource  
Que l'Eternel en est premiere source:  
Et volontiers toutes choses retiennent,  
Le naturel du lieu dont elles viennent.

Pas ne fault donc qu'aupres de luy Horace  
Se mette en jeu, s'il ne veult perdre grace,  
Car par sus luy vole nostre poete,  
Comme feroit l'aigle sur l'alouette?  
Soit à escrire en beaulx lyriques vers,  
Soit, à toucher la lyre en sons divers.

N'a il souvent au doux son de sa lyre,  
Bien appaisé, de Dieu courroucé l'ire?  
N'en a il pas souvent de ces bas lieux  
Les escoutans ravy jusques aux cieulx,  
Et faict cesser de Saul la manie,  
Pendant le temps que duroit l'armonie?  
Si Orpheus jadis l'eust entendue,  
La sienne il eust à quelque arbre pendue :  
Si Arion l'eust ouy resonner,  
Plus de la sienne il n'eust voulu sonner :  
Et si Phebus un coup l'eust escoutee,  
La sienne il eust en cent pieces boutee :

Au moins laissé le sonner pour l'ouyr,  
 A fin d'apprendre, et de se resjouyr :  
 En luy quictant son laurier de bon cueur,  
 Comme en escriptz et en armes vainqueur.  
 Or sont en l'air perduz les plaisans sons  
 De ceste lyre, et non pas ses chansons.  
 Dieu a voulu, jusque icy qu'en son temple  
 Par ces beaulx vers on le serve et contemple :  
 Bien est il vray comme encores se veoit,  
 Que la rigueur du long temps les avoit  
 Renduz obscurs, et durs d'intelligence :  
 Mais tout ainsi qu'avecques diligence,  
 Sont esclairez, par bons espritz rusez  
 Les escripteaux des vieulx fragmentz usez,  
 Ainsi, o roy, par les divins espritz  
 Qui ont soubz toy Hebrieu langage appris<sup>1</sup>  
 Nous sont jectees les Psalmes en lumiere,  
 Clairs, et au sens de la forme premiere.  
 Dont après eulx, si peu que faire sçay  
 T'en ay traduict, par maniere d'essay,  
 Trente, sans plus, en ton noble langage,  
 Te suppliant les recevoir pour gage  
 Du residu qui ja est consacré,  
 Si les veoir tous il te venoit à gré.

<sup>1</sup> Jacques d'Estaples qui publia un psautier selon cinq textes, avec des commentaires, et le savant Valtade, professeur de langue hébraïque au collège royal. Il avait engagé Marot à traduire les Psalmes, et même il l'avait aidé de ses conseils. Voyez *l'Essai sur la vie et les ouvrages de Marot*.

---

AUX  
DAMES DE FRANCE,

TOUCHANT LESDICTS PSALMES.

1543.

---

QUAND viendra le siecle doré,  
Qu'on verra Dieu seul adoré,  
Loué, chanté, comme il l'ordonne,  
Sans que ailleurs sa gloire l'on donne ?  
Quand n'auront plus ne cours ne lieu  
Les chansons de ce petit Dieu,  
A qui les painctres font des aëslés ?  
O vous dames et damoyelles,  
Que Dieu fait pour estre son temple,  
Et faictes soubz mauuais exemple,  
Retentir et chambres et salles,  
De chansons mondaines ou sâllés :  
Je veulx icy vous présenter  
Dequoy, sans offense, chanter :  
Et sçachant que point ne vous plaisent  
Chansons qui de l'amour se taisent :  
Celles qu'icy presenter j'ose  
Ne parlent, certes, d'autre chose.

Ce n'est qu'amour : Amour luy mesme,  
Par sa sapience supresme,  
Les composa , et l'homme vain ,  
N'en a esté que l'escrivain.

Amour, duquel parlant je voys,  
A faict en vous langage et voix,  
Pour chanter ces haultes louenges,  
Non point celles des dieux estranges,  
Qui n'ont ne pouvoir ny aven  
De faire en vous un seul cheveu.

L'Amour dont je veulx que chantez,  
Ne rendra voz cueurs tourmentez  
Ainsi que l'autre, mais, sans doubte,  
Il vous remplira l'ame toute  
De ce plaisir solacieux  
Que sentent les anges aux cieulx :  
Car son esprit vous fera grace ,  
De venir prendre en vos cueurs place ,  
Et les convertir et muer ,  
Faisant voz levres remuer ,  
Et voz doigtz sur les espinettes ,  
Pour dire saintes chansonnettes.

O bien heureux qui veoir pourra  
Fleurir le temps que l'on orra ,  
Le laboureur à sa charrue ,  
Le charretier parmy la rue ,

Et l'artisan en sa boutique,  
Avecques un psalme ou cantique  
En son labeur se soulager :  
Heureux qui orra le berger  
Et la bergere au boys estans,  
Faire que rochers et estangs,  
Après eulx chantent la haulteur  
Du saint nom de leur Createur.

Souffrirez vous qu'à joye telle,  
Plus tost que vous, Dieu les appelle ?  
Commencez, dames, commencez,  
Le siecle doré avancez,  
En chantant d'un cuer debonnaire  
Dedans ce saint cancionnaire :  
A fin que du monde s'envole  
Ce Dieu inconstant d'amour folle,  
Place faisant à l'amyable  
Vray Dieu d'amour non variable.





# PSALMES

DE DAVID,

TRADUICTZ EN RITHME FRANÇOYSE, SELON LA VERITÉ HEBRAIQUE.

1540.—1543.

---

## I.

### ARGUMENT.

Ce psalme chante, que ceux sont bien heureux qui rejectans les mœurs, et le conseil des mauvais, s'addonnent à congnoistre, et mettre à effect la loy de Dieu : et malheureux ceux qui font au contraire. Chose propre pour consoler les bons Chrestiens.

*Beatus vir qui non abiit....*

QUI au conseil des malings n'a esté,  
Qui n'est au trac des pecheurs arresté,  
Qui des mocqueurs au banc place n'a prise :  
Mais nuict et jour, la loy contemple et prise  
De l'Eternel, et en est desireux,  
Certainement cestuy là est heureux.

Et si sera semblable à l'arbrisseau <sup>1</sup>  
Planté au long d'un clair courant ruisseau,  
Et qui son fruit en sa saison apporte :  
Duquel aussi la feuille ne chet morte :

<sup>1</sup> Variante.

Et semblera un arbre grand et beau...

Si qu'un tel homme , et tout ce qu'il fera ,  
Tousjours heureux et prospere sera.

Car les pervers n'auront telles vertus :  
Ainçois seront semblables aux festus ,  
Et à la pouldre au gré du vent chassée.  
Parquoy sera leur cause renversée  
En jugement et tous ces reprouvez  
Au reng des bons ne seront point trouvez :

Car l'Eternel les justes congnoist bien ,  
Et est soingneux , et d'eulx et de leur bien :  
Pourtant auront felicité qui dure.  
Et pour autant qu'il n'a ne soing ne cure  
Des mal vivans <sup>1</sup> , le chemin qu'ilz tiendront ,  
Eulx , et leurs faictz en ruyne viendront.

## II.

## ARGUMENT.

Icy voit on comment David et son royaume sont vraye figure, et indubitable prophetie de Jesus Christ et de son regne. Psalme propre contre les Juifs.

*Quare fremuerant gentes.....*

**P**OURQUOY font bruiet et s'assemblent les gens ,  
Quelle folie à murmurer les meine ?

<sup>1</sup> Variante :

Quant aux meschans qui n'ont ne soing ne dure  
De s'amender, le chemin qu'ilz tiendront....

Pourquoy sont tant les peuples diligens  
A mettre sus une entreprise vaine?

Bendez se sont les grans roys de la terre,  
Et les primatz ont bien tant presumé  
De conspirer et vouloir faire guerre  
Tous contre Dieu et son roy bien aymé.

Disans entre eulx : Desrompons et brisons  
Tous les liens dont lier nous pretendent :  
Au loing de nous jectons et mesprisons  
Le joug, lequel mettre sur nous s'attendent.

Mais cestuy là, qui les haultz cieulx habite,  
Ne s'en fera que rire de là hault.  
Le Tout puissant de leur façon despite  
Se mocquera, car d'eulx il ne luy chault.

Lors s'il luy plaist, parler à eulx viendra  
En son courroux, plus qu'autre espoventable :  
Et tous ensemble estonnez les rendra,  
En sa fureur terrible et redoubtable.

Roy, dira il, d'ou vient ceste entreprise?  
De mon vray roy j'ay faict election,  
Je l'ay sacré, sa couronne il a prise  
Sur mon tressainct, et hault mont de Sion.

Et je, qui suis le roy qui luy ay plen,

Racomptera sa sentence donnée :  
C'est qu'il m'a dict : Tu es mon filz esleu ,  
Engendré t'ay ceste heureuse journée.

Demande moy , et pour ton heritage  
Subjectz à toy tous peuples je rendray :  
Et ton empire aura cest avantage ,  
Que jusqu'aux bordz du monde l'estendray.

Verge de fer en ta main porteras ,  
Pour les dompter, et les tenir en serre :  
Et s'il te plaist menu les briseras ,  
Aussi aisé comme un vaisseau de terre.

Maintenant donc , o vous et roys et princes ,  
Plus entenduz et sages devenez.  
Juges aussi des terres et provinces ,  
Instruction à ceste heure prenez.

Du Seigneur Dieu serviteurs rendez vous ,  
Craignez son ire , et luy vueillez complaire :  
Et d'estre à luy vous resjouyssez tous ,  
Ayans tousjours crainte de luy desplaire.

Faictes hommage aux filz , qu'il vous envoie ,  
Que courroucé ne soit amerement ,  
A fin aussi que de vie et de voye  
Ne perissiez trop malheureusement.

Car tout à coup son courroux rigoureux,  
S'embrasera, qu'on ne s'en donra garde.  
O combien lors ceulx là seront heureux,  
Qui se seront mis en sa sauvegarde.

## III.

## ARGUMENT.

David assailly d'une grosse armee s'estonne du commencement :  
puis prend une si grande fiance en Dieu , qu'apres l'avoir imploré  
il s'assure de la victoire. Psalme propre pour un chef de guerre  
moins bien accompagné que son ennemy.

*Domine, quam multiplicati sunt....*

O Seigneur que de gens  
A nuyre diligens ,  
Qui me troublent et grevent :  
Mon Dieu, que d'ennemys,  
Qui aux champs se sont mis,  
Et contre moy s'eslevent.

Certes plusieurs j'en voy ,  
Qui vont disant de moy ,  
Sa force est abolie.  
Plus ne trouve en son Dieu  
Secours en aucun lieu.  
Mais c'est à eulx folle.

Car tu es mon tresseur  
Bouclier et deffenseur,

Et ma gloire esprouvée :  
C'est toy , à bref parler ,  
Qui fais que puis aller  
Hault la teste levée.

J'ay crié de ma voix  
Au Seigneur maintesfoys ,  
Luy faisant ma complainte :  
Et ne m'a repoulsé ,  
Mais tousjours exaulcé ,  
De sa montaigne sainte.

Dont coucher m'en iray ,  
En seurté dormiray ,  
Sans craincte de mesgarde :  
Puis me reveilleray ,  
Et sans paour veilleray ,  
Ayant Dieu pour ma garde.

Cent mil' hommes de front ,  
Craindre ne me feront ,  
Encor qu'ilz l'entreprinsent :  
Et que pour m'estonner ,  
Clorre et environner ,  
De tous costez me vinsent.

Vien donc , declaire toy  
Pour moy , mon Dieu , mon roy ,

Qui de buffes renverses  
 Mes ennemys mordantz,  
 Et qui leur rompz les dentz  
 En leur bouches perverses.

C'est de toy, Dieu treshault,  
 De qui attendre fault  
 Vray secours et deffense :  
 Car sur ton peuple estends  
 Tousjours, en lieu et temps,  
 Ta grand' beneficence.

## I V.

## ARGUMENT.

En la conspiration d'Absalon, il invocque Dieu, reprend les princes d'Israël conspirans contre luy, les appelle à repentence, et conclud qu'il se trouve bien de se fier en Dieu. Psalme pour un prince qu'on veult deposer de son throsne.

*Cum invocarem, exaudivit me....*

QUAND je t'invocque, hélas escoute,  
 O Dieu de ma cause et raison :  
 Mon cuer serré au large boute,  
 De ta pitié ne me reboute,  
 Mais exaulce mon oraison.

Jusques à quand, gens inhumaines,  
 Ma gloire abbatre tascherez ?  
 Jusques à quand emprises vaines

Sans fruict, et d'abusion pleins  
Aymerez vous, et chercherez?

Scachez puisqu'il le convient dire,  
Que Dieu pour son roy gracieux,  
Entre tous m'a voulu eslire :  
Et si à luy crie et souspire  
Il m'entendra de ses haultz cieulx.

Tremblez doncques de telle chose,  
Sans plus contre son vueil pecher,  
Pensez en vous ce que propose  
Dessus voz lictz en chambre close,  
Et cessez de plus me fascher.

Puis offrez juste sacrifice  
Du cueur contrict bien humblement,  
Pour repentance d'un tel vice,  
Mettant au Seigneur Dieu propice  
Voz fiances entierement.

Plusieurs gens disent : Qui sera ce  
Qui nous fera veoir force biens?  
O Seigneur, par ta sainte grace,  
Vueilles la clarté de ta face  
Eslever sur moy et les miens.

Car plus de joye m'est donnee  
Par ce moyen (o Dieu treshault)



Que n'ont ceulx qui ont grand' annee  
De froment, et bonne vinee,  
D'huiles et tout ce qu'il leur fault.

Si qu'en paix et en seurte bonne  
Coucheray et reposeray :  
Car, Seigneur, ta bonté l'ordonne:  
Et elle seule espoir me donne,  
Que seur et seul regnant seray.

## V.

## ARGUMENT.

David en exil ayant beaucoup souffert, et s'attendant souffrir d'avantage par les flatteurs qui estoient autour de Saul, dresse sa priere à Dieu : puis se console, quand il pense que le Seigneur a toujours les mauvais en haine, et qu'il favorise les bons. *Psalme propre contre les calumnieurs.*

*Verba mea auribus percipe...*

Aux parolles que je veulx dire  
Plaise toy l'oreille prester,  
Et à congnoistre t'arrester,  
Pourquoy mon cueur pense et sospire,  
Souverain Sire.

Entens à la voix tresardante  
De ma clameur, mon Dieu, mon roy.  
Veu que tant seulement à toy  
Ma supplication presente  
J'offre et presente.

## VI.

## ARGUMENT.

David malade à l'extremité a horreur de la mort : desire avant que mourir, glorifier encore le nom de Dieu , puis tout à coup se resjouyt de sa convalescence, et de la honte de ceulx qui s'attendoient à sa mort. Psaume propre pour les malades.

*Domine , ne in furore tuo arguas me...*

NE vueilles pas , o Sire,  
 Me reprendre en ton ire  
 Moy qui t'ay irrité :  
 N'en ta fureur terrible  
 Me punir de l'horrible  
 Tourment qu'ay merité.

Ains Seigneur, viens estendre  
 Sur moy ta pitié tendre.  
 Car malade me sens.  
 Santé doncques me donne :  
 Car mon grand mal estonne  
 Tous mes os et mes sens.

Et mon esprit se trouble  
 Grandement, et au double,  
 En extresme soucy  
 O Seigneur plein de grace,  
 Jusques à quand sera ce  
 Que me lairras ainsi ?

Helas, Sire, retourne :  
D'entour de moy destourne  
Ce merveilleux esmoy :  
Certes grande est ma faulte,  
Mais, par ta bonté haulte  
De mourir garde moy.

Car en la mort cruelle  
Il n'est de toy nouvelle  
Memoire ne renom :  
Qui penses tu qui die,  
Qui loue, et psalmodie  
En la fosse ton nom ?

Toute nuict tant travaille,  
Que lict, chalict et paille,  
En pleurs je fais noyer :  
Et en eau goutte à goutte  
S'en va ma couche toute,  
Par si fort larmoyer.

Mon œil pleurant sans cesse  
De despit et destresse,  
En un grand trouble est mis :  
Il est envieilly d'ire  
De veoir entour moy rire  
Mes plus grans ennemis.

Sus sus, arriere iniques,

Deslogez tyranniques  
 De moy tous à la foy :  
 Car le Dieu debonnaire  
 De ma plainte ordinaire  
 A bien ouy la voix.

Le Seigneur en arriere  
 N'a point mis ma priere,  
 Exaulcé m'a des cieulx :  
 Recen a ma demande,  
 Et ce que luy demande  
 Accordé m'a, et mieulx.

Doncques honteux deviennent,  
 Et pour vaincuz se tiennent  
 Mes adversaires tous :  
 Que chascun d'eulx s'esloingne  
 Subit, en grand vergoingne,  
 Puis que Dieu m'est si doulx.

## VII.

## ARGUMENT.

Il prie d'estre preservé de la grande persecution de Saul, met en avant son innocence, requiert le royaume à luy promis, et confusion à ses adversaires. Finablement il chante qu'ilz periront de leurs propres glaives, et en loue Dieu. Psalme pour un prince, qui en guerre a le droict pour soy.

*Domine, Deus meus, in te speravi.*

MON Dieu j'ay en toy esperance,  
 Donne moy donc saulve assurance,

De tant d'ennemys inhumains ,  
Et fais que ne tombe en leurs mains :  
Affin que leur chef ne me grippe ,  
Et ne me desrompe et dissipe ,  
Ainsi qu'un lyon devorant ,  
Sans que nul me soit secourant.

Mon Dieu sur qui je me repose ,  
Si j'ay commis ce qu'il propose ,  
Si de luy faire ay projeté  
De ma main tour de lascheté :  
Si mal pour mal j'ay voulu faire  
A cest ingrat : mais au contraire ,  
Si faict ne luy ay tour d'amy  
Quoy qu'à tort me soit ennemy :

Je veulx qu'il me poursuyve en guerre ,  
Qu'il m'attaigue et rue par terre ,  
Soit de ma vie ruyneur ,  
Et mette à neant mon honneur.  
Leve toy donc , leve toy , Sire ,  
Sur mes ennemys en ton ire ,  
Veille pour moy que je sois mis  
Au droict , lequel tu m'as promis.

A grans troupeaulx le peuple vienne  
Autour de la majesté tenue :  
Sois pour la cause de nous deux ,  
Hault eslevé au milieu d'eulx.

Là des peuples Dieu sera juge :  
Et alors, mon Dieu mon refuge ,  
Juge moy en mon equité ,  
Et selon mon intégrité.

La malice aux malings consomme :  
Et soutien le droict et juste homme ,  
Toy juste Dieu , qui jusqu'aux fons  
Sondes les cueurs mauvais et bons :  
C'est Dieu qui est mon assurance ,  
Et mon pouvoir : j'ay esperance  
En luy qui garde, et faict vainqueur  
Un chascun qui est droict de cueur.

Dieu est le juge veritable  
De celluy qui est equitable,  
Et de celluy semblablement ,  
Qui l'irrite journellement :  
Si celluy qui tasche à me nuyre,  
Ne se veult changer et reduire ,  
Dieu viendra son glaive agniser ,  
Et bander son arc , pour viser.

Desja le grand Dieu des alarmes  
Luy prepare mortelles armes :  
Il faict dards propres , et servans  
A poursuyvre mes poursuyvans :  
Et l'autre engendre chose vaine ,  
Ne conçoit que travail et peine

Pour enfanter ( quoy qu'il en soit )  
 Le rebours de ce qu'il pensoit.  
 A caver une grande fosse  
 Il met sollicitude grosse :  
 Mais en la fosse qu'il fera ,  
 Luy mesmes il tresbuchera.

Le mal qu'il me forme et appreste  
 Retournera dessus sa teste :  
 Bref, je voy , le mal qu'il commet  
 Luy descendre sur le sommet.  
 Dont louenge au Seigneur je donne ,  
 Pour sa justice droicte et bonne :  
 Et tant que terre hanteray ,  
 Le nom du Treshault chanteray.

## VIII.

## ARGUMENT.

Avec grande admiration David celebre icy la merveilleuse puissance du createur de toutes choses , et la grande bonté dont il a daigné user envers l'homme , l'ayant faict tel qu'il est. Psalme que toute creature humaine debvroit sçavoir et chanter.

*Domine , dominus noster , quam admirabile....*

O Nostre Dieu, et Seigneur amyable,  
 Combien ton nom est grand et admirable  
 Par tout ce val terrestre spacieux,  
 Qui ta puissance esleve sur les cieulx.

En tout se veoit ta grand' vertu parfaicte,  
Jusqu'à la bouche aux enfans qu'on alaicte :  
Et rendz par là confuz et abbatu  
Ton ennemy qui nie ta vertu.

Mais quand je voy et contemple en courage  
Tes cieulx, qui sont de tes doigts hault ouvrage,  
Estoilles, lune, et signes differentz  
Que tu as faictz et assis en leurs rengz :

Adonc je dy à part moy (ainsi comme  
Tous esbahy) et qu'est ce que de l'homme?  
D'avoir daigné de luy te souvenir,  
Et de vouloir en ton soing le tenir.

Tu l'as faict tel que plus il ne luy reste,  
Fors estre Dieu, car tu l'as quant au reste,  
Abondamment de gloire environné,  
Remply de biens, et d'honneur couronné.

Regner le fais sur les œuvres tant belles  
De tes deux mains, comme seigneur d'icelles.  
Tu as, de vray, sans quelque exception  
Mis soubz ses piedz tout en subjection.

Brebis, et beufz, et leurs peaulx, et leurs laines,  
Tous les troupeaulx des haultz montz et des plaines,  
En general toutes bestes cherchans  
A pasturer par les boys et les champs.



Oyseaulx de l'air, qui volent, et qui chantent,  
 Poissons de mer, ceulx qui nagent, et hantent  
 Par les sentiers de mer grans et petis,  
 Tu les as tous à l'homme assubjectis.

O nostre Dieu, et Seigneur amyable,  
 Comme à bon droict est grand et admirable  
 L'excellent braict de ton nom precieux  
 Par tout ce val terrestre spacieux ?

## IX.

## ARGUMENT.

C'est un chant triumpbal, par lequel David rend graces à Dieu de certaine bataille qu'il gagna, en laquelle mourut son principal ennemy (aucuns estiment que ce fut Goliath). Apres, il magnifie la justice de Dieu qui venge les siens en temps et lieu. Pealme propre pour un chef de guerre vainqueur.

*Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo.*

DE tout mon cueur t'exalteray  
 Seigneur, et si racomptteray  
 Toutes tes œuvres nompareilles,  
 Qui sont dignes de grans merveilles.

En toy je me veulx resjouyr,  
 D'autre soulas ne veulx jouyr :  
 O Treshault, je veulx en cantique  
 Celebrer ton nom autentique.

Pource que par ta grand' vertu  
Mon ennemy s'enfuyt batu ,  
Desconfit de corps et courage ,  
Au seul regard de ton visage.

Car tu m'as esté si humain ,  
Que tu as pris ma cause en main ,  
Et t'es assis, pour mon refuge ,  
En chaire comme juste juge.

Tu as desfaict mes ennemys ,  
Le meschant en ruyne mis :  
Pour tout jamais leur renommee ,  
Tu as estaincte et consume.

Or ca ennemy cault et fin ,  
As tu mis ton emprise à fin ?  
As tu rasé noz citez belles ?  
Leur nom est il mort avec elles ?

Non , non , le Dieu qui est là hault ,  
En regne qui jamais ne fault ,  
Son throsne a dressé tout propice  
Pour faire raison et justice.

Là jugera il justement ,  
La terre ronde entierement ,  
Pesant les causes en droicture  
De toute humaine creature.

Et Dieu la retraite sera  
Du povre qu'on pourchassera :  
Voyre sa retraite opportune  
Au plus dur temps de sa fortune.

Dont ceulx qui ton nom congnoistront ,  
Leur assurance en toy mettront :  
Car , Seigneur qui à toy s'addonne ,  
Ta bonté point ne l'abandonne.

Chantez en exultation  
Au Dieu qui habite en Sion :  
Noncez à gens de toutes guises  
Ses œuvres , grandes et exquises.

Car du sang des justes s'enquiert ,  
Luy en souvient , et le requiert :  
Jamais la clameur il n'oublie  
De l'affligé qui le supplie.

Seigneur Dieu , ce disois je en moy  
Veoy par pitié. que j'ay d'esmoy  
Par mes ennemys rempliz d'ire ,  
Et du pas de mort me retire.

Affin qu'au milieu de l'enclos  
De Sion , j'annonce ton los  
En demenant resjouyssance ,  
D'estre recoux par ta puissance.

Incontinent les malheureux  
Sont cheuz au piege faict par eulx :  
Leur pied mesme s'est venu prendre  
Au filé qu'il ont osé tendre.

Ainsi est congneu l'immortel,  
D'avoir faict un jugement tel,  
Que l'inique a senty l'oultrage,  
Et le mal de son propre ouvrage.

Croyez que tousjours les meschans  
S'en iront à bas tresbuchans,  
Et toutes ces gens insensees,  
Qui n'ont point Dieu en leurs pensees.

Mais l'homme povre humilié  
Ne sera jamais oublié.  
Jamais de l'humble estant en peine,  
L'esperance ne sera vaine.

Vien, Seigneur, monstre ton effort,  
Que l'homme ne soit le plus fort :  
Ton pouvoir les gens venir face,  
En jugement devant ta face.

Seigneur Dieu qui immortel es,  
Tressaillir de craincte fais les :  
Donne leur à congnoistre comme  
Nully d'entre eulx n'est rien fors qu'homme.

## X.

## ARGUMENT.

Ce psalme est une priere contre les pervers nuysans, et malicieux hommes, qui par dol, et par force, oppressent les bons et les plus foibles : et y sont descriptz l'orgueil, et les moyens dont envers eulx usent les mauvais. Psalme propre pour le temps qui court.

*Domine , ut quid recessisti longè ?*

D'OND vient cela, Seigneur je te supply,  
Que loing de nous te tiens les yeulx couvers,  
Te caches tu pour nous mettre en oubly ?  
Mesmes au temps qui est dur et divers ?  
Par leur orgueil sont ardantz les pervers  
A tourmenter l'humble qui peu se prise :  
Fais que sur eulx tombe leur entreprise.

Car le maling se vante, et se faict seur,  
Qu'en ses desirs n'aura aucun deffault :  
Ne prisant rien que l'avare amasseur,  
Et mesprisant l'Eternel de là hault,  
Tant est il fier que de Dieu ne luy chault ?  
Mais tout cela qu'il pense en sa memoire,  
C'est, Dieu n'est point, et si ne le veult croire.

Tout ce qu'il faict tend à mal sans cesser,  
De sa pensee est loing ton jugement :  
Tant est enflé, qu'il cuyde renverser  
Ses ennemys à soufler seulement.  
En son cueur dit : d'esbranler nullement

Garde je n'ay : car je sçay qu'en nul aage  
Ne peult tomber sur moy aucun dommage.

D'un parler saint plein de deception ,  
Le faulx parjure est tousjours embouché :  
Dessoubz sa langue , avec oppression ,  
Desir de nuyre est tousjours embusché.  
Semble au brigand , qui sur les champs caché ,  
L'innocent tue en caverne secrette ,  
Et de qui l'œil povres passans aguette.

Aussi l'inique use du tour secret  
Du lyon cault en sa tasniere , hélas ,  
Pour attraper l'homme simple et povret ,  
Et l'engloutir quand l'a pris en ses laqs.  
Il faict le doux , le marmiteux , le las :  
Mais soubz cela par sa force perverse ,  
Grand' quantité de povres gens renverse.

Et dit encor en son cueur vitieux ,  
Que Dieu ne veult la souvenance avoir  
De tout cela et qu'il couvre ses yeulx  
A celle fin , de jamais n'en rien veoir.  
Leve toy donc , Seigneur , pour y pourvoir :  
Haulse la main dessus , je te supplie ,  
Et ceulx qui sont persecutez n'oublie.

Pourquoy irrite et contemne en ses faictz  
L'homme meschant le Dieu doux et humain ?

En son cueur dit, qu'enqueste tu n'en fais :  
Mais tu veois bien son meffaict inhumain.  
Et voyant tout , prens les causes en main :  
Voyla pourquoy s'appuye le debile  
Sur toy, qui es le support du pupille.

Brise la force et le bras plein d'exces  
Du malfaïcteur, inique et reprouvé :  
Fais de ses maux l'enqueste et le proces ,  
Plus n'en sera par toy un seul trouvé.  
Lors à jamais roy de tous approuvé  
Regnera Dieu, quand en sa terre sainte  
Sera la race aux iniques estaincte.

O Seigneur donc, s'il te plaist tu orras  
Mon povre peuple en ceste aspre saison :  
Et bon courage et espoir luy donras  
Prestant l'oreille à son humble oraison :  
Qui est de faire aux plus petis raison,  
Droict aux foulez : si que l'homme de terre  
Ne vienne plus leur faire paour ne guerre.

## XI.

## ARGUMENT.

Il se complaint de ceulx qui le chassoient de toute la terre d'Israel. Puis chante sa confiance en Dieu, et le jugement d'iceluy sur les bons et sur les mauvais. Psalme consolatif pour ceulx qui sont en tribulation , et mis hors la grace de leurs seigneurs.

*In Domino confido...*

**V**EU que du tout en Dieu mon cueur s'appuye ,

Je m'esbahy comment de vostre mont  
Plus tost qu'oyseau, dictes que je m'enfuye.  
Vray est que l'arc les malings tendu m'ont,  
Et sur la corde ont assis leur sagettes,  
Pour contre ceulx, qui de cueur justes sont,  
Les descocher, jusques en leurs cachettes.

Mais on verra bien tost en neant mise  
L'intention de telz malicieux,  
Quel' faulte aussi, a le juste commise?  
Sçachez que Dieu a son palais aux cieulx :  
Dessus son throsne est l'eternel monarque  
Là hault assis, il veoit tout de ses yeulx,  
Et son regard les humains note et marque.

Tout il esprouve et le juste il approuve :  
Mais son cueur hayt qui ayme extorsion,  
Et l'homme en qui violence se treuve.  
Plouvoir fera feu de punition  
Sur les malings, soulfhre chauld, flamme ardante,  
Vent fouldroyant : voyla la portion  
De leur bruvage, et leur paye evidente.

Car il est juste, et pource ayme justice :  
Tournant tousjours, par douce affection,  
Vers l'homme droict son œil doux et propice.



## XII.

## ARGUMENT.

Il parle contre les flatteurs de la court de Saul, qui par flateries, dissimulations, et arrogance, estoient molestes à chascun, et prie Dieu y donner ordre. Psalme pour tout peuple vexé des gouverneurs de prince.

*Salvum me fac, Domine....*

**D**ONNE secours, Seigneur, il en est heure,  
Car d'hommes droictz sommes nous desnuez :  
Entre les filz des hommes ne demeure  
Un qui ait foy, tant sont diminuez.

Certes chascun, vanité, menteries,  
A son prochain dit ordinairement :  
Aux levres n'a l'homme que flateries,  
Et disant l'un, son cueur pense autrement.

Dieu vueille donc ces levres blandissantes  
Tout à travers pour jamais inciser :  
Pareillement ces langues arrogantes,  
Qui bravement ne font que deviser.

Qui mesmement entre eulx ce propos tiennent :  
Nous serons grans par noz langues sur tous :  
A nous de droict, noz levres appartiennent,  
Flatons, mentons ; qui est maistre sur nous ?

Pour l'affligé, pour les petis qui crient,  
 Dit le Seigneur, ores me leveray :  
 Loing les mettray les langues qui varient  
 Et de leurs laqs chascun d'eulx saulveray :

Certes de Dieu la parolle se treuve  
 Parolle nette, et trespure est sa voix :  
 Ce n'est qu'argent affiné à l'espreuve,  
 Argent au feu espuré par sept foys.

Toy donc , Seigneur , ta promesse, et tes hommes,  
 Garde et maintien par ta gratuité :  
 Et de ces gens , dont tant molestez sommes ,  
 Delivre nous à perpetuité.

Car les malings à grans troupes cheminent,  
 Deçà delà tout est plein d'inhumains,  
 Lors que d'iceulx les plus meschans dominant,  
 Et qu'eslevez sont entre les humains.

### XIII.

#### ARGUMENT.

Après plusieurs batailles perdues il se complainct de ce que Dieu tarde tant à le secourir : puis le prie luy donner la joye de victoire obtenuë. Psalme pour cheffz de guerre infortunez.

*Usquequo , Domine , oblivisceris...*

**JUSQUES** à quand as estably  
 Seigneur, de me mettre en oubly? .

Est ce à jamais ? par combien d'aage  
Destourneras tu ton visage  
De moy, las d'angoisse remply ?

Jusques à quand sera mon cuer  
Veillant, conseillant, practiqueur,  
Et plein de soucy ordinaire ?  
Jusques à quand mon adversaire  
Sera il dessus moy vainqueur ?

Regarde moy, mon Dieu puissant,  
Respons à mon cuer gemissant,  
Et mes yeulx troublez illumine :  
Que mortel dormir ne domine  
Dessus moy quasy perissant.

Que celluy qui guerre me faict,  
Ne die point, je l'ay deffaict :  
Et que tous ceulx qui tant me troublent  
Le plaisir qu'il ont ne redoublent,  
Par me veoir tresbucher de faict.

En toy gist tout l'espoir de moy,  
Par ton secours, fais que l'esmoy  
De mon cuer, en plaisir se change :  
Lors à Dieu chanteray louenge  
Car de chanter j'auray dequoy.

## XIV.

## ARGUMENT.

Il dit que tout est plein d'infidèles et ethniques : décrit leur entendement corrompu : souhaite et predict leur ruine , et la délivrance du peuple de Dieu , par eulx devoré. Psalme contre les ennemys de Dieu , et de ceulx qui l'ayment.

*Dixit insipiens in corde suo....*

**LE** fol maling en son cueur dit et croit  
 Que Dieu n'est point et corrompt et renverse  
 Ses mœurs, sa vie, horribles faictz exerce :  
 Pas un tout seul ne faict rien bon ne droict,  
 Ny ne voudroit.

Dieu du hault ciel a regardé icy  
 Sur les humains, avecques diligence,  
 S'il en verroit quelqu'un d'intelligence  
 Qui d'invocquer la divine mercy  
 Fust en soucy.

Mais tout bien veu , a trouvé que chascun  
 A fourvoyé, tenant chemins damnables :  
 Ensemble tous sont faictz abominables :  
 Et n'est celluy qui face bien aucun ,  
 Non jusqu'à un.

N'ont ilz nul sens , tous ces pernicious ,  
 Qui font tout mal , et jamais ne se changent :  
 Qui comme pain mon povre peuple mangent ,

Et d'invocquer ne sont point sçavoir  
Le Dieu des cieulx ?

Certainement tous esbahiz seront,  
Que sur le champ ilz trembleront de craincte:  
Car l'Eternel, par sa faveur tressaincte,  
Tiendra pour ceulx qui droictz se trouveront,  
Et l'aymeront.

Ha malheureux vous vous estudiez  
A vous mocquer de l'intention bonne,  
Que l'immortel au pövre affligé donne,  
Pource qu'ilz sont sur luy tous appuyez  
Et en riez.

O qui et quand de Sion sortira,  
Pour Israel secours en sa souffrance ?  
Quand Dieu mettra son peuple à delivrance  
De joye adonc Israel jouyra,  
Jacob rira.

## XV.

## ARGUMENT.

Ce psalme chante de quelles mœurs doibvent estre ornez les vrayz  
citoyens des cieulx. Psalme propre pour inciter à bien vivre.

Domine, quis habitabit...

QUI est ce qui conversera  
O Seigneur, en ton tabernacle,

Et qui est celluy qui sera  
Si heureux que par grace aura  
Sur ton saint mont seur habitacle?

Ce sera celluy droictement  
Qui va rondement en besoingne ,  
Qui ne faict rien que justement ,  
Et dont la bouche ouvertement  
Verité en son cueur tesmoingne.

Qui par sa langue point ne faict  
Rapport , qui loz d'autrui efface :  
Qui à son prochain ne meffaict :  
Qui aussi ne souffre de faict ,  
Qu'opprobre à son voisin on face.

Ce sera l'homme contemnant  
Les vitieux , aussi qui prise  
Ceulx qui craignent le Dieu regnant :  
Ce sera l'homme bien tenant  
( Fust ce à son dam ) la foy promise.

Qui à usure n'entendra :  
Et qui si bien justice exerce ,  
Que le droict d'autrui ne vendra :  
Qui charier ainsi voudra ,  
Craindre ne fault que jamais verse.

## XVI.

## ARGUMENT.

Hymne tresexcellent, lequel David chante au Seigneur Dieu apres qu'il l'eust rendu paisible et victorieux sur Saul, et sur tous ses autres ennemys, prophetisant de Jesus Christ en la conclusion du psalme.

*Diligam te , Domine.*

**J**E t'aymeray en toute obeissance  
Tant que vivray, o mon Dieu ma puissance,  
Dieu c'est mon roch, mon rempart hault et seur,  
C'est ma rançon, c'est mon fort deffenseur.  
En luy seul gist ma fiance parfaicte,  
C'est mon pavois, mes armes, ma retraite:  
Quant je l'exalte et prie en ferme foy,  
Soudain rescoux des ennemis me voy.

Dangers de mort un jour m'environnerent,  
Et grans torrentz de malings m'estonnerent,  
J'estois bien pres du sepulchre venu  
Et des filletz de la mort prevenu:  
Ainsi pressé soudain j'invoque et prie  
Le Toutpuissant, hault à mon Dieu je crie:  
Mon cry au ciel jusqu'à luy penetra,  
Si que ma voix en son oreille entra.

Incontinent tremblerent les campagnes:  
Les fondementz des plus haultes montaignes

Tous esbranlez, s'esmeurent grandement :  
 Car il estoit courroucé ardament :  
 En ses naseaux luy monta la fumee,  
 Feu aspre yssoit de sa bouche allumee :  
 Si enflambé en son courage estoit,  
 Qu'ardentz charbons de toutes pars jectoit :

Baissa le ciel, de descendre print cure,  
 Ayant soubz piedz une brouee obscure :  
 Monté estoit sur Cherubin ~~mouvant~~,  
 Voloit ~~guindé sur~~ les aesles du vent.  
 Et se cachoit dedans les noires nues  
 Pour tabernacle autour de luy tendues :  
 Enfin rendit par sa grande clarté  
 Ce gros amas de nues escarté :

Gresle jectant et charbons vifz en terre,  
 Au ciel menoit l'Eternel grand tonnerre :  
 L'Altitonnant sa voix grosse hors meit,  
 Et gresle et feu sur la terre transmit,  
 Lança ses dards, rompit toutes leurs bandes,  
 Doubla l'esclair, leur donna frayeurs grandes,  
 A ta menace, et du fort vent pulsé  
 Par toy, Seigneur, en ce poinct courroucé,

Furent canaulx desnuez de leur onde,  
 Et descouvertz les fondemens du monde.  
 Sa main d'enhault icy bas me tendit,  
 Et hors des eaux sain et sauf me rendit.



Me recourut des puissans et faussaires  
( Et plus que moy renforcez ) adversaires :  
A mes dangers il preveut et prevint :  
Quand il fut temps , secours de Dieu me vint :

Me meit au large , et si fit entreprise  
De me garder , car il me favorise.  
Or m'a rendu selon mon equité,  
Et de mes mains selon la pureté.  
Car du Seigneur j'avois suivy la voye ,  
Ne revolté mon cuer de luy n'avoye :  
Ains tousjours eu devant l'œil tous ses dictz ,  
Sans rejecter un seul de ses edictz :

Si qu'envers luy entier en tout affaire  
Me suis monstré , me gardant de mal faire.  
Or m'a rendu selon mon equité,  
Et de mes mains selon la pureté.  
Certes Seigneur qui sçais telles mes œuvres ,  
Au bon tresbon , pur au pur te desœuvres ,  
Tu es entier à qui entier sera ,  
Et deffaillant à qui failly aura.

Les humbles vivre en ta garde tu laisses ,  
Et les sourcilz des braves tu rabaisses :  
Aussi mon Dieu ma lanterne allumas ,  
Et esclairé en tenebres tu m'as :  
Par toy donnay à travers la bataille.  
Mon Dieu devant je saultay la muraille ,

C'est l'Eternel qui entier est trouvé,  
Son parler est comme au feu esprouvé :

C'est un bouclier de forte resistance,  
Pour tous ceulx là qui ont en luy fiance.  
Mais qui est Dieu sinon le supernel ?  
Ou qui est fort si ce n'est l'Eternel ?  
De hardiesse et force il m'environne,  
Et seure voye à mes emprises donne :  
Mes piedz à ceulx de chevreulx faict egaulx,  
Pour monter lieux difficiles et haultz :

Ma main par luy aux armes est aprise,  
Si que du bras un arc d'acier je brise :  
De ton secours l'escu m'as apporté,  
Et m'a ta dextre au besoing supporté.  
Ta grand' bonté ou mon espoir mettoye,  
M'a faict plus grand encor que je n'estoye :  
Preparer vins mon chemin soubz mes pas,  
Dont mes tallons glissans ne furent pas.

Car ennemys sceu poursuyvre et atteindre,  
Et ne revins sans du tout les estaindre :  
Durer n'ont peu, tant bien le ay secoux,  
Ains à mes piedz tresbucherent de coups :  
Circuy m'as de belliqueuse force ,  
Ployant soubz moy qui m'envahir s'efforce,  
Tu me monstras le dos des ennemys,  
Et mes hayneux j'ay en ruyne mis :

Ilz ont crié, n'ont eu secours quelconques ,  
Mesmes à Dieu et ne les ouyt oncques :  
Comme la pouldre au vent les ay renduz  
Et comme fange en la place estenduz.  
Delivré m'as du mutin populaire,  
Et t'a pleu chef des nations me faire :  
Voyre le peuple , à moy peuple incongneu ,  
Soubz mon renom obeir m'est venu :

Maintz estrangers par servile contraincte  
M'ont faict honneur d'obeissance sainte:  
Maintz estrangers redoubtans mes effortz,  
Espouventez out tremblé en leurs fortz.  
Vive mon Dieu, à mon saulveur soit gloire,  
Exalté soit le Dieu de ma victoire,  
Qui m'a donné pouvoir de me venger ,  
Et qui soubz moy les peuples faict rengier :

Me garentit qu'ennemys ne me grevent,  
M'esleve hault sur tous ceulx qui s'eslevent  
Encontre moy , me delivrant à plein  
De l'homme ayant le cueur d'oultrage plein.  
Pourtant, mon Dieu, parmy les gens estranges  
Te beniray en chantant tes louenges.  
Ce Dieu , je dy , qui magnifiquement  
Saulva son roy, et qui uniquement  
David son oinct traicte en grande clemence :  
Traictant, de mesme , à jamais sa semence.

## XVII.

## ARGUMENT.

Il montre par le merveilleux ouvrage des cieulx combien Dieu est puissant : loue et exalte la loy divine , et en fin prie le Seigneur, qu'il le preserve de peché : à fin de luy estre agreable. Psalme pour faire contempler la puissance , et bonté de Dieu.

*Celi enarrant gloriam Dei...*

LES cieulx en chascun lieu ,  
La puissance de Dieu  
Racomptent aux humains :  
Ce grand entour espars ,  
Nonce de toutes pars  
L'ouvrage de ses mains.

Jour apres jour coulant  
Du Seigneur va parlant  
Par longue experience :  
La nuict suyvant la nuict  
Nous presche et nous instruit  
De sa grand' sapience.

Et n'y a nation ,  
Longue prolation ,  
Tant soit d'estranges lieux ,  
Qui n'oye bien le son  
La maniere et façon ,  
Du langage des cieulx.

Leur tour par tout s'estend ,  
Et leur propos s'entend  
Jusques au bout du monde :  
Dieu en eulx a posé  
Palais bien composé  
Au soleil clair et munde :

Dont il sort ainsi beau  
Comme un espoux nouveau  
De son paré pourpris :  
Semble un grand prince à veoir ,  
S'esgayant pour avoir  
D'une course le prix.

D'un bout des cieulx il part ,  
Et attainct l'autre part  
En un jour , tant est viste :  
Oultre plus , n'y a rien  
En ce val terrien ,  
Qui sa chaleur evite.

La tresentiere loy  
De Dieu souverain roy ,  
Vient l'ame restaurant.  
Son tesmoingnage seur ,  
Sapience en doulceur  
Monstre à l'humble ignorant.

D'iceluy roy des roys

Les mandemens sont droictz,  
Et joye au cuer assignent :  
Les commandemens saints  
De Dieu , sont purs et sains ,  
Et les yeulx illuminent.

L'obeissance à luy  
Est un tressainct appuy  
A perpetuité :  
Dieu ne faict jugement ,  
Qui veritablement ,  
Ne soit plein d'equité.

Ces choses sont encor  
Plus desirables qu'or .  
Fust ce fin or de touche :  
Et en un cuer sans fiel ,  
Sont plus douces que miel ,  
Ne pain de miel en bouche.

Qui servir te voudra ,  
Par ces pointz apprendra  
A ne se fourvoyer :  
Et en les observant ,  
En aura le servant ,  
Grand et riche loyer.

Mais ou se trouvera  
Qui ses faultes scaura

Numbrer penser ne dire ?  
 Las de tant de pechez  
 Qui me sont tous cachez ,  
 Purge moy , trescher Sire.

Aussi de grans forfaitz  
 Temerairement faictz  
 Soit ton serf relasché :  
 Qu'ilz ne regnent en moy :  
 Si seray hors d'esmoy ,  
 Et net de grand peché.

Ma bouche prononcer  
 Ne mon cueur rien penser  
 Ne puisse , qui ne plaise  
 A toy mon deffendeur ,  
 Saulveur , et amandeur  
 De ma vie mauvaise.

## XVIII.

## ARGUMENT.

Prophetie de Jesus Christ , en laquelle David chante d'entree , sa basse et honteuse dejection : puis l'exaltation et l'estendue de son royaume jusques aux fins de la terre , et la perpetuelle duree d'iceluy. Psalme propre pour chanter à la passion du redempteur.

*Deus meus , respice in me ; quare me dereliquisti ?*

**M**ON Dieu, mon Dieu pourquoy m'as tu laissé  
 Loing de secours , d'ennuy tant oppressé ,.

Et loing du cry que je t'ay adressé  
Et ma complaincte?

De jour mon Dieu, je t'invocque sans faincte  
Et toutesfoys ne respond ta voix sainte,  
De nuict aussi et n'ay dequoy estaincte  
Soit ma clameur.

Helas, tu es le saint et la treneur :  
Et d'Israel le resident bonheur,  
Là ou t'a pleu, de ton loz et honneur  
On chante et prise.

Noz peres ont leur fiance en toy mise,  
Leur confiance ilz ont sur toy assise :  
Et tu les as de captifz en franchise  
Tousjours boutez.

A toy crians, d'ennuy furent ostez  
Esperé ont en tes saintes bontez,  
Et ont receu sans estre reboutez,  
Ta grace prompte.

Mais møy je suis un ver qui rien ne monte,  
Et non plus homme, ains des hommes la honte:  
Et plus ne sers que de fable et de compte  
Au peuple bas.



Chascun qui veoit comme ainsi tu m'abbas,  
De moy se mocque, et y prend ses esbas:  
Me font la moue, et puis hault et puis bas,  
Hochent la teste.

Puis vont disans : Il s'appuye et s'arreste  
Du tout sur Dieu, et luy faict sa requeste:  
Donc il le sauve, et que secours luy preste,  
S'il l'ayme tant.

Si m'as tu mis hors du ventre pourtant,  
Causes d'esper tu me fuz apportant,  
Des que j'estois les mammelles tetant  
De ma nourrice.

Et qui plus est sortant de la matrice  
Me recueillit ta sainteté main tutrice,  
Et te monstras estre mon Dieu propice  
Des que fuz né.

Ne te tiens donc de moy si destourné:  
Car le peril m'a de pres adjourné:  
Et n'est aucun par qui me soit donné  
Secours ne grace.

Maint gros toreau m'environne et menace:  
Les gros toreaux de Bassan, terre grasse,  
Pour m'assiéger m'ont suyvy à la trace  
En me pressant.

Et tout ainsi qu'un lyon ravissant,  
Après la proye en fureur rugissant,  
Ilz ont ouvert dessus moy languissant  
Leur gueulle gloute.

Las ma vertu comme eau s'escoule toute,  
N'ay os qui n'ait la jointure dissoulte :  
Et comme cire en moy fond goutte à goutte,  
Mon cueur fasché.

D'humeur je suis comme tuile asseché:  
Mon palais est à ma langue attaché :  
Tu m'as faict pres d'estre au tombeau couché,  
Reduict en cendre.

Car circuy m'ont les chiens pour me prendre :  
La faulse troupe est venue m'offendre,  
Venue elle est me transpercer, et fendre  
Mes piedz et mains.

Compter je puis mes os du plus au moins :  
Ce que voyant les cruelz inhumains,  
Tout resjouiz me jectent regardz maintz,  
Avec risee.

Ja ma despouille entre eulx ont divisee:  
Entre eulx desja ma robbe deposee  
Ilz ont au sort hazardeux exposee  
A qui l'aura.

Seigneur, ta main donc ne s'esloingnera :  
Ains par pitié secours me donnera :  
Et s'il te plaist, elle se hastera,  
Mon Dieu, ma force.

Saulve de glaive, et de mortelle estorce  
Mon ame, hélas, que de perdre on s'efforce :  
Delivre la, que du chien ne soit morse,  
Chien enragé.

Du leonin gosier encouragé  
Delivre moy : respons à l'affligé  
Qui est par grans licornes assiegé  
Des cornes d'elles.

Si compteray à mes freres fideles  
Ton nom treshault : tes vertus immortelles  
Diray parmy les assemblees belles,  
Parlant ainsi :

Vous craignans Dieu confessez le sans si,  
Fîlz de Jacob exaltez sa mercy :  
Crains le tousjours toy d'Israel aussi  
La race entiere :

Car rebouté n'a l'humble en sa priere  
Ne destourné de luy sa face arriere :  
S'il a crié, sa bonté singuliere  
L'a exaulcé.

Ainsi ton loz par moy sera haulsé,  
En grande trouppes, et mon vœu ja dressé  
Rendray devant le bon peuple amassé,  
Qui te crainct, Sire.

Là mangeront les povres à suffire,  
Benira Dieu, qui Dieu crainct et desire :  
O vous ceulx là, sans fin, je le puis dire,  
Voz cueurs vivront.

Cela pensant tous se convertiront  
Les boutz du monde, et à Dieu serviront :  
Bref, toutes gens leurs genoux fleschiront  
En ta presence.

Car ilz sçauront qu'à la divine essence  
Seule, appartient regne et magnificence :  
Donc sur les gens seras par excellence  
Roy conquerant.

Gras et repeuz te viendront adorant :  
Voyre le maigre à la fosse courant :  
Et dont la vie est hors de restaurant,  
Te donra gloire.

Puis leurs enfans à te servir et croire  
S'enclineront : et en tout territoire,  
De filz en filz il sera faict memoire  
Du Toutpuissant.

Tousjours viendra quelcun d'entre eulx yssant,  
Lequel au peuple à l'advenir naissant,  
Ira par tout ta bonté annonçant  
Sur moy notoire.

## XIX.

## ARGUMENT.

Il chante les biens et la felicité qu'il a et d'une merveilleuse fiance promet que Dieu , duquel ce bien luy vient le traictera tous-jours de mesme.

*Dominus regit me , et nihil.....*

**M**ON Dieu me paist soubz sa puissance haulte,  
C'est mon berger , de rien je n'auray faulte.  
En tect bien seur, joignant les beaulx herbages ,  
Coucher me faict , me meine aux clairs rivages ,  
Traicte ma vie en douceur treshumaine ,  
Et pour son nom par droictz sentiers me meine :

Si seurement , que quand au val viendroye ,  
D'ombre de mort , rien de mal ne craindroye ,  
Car avec moy tu es à chascune heure :  
Puis ta houlette et conduite m'asseure.  
Tu enrichis de vivres necessaires  
Ma table , aux yeulx de tous mes adversaires :

Tu oings mon chef d'huiles et senteurs bonnes  
Et jusque aux bortz pleine tasse me donnes.

Voyre, et feras que ceste faveur tienne,  
 Tant que vivray compaignie me tienne,  
 Si que tousjours de faire ay esperance,  
 En la maison du Seigneur demourance.

## XX.

## ARGUMENT.

David fait ce psalme, pour dire quand on ameneroit l'arche ou habitoit la divinité dedans le temple que Salomon debvoit faire. Et est ledict psalme propre pour chanter à la consecration d'un nouveau temple.

*Domini est terra et plenitudo...*

LA terre au Seigneur appartient,  
 Tout ce qu'en sa rondeur contient,  
 Et ceulx qui habitent en elle :  
 Sur mer fondemens luy donna,  
 L'enrichit, et l'environna  
 De mainte riviere tresbelle.

Mais sa montaigne est un saint lieu,  
 Qui viendra donc au mont de Dieu,  
 Qui est ce qui là tiendra place?  
 L'homme de mains et cuer lavé,  
 En vanitez non eslevé,  
 Et qui n'a juré en fallace.

L'homme tel, Dieu le benira :  
 Dieu son sauveur le munira

De misericorde et clemence.

Telle est la generation

Cherchant, cherchant d'affection

Du Dieu de Jacob la presence.

Haulsez vos testes , grans portaulx ,

Huys eternalz , tenez vous haultz ,

Si entrera le roy de gloire.

Qui est ce roy tant glorieux ?

C'est le fort Dieu victorieux ,

Le plus fort qu'en guerre on peult croire.

Haulsez vos testes , grans portaulx ,

Huys eternalz , tenez vous haultz ,

Si entrera le roy de gloire.

Qui est ce roy tant glorieux ?

Le Dieu d'armes victorieux ,

C'est luy qui est le roy de gloire.

## XXI.

### ARGUMENT.

Icy l'homme pressé de ses pechez, et de la malice de ses ennemys ,  
prie le seigneur Dieu pour soy : et généralement pour tout le  
peuple.

*Ad te , Domine , levavi animam meam.*

A toy, mon Dieu, mon cueur monte,

En toy mon espoir ay mis :

Fais que je ne tombe à honte  
Au gré de mes ennemys.  
Honte n'auront voyrement  
Ceulx qui dessus toy s'appuyent,  
Mais bien ceulx qui durement  
Et sans cause les ennuyent.

Le chemin que tu nous dresses  
Fais moy congnoistre, Seigneur,  
De tes sentes et addresses  
Vueilles moy estre enseigneur.  
Achemine moy au cours  
De ta verité patente,  
Comme Dieu de mon secours  
Où j'ay chascun jour attente.

De tes bontez te recorde,  
Metz en memoire, et estends  
Ceste grand' misericorde,  
Dont usé as de tout temps.  
Oublie la mauvaistié  
De l'orde jeunesse mienne :  
De moy selon ta pitié,  
Par ta bonté te souviene.

Dieu est bon et veritable,  
L'a esté, et le sera,  
Parquoy en voye equitable  
Les pecheurs adressera.



Les humbles fera venir  
A vie juste et decete :  
Aux humbles fera tenir,  
L'Eternel sa droicte sente.

Bonté, seurté, souvenance,  
Ce sont de Dieu les sentiers,  
A ceulx qui sa convenance  
Gardent bien et vouluntiers.  
Helas Seigneur tout parfait,  
Pour l'amour de ton nom mesme  
Pardonne moy mon forfait :  
Car c'est un forfait extresme.

Quel homme c'est et vray dire  
Qui en Dieu son desir a,  
Du chemin qu'il doibt eslire  
L'Eternel l'advertira :  
A repos parmy ses biens  
Vivra son cuer en grand aage,  
Puis auront les enfans siens  
La terre pour heritage.

Dieu faict son secret paroistre  
A ceulx qui l'ont en honneur,  
Et leur monstre et faict congnoistre  
De son contract la teneur.  
Quant à moy yeulx, et espritz  
En tout temps, à Dieu je tourne :

Car mes piedz quant ilz son pris,  
Du filé tire, et destourne.

Jecte donc sur moy la veue,  
Prens de moy compassion,  
Personne suis despourveue,  
Seule et en affliction.

Ja mon cueur sens empirer  
Et augmenter ses destresses,  
Las vueille moy retirer  
De ces miennes grans oppresses :

Tourne à mon tourment ta face,  
Veoy ma peine et mon soucy  
Et tous mes pechez efface,  
Qui sont cause de cecy.  
Veoy mes ennemys qui sont  
Non seulement grosse bande,  
Mais qui sur moy, certes ont  
Hayne furieuse et grande.

Preserve de leur embusche  
Ma vie et delivre moy :  
Qu'à honte je ne tresbuche,  
Puis que j'ay espoir en toy.  
Que ma simple integrité  
(Comme à l'un des tiens) me serve  
Et de toute adversité  
Israel tire et conserve.

## XXII.

## ARGUMENT.

David puny par maladie pour son peché chante que heureux sont ceulx qui par leur coulpe ne tombent point en l'inconvenient ou il est : confesse son peché : Dieu luy pardonne : enhorté les maulvais à bien vivre , et les bons à se resjouyr. Psalme pour quiconque pense le mal qu'advient de son peché.

*Beati quorum remissæ sunt iniquitates.*

O bien heureux celluy, dont les commises  
Transgressions sont par grace remises :  
Duquel aussi les iniques pechez,  
Devant son Dieu sont couvertz et cachez.  
O combien plein de bonheur je repute  
L'homme à qui Dieu son peché point n'impute :  
Et en l'esprit duquel n'habite point  
D'hypocrisie, et de fraude un seul point.

Durant mon mal soit que vinse à me taire,  
Las de crier : soit que me priase à braire  
Et à gemir tout le jour sans cesser :  
Mes os n'ont faict que fondre et s'abaisser.  
Car jour et nuict ta main dure ay sentie :  
Par mon peché, sur moy appesantie :  
Si que l'humeur de moy ainsi traicté  
Sembloit du tout secheresse d'esté.

Mais mon peché je t'ay declairé, Sire,  
Caché ne l'ay : et n'ay sceu si tost dire,

Il fault à Dieu confesser mon meffaict,  
Que ta bonté vray pardon ne m'ayt faict.  
Pour ceste cause, à heure propre et bonne  
Te requerra toute sainte personne :  
Et quand de maulx un deluge courroit,  
D'icelle adonc approcher ne pourroit.

C'est toy qui quiers mon fort, et ma retraite  
C'est toy qui fais qu'ennuy mal ne me traicte :  
C'est toy par qui à tous coups m'est livré  
Dequoy chanter, par me veoir delivré.  
Viença chascun, je te veulx faire entendre  
Et te monstrar la voye où tu dois tendre,  
En ayant l'œil droict dessus toy planté,  
Pour t'adresser, comme expérimenté.

Ne sois semblable à cheval ny à mulle,  
Qui n'ont en eulx intelligence nulle.  
Pour les garder de mordre tu refrains  
Leurs dents et gueulle, avecques mors et freins.  
L'homme endurcy sera dompté de mesmes,  
Par maulx sans nombre, et par douleurs extresmes,  
Mais qui en Dieu mettra tout son appuy  
Par grand' douceur sera traicté de luy.

Or ayez donc de plaisir jouyssance,  
Et tous en Dieu prenez resjouyssance,  
Justes humains : menez joye orendroit  
Chascun de vous, qui avez le cueur droict.

## XXIII.

## ARGUMENT.

C'est un bel hymne , auquel le prophete invite d'entree à celebrer le Toutpuissant , puis chante que tout est plein de sa bonté , recite ses merveilles , admoneste les princes de ne se fier en leurs forces , et que Dieu assiste à ceux qui le reverent : puis invoque sa bonté.

*Exultate justi in Domino , rectos....*

**RESVEILLEZ** vous chascun fidele ,  
**Menez** en Dieu joye orendroit.  
**Louenge** est tresseante et belle  
**En** la bouche de l'homme droict.  
**Sur** la douce harpe  
**Pendue** en escharpe  
**Le Seigneur** louez :  
**De luz** , d'espinettes ,  
**Saintes** chansonnetes  
**A son nom** jouez.

**Chantez** de luy par melodie ,  
**Nouveau vers** , nouvelle chanson ,  
**Et que bien** on la psalmodie  
**A haulte voix** et plaisant son.  
**Car ce que Dieu** mande ,  
**Qu'il dit** , et commande ,  
**Est juste** et parfaict :  
**Tout ce qu'il** propose ,

Qu'il faict et dispose ,  
A fiance est faict.

Il ayme d'amour souveraine,  
Que droict regne et justice ait lieu :  
Quand tout est dict , la terre est pleine  
De la grande bonté de Dieu.

Dieu par sa parole  
Forma chascun pole ,  
Et ciel precieux :  
Du vent de sa bouche  
Feit ce qui attouche ,  
Et orne les cieulx.

Il a les grans eaux amassees,  
Et la mer comme en un vaisseau ,  
Aux abysmes les a mussees  
Comme un tresor en un monceau.

Que la terre toute  
Ce grand Dieu redoubte ,  
Qui fait tout de rien :  
Qu'il n'y ait personne  
Qui ne s'en estonne ,  
Au val terrien.

Car toute chose qu'il a dicte,  
A esté faicte promptement :  
L'obeissance aussi subite ,  
A esté que le mandement.

Le conseil, l'emprise  
Des gens, il debrise,  
Et met à l'envers :  
Vaines, et cassees  
Il rend les pensees  
Des peuples divers.

Mais la divine providence  
Son conseil sçait perpetuer,  
Ce que son cueur une foys pense  
Dure à jamais sans se muer.

O gent bien heuree  
Qui toute asseuree,  
Pour son Dieu le tient :  
Heureux le lignage  
Que Dieu en partage  
Choisit et retient.

Le Seigneur eternal regarde  
Icy bas du plus hault des cieulx,  
Dessus les humains il prend garde  
Et les veoit tous devant ses yeulx.

De son throsne stable,  
Paisible, equitable,  
Ses clairs yeulx aussi  
Jusqu'au fons visitent  
Tous ceulx qui habitent  
En ce monde icy.

Car luy seul, sans autre puissance  
Forma leurs cueurs telz qu'ilz les ont :  
C'est luy seul qui a congnoissance  
Quelles toutes leurs œuvres sont.

Nombre de gendarmes  
En assaulx, n'allarmes  
Ne saulvent le Roy :  
Bras ny hallebarde,  
L'homme fort ne garde  
De mortel desroy.

Celluy se trompe, qui cuyde estre  
Saulvé par cheval bon et fort :  
Ce n'est point par sa force adextre  
Que l'homme eschappe un dur effort.

Mais l'œil de Dieu veille  
Sur ceulx, à merveille,  
Qui de vouldté  
Craintifz le reverent :  
Qui aussi esperent  
En sa grand' bonté.

A fin que leur vie il delivre,  
Quand la mort les menacera :  
Et qu'il leur donne dequoy vivre,  
Au temps que famine sera.

Que doncques nostre ame,  
L'Eternel reclame,



S'attendant à luy :  
 Il est nostre adresse,  
 Nostre forteresse,  
 Pavoy et appuy.

Et par luy grand' resjouyssance  
 Dedans noz cueurs tousjours aurons,  
 Pourveu qu'en la haulte puissance  
 De son nom saint nous esperons.

Or ta bonté grande  
 Dessus nous s'expande,  
 Nostre Dieu, et roy,  
 Tout ainsi, qu'entente,  
 Espoir et attente  
 Nous avons en toy.

## XXIV.

## ARGUMENT.

Il s'esmerveille de la grande bonté de Dieu, laquelle est si espandue par tout, que mesmes les mauvais s'en sentent : puis chante que les esleuz la sentent singulierement sur tous, comme par benediction : et prie Dieu la continuer plus longuement, à ceulx qui le congnoissent, et le garder de la violence des mauvais, desquelz il predict aussi la ruyne.

*Dixit injustus, ut delinquat in semetipso...*

Du maling les faictz vicieux  
 Me disent, que devant ses yeulx  
 N'a point de Dieu la craincte :  
 Car tant se plaist en son erreur,

Que l'avoir en hayne et horreur

C'est bien force contraincte.

Son parler est nuisant et fin :

Doctrine va fuyant, à fin

De jamais bien n'en faire :

Songe en son lict meschanceté :

Au chemin tors est arrêté :

A nul mal n'est contraire.

O Seigneur ta benignité

Touche aux cieulx , et ta vérité

Dresse aux nues la teste.

Tes jugementz semblent haultz montz :

Un abysme tes actes bons ,

Tu gardes homme et beste.

O que tes graces nobles sont

Aux hommes qui confiance ont ,

En l'ombre de tes aesles ?

De tes biens saoules leurs desirs :

Et au fleuve de tes plaisirs ,

Pour boire les appelle.

Car source de vie en toy gist ,

Et ta clarté nous eslargist

Ce qu'avons de lumière.

Continue, o Dieu tout puissant ,

A tout cuer droict te congnoissant

Ta bonté costumière.

Que le pied de l'homme inhumain,  
 De moy n'approche, et que sa main  
 Ne m'esbranle ne greve.  
 C'est faict, les iniques cherront,  
 Et repoulez, treshucheront,  
 Sans qu'un d'eulx se releve.

## XXVI.

## ARGUMENT.

A fin que les bons ne s'esbahissent de veoir prosperer les maulvais,  
 David chante que toutes choses viendront à soubhait à ceulx qui  
 ayment et craignent Dieu : et que ceulx qui n'en font conte  
 (combien qu'ilz semblent florir pour quelque temps) seront en-  
 fin desracinez. Psalme pour consoler les povres vivans.

*Noli emulari in malignantibus.*

NE sois fasché si durant ceste vie  
 Souvent tu veois prosperer les meschans,  
 Et des malings aux biens ne porte envie :  
 Car en ruyne à la fin treshuchans,  
 Seront faulchez comme foin , en peu d'heure,  
 Et secheront comme l'herbe des champs.

En Dieu te fie , à bien faire labeure ,  
 La terre auras pour habitation :  
 Et jouyras de rente vraye et seure,  
 En Dieu feras ta delectation :  
 Et des soubhaitz que ton cueur voudra faire,  
 Te donnera pleine fruiction.

Remetz en Dieu, et toy, et ton affaire,  
En luy te fie, et il accomplira  
Ce que tu veulx accomplir et parfaire :  
Ta preudhommie en veue il produira  
Comme le jour, si que ta vie bonne,  
Comme un midy par tout resplendira.

Laisse Dieu faire, atten le, et ne donne  
Soucy aucun, regret ne desplaisir,  
Du prosperant, qui à fraude s'addonne.  
Si dueil en as, vueilles t'en dessaisir,  
Et de te joindre à eulx n'aye courage,  
Pour faire mal, et suyvre leur desir :

Car il cherra sur les malings orage :  
Mais ceulx qui Dieu attendront constamment,  
Possederont la terre en heritage.  
Le faulx fauldra si tost et tellement,  
Que quand sa place iras chercher et querre,  
N'y trouveras la trace seulement.

Mais les benigns heriteront la terre,  
Et y auront, sans moleste d'autruy,  
Tout le plaisir que l'homme sçauroit querre.  
Il est certain que tout mal et ennuy,  
L'homme pervers au bien vivant machine,  
Et par fureur grince les dentz sur luy.

Mais cependant la majesté divine

Rit du meschant : car de ses yeulx ouvers  
Veoit bien venir le jour de sa ruyne.  
Tirer leur glaive on verra les pervers,  
Et bander l'arc, pour l'humble et povre batre  
Et pour les bons ruer mortz à l'envers.

Mais leur couteau sera pour les combatre,  
Et percera leur cueur tant soit il cault,  
Verront leur arc, aussi rompre et abbatre :  
Certes le peu de l'homme juste vault  
Mille foys mieulx que la riche abondance  
D'un mal vivant, tant soit eslevé hault.

Car du meschant, le bras et la puissance  
Seront rompuz : mais le Dieu supernel  
Sera des bons tousjours la soustenance.  
Il veoit, et sçait, par un soing paternel,  
Les jours de ceulx qui ont vie innocente :  
Et d'iceulx est l'heritage eternal.

Point ne seront frustrez de leur attente,  
Au maulvais temps : et si seront saoulez,  
Aux plus longs jours de famine dolente.  
Mais les malings periront desolez :  
Et n'aymans Dieu s'en iront en fumee,  
Ou deviendront comme gresse, escoulez.

Leur main sera d'emprunter affamee,  
Sans pouvoir rendre : et les justes auront

Dequoy monstrez charité enflammee.  
Car les benitz de Dieu possederont  
Finablement terre pleine de gresse :  
Et les maudictz en povreté cherront.

Dieu tous les pas du vertueux adresse,  
Et au chemin qu'il veult suyvre et tenir,  
Donne faveur, et l'unist et le dresse.  
Si de tomber ne se peult contenir,  
D'estre froissé ne luy fault avoir craincte :  
Car Dieu viendra la main luy soustenir.

J'ay esté jeune et vieillesse ay attaincte,  
Et n'ay point veu le juste abandonner,  
Ne ses enfans mandier par contraincte.  
Ains chascun jour, ne faire que donner,  
Prester, nourrir : et si voit on sa race  
Accroistre en heur, et en bien foysonner.

Fuy donc le mal, suy le bien à la trace,  
Et de durer à perpetuité,  
Le Seigneur Dieu te donnera la grace.  
Car il ne perd, tant il ayme equité,  
Nul de ses bons : ilz ont garde eternelle :  
Mais il destruiet les filz d'iniquité.

Les bien vivans en joye supernelle  
Possederont la terre qui produit,

Et à jamais habiteront en elle.  
Du bien vivant la bouche rien n'instruit,  
Que sapience, et sa langue n'expose  
Rien qui ne soit tresjuste et plein de fruict.

Car en son cueur la loy de Dieu repose,  
Parquoy son pied ne sera point glissant,  
Quelque chemin que tirer il propose.  
Il est bien vray que l'inique puissant  
Le juste espie : et pour à mort le mettre,  
Par tout le quiert comme un loup ravissant.

Mais en sa main Dieu ne voudra permettre,  
Qu'il soit soumis de le veoir condamner  
Quant à justice, il se viendra submettre.  
Dieu donc atten, vueille en luy cheminer :  
Hault te mettra sus la terre feconde,  
Et les malings verras exterminer.

J'ay veu l'inique enflé et crainct au monde  
Qui s'estendant grand et hault verdissoit  
Comme un laurier qui en rameaux abonde :  
Puis repassant par où il florissoit,  
N'y estoit plus, et le cherchay à force :  
Mais ne le sceu trouver en lieu qui soit.

Garde de nuyre, à veoir le droict t'efforce ?  
Car l'homme tel en fin pour son loyer

Aura repos, loing d'ennuy et divorce.  
 Mais tous fauldront les promptz à fourvoyer :  
 Et des nuysans tout le dernier salaire  
 Sera, que Dieu les viendra fouldroyer :

Que diray plus ? Dieu est le salulaire  
 Des bien vivans : c'est celluy qui sera  
 Tousjours leur force au temps dur et contraire.  
 Les secourant, il les delivrera :  
 Les delivrant, garde il en voudra faire,  
 Pource qu'en luy chascun d'eulx espoir a.

## XXVII.

## ARGUMENT.

David ayant la peste, ou quelque'autre ulcere en la cuisse, se plaint fort à Dieu, de la vehemence de son mal, du deffault de ses amys, de la cruauté de ses ennemys, et implore l'ayde de Dieu. Psalme propre pour tous povres malades.

*Domine, ne in furore tuo arguas me,*

LAS, en ta fureur aigue  
 Ne m'argue,  
 De mon faict, Dieu toutpuissant :  
 Ton ardeur un peu retire :  
 N'en ton rîre  
 Ne me puniz languissant.

Car tes flesches descochees



Sont fichees  
Bien fort en moy, sans mentir,  
Et as voulu dont j'endure,  
Ta main dure  
Dessus moy appesantir.

Je n'ay sur moy chair ne veine  
Qui soit saine,  
Par l'ire enquoy je t'ay mis :  
Mes os n'ont de repos ferme,  
Jour ne terme,  
Par les maulx que j'ay commis.

Car les peines de mes faultes  
Sont si haultes  
Qu'elles surmontent mon chef :  
Ce m'est un faix importable,  
Qui m'accable,  
Tant croist sur moy ce meschef.

Mes cicatrices puantes  
Son fluantes  
De sang de corruption :  
Las, par ma folle sottie  
M'est sortie  
Toute ceste infection :

Tant me faict mon mal la guerre,  
Que vers terre

Suis courbé totalement :  
Avec triste et noire mine  
Je chemine  
Tout en pleurs journellement.

Car mes cuisses, et mes aynes  
Sont ja pleines  
Du mal dont suis tourmenté :  
Tellement qu'en ma chair toute  
Ny a goutte  
D'apparence de santé.

Je qui souloye estre habile,  
Suis debile,  
Cassé de corps, piedz, et mains.  
Si que de la douleur forte  
Qu'au cuer porte,  
Je jecte cris inhumains.

Or tout ce que je desire,  
Trescher Sire,  
Tu le veois, clair et ouvert :  
Le souspir de ma pensee  
Transpercee,  
Ne t'est caché ne couvert.

Le cuer me bat à oultrance,  
Ma puissance

M'a delaissé tout perclus :  
Et de mes yeulx la lumiere  
    Coustumiere,  
Voyre mes yeulx, je n'ay plus.

Les plus grans amys que j'aye,  
    De ma playe,  
Sont vis à vis, sans grand soing,  
Et horsmis toutes reproches,  
    Mes plus proches  
La regardent de bien loing.

Ceulx qui à ma mort s'attendent  
    Leurs laqz tendent :  
D'autres voulans me grever  
Mille maulx de moy recensent :  
    Et ne pensent  
Que fraudes pour m'achever.

Et je, comme n'oyant goutte,  
    Les escoute :  
Leur cueur ont beau descouvrir :  
Je suis là, comme une souche,  
    Sans ma bouche  
Non plus qu'un muet, ouvrir.

Je suis devenu, en somme,  
    Comme un homme

Du tout sourd, et qui n'oït point,  
Et qui n'a quand on le picque,  
De replique  
Dedans sa bouche un seul poinct.

Mais avecques esperance,  
L'assurance  
De ton bon secours j'attendz.  
Et ainsi mon Dieu, mon pere,  
Que j'espere,  
Tu me respondras à temps.

Je le dy, et si t'en prie,  
Qu'on ne rie  
De mon malheureux esmoy :  
Car des qu'un peu mon pied glisse,  
Leur malice  
S'esjouyt du mal de moy.

Vien done, car je suis en voye,  
Qu'on me voye  
Clocher trop honteusement :  
Pource que la grand' destresse  
Qui m'opresse,  
Me poursuyt incessamment.

Las à part moy, avec honte  
Je racompte,

Mon trop inique forfait:  
Je resve, je me tourmente,  
Je lamente,  
Pour le peché que j'ay fait.

Et tandis mes adversaires,  
Et contraires,  
Sont vifz et fortifiez:  
Ceulx qui m'ont sans cause aucune  
En rancune,  
Sont creüz et multipliez.

Tous encontre moy se bendent,  
Et me rendent  
Pour le bien l'iniquité.  
Et de leur haine la source,  
Ce fut pource  
Que je suyvoye equité.

Seigneur Dieu, ne m'abandonne,  
Moy, personne  
Dechassée d'un chascun:  
Loing de moy la grace tienne  
Ne se tienne,  
D'ailleurs n'ay espoir aucun.

Vien et approche toy doncques,  
Vien si oncques

De tes enfans te chalut :  
 De me secourir te haste ,  
 Je me gaste ,  
 Seigneur Dieu de mon salut.

## XXVIII.

## ARGUMENT.

Il prie estre delivré de ceulx qui avoient conjuré avec Absalon , à fin qu'il puisse à bon escient publier les louenges de Dieu , en la sainte congregation.

Deus , Deus meus , ad te...

REVENGE moy , pren la querelle  
 De moy , Seigneur , par ta mercy ,  
 Contre la gent faulse et cruelle :  
 De l'homme remply de cautelle,  
 Et en sa malice endurcy  
 Delivre moy aussi.

Las mon Dieu tu es ma puissance ,  
 Pourquoi t'enfuys me reboutant ?  
 Pourquoi permetz qu'en desplaisance  
 Je chemine , soubz la nuyssance  
 De mon adversaire qui tant  
 Me va persecutant ?

A ce coup ta lumiere luyse ,  
 Et ta foy veritable tien.

Chascune d'elles me conduise  
 En ton saint mont, et m'introduise  
 Jusques au tabernacle tien,  
 Avec humble maintien.

Là dedans prendray hardiesse  
 D'aller, de Dieu jusqu'à l'autel,  
 Au Dieu de ma joye et liesse,  
 Et sur la harpe chanteresse,  
 Confesseray qu'il n'est Dieu tel  
 Que toy Dieu immortel.

Mon cueur pourqnoy t'esbahis ores?  
 Pourquoi te debatz devant moy?  
 Atten le Dieu que tu adores:  
 Car graces luy rendray encores,  
 Dont il m'aura mis hors d'esmoy,  
 Comme mon Dieu et roy.

## XXIX.

## A R G U M E N T.

C'est le chant nuptial de Jesus Christ et de son eglise, soubz la figure de Salomon et de sa principale femme, fille de Pharaon.

*Eructavit cor meum verbum bonum...*

**P**ROPOS exquis fault que de mon cueur sorte,  
 Car du roy veulx dire chanson de sorte  
 Qu'à ceste foyz ma langue mieulx dira,

Qu'un scribe prompt de plume n'escrira.  
Le mieulx formé tu es d'humaine race :  
En ton parler gist merveilleuse grace :  
Parquoy Dieu faict que toute nation  
Sans fin te loue en benediction.

O le plus fort que rencontrer on puisse,  
Accoustre et ceins sur ta robuste cuisse  
Ton glaive aigu, qui est la resplendeur  
Et l'ornement de royalle grandeur.  
Entre en ton char, triumphe à la bonne heure  
En grand honneur, puis qu'avec toy demeure  
Verité, foy, justice, et cueur humain :  
Veoir te fera de grans choses ta main.

Tes dards luyans, et tes sagettes belles  
Poignantes sont : les cueurs à toy rebelles  
Seront au vif d'icelles transpercez,  
Et dessoubz toy les peuples renversez.  
O divin roy, ton throsne venerable  
C'est un hault throsne, à jamais perdurable :  
Le sceptre aussi de ton regne puissant,  
C'est d'equité le sceptre florissant.

Iniquité tu hays, aymant justice,  
Pour ces raisons Dieu ton Seigneur propice,  
Sur tes confors t'ayant le plus à gré,  
D'huile de joye odorant t'a sacré.



De tes'habitz les plys ne sentent qu'ambre,  
Et musc et myrrhe, en allant de ta chambre  
Hors ton palais d'yvoire hault et fier,  
Là ou chascun te vient gratifier.

Avec toy sont filles de roy bien nees,  
De tes presens moult precieux ornees,  
Et la nouvelle espouse à ton costé  
Qui d'or d'Ophir couronne sa beauté :  
Escoute fille en beauté nempareille,  
Enten à moy et me preste l'oreille :  
Il te convient ton peuple familier  
Et la maison de ton pere oublier.

Car nostre roy, nostre souverain sire  
Moult ardamment ta grand' beauté desire :  
Doresnavant ton seigneur il sera,  
Et de toy humble obeissance aura.  
Peuple de Tyr, peuple plein de richesses,  
D'honneur et dons te ferons grans largesses,  
Ce ne sera de la fille du roy,  
Soubz manteau d'or, sinon tout noble arroy.

D'habitz brodez richement attournee,  
Elle sera devers le roy miennee,  
Avec le train des vierges, la suyvens,  
Et de ses plus prochaines, la servans :  
Pleines de joye, et d'ennuy exemptees,

Au roy seront ensemble presentees :  
Elles et toy, en triumphe et bonheur,  
L'irez trouver en son palais d'honneur.

Ne plains donc point de laisser mere et pere :  
Car en lieu d'eulx mariage prospere  
Te produira beaulx et nobles enfantz,  
Que tu feras par tout roys triumpphantz.  
Quant est de moy, à ton nom et ta gloire  
Fera y escriptz d'eternelle memoire,  
Et par lesquelz les gens à l'advenir,  
Sans fin voudront te chanter et benir.

## XXX.

## ARGUMENT.

Les bons chantent icy, quelle fiance et seureté ilz ont en tous perilz,  
ayant Dieu pour leur garde.

*Deus noster refugium et virtus...*

**D**ES qu'adversité nous offense,  
Dieu nous est appuy et deffense,  
Au besoing l'avons esprouvé,  
Et grans secours en luy trouvé.  
Dont plus n'aurons craincte ne doute,  
Et deust trembler la terre toute,  
Et les montaignes abysmer  
Au milieu de la haulte mer :

Voyre deussent les eaux profondes  
Bruyre, escumer, enfler leurs undes,  
Et par leur superbe pouvoir  
Rochers et montaignes mouvoir.  
Au temps de tourmente si fiere,  
Les ruisseaux de nostre riviere  
Resjouyront la grand' cité,  
Lieu tressainct de la deité.

Il est certain qu'au milieu d'elle,  
Dieu faict sa demeure eternelle :  
Rien esbranler ne la pourra,  
Car Dieu prompt secours luy donra :  
Troupes de gens sur nous coururent,  
Meuz contre nous royaumes furent,  
Du bruict des voix tout l'air fendoit,  
Et soubz eulx la terre fendoit.

Mais pour nous, en ces durs alarmes  
A esté le grand Dieu des armes,  
Le Dieu de Jacob : c'est un fort,  
Pour nous encontre tout effort.  
Venez, contemplez en vousmesmes  
Du Seigneur les actes supresmes,  
En ces lieux terrestres voyez,  
Comment il les a nettoyez.

Il a estainct cruelle guerre  
Par tout jusqu'aux fins de la terre,

Brisé lances, rompu les arcs ,  
 Et par feu les chariotz ars.  
 Cessez, dit il, et congnoissance  
 Ayez de ma haulte puissance :  
 Dieu suis, j'ay exaltation :  
 Sur toute terre et nation.

Conclusion, le Dieu des armes  
 Des nostres est en tous alarmes :  
 Le Dieu de Jacob c'est un fort,  
 Pous nous encontre tout effort.

## XXXI.

## ARGUMENT.

Il prophetise comment Dieu debvoit appeler à soy toutes nations par l'evangile, et ne demande aux siens pour tous sacrifices, sinon confession et predication de sa bonté, detestant ceulx qui se vantent d'observer la religion, sans que leur cueur soit touché de zele, ne d'amour en luy.

*Dens deorum dominus locutus est....*

LE Dieu, le fort, l'eternel parlera,  
 Et hault et clair la terre appellera,  
 De l'Orient jusques à l'Occident :  
 Devers Sion Dieu clair et evident  
 Apparoistra, orné de beauté toute :  
 Nostre grand Dien viendra, n'en faictes doubte :

Ayant un feu deuant devant luy ,  
D'un vehement tourbillon circuy ,  
Lors huchera et terre, et ciel luisant ,  
Pour juger là tout son peuple, en disant :  
Assemblez moy mes saintz qui par fiance  
Sacrifians ont prins mon alliance :

( Et vous les cieulx , direz en tout endroit  
Son jugement , car Dieu est juge droict )  
Enten mon peuple, et à toy parleray :  
Ton Dieu je suis, rien ne te celeray.  
Par moy reprins ne seras des offrandes  
Qu'en sacrifice ay voulu que me rendes :

Je n'ay besoing prendre en nulle saison  
Bouc de tes parcs, ne beufz de ta maison :  
Tous animaulx des boys de mes biens sont,  
Mille troupeaulx en mille montz sont miens :  
Miens je congnoy les oyseaulx des montaignes,  
Et Seigneur suis du bestail des campagnes :

Si j'avois faim , je ne t'en dirois rien ,  
Car à moy est le monde, et tout son bien.  
Suis je mangeur de chair de gros toreaux ?  
Ou , boy je sang de boucz ou de chevreaux ?  
A l'Eternel louenge sacrifie,  
Au souverain rendz tes vœux, et t'y fie :

Invocque moy, quand oppressé seras,  
Lors t'aideray, puis honneur m'en feras.  
Aussi dira l'Eternel au meschant :  
Pourquoy vas tu mes edictz tant preschant,  
Et pren ma loy en ta bouche maline,  
Veu que tu as en hayne discipline:

Et que mes dictz jectes et ne reçois?  
Si un larron d'aventure apperçois,  
Avec luy cours : car autant que luy vaulx,  
T'accompaignant de paillardz et ribaulx :  
Ta bouche metz à mal et mesdisances,  
Ta langue brasse et fraudes, et nuysances.

Causant assis, pour ton prochain blasmer  
Et pour ton frere ou cousin diffamer :  
Tu fais ces mauulx et ce pendant que riens  
Je ne t'en dy, tu m'estimes et tiens  
Semblable à toy : mais, quoy que tard le face,  
T'en reprendray quelque jour à ta face.

Or entendez cela, je vous supply,  
Vous qui mettez l'Eternel en oubly,  
Que sans secours ne soyez tous deffaictz :  
Sacrifiant louenge, honneur me fais,  
Dit le Seigneur, et qui tient ceste voye,  
Doubter ne fault que mon salut ne voye.

## XXXII.

## A R G U M E N T.

Après la mort d'Urie, David, congnoissant son peché, en demande pardon à Dieu, et qu'il luy envoie son esperit, pour le garder de plus pecher : s'offre à instruire les autres, et prie pour Hierusalem, qui est la vraye Eglise. Psalme propre pour quiconque se sent grièvement avoir offensé Dieu.

*Miserere mei, Deus, secundum magnam  
misericordiam tuam.*

MISERICORDE au povre vicieux,  
Dieu tout puissant, selon ta grand' clemence,  
Use à ce coup de ta bonté immense,  
Pour effacer mon faict pernicieux.  
Lave moy, Sire, et relave bien fort,  
De ma commise iniquité maulvaise :  
Et du peché, qui m'a rendu si ord,  
Me nettoyer d'eau de grace te plaise.

Car de regret mon cueur vit en esmoy,  
Congnoissant, las, ma grand' faulte presente :  
Et qui pis est, mon peché se presente  
Incessamment noir et laid devant moy.  
En ta presence à toy seul j'ay forfaict,  
Si qu'en donnant arrest pour me deffaire  
Jugé seras d'avoir justement faict,  
Et vaincras ceulx qui diront du contraire.

Helas, je sçay et si l'ay toujours sceu,

Qu'iniquité print avec moy naissance :  
J'ay d'autre part certaine congnoissance,  
Qu'avec peché ma mere m'a conceu.  
Je sçay aussi que tu aymes de faict  
Vraye equité dedans la conscience :  
Ce que n'ay eu, moy à qui tu as faict  
Veoir les şecretz de ta grand' sapience.

D'ysope donc , par toy purgé seray :  
Lors me verray plus net que chose nulle :  
Tu laveras ma trop noire macule :  
Lors en blancheur la neige passeray.  
Tu me feras joye et liesse ouyr,  
Me revelant ma grace interinee :  
Lors sentiray croistre et se resjouyr  
Mes os , ma force, et vertu declinee.

Tu as eu l'œil assez sur mes forfaitz :  
Destourne d'eulx ta courroucee face,  
Et te supply , non seulement efface  
Ce mien peché, mais tous ceulx que j'ay faictz.  
O Createur , te plaise en moy creer  
Un cueur tout pur, une vie nouvelle :  
Et pour encor te pouvoir agreer ,  
Le vray esprit dedans moy renouvelle:

De ton regard je ne sois recullé :  
Et te supply , pour finir mon martyre,



Ton saint esprit de mon cuer ne retire,  
Quand tu l'auras en moy renouvelé.  
Redonne moy la liesse que prit  
En ton salut mon cuer jadis infirme :  
Et ne m'ostant ce libre et franc esprit,  
En icelluy pour jamais me confirme.

Lors seulement ne suyvray tes sentiers,  
Mais les feray aux iniques apprendre :  
Si que pecheurs à toy se viendront rendre,  
Et se voudront convertir volontiers.  
O Dieu, o Dieu de ma salvation,  
Delivre moy de ce mien sanglant vice :  
Et lors ma bouche en exultation  
Chantera hault ta bonté et justice.

Ha, Seigneur Dieu, ouvre mes levres donc :  
Rien bon n'en sort quand moymesme les ouvre :  
Mais si ta main, pour les ouvrir, y ouvre,  
J'annonceray tes louenges adonc.  
Si tu voulois sacrifice mortel  
De boucz et beufz, et conte tu en fisse,  
Je l'eusse offert, mais en temple n'autel,  
Ne te sont point plaisans telz sacrifices.

Le sacrifice agreable et bien pris  
De l'Eternel, c'est une ame dolente :  
Un cuer soumis, une ame penitente :

Ceulx là Seigneur ne te sont à mespris :  
 Traicte Sion en ta benignité,  
 O Seigneur Dieu , et par tout fortifie  
 Hierusalem ta treshumble cité,  
 Ses murs aussi en bref temps edifie.

Adonc auràs des cueurs bien disposez  
 Oblations telles que tu demandes :  
 Adonc les beufz , ainsi que tu commandes ,  
 Sur ton autel seront mis et posez.

## XXXIII.

## ARGUMENT.

Il prie que le regne de Dieu advienne par Jesus Christ : prophetisant l'estendue , l'equité , felicité et longue duree d'iceluy regne , le tout soubz la figure de celluy de Salomon.

*Deus , judicium tuum regi da.*

**T**ES jugementz , Dieu veritable ,  
 Baille au roy pour regner ,  
 Vueille ta justice equitable  
 Au filz du roy donner.  
 Il tiendra ton peuple en justice ,  
 Chassant iniquité :  
 A tes povres sera propice ,  
 Leur gardant equité.

Les peuples verront aux montaignes ,

La paix croistre et meurir,  
Et par costaux et par campagnes  
La justice fleurir.  
Ceux du peuple estant en destresse,  
L'aurent pour deffenseur,  
Les povres gardera d'oppreſse,  
Reboutant l'oppreſſeur.

Aussi un chacun et chascune,  
O roy, t'honnorera,  
Sans fin, tant que soleil et lune  
Au monde esclairera.  
Il vient comme pluye agreable  
Tombant sur prez faulchez,  
Et comme rousee amyable  
Sur les terroirs sechez.

Luy regnant, floriront par voye  
Les bons et gracieux,  
Et longue paix, tant qu'on ne voye  
De lune plus aux cieulx.  
De l'une mer large et profonde  
Jusques à l'autre mer,  
D'Eufrates, jusqu'au bout du monde,  
Roy se fera nommer.

Ethiopes viendront grand' erre  
S'incliner devant luy.

Ses hayneux baiseron la terre,  
A l'honneur d'icelluy.  
Rois d'isles, et de la mer creuse,  
Viendront à luy presens,  
Et roys d'Arabie l'heureuse,  
Pour luy faire presens.

Tous autres roys viendront sans doubte  
A luy s'humilier,  
Et le voudra nation toute  
Servir et supplier.  
Car delivrance il donra bonne  
Au povre à luy plorant,  
Et au chetif, qui n'a personne  
Qui luy soit secourant.

Aux calamiteux et plorables,  
Sera doulx et piteux :  
Saulvant les vies miserables  
Des povres souffreteux :  
Les gardera de violence,  
Et dol pernicious :  
Ayant leur sang par sa clemence,  
Moult cher et precieux.

Chascun vivra, l'or Arabique  
A tous departira,  
Dont, sans fin, roy tant magnifique  
Par tout on benira :

De peu de grains, force blé somme,  
Les espics chascun an  
Sur les montz bruyront en l'air, comme  
Les arbres de Lyban.

Florira la tourbe civile  
De bourgeois et marchans,  
Multiplians dedans la ville  
Comme herbe par les champs.  
Sans fin bruyra le nom et gloire  
De ce roy nompareil,  
De son renom sera memoire  
Tant qu'y aura soleil.

Toutes nations asseurees  
Soubz roy tant valeureux,  
S'en iront vantant bien heurees,  
Et le diront heureux.  
Dieu, le Dieu des Israelites,  
Qui sans secours d'aucun  
Faict des merveilles non petites,  
Soit loué de chascun.

De sa gloire tresaccomplie  
Soit loué le renom,  
Soit toute la terre remplie  
Du hault loz de son nom.

## XXXIV.

## A R G U M E N T.

Il se complaint de la calamité advenue en Hierusalem par Antiochus , contre lequel il demande aussi l'ayde de Dieu.

*Deus, venerunt gentes in hereditatem...*

LES gens entrez sont en ton heritage ,  
Ilz ont pollü, Seigneur , par leur outrage  
Ton temple saint, Hierusalem destruite,  
Si qu'en monceau de pierre l'ont reduite.  
Ilz ont baillé les corps  
De tes serviteurs morts  
Aux corbeaux pour les paistre :  
La chair des bien vivans  
Aux animaulx suyvens  
Boys , et plaine champestre.

Entour la ville ou fut ce dur esclandre,  
Las , on a veu le sang d'iceulx espandre  
Ainsi comme eau jectee à l'aventure,  
Sans que vivant leur donnast sepulture.  
Ceulx qui noz voisins sont ,  
En opprobre nous ont ,  
Nous mocquent , nous despitent ?  
Ores sommes blasmez  
Et par ceulx diffamez  
Qui entour nous habitent.

Helas , Seigneur , jusques à quand sera ce ?  
Nous tiendras tu pour jamais hors de grace ?  
Ton ire ainsi embrasé , ardra elle ,  
Comme une grand' flamme perpetuelle :

Tes indignations  
Espan sur nations  
Qui n'ont ta congnoissance :  
Ce mal viendroit appoinct  
Aux royaumes qui point  
N'invocquent ta puissance.

Car ceulx là ont toute presque estaincte  
Du bon Jacob la posterité sainte ,  
Et en desert totalement tournee  
La demeureance à luy par toy donnee.

Las ne nous ramentoy  
Les vieux maulx contre toy  
Perpetrez à grans sommes :  
Haste toy , vienne avant  
Ta bonté nous saulvant ,  
Car moult affligez sommes.

Assiste nous , nostre Dieu secourable ,  
Pour l'honneur hault de ton nom venerable :  
Delivre nous , sois piteux et paisible ,  
En noz pechez , par ta gloire indicible :  
Qu'on ne die au milieu  
Des gens , ou est leur Dieu ?

Ains punis leurs offenses,  
 Vueille de toutes partz  
 Des tiens le sang espars  
 Venger en noz presences.

Des prisonniers le gémissement vienne  
 Jusques au ciel, en la presence tienne :  
 Les condamnez, et ceulx qui ja se meurent,  
 Fais que vivans par ton pouvoir demeurent.  
 A noz voisins aussi  
 En leur sein endurcy,  
 Sept foys vueille leur rendre  
 Le blasme et deshonneur,  
 Que contre toy, Seigneur,  
 Ont osé entreprendre.

Et nous alors ton vray peuple et tes hommes  
 Et qui troupeau de ta pasture sommes,  
 Te chanterons par siecles innombrables,  
 De filz en filz preschans tes faictz louables.

## XXXV.

David requiert à Dieu, premierement qu'il le face vivre sans péché : secondement qu'il l'assure de ses ennemys, luy donnant vie heureuse : puis racompte la puissance et bonté de Dieu ja manifeste, et qu'il doibt encores manifester à luy et aux autres.

*Inclina, Domine, aurem tuam....*

**M**ON Dieu, preste moy l'oreille,



Par ta bonté nompareille,  
Respons moy : car plus n'en puis,  
Tant povre et affligé suis.  
Garde, je te pry, ma vie,  
Car de bien faire ay envie:  
Mon Dieu, garde ton servant,  
En l'espoir de toy vivant.

Las, de faire te recorde  
Faveur et misericorde  
A moy, qui tant humblement  
T'invocque journellement.  
Et donne liesse à l'ame  
Du serf qui Seigneur te clame,  
Car mon cuer, o Dieu des Dieux,  
J'esleve à toy jusqu'aux cieulx.

A toy mon cuer se transporte,  
Car tu es de bonne sorte,  
Et à ceulx plein de secours,  
Qui à toy vont à recours.  
Doncques la priere mienne  
A tes oreilles parvienne :  
Enten, car il est saison,  
La voix de mon oraison.

Des qu'angoisse me tourmente,  
A toy je crie et lamente,

Pource qu'à ma triste voix  
Tu respons souventesfoys:  
Il n'est Dieu à toy semblable,  
N'y à toy accomparable,  
Ne qui se sceust usiter ;  
A tes œuvres imiter.

Toute humaine creature ,  
Qui de toy a pris facture  
Viendra te glorifier  
Et ton nom magnifier.  
Car tu es grand à merveilles  
Et fais choses nompareilles :  
Aussi as tu l'honneur tel ,  
D'estre seul Dieu immortel.

Mon Dieu monstre moy tes voyes.  
A fin qu'aller droict me voyes ,  
Et sur tout mon cueur non fainct,  
Puisse craindre ton nom saint.  
Mon Seigneur Dieu , ta haultesse  
Je veulx célébrer sans cesse,  
Et ton saint nom je pretens ,  
Glorifier en tout temps.

Car tu as à moy indigne  
Monstré grand' bonté benigne ,  
Tirant ma vie du hort  
Du bas tumbeau de la mort.

Mon Dieu , les pervers m'assaillent,  
 A grans troupes sur moy saillent  
 Et cherchent à mort me veoir  
 Sans à toy regard avoir.

Mais tu es Dieu pitoyable,  
 Prompt à mercy , et ployable,  
 Tardif à estre irrité,  
 Et de grand' fidelité.  
 En pitié donc me regarde,  
 Baille ta force et ta garde  
 Au foible serviteur tien,  
 Et ton esclave soutien.

Quelque bon signe me donne  
 Qui mes ennemys estonne,  
 Quand verront que toy, Saulveur,  
 Me presteras ta faveur.

## XXXVI.

## A R G U M E N T.

Le prophete chante en quelle seureté vit , et de combien de maulx  
 est exempté celluy qui d'une ferme fiance se submet du tout à  
 Dieu.

*Qui habitat in adjutorio Altissimi.*

**Q**UI en la garde du hault Dieu  
 Pour jamais se retire,

En ombre bonne et fort lieu  
Retiré se peult dire.  
Concludz donc en l'entendement  
Dieu est ma garde seure,  
Ma haulte tour et fondement  
Sur lequel je m'asseure.

Car du subtil laq des chasseurs,  
Et de toute l'oultrance  
De pestiferes oppresseurs  
Te donra delivrance.  
De ses plumes te couvrira,  
Seur sera soubz son aesle,  
Sa deffense te servira  
De targe et de rondelle.

Si que de nuict ne craindra point  
Chose qui espouvente ,  
Ne dard, ne sagette qui poinct,  
De jour en l'air volante :  
N'aucune peste cheminant,  
Lors qu'en tenebres sommes,  
Ne mal soudain exterminant  
En plein midy les hommes.

Quant à ta dextre il en cherroit,  
Mille, et mille à senestre,  
Leur mal de toy n'approcheroit,

Quelque mal que puisse estre.  
Ains, sans effroy, devant tes yeulx  
Tu les verras deffaïre,  
Regardant les pernïcieux  
Recevoir leur salaire.

Et tout pour avoir dict à Dieu,  
Tu es la garde mienne :  
Et d'avoir mis en si hault lieu  
La confiance tienne.  
Malheur ne te viendra chercher,  
Tien le pour chose vraye,  
Et de ta maison approcher  
Ne pourra nulle playe.

Car il fera commandement  
A ses anges tresdignes,  
De te garder soingneusement,  
Quelque part que chemines.  
Par leurs mains seras soubzlevé  
A fin que d'aventure  
Ton pied ne choppe, et soit grevé,  
Contre la pierre dure.

Sur lyonceaux, et sur aspidz,  
Sur lyons pleins de rage,  
Et sur dragons qui valent pis,  
Marcheras sans dommage.

Car voycy que Dieu dit de toy,  
 D'ardant amour m'honnore,  
 Garder et secourir le doy :  
 Car mon nom il adore.

S'il m'invocque , l'exauceray :  
 Aussi pour le deffendre ,  
 En mal temps avec luy seray ,  
 A son bien veulx entendre.  
 Et faire de ses ans le cours  
 Tout à son desir croistre :  
 En effect, quel est mon secours  
 Je lui feray congnoistre.

## XXXVII.

## ARGUMENT.

David n'estant encores roy paisible promet à Dieu des qu'il le sera faire l'office d'un bon prince : c'est à sçavoir, vivre sans faire tort, estre rigoureux aux mauvais, et elever les gens de bien.

*Misericordiam et judicium cantabo.*

**V**OULOIR m'est pris de mettre en escripture  
 Psalme parlant de bonté et droicture,  
 Et si le veulx à toy, mon Dieu, chanter,  
 Et presenter.

Tenir je veulx la voye non nuisible,  
 Quand tu viendras me rendre roy paisible:

D'un cueur tout pur conduiray ma maison  
Avec raison.

Rien de maulvais y veoir n'auray envie,  
Car je hay trop les meschans, et leur vie :  
Un seul d'entre eulx autour de moy adjoint  
Ne sera point.

Tout cueur ayant pensee desloyale ,  
Deslogera hors de ma court royalle,  
Et le nuisant n'y sera bienvenu,  
Non pas congneu.

Qui par mesdire à part son prochain greve,  
Qui a cueur gros et les sourcilz esleve,  
L'un mettray bas, l'autre souffrir pour vray  
Je ne pourray.

Mes yeulx seront fort diligens à querre  
Les habitans fideles de la terre,  
Pour estre à moy : Qui droicte voye ira,  
Me servira.

Qui s'estudie à user de fallace,  
En ma maison point ne trouvera place :  
De moy n'aura mensonger, ne baveur,  
Bien ne faveur.

Ains du pays chasseray de bonne heure  
 Tous les meschans , tant qu'un seul n'y demeure,  
 Pour du Seigneur nettoyer la cité,  
 D'iniquité.

## XXXVIII.

## ARGUMENT.

Il chante les grandes et diverses bontez de Dieu envers les hommes :  
 puis invite , et eulx , et toutes choses creées , à luy donner louenge  
 et gloire. Psalme qui enseigne à congnoistre Dieu et soymesme.

*Benedic , anima mea , domino , et omnia.....*

SUS, louez Dieu, mon ame, en toute chose,  
 Et tout cela qui dedans moy repose,  
 Louez son nom tressainct, et accomply :  
 Presente à Dieu louenges et service,  
 O toy mon ame, et tant de benefices  
 Qu'en as receu, ne les metz en oubly.

Ains le benis, luy qui de pleine grace  
 Toutes tes grans iniquitez efface,  
 Et te guerit de toute infirmité :  
 Luy qui rachapte et retire ta vie  
 D'entre les dentz de mort pleine d'envie,  
 T'environnant de sa benignité.

Luy qui de biens, à souhait et largesse,  
 Emplit ta bouche, en faisant ta jeunesse



Renouveler comme à l'aigle royal.  
C'est le Seigneur , qui tousjours se recorde  
Rendre le droict, par sa misericorde,  
Aux oppressez , tant est juge loyal.

A Moyses , de paour qu'on ne fourvoye,  
Manifester voulut sa droicte voye,  
Et aux enfans d'Israel ses haultz faictz :  
C'est le Seigneur enclin à pitié douce ,  
Prompt à mercy, et qui tard se courrouce :  
C'est en bonté le parfaict des parfaictz.

Il est bien vray, quand par nostre inconstance  
Nous l'offendons , qu'il nous menace et tence :  
Mais point ne tient son cueur incessamment.  
Selon noz maulx point ne nous faict , mais certes,  
Il est si doux, que selon noz dessertes  
Ne nous veult pas rendre le chastiment.

Car à chascun qui crainct luy faire faulte,  
La bonté sienne il demonstre aussi haulte ,  
Comme sont hault sur la terre les cieulx.  
Aussi loing qu'est la part Orientale  
De l'Occident, à la distance egale,  
Loing de nous met tous noz faictz vitieux.

Comme aux enfans est piteux un bon pere ?  
Ainsi, pour vray à qui luy obtempere ,

Le Seigneur est de douce affection :  
Car il congnoist de quoy sont faictz les hommes :  
Il sçait tresbien , hélas , que nous ne sommes  
Rien , sinon pouldre , et putrefaction.

A herbe et foin semblent les jours de l'homme :  
Pour quelque temps il florit , ainsi comme  
La fleur des champs , qui nutriment reçoit :  
Puis en sentant d'un froid vent la venue ,  
Tourne à neant , tant que plus n'est congneue  
Du lieu auquel n'aguères florissoit.

Mais la mercy de Dieu est eternelle  
A qui le crainct : et trouveront en elle  
Les filz des filz justice et grand' bonté :  
J'enten ceulx là , qui son contract observent :  
Et qui sa loy en memoire reservent ,  
Pour accomplir sa sainte volonté.

Dieu a basty , sans qu'il bransle n'empire ,  
Son throsne aux cieulx , et dessoubz son empire  
Tous autres sont , et submis et ployez .  
Or louez Dieu , anges de vertu grande :  
Anges de luy , qui tout ce qu'il commande  
Faictes si tost que parler vous l'oyez.

Benissez Dieu , tout son bel exercite ,  
Ministres siens , qui de son vueil licite

Executer ne fustes onc oyseux :  
 Tous ses haultz faictz , en chascun sien royaume  
 Benissez Dieu : et pour clorre mon psaume ,  
 Louez le aussi mon ame avecques eulx.

## XXXVIX.

## ARGUMENT.

C'est un cantique par excellence , auquel David celebre et glorifie  
 Dieu , de la creation et gracieux gouvernement de toutes choses.  
 Psalme pour congnoistre amplement la puissance de Dieu.

*Benedic, anima mea, Domino, Domine....*

SUS sus, mon ame, il te fault dire bien  
 De l'Eternel. O mon vray Dieu , combien  
 Ta grandeur est excellente et notoire :  
 Tu es vestu de splendeur et de gloire :  
 Tu es vestu de splendeur proprement :  
 Ne plus ne moins que d'un accoustrement :  
 Pour pavillon, qui d'un tel roy soit digne ,  
 Tu rendz le ciel, ainsi qu'une courtine.

Lambrissé d'eaux est ton palais vousté,  
 En lieu de char sur la nue es porté :  
 Et les fortz ventz qui parmy l'air souspirent ,  
 Ton chariot, avec leurs aësles tirent.  
 Des ventz aussi diligens et legers  
 Fais tes heraulx , postes et messagers :

Et fouldre et feu, fort promptz à ton service,  
Sont les sergens de ta haulte justice.

Tu as assis la terre rondement  
Par contrepoix sur son vray fondement,  
Si qu'à jamais sera ferme en son estre,  
Sans se mouvoir n'à dextre n'à senestre.  
Auparavant, de profonde et grand' eau  
Couverte estoit, ainsi que d'un manteau :  
Et les grans eaux faisoient toutes, à l'heure,  
Dessus les montz leur arrest et demeure.

Mais aussi tost que les voulus tencer,  
Bien tost les feis de partir s'avancer,  
Et à ta voix, qu'on oyt tonner en terre,  
Toutes de paour s'enfuyrent grand' erre.  
Montaignes lors vindrent à se dresser :  
Pareillement les vaulx à s'abbaïsser :  
En se rendant droict à la propre place,  
Que tu leur as estably de ta grace.

Ainsi la mer bornas par tel compas  
Que son limite elle ne pourra pas  
Oultrepasser : et feis ce beau chef d'œuvre  
A fin que plus la terre elle ne cœuvre.  
Tu feis descendre aux vallees les eaux,  
Sortir y feis fontaines et ruisseaux,  
Qui vont coulans, et passent, et murmurent,  
Entre les montz qui les plaines emmurent.

Et c'est à fin que les bestes des champs  
Puissent leur soif estre là estanchans,  
Beuvans à gré toutes de ces breuvages,  
Toutes je dy, jusqu'aux asnes sauvages.  
Descus et pres de ces ruisseaux courans,  
Les oyseletz du ciel sont demeurans,  
Qui au milieu des fueilles et des branches  
Font resonner leurs voix nettes et franchises.

De tes haultz lieux par art autre qu'humain,  
Les montz pierreux arrouses de ta main,  
Si que la terre est toute saoule et pleine  
Du fruct venant de ton labeur sans peine.  
Car ce faisant, tu fais par montz et vaulx  
Germer le foin pour jumentz et chevaulx :  
L'herbe, à servir l'humaine creature,  
Luy produisant de la terre pasture.

Le vin pour estre au cueur joye et confort,  
Le pain aussi pour rendre l'homme fort :  
Semblablement l'huile, à fin qu'il en face  
Plus reluysante et joyeuse sa face.  
Tes arbres vertz prennent accroissement,  
O Seigneur Dieu, les cedres mesmement  
Du mont Liban, que ta bonté supresme,  
Sans artifice, a plantez elle mesme.

Là font leurs nidz, car il te plaist ainsi,

Les passereaux, et les passes aussi :  
De l'autre part sur haultz sapins besongne,  
Et y bastit sa maison la cigongne.  
Par ta bonté les montz droictz et haultains  
Sont le refuge aux chevres, et aux dains :  
Et aux connilz, et lievres qui vont viste,  
Les rochers creux sont ordonnez pour giste.

Que diray plus ? la claire lune feis,  
Pour nous marquer les moys et jours prefix :  
Et le soleil, des qu'il leve et esclaire,  
De son coucher a congnoissance claire.  
Après en l'air les tenebres espars,  
Et lors se faict la nuit de toutes pars :  
Durant laquelle aux champs sort toute beste  
Hors des forestz, pour se jecter en queste.

Les lyonceaux mesmes lors sont yssans  
Hors de leurs creux, bruyans et rugissans  
Après la proye, à fin d'avoir pasture  
De toy, Seigneur qui sçais leur nourriture.  
Puis, aussi tost que le soleil faict jour,  
A grans troupeaulx revont en leur sejour :  
Là ou tous coys se veautrent et reposent,  
Et en partir tout le long du jour n'osent.

Adoncques sort l'homme sans nul danger,  
S'en va tout droict à son œuvre renger,

Et au labour soit de champ soit de pree,  
Soit de jardins jusques à la vespree.  
O Seigneur Dieu, que tes œuvres divers  
Sont merveilleux par le monde univers :  
O que tu as tout faict par grand'sagesse :  
Bref, la terre est pleine de ta largesse.

Quant à la grande et spacieuse mer ,  
On ne sçauroit ne numbrer ne nommer  
Les animaulx qui vont nageant illecques :  
Moyens , petis et de bien grans avecques.  
En ceste mer , navires vont errant :  
Puis la balaine, horrible monstre et grand ,  
Y as formé qui bien à l'aise y noue ,  
Et à son gré par les undes se joue.

Tous animaulx à toy vont à recours ,  
Les yeulx au ciel : à fin que le secours  
De ta bonté, à repaistre leur donne ,  
Quand le-besoing , et le temps s'y adonne.  
Incontinent que tu leur fais ce bien  
De le donner, ilz le prennent tresbien :  
Ta large main n'est pas plus tost ouverte  
Que de tous biens planté leur est offerte.

Des que ta face, et tes yeulx sont tourne.  
Arriere d'eulx , ilz sont tous estonnez.  
Si leur esprit tu retires, ilz meurent,

Et en leur pouldre ilz revont et demeurent.  
Si ton esprit de rechef tu transmetz,  
En telle vie adoncqes les remetz,  
Que paravant : et de bestes nouvelles,  
En un moment , la terre renouvelles.

Or soit tousjours regnant et florissant  
La majesté du Seigneur tout puissant :  
Plaise au Seigneur prendre resjouyssance  
Aux œuvres faictz par sa haulte puissance.  
Le Seigneur Dieu, qui faict horriblement  
Terre trembler, d'un regard seulement,  
Voyre qui faict ( tant peu les sache attaindre )  
Le plus hault mont d'ahan suer et craindre.

Quant est à moy tant que vivant seray,  
Au Seigneur Dieu chanter ne cesseray :  
A mon vray Dieu plein de magnificence  
Psalme feray, tant que j'auray essence.  
Si le supply, qu'en propos et en son,  
Luy soit plaisante et doulce ma chanson :  
S'ainsi advient, retirez vous tristesse,  
Car en Dieu seul m'esjouyray sans cesse.

De terre soient infideles exclus,  
Et les pervers, si bien qu'il n'en soit plus.  
Sus sus, mon cueur, Dieu ou tout bien abonde  
Te fault louer : louez le tout le monde.



## XL.

## ARGUMENT.

Le Psalmiste dit, que toutes afflictions viennent, et s'en vont par volonté divine : et alegue sur ce les perilz et calamitez des errans aux desertz, des prisonniers, des malades, et des agitez sur la mer, la requeste qu'ilz font à Dieu, comme ilz l'obtiennent, comment ilz en rendent graces, et comment Dieu tient toutes choses en sa main, et les change comme il luy plaist.

*Confitemini Domino, quoniam bonus.*

**D**ONNEZ au Seigneur gloire  
Il est doux et clement,  
Et sa bonté notoire  
Dure eternellement  
Ceulx qu'il a racheptez,  
Qu'ilz chantent sa haultesse,  
Et ceulx qu'il a jectez  
Hors de la main d'opresse.

Les ramassant ensemble  
D'Orient, d'Occident,  
De l'aquilon qui tremble,  
Et du midy ardent.  
Si d'adventure errans  
Par les desertz se treuvent,  
Demourance querans,  
Et que trouver n'en peuvent :

Et si l'aspre famine,  
Et la soif sans liqueur  
Les travaille, et leur mine  
Et le corps et le cueur :  
Pourveu qu'à tel besoin  
Crians, à Dieu lamentent,  
Subit il les met loing  
Des maux qui les tourmentent.

Et droict chemin passable  
Leur monstre et faict tenir,  
Pour en ville habitable  
Les faire parvenir.  
Lors de Dieu vont chantans  
Les bontez nompareilles,  
Cà et là racomptans  
Aux hommes ses merveilles.

D'avoir l'ame assouvie,  
Qui de soif languissoit :  
Saoulant de bien la vie,  
Qui de faim perissoit.  
Ceulx qui sont reserrez  
En tenebres mortelles,  
Enchaisnez, enferrez,  
Et souffrans peines telles.

Pour avoir la parolle  
De Dieu mise à despris,

Et tenu pour frivole  
Son conseil de hault prix.  
Quand par tourment leurs cueurs  
Humiliez demeurent,  
Abbatuz de langueurs,  
Sans que nulz les sequeurent.

Pourveu qu'à Dieu s'adressent  
L'appellant au besoing,  
Tous les maulx qui les pressent  
Il les renvoye au loing.  
Des prisons les met hors  
Mortelles et obscures,  
Rompant leurs liens fortz,  
Cordes et chaisnes dures.

Les bontez nompareilles  
De Dieu lors vont chantant,  
Cà et là ses merveilles  
Aux hommes racomptant :  
D'avoir jusqu'aux courreaux  
Brisé d'arain les portes,  
Et de fer les barreaux  
Rompu, de ses mains fortes.

Les folz qui les supplices  
Sentent de leurs pechez,  
Et qui sont par leurs vice  
Malades, assechez.

Dont le cueur tout repas  
Et viande abomine,  
Et qui sont pres du pas  
De la mort, qui les mine :

Pourveu qu'à Dieu s'adressent  
L'appellant au besoing,  
Tous les maux qui les pressent  
Il les renvoye au loing.  
D'un seul mot qu'il transmet  
Leur donne santé telle,  
Que du tout hors les met,  
De ruyne mortelle.

Les bontez nompareilles  
De Dieu lors vont chantant  
Cà et là ses merveilles  
Aux hommes racomptant.  
A Dieu d'ardant desir  
Louenge sacrifient,  
Et avec grand plaisir  
Ses œuvres magnifient.

Ceux qui dedans gallees  
Dessus la mer s'en vont,  
Et en grans eaux sallees  
Mainte trafique font.  
Ceux là, voyent de Dieu  
Les œuvres merueilleuses,

Sur le profond milieu  
Des vagues perilleuses.

Le vent, s'il luy commande,  
Soufle tempestueux,  
Et s'enfle en la mer grande  
Le flot impetueux.  
Lors montent au ciel hault,  
Puis aux gouffres descendent,  
Et d'effroy, peu s'en fault  
Que les ames ne rendent.

Chancellent en yvrongne,  
Troublez du branlement,  
Tout leur sens les eslongne,  
Perdent l'entendement.  
Mais si à tel besoing  
Crians, à Dieu lamentent,  
Subit il les met loing  
Des maux qui les tourmentent.

Faict au vent de tempeste  
Sa fureur rabaisser :  
Faict que la mer s'arreste  
Et ses undes cesser.  
L'orage retiré,  
Chascun joye demeine :  
Et au port désiré  
Le Seigneur Dieu les meine.

Les bontez nompareilles  
De Dieu lors vont chantans,  
Cà et là ses merveilles  
Aux hommes racomptans.  
Parmy le peuple bas  
Le surhaultent en gloire,  
Et ne le taisent pas  
Des grans au consistoire.

Luy, qui les eaux profondes  
En desert convertit,  
Et les sources des undes  
Asseche et divertit :  
Luy qui steriles faict  
Terres grasses et belles,  
Et tout pour le forfait  
Des habitans d'icelles.

Qui desertz d'humeurs vuydés  
Convertit en grans eaux,  
Et lieux secz et arides,  
En sources et ruisseaux.  
Et qui là faict venir  
Ceulx qui de faim languissent :  
Lesquelz pour s'y tenir  
Des villes y bastissent.

Y semer champ se peinent,  
Et vignes y planter,

Qui tous les ans amènent  
Fruict pour les sustenter.  
Là les fortune en biens  
Les croist, les continue,  
Et leur bestail en riens  
Il ne leur diminue.

Puis décroissant de nombre,  
Viennent à rareté,  
Par maulx et par encombre  
Et par sterilité.  
Riches, nobles, et grans  
Mesprisez il envoie,  
Par desertz lieux errans,  
Ou n'a chemin ne voye.

Et esleve et delivre  
Le povre hors d'ennuy,  
Et force gens faict vivre,  
Comme un troupeau soubz luy.  
Ce voyans ont aux cueurs  
Les justes joye enclose,  
Et de Dieu les mocqueurs  
S'en vont la bouche close.

Qui a sens et prudence,  
Garde à cecy prendra,  
Lors la grande clemence  
Du Seigneur entendra.

## XLI.

## ARGUMENT.

Il chante le regne de Jesus Christ, lequel commença en Sion, et de là parvint jusques aux fins de la terre, et continuera jusques à ce que Jesus Christ soit adoré universellement, et que de ses ennemys il ait faict son marchepied.

Dixit Dominus Domino meo....

L'OMNIPOTENT à mon Seigneur et maistre  
 A dict ce mot : A ma dextre te siedz,  
 Tant que j'auray renversé, et fait estre  
 Tes ennemys le scabeau de tes piedz.

Le sceptre fort de ton puissant empire  
 En fin sera loing de Sion transmis  
 Par l'Eternel, lequel te viendra dire :  
 Regne au milieu de tous tes ennemys.

De son bon gré ta gent bien disposee,  
 Au jour tressainct de ton sacré courra :  
 Et aussi dru qu'au matin chet rosee,  
 Naistre en tes filz ta jeunesse on verra.

Car l'Eternel sans muer de courage,  
 A de toy seul dict et juré avec :  
 Grand prestre et roy tu seras en tout aage,  
 En suyvant l'ordre au bon Melchisedec.



A ton bras droiet Dieu ton Seigneur et pere  
 T'assistera aux belliqueux arroys,  
 Là ou, pour toy, au jour de sa colere  
 Rompra la teste à princes, et à roys.

Sur les gentilz exercera justice,  
 Remplira tout de corps mortz envahis,  
 Et frappera pour le dernier supplice,  
 Le chef regnant sur beaucoup de pays.

Puis en passant au milieu de la plaine,  
 Des grans ruisseaux de sang s'abreuvera,  
 Par ce moyen ayant victoire pleine,  
 La teste hault tout joyeux levera.

## XLII.

## ARGUMENT.

De la delivrance d'Israel hors d'Egypte, et succinctement des principaux miracles, que Dieu fait pour cela.

*In exitu Israel de Egypto...*

QUAND Israel hors d'Egypte sortit,  
 Et la maison de Jacob se partit  
 D'entre le peuple estrange :  
 Juda fut faict la grand' gloire de Dieu  
 Et Dieu se fait prince du peuple Hebrieu,  
 Prince de grand' louenge.

La mer le veit , qui s'enfuyt soudain ,  
 Et contremont l'eau du fleuve Jourdain  
 Retourner fut contraincte.  
 Comme moutons montaignes ont sailly ,  
 Et si en ont les costaux tressailly ,  
 Comme aigneletz en craincte.

Qu'avois tu mer , à t'enfuyr soudain ?  
 Pourquoy amont, l'eau du fleuve Jourdain ,  
 Retourner fuz contraincte ?  
 Pourquoy avez montz en moutons sailly ?  
 Pourquoy costaux en avez tressailly  
 Comme aigneletz en craincte ?

Devant la face au Seigneur qui tout peult ,  
 Devant le Dieu de Jacob , quand il veult ,  
 Terre tremble craintive :  
 Je dy le Dieu , le Dieu convertissant  
 La pierre en lac , et le rocher puissant  
 En fontaine d'eau vive.

### XLIII.

#### ARGUMENT.

Il prie Dieu vouloir pour sa gloire , si bien traicter son peuple ,  
 qu'il congnoisse qu'il est le seul Dieu : et que les idoles des Gentilz  
 ne sont rien qu'ouvrages d'hommes. Psalme contre les idolastres.

Non nobis , Domine , non nobis , sed....

**N**ON point à nous , non point à nous , Seigneur ,

Mais à ton nom donne gloire et honneur,  
Pour ta grand' bonté seure.  
Pourquoy diroient les gens , en se mocquant :  
Où est ce Dieu qu'ilz vont tant invocquant.  
Où est il à ceste heure ?

Certainement nostre Dieu tout parfait  
Reside aux cieulx : et de là hault il faict  
Tout ce qu'il veult en somme.  
Mais ce qu'adore une si male gent,  
Idoles sont , faictes d'or et d'argent,  
Ouvrage de main d'homme.

Bouche elles ont , sans parler ne mouvoir :  
Elles ont yeulx , et ne sçauroient rien veoir,  
C'est une chose morte.  
Oreilles ont , et ne sçauroient ouyr :  
Elles ont nez , et ne sçauroient jouyr  
D'odeur douce ne forte.

Elles ont mains , ne pouvans rien toucher :  
Elles ont piedz , et ne sçavent marcher ,  
Gosier , et point ne crient ,  
Telz et pareilz sont tous ceulx qui les font ,  
Et ceulx lesquelz à leurs recours s'en vont ,  
Et tous ceulx qui s'y fient.

Toy Israel , arreste ton espoir

Sur le Seigneur, c'est ta force et pouvoir,  
Bouclier et sauvegarde.

Maison d'Aaron, arrête ton espoir  
Sur le Seigneur, c'est ta force et pouvoir,  
Lequel te salue et garde.

Qui craignez Dieu, arrêtez votre espoir  
Sur tel Seigneur, car c'est vostre pouvoir,  
Soubz qui l'ennemy tremble.

Le Seigneur Dieu de nous souvenir a :  
Plus que jamais Israel benira,  
Les filz d'Aaron ensemble.

A tous qui sont de l'offenser, craintifz,  
Grans biens a fait depuis les plus petitz :  
Jusqu'à ceulx de grand aage.  
Les biens et dons, que pour vous faictz il a,  
Il fera croistre à vous et à ceulx là  
De vostre parentage.

Car favoritz estes, et bien aymez  
Du grand Seigneur, qui les cieulx a formez,  
Et terre confinee.  
Le Seigneur s'est reservé seulement  
Les cieulx pour soy : la terre entierement  
Aux hommes a donnee.

O Seigneur Dieu, l'homme par mort transy

Ne dit ton loz , ne quiconques aussi

En la fosse devalle.

Mais nous vivans , par tout où nous irons ,

De bouche et cueur le Seigneur benirons .

Sans fin , sans intervalle.

# XLIV.

## ARGUMENT.

C'est un hymne, par lequel David delivré de tous les maux, et eslevé roy sur tout Israel, rendit publiquement graces à Dieu au tabernacle de l'alliance, là ou d'un grand cueur il celebra la bonté dont il avoit usé envers luy : et là se monstre clairement figure de Jesus Christ.

*Confitemini Domino quoniam bonus....*

**RENDEZ à Dieu louenge et gloire,**

**Car il est bening et clement :**

**Qui plus est , sa bonté ne se finit.**

**Dure perpetuellement :**

**Qu'Israel ores se recorde**

**De chanter solennellement :**

**Que sa grande misericorde**

**Dure perpetuellement.**

**La maison d'Aaron ancienne**

**Vienne tout hault presentement**

**Confesser, que la bonté sienne**

**Dure perpetuellement.**

Tout ceulx qui du Seigneur ont craincte,  
Viennent aussi chanter, comment  
Sa bonté pitoyable et sainte  
Dure perpetuellement.

Ainsi que j'estois en destresse,  
En invocquant sa majesté,  
Il m'ouyt, et de ceste presse  
Me meit au large à saulveté.  
Le Toutpuissant, qui m'ouyt plaindre,  
Mon party tousjours tenir veult :  
Qu'ay je donc que faire de craindre  
Tout ce que l'homme faire peult?

De mon costé il se retire  
Avec ceulx qui me sont amys :  
Ainsi cela que je desire,  
Je verray en mes ennemys.  
Mieulx vault avoir en Dieu fiance,  
Qu'en l'homme qui est moins que riens :  
Mieulx vault avoir en Dieu fiance,  
Qu'aux princes, et grans terriens.

Beaucoup de gens, c'est chose seure,  
M'assiegent de tous costez,  
Au nom de Dieu, ce dy je, à l'heure  
Ilz seront par moy reboutez.  
Ilz m'avoient encloz par grand'ire,

Encloz m'avoient tous mutinez :  
Au nom de Dieu, ce vins je à dire ,  
Ils seront par moy ruynez.

Ilz m'avoient encloz comme abeilles ,  
Et furent les folz et haultains  
Au nom du grand Dieu des merveilles ,  
Comme feu d'espines estainctz.  
Tu as , importun adversaire ,  
Rudement contre moy couru ,  
Pour du tout tresbucher me faire ,  
Mais l'Eternel ma secouru.

Le Toutpuissant , c'est ma puissance ;  
C'est l'argument , c'est le discours  
De mes vers pleins d'esjouyssance ,  
C'est de luy que j'ay eu secours.  
Aux maisons de mon peuple juste  
On n'oyt rien que joye et confort ,  
On chante, on dit : le bras robuste  
Du Seigneur a faict grand effort.

De l'Eternel la main adextre  
S'est eslevee à ceste foy :  
Dieu a faict vertu par sa dextre :  
Telle est du bon peuple la voix.  
Arriere ennemys et envie ,  
Car la mort point ne sentiray ,

Ainçois demoureray en vie,  
Et les faictz du Seigneur diray.

Chastié m'a je le confesse,  
Chastié m'a , puny , batu ,  
Mais point n'a voulu sa haultesse ,  
Que par mort je fusse abbatu.  
Ouvrez moy les grans portes belles  
Du saint temple aux justes voué,  
A fin que j'entre par icelles ,  
Et que Dieu soit par moy loué :

Car grandes portes sumptueuses,  
Sont les portes du Seigneur Dieu :  
Les justes gens et vertueuses ,  
Peuvent passer tout au milieu.  
Là diray ta gloire supresme ,  
Là par moy seras célébré :  
Car en adversité extresme ,  
Exaulcé m'as et delivré .

La pierre par ceulx rejectee,  
Qui du bastiment ont besoing ,  
A esté assise et plantee  
Au plus hault du principal coing.  
Cela , c'est une œuvre celeste  
Faicte pour vray du Dieu des dieux.



Et un miracle manifeste ,  
Lequel se presente à nos yeux.

La voicy l'heureuse journee  
Que Dieu a faicte à plein desir.  
Par vous soit joye demenee ,  
Et prenons en elle plaisir.  
Or te prions , Dieu nostre pere ,  
En ta garde à ce coup nous tien ,  
Et en fortune si prospere  
Doresnavant nous entreten.

Beneist soit, qui au nom tresdigne  
Du Seigneur , est venu icy.  
O vous de la maison divine ,  
Nous vous benissons tous aussi.  
Dieu est puissant , doux et propice  
Et nous donra lumiere à gré :  
Liez le beuf du sacrifice  
Aux cornes de l'autel sacré.

Tu es le seul Dieu que j'honnore ,  
Aussi sans fin te chanteray ;  
Tu es le seul Dieu que j'adore ,  
Aussi sans fin t'exalteray .  
Rendez à Dieu louenge et gloire .  
Car il est bening et clement ,

Qui plus est, sa bonté notoire  
Dure perpetuellement.

## XLV.

## ARGUMENT.

Il invite à louer Dieu, de ce qu'il regarde, gouverne et mue toutes choses selon sa prudence, tousjours eslevant les humbles, et retablissant les miserables. Psalme pour consoler les povres et les femmes steriles.

*Laudate, pueri, Dominum.*

ENFANS qui le Seigneur servez  
Louez le et son nom eslevez,  
Louez son nom et sa haultesse,  
Soit presché, soit faict solennel  
Le nom du Seigneur eternal,  
Par tout en ce temps, et sans cesse.

D'Orient jusqu'en l'Occident  
Doibt estre le loz evident  
Du Seigneur et sa renommee.  
Sur toutes gens le Dieu des dieux  
Est exalté, et sur les cieulx  
S'esleve sa gloire estimee.

Qui est pareil à nostre Dieu :  
Lequel faict sa demeure au lieu  
Le plus hault que l'on sçauroit querre ?

Et puis en bas veult devaller,  
 Pour toutes choses speculer,  
 Qui se font au ciel et en terre ?

Le povre sur terre gisant  
 Il esleve en l'autorisant,  
 Et le tire hors de la boue  
 Pour le colloquer aux honneurs  
 Des seigneurs, j'enten des seigneurs  
 Du peuple, que sien il avoue.

C'est luy qui remplit à foyson  
 De tresbeaulx enfans la maison  
 De la femme qui est sterile :  
 Et lui faict joye recevoir  
 Quand d'impuissance à concevoir,  
 Se veoit d'enfans mere fertile.

## XLVI.

## ARGUMENT.

Il dit, que ceulx qui vrayement craignent et ayment Dieu, sont  
 heureux, soit en public, soit en privé.

Beati omnes qui timent Dominum.....

**B**IEN heureux est quiconques  
 Sert à Dieu voluntiers,  
 Et ne se lassa oncques  
 De suyvre ses sentiers.

Du labeur que sçais faire  
Vivras commodement ,  
Et ira ton affaire  
Bien et heureusement.

Quand à l'heur de ta ligne ,  
Ta femme en ta maison  
Sera comme une vigne ,  
Portant fruit à foyson.

Et autour de ta table  
Seront tes enfans beaux ,  
Comme un rang delectable  
D'oliviers tous nouveaux .

Ce sont les benefices  
Dont sera jouyssant  
Celluy qui fuyant vices  
Craindra le Toutpuissant.

De Sion Dieu sublime  
Te fera tant de bien ,  
De veoir Hierosolyme ,  
Et tes jours aller bien.

Et verras de ta race ,  
Double prosperité ,  
Et sur Israel grace.  
Paix et felicité.

## XLVII.

## ARGUMENT.

Affectueuse priere de celluy qui par son peché a beaucoup d'adversitez , et toutesfoys par esperance ferme, se promet obtenir de Dieu remission de ses pechez , et delivrance de ses maux. Psalme propre pour tous ceulx qui font penitence.

De profundis clamavi ad te , Domine...

Du fons de ma pensee,  
 Au fons de tous ennuis ,  
 A toy s'est adressee  
 Ma clameur, jours et nuictz.  
 Enten ma voix plainctive,  
 Seigneur, il est saison ,  
 Ton oreille ententive  
 Soit à mon oraison.

Si ta rigueur expresse  
 En noz pechez tu tiens,  
 Seigneur, Seigneur, qui est ce,  
 Qui demourra des tiens ?  
 Or n'es tu point severe,  
 Mais propice à mercy :  
 C'est pourquoy on revere  
 Toy et ta loy aussi.

En Dieu je me console  
 Mon ame s'y attend,

En sa ferme parole  
 Tout mon espoir s'estend.  
 Mon ame à Dieu regarde  
 Matin et sans sejour,  
 Plus matin que la garde  
 Assise au point du jour.

Qu'Israel en Dieu fonde  
 Hardiment son appuy :  
 Car en Dieu grace abonde,  
 Et secours est en luy.  
 C'est celluy qui sans doute  
 Israel jectera  
 Hors d'iniquité toute,  
 Et le racheptera.

## XLVIII.

## ARGUMENT.

C'est le cantique des prestres, levites, et chantres sacrez de Hierusalem, captifz en Babylone. Psalme propre pour les chrestiens prisonniers en Turquie.

*Super flumina Babylonis ...*

**E**STANS assis aux rives aquatiques  
 De Babylon, plorions melancoliques,  
 Nous souvenans du pays de Sion :  
 Et au milieu de l'habitation,

Où de regret tant de pleurs expandismes ,  
Aux saules verdz noz harpes nous pendismes.

Lors, ceulx qui là captifz nous emmenerent  
De les sonner fort nous importunerent ,  
Et de Sion les chansons reciter.  
Las, dismes nous, qui pourroit inciter  
Noz tristes cueurs à chanter la louenge  
De nostre Dieu, en une terre estrange :

Or, toutesfoys, puisse oublier ma dextre  
L'art de harper, avant qu'on te voye estre  
Hierusalem hors de mon souvenir.  
Ma langue puisse à mon palais tenir  
Si je t'oublie, et si jamais ay joye :  
Tant que premier ta delvirance j'oye :

Mais donc, Seigneur, à ta mémoire imprime  
Les filz d'Edom, qui sur Hierosolyme  
Crioient, au jour que l'on la destruisoit :  
Souviennne toy que chascun d'eulx disoit ,  
A sac , à sac, qu'elle soit embrasee  
Et jusqu'au pied des fondementz rasee.

Aussi seras, Babylon, mise en cendre :  
Le tresheureux, qui te sçaura bien rendre,  
Le mal, dont trop de pres nous viens touc  
Heureux celluy qui viendra arracher

Les tiens enfans d'entre tes mains impures,  
Pour les froisser contre les pierres dures.

## XLIX.

## ARGUMENT.

Il celebre la bonté de Dieu, qui l'avait retiré de tous perilz, et heureusement eslevé en dignité royalle. Puis chante, qu'il en rendra grace à Dieu, et que mesmes tous autres roys lui en donneront louenge : se promet aussi qu'à l'advenir le secours de Dieu ne luy fauldra point.

*Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo...*

IL fault que de tous mes espritz  
Ton loz et prix  
J'exalte et prise :  
Devant les grans me presenter,  
Pour te chanter,  
J'ay faict emprise.

En ton saint temple adoreray,  
Celebreray  
Ta renommee,  
Pour l'amour de ta grand' bonté,  
Et feauté  
Tant estimee.

Car tu as faict ton nom moult grand  
En te monstrant  
Vray en parolles :



Des que je crie, tu m'entendz,  
Quand il est temps  
Mon cueur consoles.

Dont les roys de chascun pays  
Moult esbahiz  
T'ont loué, Sire.

Après qu'ilz ont congneu, que c'est  
Un vray arrest  
Que de ton dire.

Et de Dieu, ainsi que je fais,  
Chantent les faictz,  
A sa memoire:

Confessans, que du Toutpuissant  
Resplendissant  
Grande est la gloire.

De veoir cy bas tout ce qu'il fault  
De son plus hault  
Throsne celeste.

Et de ce qu'estant si loingtain,  
Grand et haultain  
Se manifeste.

Si au milieu d'adversité  
Suis agité,  
Vif me preserves:

Sur mes ennemys inhumains  
Jectes les mains ,  
Et me conserves.

Et parferas mon cueur tout seur ,  
Car ta douceur  
Jamais n'abaisses :  
Ce qu'une foy as commencé ,  
Et avancé  
Tu ne delaisses.

## L.

## ARGUMENT.

C'est la priere qu'il feit , quand par craincte de Saul il se cacha en une fosse où il s'attendait d'estre pris , dont il estoit en grand angoisse. Psalme propre à ceulx qui sont prisonniers pour la foy.

*Domine , exaudi orationem meam ; auribus percipe....*

SEIGNEUR Dieu , oy l'oraison mienne :  
Jusqu'à tes oreilles parvienne  
Mon humble supplication :  
Selon la vraye mercy tienne  
Respons moy en affection.

Avec ton serviteur n'estrive ,  
Et en plein jugement n'arrive ,  
Pour ses offenses luy prouver :  
Car devant toy homme qui vive  
Juste ne se pourra trouver :

Las, mon ennemy m'a faict guerre,  
A prosterné ma vie en terre  
Encor ne luy est pas assez :  
En obscure fosse m'enserre ,  
Comme ceulx qui sont trespassez.

Dont mon ame ainsi empressee  
De douleur se trouve oppressee.  
Cuydant que m'as abandonné :  
J'en sens , dedans moy, ma pensee  
Troublee , et mon cueur estonné.

En ceste fosse obscure et noire ,  
Des jours passez j'ay eu memoire :  
Là j'ay tes œuvres meditez  
Et pour confort consolatoire ,  
Les faictz de tes mains recitez.

Là dedans à toy je souspire ,  
A toy je tendz mes mains , o Sire,  
Et mon amè en sa grand' clameur ,  
A soif de toy , et te desire ,  
Comme seche terre l'humeur.

Haste toy, sois moy secourable ,  
L'esprit me fault de moy damnable ,  
Ne cache ton visage beau :  
Autrement , je m'en voys semblable  
A ceulx qu'on deuale au tumbeau.

Fais moy donc ouyr de bonne heure,  
Ta grace, car en toy m'assure :  
Et du chemin que tenir doy,  
Donne m'en congnoissance seure,  
Car j'ay levé mon cueur à toy.

O Seigneur Dieu, mon esperance,  
Donne moy pleine delivrance  
De mes poursuivans ennemys,  
Puis que chez toy pour assurance  
Je me suis à refuge mis.

Enseigne moy comme il fault faire  
Pour bien ta volonté parfaire,  
Car tu es mon vray Dieu entier :  
Fais que ton esprit debonnaire  
Me guide et meine au droict sentier.

O Seigneur, en qui je me fie,  
Restaure moy, et vivifie,  
Par ton nom crainct et redoubté  
Retire de langueur ma vie,  
Pour monstrer ta juste bonté.

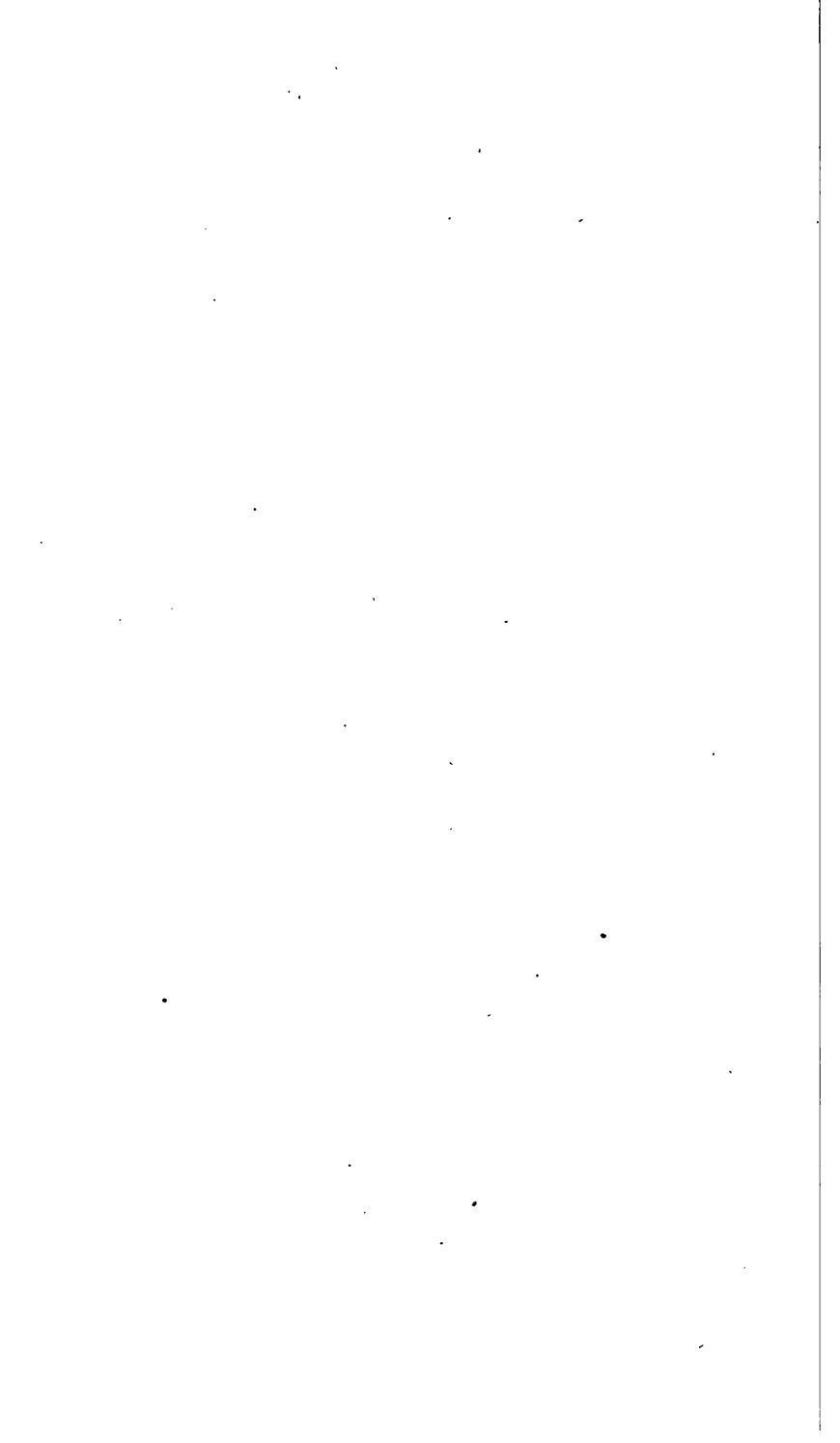
Tous les ennemys qui m'assaillent  
Fais par ta mercy qu'ilz deffaillent,  
Et rendz confonduz et destrunctz  
Tous ceulx qui ma vie travaillent,  
Car ton humble serviteur suis.

## LE CANTIQUE DE SIMEON.

*Nunc dimittis servum tuum...**Luc. II.*

**O**R laisse, Createur  
En paix ton serviteur,  
En suyvant ta promesse :  
Puis que mes yeulx ont eu  
Ce credict, d'avoir veu  
De ton salut l'adresse.  
Salut mis au devant  
De ton peuple vivant,  
Pour l'ouyr et le croire :  
Ressource des petiz,  
Lumiere des gentilz,  
Et d'Israel la gloire.

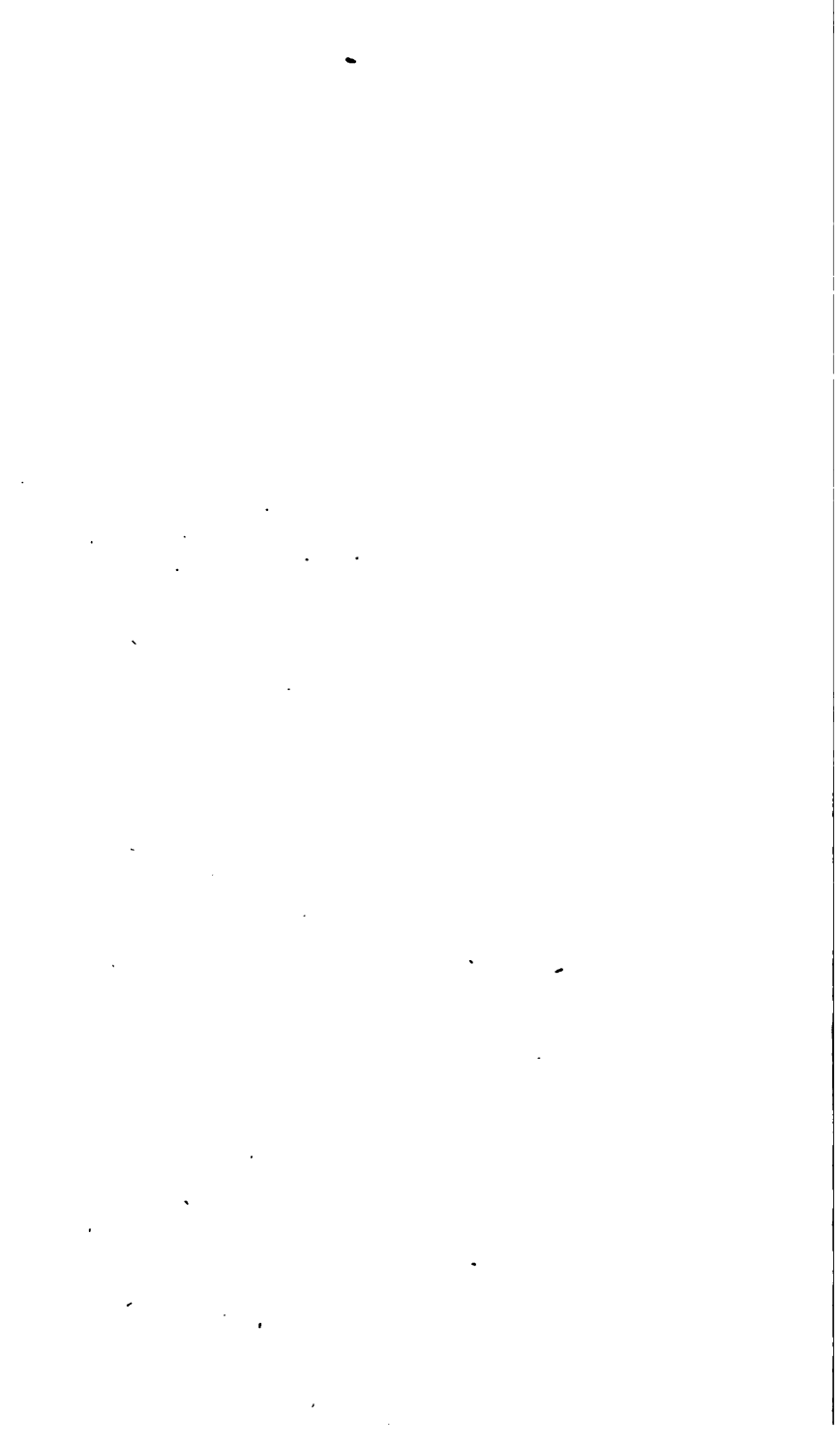




**DEUX**  
**COLLOQUES D'ÉRASME,**

**TRADUITS DU LATIN EN FRANÇAIS.**

**La mort n'y mord.**





---

PREMIER

COLLOQUE D'ERASME,

INTITULÉ

ABBATIS ET ERUDITÆ.

---

AUX LECTEURS.

QUI le sçavoir d'Erasme <sup>1</sup> voudra veoir,  
Et de Marot la rythme ensemble avoir,  
Lise cestuy colloque tant bien faict,  
Car c'est d'Erasme et de Marot le faict.

---

AU LECTEUR.

ENTEN (lecteur) que ce colloque,  
Qui est d'un abbé ignorant,  
Duquel une femme se mocque,  
Religion ne met à neant :

<sup>1</sup> Voyez son épitaphe et la note 1, tome II, page 252.

Mais l'abuz un peu descouvrant,  
Des gens sçavans l'honneur ne touche :  
Ainsi l'entends en le lisant.  
Qui sera morveux , si se mouche.



---

# COLLOQUE

DE

L'ABBÉ ET DE LA FEMME SÇAVANTE.

---

L'ABBÉ.

QUEL mesnage, dame Isabeau,  
Voy je ceans ?

YSABEAU.

N'est il pas beau ?

L'ABBÉ.

Je ne sçay quel beau , mais vrayement  
Il ne sied pas fort proprement  
A fille ne femme.

YSABEAU.

Pourquoy ?

L'ABBÉ.

Pour ce qu'en ce lieu de requoy,  
Tout est plein de livres.

YSABEAU.

Tant mieulx :

Et desja, vous qui estes si vieux ,  
Abbé nourry en seigneurie,  
Veistes vous jamais librairie  
Chez les grans dames ?

L'ABBÉ.

Si ay si,  
Tout en beau françoys : mais ceulx cy  
Ce sont livres latins et grecz.

YSABEAU.

J'entens bien, ilz vous sont aigretz :  
Mais dictes moy en conscience,  
N'apprend on sagesse ou science  
Qu'en livres françoys seulement ?

L'ABBÉ.

Cela n'appartient nullement  
Qu'à princesses de hault affaire :  
Quand elles ne sçavent que faire,  
Pour recreer un peu leurs ames.

YSABEAU.

Et n'appartient il qu'aux grans dames  
De sçavoir, et de vivre à l'aise ?

L'ABBÉ.

Or escoutons, ne vous deplaise,  
C'est mal accouplé ce me semble  
Vivre à l'aise, et sçavoir ensemble :  
Aux femmes n'appartient sçavoir,  
Et est aux princesses d'avoir  
Leur plaisir, et à l'aise vivre.

YSABEAU.

Il fault que l'assault je vous livre :  
Dictes moy, n'appartient il point  
A chascun de venir au poinct  
De bien vivre ?

L'ABBÉ.

Je croy qu'ouy.

YSABEAU.

Et venez çà, povre esblony,  
Doy je dire aveugle, qui est ce  
Qui peult vivre en aise et liesse  
Sans vivre bien ?

L'ABBÉ.

Mais je demande  
Qui peult vivre en liesse grande  
En vivant bien ?

YSABEAU.

Par ainsi doncques,

Vous approuvez tous ceulx quiconques  
Vivent d'une vie mauvaïse,  
Pourveu qu'ilz vivent à leur aise :  
Ne faictes pas ?

L'ABBÉ.

Je cuyde moy ,  
Que ceulx qui vivent sans esmoy  
Et à plaisir, vivent tresbien.

YSABEAU.

Mais ce tant grand plaisir, ou bien  
Vient il des choses de dehors,  
Ou de l'esprit ?

L'ABBÉ.

Il ne vient, fors  
De ce que je sens et saveure,  
Ou que je voy.

YSABEAU.

Je vous assure ,  
Que ne vous estes destourbé,  
Et estes un subtil abbé ,  
Mais un treslourdault philosophe :  
Respondez moy , de quel estophe  
Est le grand aise ? à vostre advis  
Où le prenez vous ?

L'ABBÉ.

En convïs,

A boire et dormir tant qu'on peult,  
A faire tout ce que l'on veult,  
En argent, honneur, tout cela.

YSABEAU.

Et si Dieu en ces choses là,  
D'aventure avoit mis science,  
Et ce beau don de sapience,  
En vivriez vous moins plaisamment ?

L'ABBÉ.

Qu'appellez vous premierement  
Sapience ? à fin qu'on le sçache.

YSABEAU.

Chose dont vous ne tenez tache :  
C'est à sçavoir congnoistre en somme  
Que la felicité de l'homme  
Ne gist fors qu'aux biens de l'esprit,  
Et que tout le bien qui perit,  
Comme argent, honneur, noble race,  
Ne le rend (saulve vostre grace)  
Plus heureux, ne meilleur aussi.

L'ABBÉ.

C'est le moindre de mon soucy,  
Que ceste sapience.

YSABEAU.

Voyre:

Or ça, pourriez vous jamais croire  
Que je sens plus d'aise et grand heur  
A lire quelque bon auteur  
Moral, naturel ou divin,  
Que vous à boire de bon vin,  
Ou jouer quand on a disné?  
Que vous en semble, *Domine* :  
Ne vis je pas en grans esbas?

L'ABBÉ.

Quant à moy, je n'y en voy pas  
Sans mentir

YSABEAU.

Je ne m'enquiers point  
Qui vous delecte, ou qui vous poinct,  
Mais de ce qui doit delecter.

L'ABBÉ.

Je ne vouldrois point alecter  
Mes moynes dispos et delivres  
Ordinairement en ces livres :  
C'est bien livré.

YSABEAU.

Et mon mary,  
Tant s'en fault qu'il en soit marry,  
Qu'il m'en ayme mille foyz mieulx :



Pourquoy en voz religieux,  
Les livres doncques n'approuvez?

L'ABBÉ.

Je les en ay tousjours trouvez  
Moins obeissans la moitié,  
Et si hardiz que c'est pitié  
A me respondre : ilz me repliquent  
D'un tas de decrets qu'ilz expliquent,  
De Saint Pierre et Saint Mathieu  
Et de Saint Paul.

YSABEAU.

Ho de par Dieu :  
Vous leur commandez donc de lire  
Choses qui peuvent contredire  
A Saint Pierre et Saint Paul l'apostre?

L'ABBÉ.

Par mon ame, saulve la vostre,  
Je ne sçay quell' doctrine ilz ont,  
Mais je hay les moynes qui sont  
Repliquans , et vouldrois n'avoir  
Moyne qui eust plus de sçavoir  
Que j'en ay.

YSABEAU.

Pour y obvier ,  
Il ne fault rien qu'estudier  
Si bien que soyez fort sçavant.

L'ABBÉ.

Ja n'ay loysir mettre en avant  
Toutes ces choses.

YSABEAU.

La raison?

L'ABBÉ.

Pour autant qu'en nulle saison  
N'y puis vacquer.

YSABEAU.

Quoy, nostre maistre,  
Ne pouvez vous vacquer à estre  
Prudent et sage?

L'ABBÉ.

Ma foy non.

YSABEAU.

Vous n'en aurez donc point le nom :  
Et qui vous garde d'y entendre?

L'ABBÉ.

Tout plein de soing qu'il me fault prendre  
Pour ma maison, faire la court :  
Mon service qui n'est pas court,  
Chevaux, chiens, oyseaux, choses telles.

YSABEAU.

Ces choses là vous semblent elles  
Meilleures, que devenir sage ?

L'ABBÉ.

Que voulez vous ? c'est un usage  
Que nous avons.

YSABEAU.

Je vous demande ,  
Si vous aviez vertu si grande  
De muer les corps et les testes  
De vous et voz moynes en bestes ,  
Les feriez vous pas estre veaulx ,  
Et vous cheval ?

L'ABBÉ.

Quelz motz nouveaulx ?  
Non vrayement.

YSABEAU.

Si seroit ce bien ,  
Pour garder qu'ilz ne fussent rien  
Plus que vous, en faisant ainsi.

L'ABBÉ.

Je n'aurois pas trop grand soucy,  
Quelz animaulx fussent les moynes.

Ne les curez , ne les chanoynes ,  
Pourveu qu'homme je fusse.

YSABEAU.

Somme ,  
Vous pensez donc celluy estre homme  
Qui n'est sage , et n'y veut pourvoir ?

L'ABBÉ.

Je suis , si le voulez sçavoir ,  
Pour moy assez sage et heureux.

YSABEAU.

Si sont bien les pourceaux pour eulx  
En leur qualité.

L'ABBÉ.

Par mon ame ,  
Vous estes une estrange dame ,  
Et me semblez une sophiste.

YSABEAU.

Par ma foy , monsieur le buliste ,  
Ce que me semblez ne diray :  
Mais bien , je vous demanderay  
Pourquoy mes livres faschent tant  
A vostre veue.

L'ABBÉ.

Pour autant

Que la quenouille, et le fuseau  
Sont armes de femmes.

YSABEAU.

Tout beau :

La femme ne doit elle point  
Gouverner sa maison à point,  
Instruire ses enfans ?

L'ABBÉ.

Si faict.

YSABEAU.

Et pensez vous qu'un tel effect  
Se puisse mener sans prudence ?

L'ABBÉ.

Nenny vraiment, comme je pense.

YSABEAU.

A fin qu'adverty en soyez,  
Les livres que vous me voyez  
Me font telle chose congnoistre.

L'ABBÉ.

On voit tous les jours en mon cloistre  
Soixante et quatre moynes vivre :  
Toutesfoys au diable le livre  
Qu'en leur chambre encor on a veu.

YSABEAU.

A ce conte, c'est bien prouvé  
A voz moyne de bonne sorte.

L'ABBÉ.

Quant des livres, je vous supporte,  
Mais non latiner.

YSABEAU.

Voycy rage :

Pourquoy ?

L'ABBÉ.

Pourceque tel langage  
Aux femmes n'est pas bien seant.

YSABEAU.

Ne respondes point pour neant :  
Raison ?

L'ABBÉ.

A tout bien regarder ,  
Cela sert bien peu à garder  
Leur chasteté.

YSABEAU.

Doncques les songes,  
Les fables et sottes mensonges  
Des romans ont propriété

De garder nostre chasteté ?  
N'ont pas ?

L'ABBÉ.

Ce n'est pas tout.

YSABEAU.

Là donc ,  
Dictes hardiment tout du long  
Sans rien obmettre.

L'ABBÉ.

Toutes femmes ,  
Qui craignent tomber en diffames ,  
En si grand danger ne seront  
Des prestres , quand point ne sçauront  
Parler latin.

YSABEAU.

En bonne foy ,  
Le moindre danger que j'y voy  
C'est cestuy là : car du latin  
Vous travaillez soir et matin  
A rien n'en sçavoir , Dieu mercy.

L'ABBÉ.

La commune l'estime ainsi ,  
Que je le vous ay recité ,  
Parce qu'il n'est pas usité ,  
Ne commun qu'une femme ou fille

Sçache tant, ne qu'elle babille  
Latin, ne gros, ne eslegant.

YSABEAU.

Pourquoy m'allez vous alleguant  
La commune qui est le pire  
Auteur que vous me sçauriez dire  
Pour faire bien ? Et d'avantage,  
Pourquoy m'alleguez vous l'usage  
Et la coustume qui s'oppose  
Tousjours à faire bonne chose ?  
Aux bonnes choses conviendrait  
S'accoustumer, lors adviendrait  
Qu'on verroit la chose en usance,  
Qui estoit hors d'accoustumance,  
Ce qui estoit amer à tous,  
Seroit d'un chascun trouvé doux :  
Ce qui semble layd si longtemps,  
Seroit fort beau.

L'ABBÉ.

Je vous entends.

YSABEAU.

Par vostre foy, je vous demande :  
Sied il mal à une Allemande  
Sçavoir françois ?

L'ABBÉ.

Non.



YSABEAU.

Raison quelle?

L'ABBÉ.

Et que sçay je moy, à fin qu'elle  
Parle aux François, ou leur respondé :  
Dy je pas bien?

YSABEAU.

Le mieulx du monde :

Pourquoy donc me venez reprendre  
Si le latin je veulx aprendre ,  
Pour parler avec tant d'authours  
Sages , sçavans , consolateurs ,  
Tant bien disans , tant bien vueillans ,  
Et en tout si bien conseillans  
Ceulx qui les lisent ?

L'ABBÉ.

Je vous jure

Que de ces livres la lecture  
Diminue merueilleusement  
A la femme l'entendement :  
Avec ce qu'elles n'en ont gueres ,  
Et qu'elles sont un peu legeres  
Du cerveau.

YSABEAU.

De dire combien

Vous en avez , je n'en sçay rien :  
Si peu que j'en ay toutesfoys ,  
J'aymerois mieulx cent mille foyz  
L'user en quelque bonne estude ,  
Qu'en une grande multitude  
D'oraisons sans cueur barbotees ,  
Ou en jambons , ou en tostées ,  
Toutes nuictz apres qu'estes yvres.

L'ABBÉ.

La frequentation des livres  
Pour vray engendre frenasie.

YSABEAU.

Voycy estrange fantasie :  
Le propos de tous ces beuveurs ,  
Que vous avez , buffons , baveurs ,  
Vous font ilz frenatique ?

L'ABBÉ.

Moy ?

Mais bien me mettent hors d'esmoy ,  
Et d'ennuy , c'est bien le contraire.

YSABEAU.

Comment donc se pourroit il faire ,  
Que si honnestes deviseurs ,  
Que mes livres tant beaulx diseurs  
Me feissent nuysance ?

L'ABBÉ.

On le dit.

YSABEAU.

Ce qu'on en voit y contredit :  
Combien des vostres voit on plus ,  
A qui le jeu des dez ou flus ,  
Le long veiller , les beuveries ,  
Ont engendré des resveries ,  
Et des fureurs ?

L'ABBÉ.

Ma foy , madame ,  
Si ne voudrois je point de femme ,  
Qui de sçavoir eust le degré.

YSABEAU,

Et je me sçay un tresbon gré  
D'avoir un homme pour espoux  
Qui est tout different à vous :  
Car la science qu'ay aprie  
Faict que davantage il me prise ,  
Et que je l'ayme beaucoup mieulx.

L'ABBÉ.

Quand j'y pense , je deviens vieux.

YSABEAU.

A quoy ?

III.

L'ABBÉ.

A la peine qu'on prend,  
Quand les sciences on apprend,  
Puis fault mourir.

YSABEAU.

He, grosse teste,  
Aymeriez vous mieulx mourir beste,  
Si demain vous passiez le pas,  
Que de mourir sçavant?

L'ABBÉ.

Non pas :  
Pourveu que je n'eusse jamais  
Peine d'apprendre.

YSABEAU.

Voyre mais  
Sans peine au monde nul ne peult  
Atteindre à rien de ce qu'il veult :  
Encor tout ce qui est acquis,  
Tant soit il à grand' peine quis,  
En mourant il fault qu'on le lasche :  
Pourquoy donc est ce qu'il vous fasche  
De prendre quelque peu de peine  
Pour chose tant noble et certaine,  
Et dont le fruict à l'autre vie  
Nous accompagne?

L'ABBÉ.

J'ay envie  
De dire qu'en commun langage  
Nous disons, une femme sage  
Folle deux foyz.

YSABEAU.

Certainement  
Cela se dit communement  
Par les folz : mais quoy, nostre maistre :  
La bien sage ne le peult estre :  
Et celle qui faict son arrest  
D'estre bien sage, et point ne l'est,  
Est folle deux foyz.

L'ABBÉ.

Mais d'ou vient  
Qu'aux femmes aussi mal advient  
Science, qu'un bast à un beuf<sup>1</sup> ?

YSABEAU.

Croyez, *Domine Abbate*,  
Qu'au beuf sied mieulx d'estre basté,  
Qu'à un asne de porter mitre.  
Que tient on en vostre chapitre  
De la Vierge mere?

<sup>1</sup> Il manque ici un vers ; il ne se trouve dans aucune édition de ce Colloque.

L'ABBÉ.

J'en tien,  
Quant à moy, ce qu'un bon chrestien  
Doibt tenir.

YSABEAU.

Elle ne lisoit  
Donc jamais livres ?

L'ABBÉ.

Si faisoit :  
Mais sans doubte : elle ne leut oncques  
En ces livres cy.

YSABEAU.

En quoy doncques ?  
Je ne l'ay encor aprins d'ame.

L'ABBÉ.

En ces Heures de Nostredame  
Devotement.

YSABEAU.

Voycy bon homme :  
Et à quel usage ?

L'ABBÉ.

De Romme,  
Comme je croy.

YSABEAU.

Paule <sup>1</sup> et Eustoche <sup>2</sup>

Femmes ayant Dieu et leur proche  
Ne furent elles pas expertes  
En la sainte Escripture ?

L'ABBÉ.

Certes.

Aujourd'huy nous n'en voyons point,  
Au moins bien peu.

YSABEAU.

Tout en ce point,  
C'estoit jadis chose bien rare

<sup>1</sup> Sainte Paule, disciple de Saint Jérôme, célèbre par sa piété et son érudition, vivait dans le quatrième siècle. Elle était d'une des plus nobles familles de Rome. Étant devenue veuve, elle se tourna vers la dévotion ; elle renonça à ses biens, et quitta ses enfans et sa patrie pour aller s'enfermer dans un monastère de Bethléem. St. Jérôme, qui a écrit sa vie, fut son directeur. On sait comment l'esprit vient aux filles. Sainte Paule acquit des connaissances très-étendues ; elle apprit l'hébreu pour entendre avec plus de facilité les Écritures. La bible était sa lecture favorite ; Loth et ses filles, le lévite d'Ephraïm, les prophéties d'Osée et d'Ezéchiel faisaient ses délices. Elle mourut en 404, âgée de cinquante-six ans.

<sup>2</sup> Eustochium, fille de Sainte Paule, suivit l'exemple de sa mère. Elle se retira, avec elle, dans le monastère de Bethléem, où elle demeura trente-cinq ans sous la conduite de Saint Jérôme. Ce saint, qui lui adressa un traité intitulé *Custodia Virginialis*, fait souvent son éloge dans ses ouvrages. Versée dans les langues hébraïque, grecque et latine, cette docte pucelle passa sa vie à méditer les livres saints. On assure qu'elle les comprenait.

Que de veoir un abbé ignare :  
 Aujourd'huy il est si commun ,  
 Que cent mille aussi bien comme un  
 Se trouveront : jadis les princes ,  
 Roys , Cesars et chefs de provinces  
 N'estoient moins exquis en sçavoir ,  
 Qu'en armes , puissance et avoir :  
 Et n'est encores ceste chose  
 Si rare , comme l'on propose ,  
 Aux Itales et en Espagne ,  
 Aujourd'huy voyre en Allemaigne  
 Force femmes se trouveront ,  
 Qui aux plus clairs disputeront :  
 En Angleterre sont encore  
 Les filles <sup>1</sup> du chancelier More :  
 En France tenons pour Minerve  
 La sœur du roy <sup>2</sup> , que Dieu conserve :  
 Et aux lettres fort on y prise

<sup>1</sup> Morus (Marguerite) , fille du fameux chancelier Thomas Morus , à qui Henri VIII fit trancher la tête en 1535 , parce qu'il refusait d'abjurer la foi catholique , fut une des femmes les plus remarquables de son temps ; elle aimait les sciences , et l'étude lui tenait lieu de ces plaisirs frivoles qui occupent son sexe. Lorsque son père fut jeté en prison , elle alla l'encourager à persévérer , au prix de son sang , dans sa croyance , et elle s'entretint tranquillement avec lui de littérature. Elle fut bientôt arrêtée à son tour , et accusée d'avoir rendu les derniers devoirs à son père , dont elle avait acheté le corps ; mais elle répondit avec tant de courage à ses juges , qu'ils n'osèrent pas condamner sa piété filiale.

<sup>2</sup> Marguerite de Valois , reine de Navarre , sœur de François I<sup>er</sup>.



Les nobles filles de Soubize<sup>1</sup> :  
Et si garde à vous ne prenez ,  
Il adviendra qu'à vostre nez  
Aux escoles presideront ,  
En pleine esglise prescheront ,  
Et auront vos mitres et crosses.

L'ABBÉ.

Dieu nous gard de pertes si grosses  
Toutesfoys.

YSABEAU.

Que Dieu vous en garde ?

C'est à vous à y prendre garde :  
Car si tenez tousjours ces voyes ,  
A prescher se mettront les oyes ,  
Plus tost qu'elles vous souffrent estre  
Pasteurs sans voz brebis repaistre.  
Vous voyez quel est le danger ,  
La force du monde changer ,  
Son personnage quitter fault  
Au beau milieu de l'eschafault ,  
Ou que de faict, ou de parolle ,  
Chascun sçache jouer son rolle :  
Le temps vient, l'affaire est pressé.

L'ABBÉ.

Quel grand diable m'a addressé

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> de Soubise et sa fille M<sup>me</sup> de Parthenai. Voyez dans le tome I<sup>er</sup> les épîtres vingt-deux et vingt-cinq du livre I<sup>er</sup>.

**358      PREMIER COLLOQUE D'ÉRASME.**

A ceste femme ? En bonne foy ,  
Si jamais chez nous je vous voy ,  
Plus gracieux nous vous serons .

YSABEAU.

Et comme quoy ?

L'ABBÉ.

Nous danserons ,  
Banqueterons , irons chasser ,  
Pour vous faire le temps passer ,  
Et si jamais vous veistes rire ,  
Nous rirons bien .

YSABEAU.

Vrayement beau Sire ,  
J'ay prou de quoy rire en ce lieu ,  
Sans aller là .

L'ABBÉ.

Adieu.

YSABEAU.

Adieu.



---

SECOND

# COLLOQUE D'ERASME,

INTITULÉ

VIRGO ΜΙΣΟΓΑΜΟΣ.

---

AU LECTEUR FRANÇOYS.

**A**MY lecteur, sois adverty,  
Qu'au latin n'a rien davantage  
Que ce qui est icy verty  
Par Marot en nostre langage.



---

# COLLOQUE

DE

## LA VIERGE MEPRISANT MARIAGE.

---

CLEMENT.

BIEN aise suis de veoir la fin  
Du souper ( Catherine ) à fin  
D'aller se pourmener ensemble :  
Car veu la saison , il me semble  
Qu'il n'est chose plus delectable.

CATHERINE.

Je vieillissois aussi à table :  
Et si m'ennuyois d'estre assise.

CLEMENT.

Qu'il faict beau temps, quand je m'advise :  
Voyez, voyez tout à la ronde ,  
Comment le monde rit au monde ,  
Aussi est il en sa jeunesse.

CATHERINE.

Vous dictes vray.

CLEMENT.

Et pourquoy est ce ,  
Que vostre printemps çà , et là  
Ne rit aussi ?

CATHERINE.

Pourquoy cela ?

CLEMENT.

Pource que n'estes pas bien gaye  
A mon gré.

CATHERINE.

Paroist il que j'aye  
Autre visage que le mien  
Accoustumé ?

CLEMENT.

Voulez vous bien ,  
Sans que vostre œil soit esblouy ,  
Que je vous monstre à vous ?

CATHERINE.

Ouy.

CLEMENT.

Voyez vous bien là ceste rose ,  
Qui s'est toute retraicte et close  
Vers le soir ?

CATHERINE.

Je la voy. Et puis :  
Vous voulez dire que je suis  
Ainsi decheue.

CLEMENT.

Toute telle.

CATHERINE.

La comparaison est plus belle  
Que propre.

CLEMENT.

Si ne m'en croyez,  
Mirez vous bien, et vous voyez  
En ce ruisseau : mais dictes moy,  
Pourquoy avec si grand esmoy  
Durant le souper souspiriez ?

CATHERINE.

Il ne fault que vous enqueriez  
De chose qui aucunement  
Ne vous touche.

CLEMENT.

Mais grandement.

Car quand vous estes en soucy,  
Je suis tout fasché : qu'est cecy ?  
Vous souspirez encor madame :

Comme il vient du profond de l'ame  
Ce souspir là !

CATHERINE.

Sans point mentir,  
J'ay qui au cueur se faict sentir :  
Mais le dire n'est pas bien seur.

CLEMENT.

A moy qui vous tiens pour ma sœur,  
Non, non, Catherine, ma mye,  
N'ayez ne craincte ne demie,  
Dictes moy tout sans rien obmettre :  
Car à seurté vous pouvez mettre  
Vostre secret en ces oreilles,  
Tant il soit grand.

CATHERINE.

Voycy merveilles.  
Peult estre quand vous le sçaurez,  
Aucune puissance n'aurez  
De m'y servir.

CLEMENT.

On vous orra.  
Et qui par effect ne pourra  
Vous secourir, peult estre au fort,  
Qu'on vous servira de confort,  
Ou de conseil.

CATHERINE.

J'ay la pepie.

CLEMENT.

D'ou vient cecy, suis je une espie,  
Ou, ne m'aymez vous point autant  
Que vous soulez ?

CATHERINE.

Je vous hay tant,  
Que j'ay moins cher mon propre frere :  
Et toutesfoys mon cueur differe  
D'en dire rien.

CLEMENT.

Vous estes fine,  
Venez ça, si je le devine,  
Le confesserez vous adonc ?  
Vous reculez , promettez donc :  
Ou j'importuneray sans fin.

CATHERINE.

C'est vous mesme qui estes fin,  
Or sus, puisque promettre fault.

CLEMENT.

Tout premier rien ne vous deffault  
Que je voy en felicité.



CATHERINE.

Plust à Dieu que la verité  
Vous en dissiez.

CLEMENT.

Quant à vostre aage,  
Vous estes en la fleur : et gage  
Que le plus de voz ans ne monte  
Qu'à dix et sept.

CATHERINE.

Non.

CLEMENT.

A ce compte,  
Je croy que la peur de vieillesse  
Ne vous met pas en grand' tristesse.

CATHERINE.

Nenny.

CLEMENT.

On voit de tous costez  
En vous cent parfaictes beautez ,  
Grans dons de Dieu.

CATHERINE.

Je vous affie ,  
Que ne me plains , ne glorifie  
De beauté quelle qu'elle soit.

CLEMENT.

Après, assez on apperçoit,  
Que n'avez maladie aucune :  
Simon qu'il y en eust quelcune  
Qu on ne voit point.

CATHERINE.

Là Dieu mercy  
Je n'ay rien eu jusques icy  
De mal caché.

CLEMENT.

Quant au renom,  
Il n'est point mal.

CATHERINE.

Je croy que non.

CLEMENT.

Puis vous avez , je suis records ,  
Un esprit digne de ce corps :  
Voyre tel sur ma conscience ,  
Que pour moy en toute science  
Je le voudrois.

CATHERINE.

S'il y en a ,  
Il vient de Dieu qui le donna ,  
Et en loue sa bonté haulte.

CLEMENT.

Au reste , vous n'avez point faulte  
De ceste bonne grace exquise ,  
Laquelle est tousjours tant requise  
En la beauté.

CATHERINE.

Je vous asseure  
Que je voudrois bien estre seure  
D'avoir bonnes mœurs,

CLEMENT.

Au surplus,  
Il n'est rien qui abbaisse plus  
Beaucoup de cueurs, que povre race,  
Mais Dieu vous a faict ceste grace,  
D'estre yssue de bons parens,  
Biens nez, riches et apparens,  
Et qui vous ayment.

CATHERINE.

Je n'en doubte.

CLEMENT.

Que diray plus? Voyez qu'en toute  
Cette ville, je ne voy point  
Fille qui me vient mieulx à poinct ,  
Ne que pour moy si tost j'esleusse,  
S'il plaisoit à Dieu que je l'eusse  
Pour ma femme.

CATHERINE.

Aussi pour espoux  
Je n'en voudrois autre que vous ,  
Si c'estoit à moy à choisir :  
Et que j'eusse quelque desir  
De mariage.

CLEMENT.

Il fault bien dire  
Que le regret qui vous martyre  
Soit un grand cas.

CATHERINE.

Pour abreger ,  
Il n'est pas du tout si leger  
Comme l'on diroit bien.

CLEMENT.

Or sus ,  
Si je vous metz le doigt dessus ,  
Ne vous en fâcherez vous ja ?

CATHERINE.

Je vous l'ay accordé desja ,  
Besongnez.

CLEMENT.

Sans mentir je sçay ,  
Et de fait j'en ay fait l'essay ,  
Combien le mal d'amour tourmente :

C'est vostre douleur vehemente,  
Confessez, vous l'avez promis.

CATHERINE.

Je confesse qu'amour a mis  
En mon cueur l'ennuy que je porte :  
Mais non pas amour de la sorte  
Que celle que vous entendez.

CLEMENT.

Si plus grand clair ne me rendez,  
Garde n'ay que plus en devine.  
Quelle amour est ce ?

CATHERINE.

Amour divine.

CLEMENT.

Brief, quand dix ans je penserois,  
Plus deviner je ne sçaurois :  
Mais vostre bouche le dira,  
Ou ceste main ne partira  
Jamais de la mienne.

CATHERINE.

Quel homme :

Vous me pressez aussi fort, comme  
S'il vous touchoit.

CLEMENT.

Or quelque chose

Qui soit en vostre cuer enclose ,  
Mettez le hardiment icy.

CATHERINE.

Puisque vous m'efforcez ainsi,  
Je là diray : quasy de l'aage  
D'enfance me vint en courage  
Une affection si tresgrande.

CLEMENT.

Et de quoy?

CATHERINE.

D'estre de la bande  
Des vierges sacrees.

CLEMENT.

Comment,  
D'estre moynesse ?

CATHERINE.

Justement.

CLEMENT.

Hem , c'est prendre bren pour farine.

CATHERINE.

Que dictes vous ?

CLEMENT.

Rien , Catherine.  
Je toussois : dictes à loysir.

CATHERINE.

Mes parens à ce mien desir  
N'ont jamais faict que resister.

CLEMENT.

Et vous ?

CATHERINE.

Et moy de persister.  
Et de prieres et de larmes,  
Leur donnois souvent force allarmes  
Pour les gaigner.

CLEMENT.

Et eulx que feirent ?

CATHERINE.

Finablement apres qu'ilz veirent  
Que je ne cessois de prier,  
De requerir, pleurer, crier,  
Ilz s'amollirent, promettans  
Des que j'aurois dix et sept ans,  
De faire à mon intention,  
Pourveu que ma devotion  
Continuast : or suis je au terme,  
Et mon vouloir est tousjours ferme :  
Toutesfoys parens et amys,  
Contre tout ce que m'ont promis,  
Me refusent cela que tant

Jour et nuict me va contristant ,  
Je vous ay dict ma maladie :  
Si pouvez, faictes que je die  
Que j'ay trouvé un medecin.

CLEMENT.

Vierge plus blonde qu'un bassin ,  
Tout premier conseiller vous veulx  
Que voz affections et vœux  
Vous moderez : et si contente  
L'on ne vous faict de vostre attente,  
D'en prendre ennuy ne vous jouez :  
Mais vouez ce que vous pouvez  
Pour le plus seur.

CATHERINE.

Morte je suis ,  
Si je n'ay ce que je poursuis ,  
Voyre bientost.

CLEMENT.

Mais voyrement ,  
D'ou prinstes vous premierement  
Ce mortel desir ?

CATHERINE.

Une foy  
Que guere d'aage je n'avois ,  
En un convent on nous mena



De nonnains : on nous pourmena ,  
On nous montra là toutes choses.  
Ces nonnains fraîches comme roses  
Me plaisoient et me sembloient anges.  
Tout reluysoit jusques aux franges  
En leur eglise : leurs preaux  
Et jardins estoient si tresbeaulx ,  
Quand tout est dict , en tous les lieux  
Ou je voulois tourner les yeulx ,  
Tout me rioit : sur ce venoient  
Mille propos que nous tenoient  
Ces nonnains en leur doux langage.  
J'en trouvay là deux de mon aage ,  
Et avec qui je m'esbatois  
Du temps que petite j'estois.  
De ce temps là , sans point mentir ,  
Commença mon cueur à sentir  
Le desir d'une telle vie.

## CLEMENT.

De rien condamner n'ay envie :  
Si est ce qu'à toutes personnes  
Toutes choses ne sont pas bonnes :  
Et veu la gentille nature ,  
Laquelle en vous je conjecture ,  
Tant par les mœurs que par la face ,  
Il me semble , sauf vostre grace ,  
Que debvriez prendre pour espoux

Quelque beau filz , pareil à vous :  
Et instituer bien et beau  
Chez vous un convent tout nouveau ,  
Dont vous serez la mere abbesse ,  
Et luy, l'abbé.

CATHERINE.

Quoy? que je laisse  
Le propos de virginité?  
Plustost mourir.

CLEMENT.

En verité ,  
Virginité grand' chose vault ,  
Pourveu qu'elle soit comme il fault :  
Mais pour cela n'est ja mestier  
Qu'entriez en cloistre , ne monstier  
D'ou ne puissiez sortir apres.  
Vous pouvez vivre vierge , aupres  
De pere et mere.

CATHERINE.

Il est ainsi :  
Mais non trop seurement aussi.

CLEMENT.

Dictes vous ? mais le plus souvent  
Plus à seurté qu'en un convent :  
Parmy ces diables de pourceaux

De moynes, rempliz de morceaux,  
Il fault que tant de moy tenez,  
Qu'ilz ne sont chastrez ne sanez,  
Et tout nuds ressemblent un homme.  
Tout par tout peres on les nomme :  
Et de faict plusieurs foys advient  
Que ce nom tresbien leur convient.  
Les vierges de cuer pur et munde,  
Au temps passé en lieu da monde  
Plus honnestement ne vivoient  
Qu'avec leurs parens, et n'avoient  
Que l'esvesque pour leur beaupere.  
Mais nommez moy le monastere,  
Je vous pry, que vous voulez prendre,  
Pour en servitude vous rendre  
A jamais.

CATHERINE.

Celluy de Tempert.

CLEMENT.

N'est ce pas celluy qui appert  
Sur la montaigne, par delà  
Le boys de vostre pere ?

CATHERINE.

Là.

CLEMENT.

Je congnois toute la mesgnie

De leans : quelle compaignie :  
Elle merite bien , pensez ,  
Que pour elle vous delaissez  
Voz parens si bons et honnestes.  
Quant au prieur sur toutes bestes  
Je lá vous pleny la plus sotte :  
Il y a six ans qu'il radotte  
D'aage , et d'yvrognerie extresme ,  
Et a deux compagnons de mesme ,  
Frere Jehan , et frere Gervais :  
Frere Jehan n'est pas trop mauvais ,  
Mais au reste il n'a rien d'homme ,  
Fors seulement la barbe : somme  
Il n'a ne sçavoir , ne cerveau :  
Et frere Gervais est si beau ,  
De contenance si badine ,  
Que sans le froc sacré et digne  
Qui couvre tout , il troteroit  
Parmy la ville , et porteroit  
Ce beau chaperon à oreilles.  
Publiquement.

CATHERINE.

Ilz sont tant doux.

CLEMENT.

Si les congnois je mieulx que vous.  
Mais ilz sont , (j'entens bien le cas)

Vers voz parens, voz advocats,  
Pour vous faire estre leur novice.

CATHERINE.

Frere Jehan m'y faict du service,  
Et est mon grand solliciteur,  
Je le sçay bien.

CLEMENT.

Quel serviteur :  
Or prenons qu'ilz soient maintenant  
Doctes , et bons à l'advenant  
Pour ceste affaire : des demain  
En moins que de tourner la main ,  
Sotz et maulvais se trouveront :  
Et telz que baillez vous seront ,  
Vous les fault recevoir et prendre  
Pour tout jamais.

CATHERINE.

Il fault entendre  
Que souvent on faict des banquetz  
Chez nous , ou on tient des caquetz  
Qui m'offensent et scandalisent :  
Car tousjours les propos que disent  
Ces mariez par vanité ,  
Ne sentent pas virginité :  
Et parfoys , dont fâchée suis ,  
Le baiser refuser ne puis  
Honnestement.

CLEMENT.

Qui fuyr veult  
Tout ce qui offenser le peult,  
Quand et quand se face inhumer :  
L'oreille doibt s'accoustumer  
A ouyr toutes choses dire :  
Prendre le bon , laisser le pire  
Pour le meilleur : et d'autre part  
Je croy que vous avez à part  
Vostre chambre chez vostre pere.

CATHERINE.

Ouy desja.

CLEMENT.

Si on delibere  
De faire quelque gros banquet,  
Tandis qu'ilz tiendront leur caquet,  
Tenez vous en vostre chambrette,  
Et en devotion secrette,  
Avecques Dieu là devisez,  
Psalmodiez, priez, lisez,  
Louez sa bonté eternelle.  
Ainsi la maison paternelle  
Ne vous fera brin de souilleure,  
Mais bien vous la rendrez meilleure,  
Et plus nette, ma bonne sœur.

CATHERINE.

Si est il toutesfoys plus seur,  
Parmy les vierges se trouver.

CLEMENT.

Je ne veulx certes reprouver  
Leur compaignie chaste et honneste,  
Mais gardez bien qu'en vostre teste  
Vous n'ayez une impression  
De faulse imagination :  
Quand un temps y aurez esté,  
Et bien veu d'un chascun costé,  
Peult estre que toutes les choses  
Entre les murailles encloses,  
Et lesquelles voz yeulx y veirent  
Ne vous riront comme elles feirent.  
Toutes celles qui voiles ont,  
Et m'en croyez, vierges ne sont.

CATHERINE.

Voyla bons motz.

CLEMENT.

Bons et notables

Sont les motz qui sont veritables :  
Sinon qu'à maintes du Chapitre  
Soit permis de prendre le tiltre  
De Marie mere pucelle :

A celle fin qu'on les appelle  
Vierges apres l'enfantement.

CATHERINE.

Vous parleriez bien autrement  
Si vous vouliez.

CLEMENT.

Propos final :  
Souvent tout n'est pas virginal  
Parmy ces vierges.

CATHERINE.

Non , beau sire ,  
Et pourquoy ?

CLEMENT.

Je le vous voys dire :  
Pour ce que parmi ces pucelles ,  
Se trouvent grand nombre de celles  
Qui de mœurs ressemblent Sapho ,  
Plus que d'entendement.

CATHERINE.

Ho , ho :  
Quel jargon : je ne l'entens point.

CLEMENT.

Aussi l'ay je dict tout à poinct ,  
A fin que ne fust entendu.



CATHERINE.

Or voyla, mon cueur est rendu  
A ce desir : il fault bien dire  
Que l'esprit qui à ce me tire  
Vient de Dieu, puisqu'il continue  
Depuis tant d'ans que m'a tenue :  
Et ne faict que croistre et m'attirer  
De jour en jour.

CLEMENT.

Mais au contraire,  
C'est esprit là suspect me semble :  
Veu que tous voz parens ensemble  
Fuyent à ce que desirez.  
Ilz eussent esté inspirez,  
Si vostre desir fust de Dieu.  
Mais la plaisance de ce lieu,  
Que vous veistes petite fille,  
Des nonnains la douce babille,  
Leur habit saint, le chant d'icelles,  
Leurs cerimonies tant belles,  
Voyla l'esprit qui attira  
Vostre cueur, et qui l'inspira :  
Avec les caphardes parolles  
De ces moynes à testes folles  
Qui vous chevalent pour leur bien,  
Et pour dringuer, ilz sçavent bien

Que vostre pere est homme large :  
A souper l'auront , à la charge  
Qu'il portera du vin , assez  
Pour dix beuveurs maistres passez  
Ou bien chez luy en iront boire.  
Parquoy si vous m'en voulez croire ,  
Rien contre le gré ne ferez  
De pere et mere : et penserez  
Que Dieu veult que soubz leur puissance  
Demouriez en obeissance ,  
Songez y bien.

CATHERINE.

En tel affaire,  
C'est chose sainte de ne faire  
Conte de ses parens.

CLEMENT.

Sans faincte,  
Pour Jesuschrist c'est chose sainte  
N'obeir à pere , ne mere.  
Au contraire, c'est chose amere  
Les mespriser en autre endroict :  
Car un filz chrestien quiouldroit  
De male faim laisser mourir  
(J'entens si le peult secourir)  
Son pere idolastre ou ethnique ,  
Ne fault qu'à luy pardon s'applique.  
Mais si vous n'avez le baptesme ,

Et la mere ou le pere mesme  
Vous veulent garder de le prendre,  
Lors à eulx ne debvez entendre :  
Ou s'ilz vous vouloient mettre en teste  
De faire chose deshonneste ,  
Alors pourriez en verité  
Contemner leur autorité.  
Mais qu'a besoing tout ce mystere  
De convent , ne de monastere ?  
Vous avez en toute saison  
Jesuschrist en vostre maison.  
Davantage, ainsi que je trouve,  
Nature dit , et Dieu approuve ,  
Saint Paul remonstre fort et ferme ,  
Et la loy humaine conferme ,  
Qu'enfans obeir sont tenuz  
Aux peres dont ilz sont venuz.  
Voulez vous de dessoubz les mains  
De voz parens doux et humains  
Vous retirer , et faire change  
D'un vray pere à un pere estrange ?  
Et la propre mere tant chere  
Permuter à une estrangere ?  
Ou , pour mieulx dire , voulez vous  
Pour des parens benigns et doux  
Des maistres et maistresses rudes ?  
Et acheter les servitudes ,  
Vous qui meritez qu'on vous serve ,

Fille de maison , non point serve ?  
Certes charité chrestienne  
Rompt toute coustume ancienne  
D'esclaves , et serfz qu'on avoit ,  
Fors que les marques on en veoit  
Encor en quelque region.  
Mais soubz nom de religion ,  
Ce monde fol en son cerveau  
A trouvé un genre nouveau  
De servitude : on n'y permet  
Sinon ce que la reigle y met.  
Quelque bien qu'on vous donne et baille,  
C'est au proufict de la canaille,  
Trois pas aller vous pourmener,  
Soudain vous feront retourner,  
Comme si la fuyte aviez prise,  
Pour avoir vostre mere occise.  
Et à fin qu'on congnoisse mieulx  
La servitude desdictz lieux ,  
Il fault qu'elle soit despouillee  
La robbe des parens baillee :  
Et à la mode qu'on traictoit  
Jadis les serfz qu'on achetoit,  
Ilz changent , qui est grand mespris ,  
Le nom qu'au baptesme on a pris.  
De sorte que pour Pierre ou Blaise,  
Fault avoir nom Jehan ou Nicaise.  
Jaques aura , des qu'il fut né ,

A Jesuschrist son nom donné :  
Et quand Cordelier se rendra ,  
Le nom de François il prendra  
Souldard qui laisse la livree ,  
Semble renoncer à son maistre ,  
Et saint homme nous pensons estre ,  
Celluy qui une robe vest ,  
Laquelle Jesuschrist qui est  
Seigneur de tout , point ne luy donne ,  
Et s'il despouille et abandonne  
L'habit que d'ailleurs il a pris ,  
Il en sera plus fort repris ,  
Que s'il laissoit par griefve offense  
La blanche robbe d'innocence  
Qu'il eust de Jesuschrist son roy.

## CATHERINE.

Certes on dit , et je le croy ,  
Que c'est chose de grand merite  
Si quelcun sa liberté quitte ,  
Et en tel <sup>u</sup> servage se bonte  
De son gré.

## CLEMENT.

Cela vient sans doute  
De Pharisaïque doctrine :  
Saint Paul au rebours endoctrine  
Que qui est franc , s'y doit tenir  
Sans point vouloir serf devenir :

Mais plus tost qu'on se delibere  
De devenir franc et libere.  
Et ce qui rend plus malheureuse  
Ceste servitude fascheuse,  
Il vous fault servir plusieurs maistres,  
Souvent grosses bestes champestres :  
Bien souvent trop longtems tenuz,  
Aucunes foys nouveaulx venuz.  
Or ça est il loy ny usance,  
Qui vous mette hors la puissance,  
Et hors des droictz de pere et mere ?

CATHERINE.

Nenny.

CLEMENT.

Et venez ça, commere,  
Pouvez vous donc oultre leur gré  
Vendre ou acheter champ ou pré,  
Qui soit de leur bien ?

CATHERINE.

Rien quelconques.

CLEMENT.

Qui vous baille ceste loy doncques  
De vous livrer en main estrange ?  
Veu que pere et mere à ce change  
Ne veulent consentir à rien ,

N'estes vous pas leur propre bien ,  
Et leur chere possession ?

CATHERINE.

La foy et la devotion  
Font cesser toute loy humaine.

CLEMENT.

Le faict de la loy se demeine  
Ailleurs , et principalement  
Au baptesme : icy seulement  
N'est question que de changer  
D'accoustremens , et se renger  
Par une extraordinaire envie  
A ne sçay quel genre de vie ,  
Qui n'est bon ne mauuais de soy.  
Je suis marry quand j'apperçoy  
Combien avec la liberté  
Vous perdrez de commodité.  
Maintenant il vous est licite,  
Dedans vostre chambre petite  
Rire à part vous , estudier ,  
Faire oraison , psalmodier  
Quand et autant qu'il vous plaira :  
Et des qu'il vous y faschera ,  
Vous pouvez ouyr les cantiques ,  
Et hymnes ecclesiastiques :  
Au service divin aller ,

De Dieu en chaire ouyr parler ,  
Ou bien si quelque fille ou dame  
Qui soit bonne de corps , ou d'ame  
Vous trouvez , ou homme sçavant ,  
Ilz vous pourront mettre en avant  
Cent bons propos , desquelz à l'heure  
Vous pourrez devenir meilleure.  
Et pourrez eslire , ou chercher  
Homme qui sçache bien prescher  
Jesuschrist sans capharderie.  
Si une foyz en moynerie  
Vous entrez , perdre vous convient  
Ces choses là , desquelles vient  
Un grand proufict quant à la foy.

CATHERINE.

Mais tandis , à ce que je voy ,  
Je ne seray point nonnain.

CLEMENT.

Non.

Et si serez , puisque ce nom  
Vous plaist si fort , et audience ,  
Elles s'enflent d'obedience :  
Et vous , n'avez vous pas cest heur  
D'obeir à vostre pasteur ,  
Et aux parens , comme est escript  
En la reigle de Jesuschrist ?



Quant à povreté qu'elles vouent,  
Et dont tant s'estiment et louent,  
Ne l'avez vous , quand tous voz biens  
Voz parens les ont, et vous riens ?  
Toutesfoys les vierges vouees  
Jadis estoient sur tout louees  
Des doctes et des saintes gens,  
De subvenir aux indigens,  
Selon la fortune et l'affaire,  
Ce qu'elles n'eussent pas sçeu faire,  
Si leur bien eussent rejecté.  
Au reste , quant à chasteté,  
La vostre n'empirera point  
A vostre maison : par ce poinct  
Vous voyla nonnain, autant vault.  
Dites moy que c'est que s'en fault ?  
Un certain voile, une chemise,  
Qui dessus la robe soit mise,  
En lieu que dessoubz on la porte,  
Et des mines de mainte sorte,  
Qui de soy ne font valoir mieulx  
La personne devant les yeulx  
De Dieu, qui nostre cueur regarde?

CATHERINE.

Vous me comptez , quand j'y prens garde,  
Choses estranges et nouvelles.

CLEMENT.

Je dy des choses vrayes et belles,  
Et de raison.

CATHERINE.

Certes si est ce  
Qu'au cueur jamais n'auray liesse,  
Si sans espoir on m'interdict  
Religion.

CLEMENT.

Voyla bien dict :  
Promistes vous pas au baptesme  
Religion ?

CATHERINE.

Si feiz.

CLEMENT.

Et mesme  
Tous ceulx qui soubz Jesuschrist vivent,  
Et ses commandemens ensuyvent,  
Ne sont ilz point religieux ?

CATHERINE.

Si sont.

CLEMENT.

Je suis fort envieux  
De sçavoir donc, comment s'appelle

Ceste religion nouvelle,  
 Qui rend ainsi de nul effect  
 Ce que loy de nature a faict :  
 Ce qu'enseigne la loy antique,  
 Et ce qu'apprend l'évangélique,  
 Et l'apostolique conferme.  
 Ce decret là , tant soit il ferme,  
 De Dieu n'est faict , ne approuvé ,  
 Mais par les moynes controuvé.  
 A ce propos plusieurs se treuvent  
 Qui les mariages appreuvent  
 Des jeunes gens, lesquelz s'attachent,  
 Sans que pere et mere le sçachent,  
 Voyre malgré eulx plusieurs foyz :  
 Raison humaine toutesfoys ,  
 Ne les loys les plus anciennes ,  
 Ne Moÿse dedans les siennes ,  
 Ne l'Évangile , ne canon  
 Ne tient cela.

CATHERINE.

Je croy que non.  
 Pour ce donc voulez proposer  
 Que je ne sçaurois espouser  
 Jesuschrist, s'il ne vient à plaire  
 A mes parens?

CLEMENT.

Je vous declare

Que desja espousé l'avez ,  
Quand tous par luy fusmes lavez  
Au baptesme. Et qui est l'espouse  
Qui deux foyz un mary espouse ?  
Il n'est question seulement  
Que du lieu , de l'habillement ,  
Des cerimonies ensemble.  
Pour cela ne fault , ce me semble ,  
Pere et mere ainsi mespriser.  
Et puis , il fault bien adviser ,  
Qu'en voulant encor entreprendre  
De Jesuschrist pour mary prendre ,  
A d'autre ne vous mariez.

CATHERINE.

A les esconter , vous diriez  
Qu'on ne peult plus saintement faire ,  
Que ne tenir en ceste affaire  
Conte de parens ne tuteurs.

CLEMENT.

Priez doncques ces beaulx docteurs  
Qu'aux saintz escriptz ilz vous en treuvent  
Quelque passage : et s'ilz ne peuvent ,  
Commandez leur de boire un verre  
De bon vin de Beaulne , ou d'Auxerre ,  
Ilz pourront bien faire cela.  
Quand ses parens on laisse là

Infideles, pour Jesus suyvre,  
 Cela, c'est son salut poursuyvre :  
 Mais ses parens chrestiens quitter,  
 Pour en moynerie habiter,  
 (Qui est souvent et j'en respons,  
 Pour les mauvais laisser les bons :)  
 Quelle devotion peult ce estre ?  
 Encores ceulx que le bon maistre  
 Jesuschrist avoit convertiz  
 A la foy, du temps des gentilz,  
 Estoient tenuz par tous moyens  
 Servir à leur pere et parens,  
 Autant comme il se pouvoit faire,  
 Sans la loy chrestienne forfaire.

CATHERINE.

Vous tenez doncques pour mauvais  
 Cest ordre de vivre ?

CLEMENT.

Non fais :

Mais tout ainsi qu'aux enserrees,  
 Et qui du tout s'y sont fourrees,  
 Je ne vouldrois persuader  
 D'en sortir hors, ne d'evader :  
 Ainsi, sans scrupule ny doubte,  
 Puis conseiller à fille toute,  
 Mesmes de gentille nature,  
 De n'entrer point à l'aventure

En lieu d'ou ne puisse sortir :  
 De ce vous puis bien advertir :  
 Veux mesmes que le plus souvent ,  
 Virginité en un convent ,  
 Plus tost qu'ailleurs est en danger ,  
 Et que sans vostre habit changer ,  
 Pouvez faire autant d'œuvres bonnes  
 Au logis, comme font les nonnes  
 En leur convent.

CATHERINE.

Voz argumens

Sont infiniz et vehemens :  
 Toutesfoys de ce mien desir ,  
 Ne se peult mon cueur dessaisir ,  
 Et j'en suis là.

CLEMENT.

Et bien ma mye ,

Si attirer je ne puis mye  
 Vostre vouldunté à la mienne.  
 A tout le moins, qu'il vous souviennne  
 Des propos tenuz en ce lieu.  
 Ce temps pendant je prie à Dieu ,  
 Que l'affection desireuse  
 Que vous avez, soit plus heureuse  
 Que mon conseil n'a pas esté,  
 De n'avoir sçeu estre accepté.

---

---

# DE L'AMOUR FUGITIF

DE LUCIEN.

---

ADVINT un jour, que Venus cytheree,  
Mere pour lors dolente et esloreë  
Perdit son filz, qui ça et là voloit :  
Et ainsi triste, en haste s'en alloit  
Par maint carroy, par maint canton et place,  
Pour le chercher : puis sus quelque terrasse,  
Ou sus un mont eslevé se plantoit,  
Et devant tous à haulte voix chantoit  
Ce qui su'ensuyt : quiconques de bon vueil  
M'enseignera ou au doigt, ou à l'œil,  
En quelle voye, ou devers quel costé,  
Mon Cupido fuyant s'est transporté :  
Pour son loyer ( qui faire le scaura )  
Un franc baiser de Venus il aura,  
Et si quelcun prisonnier le rameine,  
La mere lors envers luy plus humaine  
Luy donnera ( pour plus son cueur aiser )  
Quelque autre don par dessus le baiser.

Toy qui iras, à fin que par tous lieux

Ce faulx garçon puisses congnoistre mieulx,  
Je t'en diray vingt enseignes et taches,  
Que finement fault qu'en memoire caches :  
Blancheur aucune en luy n'est evidente ,  
Son corps est tainct de rougeur tresardante ,  
Ses yeulx perçantz , qui de travers regardent ,  
Incessamment estincellent et ardent :  
Et son penser cauteleux et frivolle  
Jamais ne suyt sa doulcette parolle.  
Certainement le son de sa faconde  
Passe en doulceur le plus doulx miel du monde :  
Mais le droict sens , et la cause effective ,  
Correspond mal à sa voix deceptive ,  
Si en cholere il se prend à monter ,  
Il porte un cueur impossible à dompter :  
Et de son bec il scait ( tout au contraire )  
Tremper , seduire , et en ses laqz attraire  
Les cueurs rempliz d'aspre severité ,  
Sans que jamais confesse verité.

Certes il est enfant plein de jeunesse,  
Mais bien pourveu d'astuce et de finesse.  
Souvent se joue , et faict de l'inscient :  
Mais en jouant tasche à bon escient  
Faire son cas. Sur son dos outreplus  
Pendent en ordre uns chevenlx crespeluz.  
Et en sa face , ayant fiere apparence ,  
Jamais n'y a honte , ne reverence.



Après il a ( si bien vous l'espiez )  
Petites mains , avecques petis piedz :  
Mais toutesfoys, en hault ou bas endroit,  
D'un petit arc tire fort loing, et droict.

Jadis frappa de flesche et vireton ,  
Jusqu'aux bas lieux le cruel roy Pluton :  
Et des enfers les ombres et espritz  
Veirent leur roy , d'amour vaincu et pris ,  
Lors que dedans son grand char stygieux  
Il amena Proserpine aux beaulx yeulx.

Son corps ardant , enflambé de nature ,  
Il a tout nud sans quelque couverture ,  
Mais le cueur cault, et courage qu'il porte ,  
Se vest de mainte et variable sorte :  
Et d'avantage, en soubzlevant en l'air  
Les membres siens, par un subtil voler ,  
Aux Nymphes va , puis aux hommes descend :  
Et quand receu de bon gré il se sent ,  
Son siege faict plus chauld que feu de pailles  
Au plus profond de leurs cueurs et entrailles.

Petit et court est son arc amoureux :  
Mais le sien traict mortel et rigoureux  
Va de droict fil jusques au firmament ,  
Depuis qu'il est descoché fermement.

Sur son espaule ardante et coloree ,  
Tu verras pendre une trousse doree ,  
Et au dedans ses pestiferes traictz :  
Dont le cruel abuseur plein d'attraictz  
A bien souvent faict mainte playe amere,  
Mesmes à moy qui suis sa propre mere.  
Griefve chose est tout ce que j'ay dict orès ,  
Mais voycy ( las ) plus griefve chose encores.  
Sa dextre main jecte et darde un brandon ,  
Qui brusle et ard , sans mercy ne pardon  
Les povres os. Brief, de son chaudl extresme  
Il brusleroit le bruslant soleil mesme.

Si tu le peulx donc trouver et atteindre ,  
Et de cordons à fermes nœudz estraindre ,  
Meine le moy estroicement lié :  
Et si vers toy se rend humilié ,  
N'en pren mercy , quoy que devant toy face  
Tomber ses yeulx larmes dessus sa face.  
Garde toy bien qu'en ce ne te deçoives :  
Et s'ainsi est , que sa bouche apperçoives :  
Riant à toy , bien fault que te recordes  
De n'ordonner qu'on luy lasche les cordes.

Si par doux motz te venoit incitant  
A te baiser , va cela evitant.  
Car ( pour certain ) en ces levres habite  
Mortel venin , qui cause mort subite.

Et si de franc et liberal visage  
Il te promet des dons à son usage,  
C'est asçavoir flesches, et arc turquoys,  
La trousse painète, et le doré carquoys,  
Fuy tous ces dons de nuysance et reproche :  
Ilz vont bruslant tout ce qui d'eulx s'approche. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Voyez la suite de *l'Amour fugitif* dans les Chants divers, tome II, page 47.



---

## DES VISIONS

# DE PETRARQUE,

DE THUSCAN EN FRANÇOYS.

---

UN jour estant seulet à la fenestre  
Vey tant de cas nouveaulx devant mes yeulx ,  
Que d'en tant veoir fasché me convient estre.  
Si m'apparut une bische à main dextre,  
Belle pour plaire au souverain des dieux.

Chassee estoit de deux chiens envieux,  
Un blanc, un noir, qui par mortel effort  
La gente beste aux flancz mordoient si fort,  
Qu'au dernier pas en brief temps l'ont menee  
Cheoir sur un roch. Et là, la cruauté  
De mort , vainquit une grande beauté,  
Dont souspirer me fait sa destinee.

Puis en mer haulte un navire advisoye,  
Qui tout d'hebene et blanc yvoire estoit,  
A voiles d'or , et à cordes de soye :  
Doulx fut le vent , la mer paisible et coye,  
Le ciel par tout clair se manifestoit.

La belle nef pour sa charge portoit  
Riches tresors , mais tempeste subite  
En troublant l'air ceste mer tant irrite,  
Que la nef heurte un roch caché soubz l'onde.  
O grand' fortune : o crevecueur trop grief.  
De veoir perir, en un moment si brief,  
La grand' richesse à nulle autre seconde.

Après je vey sortir divins rameaux  
D'un laurier jeune , en un nouveau bocage ,  
Et me sembla veoir un des arbriseaux  
De paradis , tant y avoit d'oyseaulx  
Diversement chantans à son umbrage.  
Ces grandz delictz ravirent mon courage ,  
Et ayant l'œil fiché sur ce laurier  
Le ciel entour commence à varier ,  
Et à noircir : dont la fouldre grand' erre  
Vint arracher celluy plant bien heureux ,  
Qui me faict estre à jamais langoureux ,  
Car plus telle ombre on ne recouvre en terre.

Au mesme boys sourdoit d'un vif rocher  
Fontaine d'eau murmurant soefvement :  
De ce lieu frais tant excellent et cher ,  
N'osoient pasteurs ne bouviers approcher,  
Mais mainte Muse, et Nymphes seulement  
Qui de leurs voix accordoient doucement  
Au son de l'eau. Là j'assis mon desir ,

Et lors que plus j'y prenois de plaisir,  
Je vey hélas de terre ouvrir un gouffre,  
Qui la fontaine et le lieu devora :  
Dont le mien cueur grand regret encor a,  
Et y pensant, du seul penser je souffre.

Au boys je vey un seul phenix portant  
Aesles de pourpre, et le chef tout doré :  
Estrange estoit, dont pensay en l'instant  
Veoir quelque corps celeste, jusque à tant,  
Qu'il vint à l'arbre en pieces demouré,  
Et au ruisseau que terre a dévoré.  
Que diray plus ? Toute chose enfin passe :  
Quand ce phenix voit les rameaux en place :  
Le tronc rompu, l'eau seche d'autre part,  
Comme en desdaing, de son bec s'est ferné,  
Et des humains sur l'heure disparu :  
Dont de pitié et d'amour mon cueur ard.

Enfin je vey une dame si belle,  
Qu'en y songeant tousjours je brusle et tremble :  
Entre herbe et fleurs pensive marchoit elle,  
Humble de soy, mais contre amour rebelle :  
Et blanche cotte avoit, comme il me semble,  
Faicte en tel art, que neige et or ensemble,  
Sembloient meslez : mais en sus la ceinture,  
Couverte estoit d'une grand' nue obscure.  
Et au tallon un serpenteau la blesse,

Dont languissoit comme une fleur cueillie :  
Puis asseuree en liesse est saillie ,  
Las rien ne dure au monde, que tristesse.

O chanson mienne en tes conclusions  
Dy hardiment , ces six grans visions  
A monseigneur donnent un doux desir  
De briefvement soubz la terre gesir.



---

# SIX SONNETZ DE PETRARQUE,

SUR LA MORT DE SA DAME LAURE.

---

## I.

Voi ch'ascoltate in rime sparse il suono....

VOUS qui oyez en mes rithmes le son  
D'iceulx souspirs, dont mon cueur nourrissoye,  
Lors qu'en erreur ma jeunesse passoye,  
N'estant pas moy, mais bien d'autre façon :

De vains travaux dont feiz rithme et chanson,  
Trouver m'attens (mais qu'on les lise et voye)  
Non pitié seule, ains excuse en la voye,  
Ou l'on congnoist Amour ce faulx garson.

Si voy je bien maintenant, et entens  
Que long temps fuz au peuple passetemps,  
Dont à part moy, honte le cueur me ronge :

Ainsi le fruict de mon vain exercice  
C'est repentance, avec honte, et notice,  
Que ce qui plaist au monde n'est que songe.

---



## II.

O passi sparsi, o pensier' vaghi e pronti...

O pas espars : o pensees soudaines :  
O aspre ardeur : o memoire tenante :  
O cueur debile : o vouldunté puissante :  
O vous mes yeulx : non plus yeulx, mais fontaines :

O branche, honneur des vainqueurs capitaines :  
O seule enseigne aux poetes duysante :  
O doulce erreur qui soubz vie caysante  
Me faict aller cherchant et montz et plaines :

O beau visage ou amour met la bride ,  
Et l'esperon, dont il me point et guide  
Comme il luy plaist, et deffense y est vaine :

O gentilz cueurs et ames amoureuses,  
S'il en fut onc : et vous umbres paoureuses  
Arrestez vous pour veoir quelle est ma peine.

## III.

Chi vuol veder quantunque può Natura....

QUI vouldra veoir tout ce que peult nature,  
Contempler vienne une qui en tous lieux

Est un soleil, un soleil à mes yeux,  
Voyre aux ruraux qui de vertu n'ont cure.

Et vienne tost, car mort prend (tant est dure)  
Premier les bons, laissant les vicieux,  
Puis ceste cy s'en va du reng des dieux :  
Chose mortelle et belle bien peu dure.

S'il vient à temps verra toute beauté,  
Toute vertu, et mœurs de royauté.  
Joincte en un corps par merveilleux secret :

Alors dira que muette est ma rithme,  
Et que clarté trop grande me supprime,  
Mais si trop tarde, aura tousjours regret.

#### IV.

*Lasciato hai, Morte, senza sole il mondo....*

**M**ORT, sans soleil tu as laissé le monde  
Froid, et obscur : sans arc l'aveugle archer :  
Graces, beautez, prestes à tresbucher :  
Moy desolé en angoisse profonde.

Bas, et banniz sont honneur et faconde :  
Seul fasché suis, seul n'ay que me fascher :  
Car de vertu feiz la plante arracher,  
C'est la premiere, ou prendrons la seconde :

Plaindre debvroient l'air, la mer, et la terre,  
Le genre humain , qui comme anneau sans pierre  
Est demeuré : ou comme un pré sans fleurs :

Le monde l'eust, sans la congnoistre à l'heure,  
Je la congneuz, qui maintenant la pleure,  
Si fait le ciel, qui s'orne de mes pleurs.

## V.

*Gli angeli eletti e l'anime beata.*

LE premier jour que trespasa la belle,  
Les purs espritz, les anges precieux,  
Saintes, et saintz, citoyens des haultz cieulx  
Tout esbahiz vindrent à l'entour d'elle.

Quelle clarté, quelle beauté nouvelle,  
(Ce disoient ilz) apparoint à noz yeulx ?  
Nous n'avons veu du monde vicieux  
Monter ça hault encor une ame telle.

Elle contente d'avoir changé demeure ,  
Se parangonne aux anges d'heure à heure ,  
Puis coup à coup derriere soy regarde ,

Si je la suy : il semble qu'elle attend :  
Dont mon desir ailleurs qu'au ciel ne tend,  
Car je l'oy bien crier que trop je tarde.

## VI.

*Da più belli occhi e dal più chiaro viso ?...*

**D**ES plus beaulx yeulx, et du plus clair visage  
Qui oncques fut, et des beaulx cheveulx longs,  
Qui faisoient l'or, et le soleil moins blonds,  
Du plus doulx ris, et du plus doulx langage,

Des bras et mains, qui eussent en servage,  
Sans se bouger, mené les plus felons,  
De celle qui du chef jusqu'aux tallons  
Sembloit divin, plus qu'humain personnage,

Je prenois vie. Or d'elle se consolent  
Le roy celeste, et ses couriers qui volent,  
Me laissant nud, aveugle en ce bas estre :

Un seul confort attendant à mon dueil,  
C'est que là hault, elle qui sçait mon vueil,  
M'impetrera qu'avec elle puisse estre.



---

EPIGRAMME  
DE SALMONIUS,

MIS DE LATIN EN FRANÇOYS.

---

AU ROY.

---

AINSI qu'un jour, au grand palais, tes yeulx  
Veirent dresser les simulachres vieux  
Des roys françoys (roys d'entre eulx l'excellence)  
Numbrer vouluz tous par ordre et sequence  
Les tiens ayeulx, qui ont de main en main  
Baillé le sceptre à prince tant humain :  
Mais quand le lieu vuyde tu vins à veoir,  
Lequel s'attend le tien image avoir,  
Voyez (dis tu) la place à moy promise,  
Quand ceste chair au tumbeau sera mise.

Or je demande, en tenant ce propos,  
Fuz tu esmeu de la paour d'Atropos,  
Non, car tu as, maulgré mort, assurance,  
Qu'entre les dieux sera ta demeureance.



---

# LES TRISTES VERS

DE BEROALDE<sup>1</sup>,

SUR LE JOUR DU VENDREDY SAINT.

---

OR est venu le jour en dueil tourné,  
Or est le temps plein de pleurs retourné :  
Or sont ce jour les funeraillcs saintes  
De Jesuschrist celebrees, et tainctes  
D'aspre douleur : soient doncques rougissans  
Ores noz yeulx par larmes d'eulx yssans.  
Tous estomachz en griefz vices tombez  
Par coups de poing soient meurdrez et plombcz :  
Quiconques ayme, exalte, et qui decore  
Le nom de Dieu, et son pouvoir adore,

<sup>1</sup> Béroalde (Philippe), de Boulogne, est un des hommes les plus remarquables qu'a produits le xve siècle. Sa vie entière, consacrée à l'étude, lui permit d'assembler d'immenses connaissances. Il professa les belles-lettres à Paris et à Parme. Il possédait surtout les secrets de la langue latine, et ses vers ont cette couleur antique qu'il est si difficile d'imiter. Il n'est plus guère connu aujourd'hui que par cette belle pièce de vers sur le vendredi saint, *Veni mæsta dies*, etc., qui perd beaucoup dans la traduction de Marot. Ce savant personnage mourut en 1504.

Cœuvre son cueur et sensitif expres  
De gros sanglotz s'entresuyvant de pres.

Voycy le jour lamentable sur terre,  
Le jour qu'on doibt marquer de noire pierre.  
Pourtant plaisirs, amours, jeux, et banquetz,  
Ris, voluptez, broquars, et fins caquetz,  
Tenez vous loing : et vienne douleur rude,  
Soing, pleurs, souspirs, avec sollicitude.  
C'est le jour noir, auquel fault pour paincture  
De dueil monstrier, porter noire paincture :  
Soient donc vestuz de couleur noire et brune  
Princes, prelatz, et toute gent commune :  
Viennent aussi avec robbe de dueil,  
Jeunes et vieux, en plorant larmes d'œil,  
Et toute femme ou liesse est apperte,  
De noir habit soit vestue et couverte.

Rivieres, champs, foretz, montz, et vallees,  
Ce jourd'huy soient tristes et desolees.

Bestes aussi privees et sauvages  
En douleur soient. Par fleuves et rivages  
Soient gemissans poissons couvers d'escaille,  
Et tous oyseaulx painctz de diverse taille.

Les elemens, la terre, et mer profonde,  
L'air, et le feu, lune, soleil, le monde.

Le ciel aussi de haulteur excellente ,  
Et toute chose à present soit dolente :  
Car c'est le jour dolent , et douloureux ,  
Triste, terny, trop rude, et rigoureux.

Maintenant donc fault usurper et prendre  
Les larmes d'œil qu'Heracle sceut esandre :  
De Xenocrate ou de Crassus doit on  
Avoir la face , et le front de Caton :  
La barbe aussi longue, rude et semblable  
A celle-là d'un prisonnier coupable.

Porter ne vueille homme ou femme qui vive ,  
Robbe de pourpre, ou d'escarlate vive :  
Ne soit luisant la chaine à grosse boucle  
Dessus le col , ny l'ardante escarboucle :  
Ne vueille aucun autour des doigts cercler  
Verte emeraude , ou dyamant tresclair :  
Sans pigner soit le poil au chef tremblant ,  
Et aux cheveulx soit la barbe semblant :  
Ne soit la femme en son cheminer grave ,  
Et d'eau de fard son visage ne lave :  
Ne soit sa gorge en blancheur decoree ,  
Ne d'aucun art sa bouche coloree :  
Ne soient les cheffz des grans dames coiffez  
D'ornementz fins, de gemmes estoffez :  
Mais sans porter brasseletz ne carcans ,  
Prennent habitz, signe de dueil marquans.



Car c'est le jour auquel le redempteur,  
De toute chose unique createur,  
Après tourmens, labeurs de corps et veines,  
Mille souffletz, flagellementz, et peines,  
Illusions de ces Juifs inhumains,  
Pendit en croix, encloué piedz et mains,  
Piquant couronne au digne chef portant,  
Et d'amertume un breuvage goustant.

O jour funebre, o lamentable mort,  
O cruauté, qui la pensee mord  
De ceste gent prophane et incredule,  
O fiere tourbe emplie de macule,  
Trop plus subjecte à rude felonnie,  
Qu'ours de Lybie, ou tigres d'Hyrkanie,  
Ne que le sale et cruelle domicile,  
Où s'exerçoit tyrannye en Sicile,  
Ainsi avez (sacrileges) mouillé  
Voz mains au sang qui ne fut onc souillé:  
Et icelluy mis à mort par envie,  
Qui vous avoit donné lumiere et vie,  
Manoirs et champs de tous biens plantureux  
Puissant empire, et siege bienheureux:  
Et qui jadis, en faisant consommer  
Pharaon roy dedans la Rouge mer,  
En liberté remit soubz voz monarches  
Tous voz parens anciens patriarches.

O crime, o tache, o monstre, o cruel signe,

Dont par tout doit apparoir la racine.  
O faulse ligne extraicte de Judee ,  
As tu osé tant estre oultrecuydee  
De perdre cil qui par siecles plusieurs,  
T'a preservé par dons superieurs ,  
Et t'a instruit en la doctrine exquise  
Des saintes loix du prophete Moïse,  
En apportant sur le hault des limites  
De Sinay les deux Tables escriptes ,  
Pour et à fin qu'obtinses diademes ?  
O digne palme aux regions supremes.

Las quelz mercys tu rends par un tel don ,  
O quel ingrat et contraire guerdon ,  
Et quel peché se pourroit il trouver  
Semblable au tien ? point ne te peulx laver.

A tous humains certes est impossible ,  
D'en perpetrer encor un si horrible :  
Car beau parler, ny foy ferme et antique,  
Religion, ne vertu autentique  
Des peres saintz n'ont sceu si hault attaindre,  
Que ta fureur ayes voulu refraindre.

Des vrayz disans prophetes les oracles,  
Ne de Jesus les apparens miracles  
De faulx conseil ne t'ont sceu revocquer,  
Tant t'es voulu à durté provocquer.

O gent sans cueur , gent de faulse nature ,  
Gent aveuglee en ta perte future ,  
En meurdrissant par peines et foiblesses  
Un si grand roy , de ton cousteau te blesses :  
Et qu'ainsi soit à present tu en souffres  
Cruelle gehaine en feu , flambes , et soulphres :  
Si qu'à jamais ton tourment merité  
Veoyz et verras : et ta posterité  
Si elle adhère à ta faulte importune ,  
Se sentira de semblable fortune :  
Car il n'y a que luy qui sceust purger  
Le trop cruel et horrible danger  
De mort seconde : et sans luy n'auront grace  
Voz filz vivans : n'aucune humaine race.

Quelconque Juif pour tell' faulte ancienne  
N'a siege , champ , ny maison qui soit sienne.  
Et tout ainsi que la forte tourmente  
En pleine mer la nasselle tourmente ,  
Laquelle estant et sans voile , et sans maistre ,  
De tous les ventz à dextre et à senestre  
Est agitee : ainsi estes vous , Juifz ,  
De tous costez deschassez et fuytz ,  
Vivans tousjours soubz tributaire reigle ,  
Et tout ainsi que le cygne hait l'aigle ,  
Le chien le loup , Hannuyer le François ,  
Ainsi chascun quelque part que tu sois ,  
Hayt et hairra ta faulse progenie ,

Pour l'inhumaine et dure tyrannie,  
Que feis à cil qui tant de biens t'offrit,  
Quand paradis et les enfers t'ouvrit.  
O douce mort, par salut manifeste  
Tu nous repais de viande celeste :  
Par toy fuyons le regne plutonique ;  
Par toy gist bas la serpent draconique :  
Car le jour vient agreable sur terre,  
Le jour qu'on doit noter de blanche pierre :  
Le jour heureux en trois jours surviendra ,  
Que Jesuchrist des enfers reviendra.

Parquoy, pecheur dont l'ame est delivree ,  
Qui ce-jourd'huy portes noire livree ,  
Resjouy toy, pren plaisir pour douleur :  
Pour noir habit , rouge et vive couleur :  
Pour pleurs , motetz de liesse assignee :  
Car c'est le jour d'heureuse destinee ,  
Qui à Satan prepare affliction ,  
Et aux mortelz seure salvation.

Dont congnoissant le bien de mort amere ,  
Doulx Jesuchrist né d'une vierge mere ,  
S'il est ainsi que ton pouvoir honnore ,  
S'il est ainsi que de bon cueur t'adore ,  
S'il est ainsi que j'ensuyve ta loy ,  
S'il est ainsi que je vive en ta foy ,

Et comme croy qu'es aux cieulx triumpant,  
Secours ( hélas ) un chascun tien enfant :  
Si qu'en vivant soit en santé la vie,  
Et en mourant aux cieulx l'ame ravie.



---

# LES

## COMMANDEMENS DE DIEU.

Exode, C. 20.

---

LEVE le cueur, ouvre l'oreille,  
Peuple endurecy, pour escouter  
De ton Dieu la voix nompareille,  
Et ses commandementz gouster.

Je suis, dit il, ton Dieu celeste,  
Qui t'ay retiré hors d'esmoy,  
Et de servitude moleste:  
Tu n'auras autre Dieu que moy.

Tailler ne te feras image  
De quelque chose que ce soit:  
Si honneur luy fais et hommage,  
Ton Dieu jalousie en reçoit.

En vain son nom tant venerable  
Ne jureras, car c'est mēpris:  
Et Dieu ne tiendra inculpable  
Qui en vain son nom aura pris.

Six jours travaillé, et au septiesme  
Sois du repos observateur,  
Toy, et les tiens : car ce jour mesme  
Se reposa le createur.\*

Honneur à pere et mere porte,  
A fin de tes jours allonger,  
Sur la terre qui tout apporte  
Là ou Dieu t'a voulu loger.

D'estre meurdrier ne te hazarde,  
Metz toute paillardise au loing,  
Ne sois larron, donne t'en garde,  
Ne sois menteur ne faulx tesmoing.

De convoiter point te t'advienne  
La maison et femme d'aultruy,  
Son servant, ne la beste sienne,  
N'aucune chose estant à luy.

O Dieu, ton parler d'efficace  
Sonne plus clair que fin alloy :  
En noz cueurs imprime la grace  
De t'obeir selon ta loy.



---

# ORAISONS.

---

## L'ORAIISON DE NOTRE SEIGNEUR JESUCHRIST.

Mathieu , c. VI.

**P**ERE de nous , qui es là hault es cieux ,  
Sanctifié soit ton nom precieux ,  
Advienne tost ton saint regne parfaict :  
Ton vueil en terre , ainsi qu'au ciel soit faict :  
A ce jourd'hui sois nous tant debonnaire ,  
De nous donner nostre pain ordinaire :  
Pardonne nous les maulx vers toy commis ,  
Comme faisons à tous nos ennemys :  
Et ne permetz en ce bas territoire ,  
Tentation sur nous avoir victoire :  
Mais du maling cauteleux et subtil ,  
Delivre nous , o pere , ainsi soit il.

## LA SALUTATION ANGELIQUE.

Luc , c. I.

Benoiste soit ceste incarnation ,  
Du hault des cieulx icy bas annoncee ,  
Pour noz salutz , en salutation ,  
Qui fut ainsi par l'ange prononcee.

**R**ESJOUY toy vierge Marie  
Pleine de grace abondamment ,



Le Seigneur qui tout seigneurie  
Est avec toy divinement.

Benoiste , certes tu es entre  
Celles dessoubz le firmament.  
Car le fruit qui est en ton ventre  
Est beneit eternellement.

## LES ARTICLES DE LA FOY.

**J**E croy en Dieu le pere tout puissant ,  
Qui crea terre, et ciel resplendissant :  
Et en son filz unique Jesuchrist  
Nostre Seigneur conceu du saint Esprit :  
Et de Marie entiere vierge né :  
Dessoubz Pilate à tort passionné ,  
Crucifié, mort, en croix estendu ,  
Au tumbeau mis, aux enfers descendu :  
Et qui de mort reprint vie au tiers jour ,  
Monta lassus au celeste sejour.  
Là ou il sied à la dextre du pere ,  
Pere eternel qui tout peult et tempere :  
Et doibt encor de là venir icy  
Juger les mortz, et les vivans aussi.

Au saint Esprit ma ferme foy est mise :  
Je croy la sainte, et catholique eglise  
Estre des saintz, et des fideles une  
Vraye union, entre eulx en tout commune :

De noz pechez pleine remission :  
Et de la chair la resurrection :  
Finablement croy la vie eternelle ,  
Telle est ma foy , et veulx mourir en elle.

## PRIERE DEVANT LE REPAS.

**O** souverain pasteur et maistre  
Regarde ce troupeau petit  
Et de tes biens souffre le paistre ,  
Sans desordonné appetit ,  
Nourrissant petit à petit  
A ce jourd'huy ta creature  
Par celluy qui pour nous vestit  
Un corps subject à nourriture.

## LA MEME.

**N**OSTRE bon pere tout puissant ,  
Qui gouvernes ta creature ,  
Ouvre ta main nous benissant ,  
Pour sobrement prendre pasture ,  
Donne nous , par ton escripture ,  
Que noz espritz soyent nourriz ,  
Et les biens donnez par ta cure  
Aussi de toy soyent beniz.

---

## PRIERE APRES LE REPAS.

**P**ERE eternal, qui nous ordonnes  
 N'avoir soucy du lendemain,  
 Des biens que pour ce jour nous donnes,  
 Te mercions de cueur humain.  
 Or puis qu'il t'a pleu de ta main  
 Donner au corps manger et boire,  
 Plaise toy du celeste pain  
 Paistre noz ames, à ta gloire.  
 Amen.

## GRACES POUR UN ENFANT.

**N**OUS te remercions, nostre pere celeste,  
 Du repas qu'avons pris, aussi de tout le reste,  
 Soit des biens, soit des maulx. Messieurs, bon prou vous face,  
 Priez Dieu qu'il me doint de bien croistre la grace,  
 A la gloire de luy, au proufict de mon proche.  
 Tant que sus mes parens il n'en tombe reproche.

## ADAM ET EVE.

**C**LERCZ et lays nobles et gentilz,  
 Sont de nous deux filles et filz,  
 Et n'y a point de difference,  
 Sinon povreté ou chevance.  
 S'il y a mal, il vient de nostre part,  
 S'il y a bien, il vient d'ond le bien part.

## PETIS DEVIS CHRESTIENS.

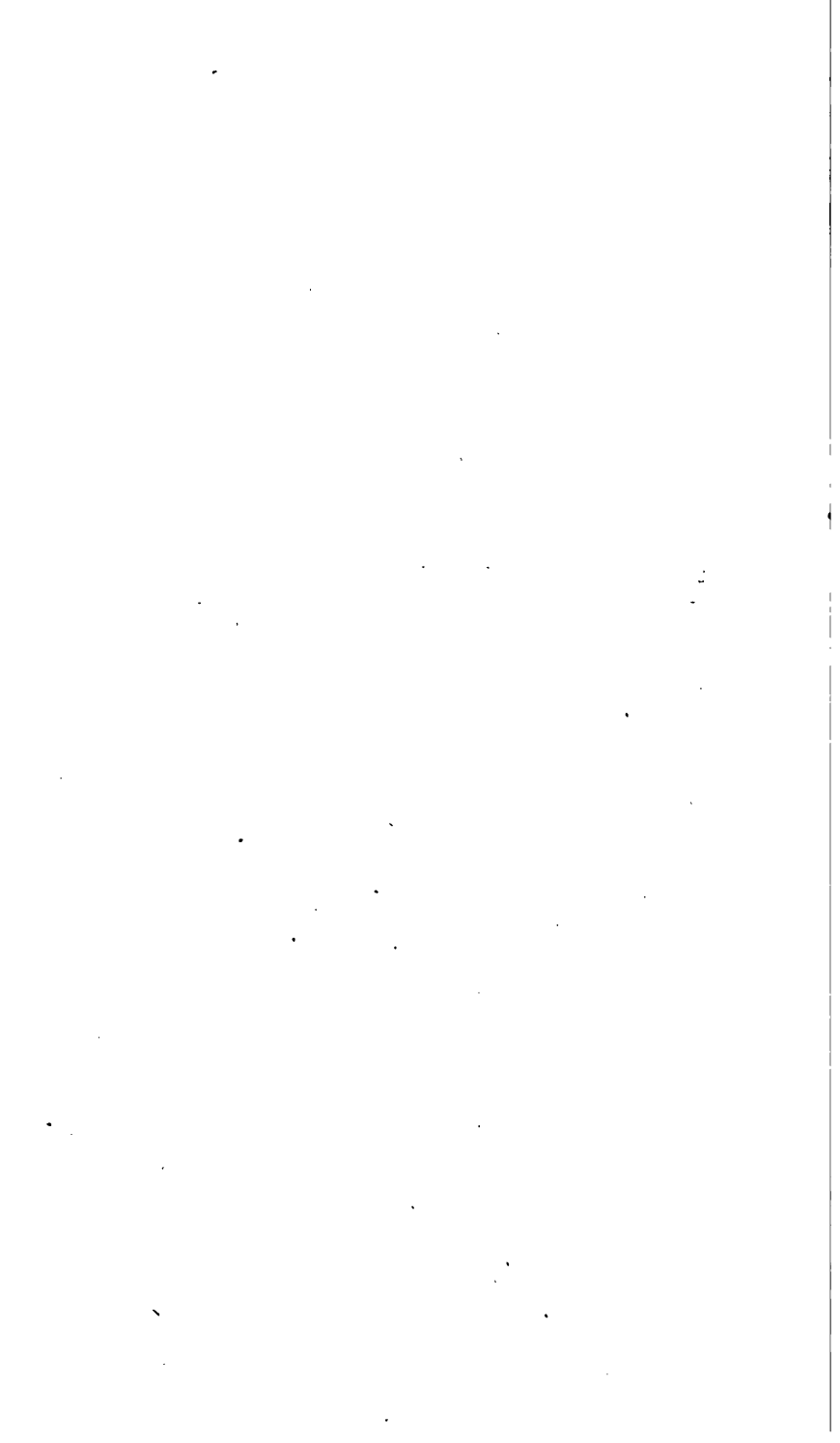
**C**HRIST est il mort? ouy certainement.  
Qui l'a tué? parfaicte charité.  
L'occasion? pour aymer ardemment.  
Quoy? nous pecheurs qui l'avons irrité?  
De quoy sert il? Il nous a merité  
Son paradis, que sans luy nullement  
Nous eussions eu, mais par austerité,  
Jeusner, veiller, honte, croix et tourment,  
Le povre Adam damné tresjustement  
Il a saulvé, et sa posterité,  
Luy acquerant le haultain firmament,  
Dont par peché estoit desherité.  
Et qui croira en ceste verité  
Par foy passant sens et entendement,  
Aymant d'un cueur remply de purité,  
En grand' clarté congnoistra vivement  
Que par Dieu seul il a son saulvement  
Sans que jamais en rien l'ait merité.



# **ŒUVRES DIVERSES**

**, EN PROSE.**

**La mort n'y mord.**



---

# EPISTRE

## A LA DUCHESSE D'ALENÇON,

TOUCHANT L'ARMÉE DU ROY EN HAYNAULT <sup>1</sup>.

---

ICY voit on (trésillustre princesse) du roy la triumpante armee : qui un mercredy ( comme sçavez ) s'attendant avoir la bataille , par parolles persuadantes à le bien servir esleva le cueur de ses gens à si volontaire force , qu'alors ilz eussent non seulement combatu , mais fouldroyé le reste du monde pour ce jour : auquel fut veue la haultesse de cueur de maintz chevaliers , qui par ardent desir voulurent poulser en la flotte des ennemys , lors qu'en diffamee fuyte tournerent , laissant grand nombre des leurs ruynez en la campagne par impetueux orage d'artillerie : dont fut attainct le Bastard d'Amercy , si au vif ,

<sup>1</sup> L'empereur était venu jusqu'à Valenciennes avec trente mille hommes ; mais, à la nouvelle de l'approche de l'armée française , il se retira vers les Pays-Bas. François I<sup>er</sup>, par un sot orgueil , ne voulut pas suivre les conseils du connétable de Bourbon , qui le pressait de charger l'arrière-garde de l'empereur , et lui promettait la victoire. De légères escarmouches furent à peine engagées ; Bourbon , dont le roi avait eu soin de négliger les avis , conserva toujours contre son maître un ressentiment qui le porta plus tard à servir les ennemis de sa patrie.

que le lendemain fina ses jours à Vallenciennes. Apres peult on veoir des anciens capitaines la rusee conduite : de leurs gens d'armes la discipline militaire observee : l'ardeur des aventuriers , et l'ordre des Suysses <sup>1</sup> , avec le triumphe general de l'armee gallicane dont la veue seulement a meurdry l'honneur de Haynault , comme le basilisque premier voyant l'homme mortel. Autre chose ( ma souveraine dame ) ne voyons nous , qui ne soit lamentable , comme povres femmes desolees errantes ( leurs enfans au col ) au travers du pays despouillé de verdure par le froid yvernal , qui ja les commence à poindre : puis s'en vont chauffer en leurs villes , villages , et chasteaux mis à feu , combustion et ruyne totale , par vengeance reciproque : voyre vengeance si confuse , et universelle , que noz ennemys propres font passer pitié devant noz yeulx. Et en telle miserable façon ceste impitoyable serpente Guerre a obscurcy l'air pur , et net , par pouldre de terre seche , par salpestre , et pouldre artificielle , et par fumee causee du boys mortel ardent en feu ( sans eau de grace ) inextinguible. Mais nostre espoir par deça est , que les prieres d'entre vous nobles princesses monteront si avant es chambres celestes , qu'au moyens d'icelles , la tressacree fille de Jesuchrist , nommee Paix , descendra , trop plus luyante que le soleil , pour illuminer les regions Galliques. Et lors sera vostre noble sang hors du danger d'estre espandu sur les mortelles plaines. D'autre part aux cueurs des jeunes dames et damoysselles entrera certaine esperance du retour désiré de leurs marys , et vivront povres laboureurs seurement en leurs habitacles ,

<sup>1</sup> Louis XI est le premier de nos rois qui se soit avisé de prendre des Suisses à son service , et depuis ce tems-là l'Helvétie a fourni de courageux soldats à nos armées et à celles de nos voisins. Les Suisses , qu'on a voulu faire passer pour de lâches mercenaires , nous ont donné plusieurs fois des preuves de leur fidélité.



comme prelatz en chambres bien nattes <sup>1</sup>. Ainsi bien heurée  
princesse, espérons nous la non assez soudaine venue de  
Paix : qui toutesfoys peult finablement revenir en despit de  
Guerre cruelle : comme tesmoingne Minfant <sup>2</sup> en sa comédie de  
*at alle destinee* disant

Paix engendre prosperité :  
De prosperité, vient richesse :  
De richesse, orgueil, volupté :  
D'orgueil, contention sans cesse :  
Contention, la guerre adresse :  
La guerre, engendre povreté :  
La povreté, humilité :  
D'humilité, revient la paix :  
Ainsi retournent humains faictz.

Voyla comment (au pis aller, dont Dieu nous gard) peult  
revenir celle precieuse dame souvent appelée par la nation

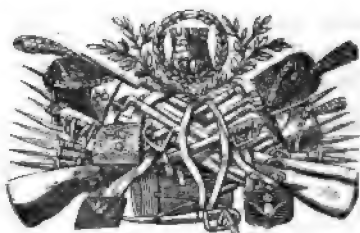
<sup>1</sup> Autrefois les tapisseries étaient rares ; on n'en voyait que chez  
les grands seigneurs. On les remplaçait par des nattes. Marot fait  
peut-être ici allusion à ces vers de Villon :

Sur mol duvet assis ung gras chanoine,  
Lez ung brasier en chambre bien natee,  
A son costé gisant dame Sydoine,  
Blanche, tendre, polye et attaintee,  
Boyre ypocras à jour et à nuictee,  
Rire, jouer, mignonner et baiser,  
Et nud à nud pour mieulx des corps s'aysier,  
Les vey tous deux par ung trou de mortaise ;  
Lors je congneu que pour dueil appaiser,  
Il n'est tresor que de vivre à son aise.

<sup>2</sup> Jacques Miffant, selon Lacroix Du Maine, né à Dieppe, a com-  
posé une comédie française, \*intitulée : *la Déesse Astrée, de la-  
quelle il y a quelques vers aux œuvres de Clément Marot son contem-  
porain*. Duverdier Vauprivas parle du même auteur, comme ayant  
traduit un ouvrage de Xénophon, et ne dit rien de sa comédie. Il  
cite ailleurs un David Minfant ou Miffant, de Dieppe, qui a traduit  
en français les offices de Cicéron, imprimés à Paris, en 1502.

430      A LA DUCHESSE D'ALENÇON.

Françoise, dedans les temples divins, chantans : Seigneur,  
donne nous paix, laquelle nous vueille de brief envoyer icelluy  
Seigneur et redempteur Jesus : qui vous doint heureuse vie  
transitoire, et enfin eternelle.



---

## PREFACE

DU

# ROMAN DE LA ROSE<sup>1</sup>.

1527.

---

S'IL est ainsi que les choses dignes de memoire pour leur proufict et utilité, soient à demeurer perpetuellement sans estre du tout assoupies par trop longue saison et labilité de temps

<sup>1</sup> Le *Roman de la Rose*, qui fut long-temps regardé comme un phénomène littéraire auquel les anciens n'avaient rien à opposer; jouissait du tems de Marot d'une réputation qui s'est affaiblie à mesure que la langue s'est épurée. Ce poème, dont le sujet est une longue allégorie, est semé d'une foule d'épisodes empruntés à l'histoire profane et à l'histoire sainte. L'érudition dont il est rempli n'exclut pas la grâce des pensées, brillantes au milieu du jargon gothique; on y rencontre de fréquens traits de satire contre les mœurs du siècle où il a été écrit. Pasquier, dans les *Recherches de la France*, fait un grand éloge du *Roman de la Rose*: «Soubz le regne desaint Loys, dit-il, nous eusmes Guillaume de Lorry et soubz Philippe le Bel Jean de Meung, lesquelz quelques uns des nostres ont voulu comparer à Dante, poete italien; et moy je les opposerois vouluntiers à tous les poetes d'Italie, soit que nous considerions ou leurs mouelleuses sentences ou leurs belles locutions, encores que l'œconomie generale ne se rapporte à ce que nous pratiquons aujourd'huy. Recherchez vous la philosophie naturelle ou morale? Elle ne leur deffault au besoing. Voulez vous quelques sages traictz? les voulez vous de follie? Vous y en trouverez à suffisance; traictz de follie toutesfoys dont vous pourrez vous faire sages. Il n'est pas que quand il fault repasser sur la theologie, ilz se monstrent n'y estre apprentifz. Et tel depuis eulx a esté en grande vogue, lequel s'est enrichy de leurs

caduc et transitoire , l'esguillon et stimulement de juste raison et non simulee cause m'a semond et entesté comme tute-resse de tout bien et honneur à reintegrer et en son entier remettre le livre , qui par long temps devant ceste mordente saison , tant a esté de tous gens d'esprit estimé , que bien l'a daigné chascun veoir et tenir au plus hault anget de sa librairie , pour les bonnes sentences , propos et dictz naturelz et moraulx qui dedans sont mis et inserez. C'est le plaisant livre du *Roman de la Rose* , lequel fut poetiquement composé par deux nobles autheurs dignes de l'estimation de tout bon sens et louable sçavoir , maistre Jehan de Mehung et maistre Guillaume de Lorris. Cestuy livre plaisant a esté auparavant par la faulte , comme croy , des imprimeurs , assez mal correct , ou par adventure de ceulx qui ont baillé le double pour l'imprimer : car l'un et l'autre peult estre cause de son incorrection : pour laquelle chose restituer en meilleur estat et plus expediente forme pour l'intelligence des lecteurs et auditeurs , nonobstant la foiblesse du mien petit entendement et indignité de rural engin , ay bien voulu relire ce present livre des le commencement jusques à la fin , à laquelle chose faire fort laborieuse me suis employé et l'ay corrigé au moins mal que j'ay pu , y adjoustant les quotations des plus principaulx notables et auctoritez venans à propos sans le mien volontaire consentement , comme debvez entendre et pour autant qu'on pourroit dire , comme ja plusieurs ont dict , que ce livre parlant en vray de l'estat d'amours , peult estre cause de tourner les

plumes sans en faire semblant , aussi ont ilz conservé et leur œuvre et leur memoire jusques à huy , au milieu d'une infinité d'autres qui ont esté enseveliz dans le cercueil des tenebres. Clement Marot les voulut faire parler le langage de nostre temps affin d'inviter les espritz flouetiz , à la lecture de ce roman qui n'estre autre chose qu'un songe dont le principal subject est l'amour , etc. »

entendemens en mal et les appliquer à choses dissolues à cause de la persuasive matiere de fol amour<sup>1</sup>, dedans tout au long continue, pour cause que fol appetit sensuel ou sensualité, nourrice de tout mal et marastre de vertu, est moteur d'icelluy propos, tout honneur saulvé et premis. Je respons que l'intention de l'auteur n'est point simplement et de soy mesme mal fondee ne mauvaïse. Car bien peult estre que le dict auteur ne jectoït pas seulement son penser et fantasie sur le sens litteral, ains plus tost attiroït son esprit au sens allegorique et moral, comme l'un disant et entendant l'autre. Je ne veulx pas ce que je dy affermer, mais il me semble qu'il peult ainsi avoir faict, et si celluy auteur n'a ainsi son sens reglé et n'est entré soubz la morale couverture penetrant jusqu'à la morale du nouveau sens mystique, toutesfoys l'on le peult moralement exposer et en diverses sortes. Je dy donc que par la rose qui est tant appetee par l'amant, est entendu l'estat de sa sapience : bien est justement à la rose conforme pour les valeurs, douceurs et odeurs qui en elle sont, laquelle moult est à avoir difficile pour les empeschemens entreposez auxquelz ne me veulx arrester pour le present. Et en ceste maniere d'exposer, sera la rose figuree par la rose papale, qui est de trois choses composee : c'est asçavoir d'or, de musc et de basme : car vraye sapience doit estre d'or, signi-

<sup>1</sup> Le *Roman de la Rose*, à son apparition, fut trop admiré et trop critiqué. Les prédicateurs le dénoncèrent comme hérétique, et tendant à la corruption des mœurs. Guillaume de Lorris et Jean de Meun, avaient osé se moquer des moines ! Les femmes, qui n'étaient pas bien traitées dans ce livre, joignaient leurs prudes criaileries aux censures ecclésiastiques. Mais les admirateurs de ce roman opposèrent leur enthousiasme à cette ligue pieuse, et les théologiens découvrirent bientôt avec joie sous le voile érotique de l'allégorie les mystères les plus vénérables de la religion.

fiant l'honneur et reverence que nous debvons à Dieu le createur : de musc , à cause de la fidelité et justice que nous debvons avoir à nostre prochain : et de basme quant à nous mesmes en tant que nous debvons tenir noz ames cheres et precieuses , comme le basme pur et cher sur toutes les choses du monde : secondement on peult entendre par la rose l'estat de grace qui semblablement est à avoir difficile non pas de la part de celluy qui la donne , car c'est Dieu le Toutpuissant : mais de la partie du pecheur qui tousjours est empesché et esloigné du collateur d'icelle : ceste maniere de rose spirituelle , tant bien spirant et reflagrant , pouvons aux roses figurer par la vertu desquelles retourna en sa premiere forme le grand Apulee , selon que l'on escrit au livre de l'*Asne d'or* , quand il eust trouvé le chappelet de fleurs de rosier pendant au sistre de Ceres deesse des bledz. Car tout ainsi que ledict Apulee qui avoit esté transmué en asne , retrouva sa premiere figure d'homme sensé et raisonnable , pareillement le pecheur humain faict et converty en beste brute par irraisonnable similitude , reprend son estat premier d'innocence par la grace de Dieu qui luy est conferee ; lorsqu'il trouve le chappelet ou couronne de rose , c'est asçavoir l'estat de penitence pendu au doux sistre de Ceres. C'est la douceur de la misericorde divine. Tiercement nous pouvons entendre par la rose la glorieuse vierge Marie , pour ses bontez , douceurs et perfections de grace , desquelles je me tais pour le present. Et sçaches que ceste virginal rose n'est facile aux heretiques d'avoir et n'y eust il seulement que Malebouche qui les empesche d'approcher de sa bonté , car ilz ont mal d'elle parlé voulans maculer et denigrer son naturel honneur , en disant qu'il ne la fault saluer et appeller mere de pitié et de misericorde. C'est la blanche rose que nous trouverons en Hierico , plantee , comme dit le Sage , *quasi plantatio rosarum in Hierico*. Quartement nous

pouvons par la rose comprendre le souverain bien infiny et la gloire d'eternelle beatitude, laquelle comme vrays amateurs de la douceur et amenite perpetuelle, pourrons obtenir en evitant les vices qui nous empeschent et ayant recours des vertuz qui nous introduirens au verger d'infinie liesse jusqu'au rosier de tout bien et gloire qui est la beatifique vision de l'essence de Dieu. Ce rosier peult estre figuré non pas aux roses de Pestum en Italie qui fleurissent deux foys l'an, car c'est peu souvent, mais à la rose que presenta au sage roy Salomon la royne de Sabba Ethyopienne, comme nous lisons, et appert au livre de ses Proverbes et des questions qu'elle luy demanda pour esprouver sa sapience, dont tant fut esmerveillee, que son sens defailloit en elle, selon qu'il est escript au livre des Roys. Elle prit deux roses desquelles l'une venoit de l'arbre naturellement et l'autre procedoit par simulation : car elle l'avoit faict sophistiquement et par art ressemblant à la rose naturelle, tant estoit subtilement ouvree. Voyla, dit elle, deux roses devant votre pacifique majesté presentes dont l'une vrayement est naturelle et l'autre non. Pourtant dictes moy, Sire, qui est la naturelle rose, montrez la moy avecques le doigt. Salomon ce voyant feit apporter aucunes mouches à miel, pensant et considerant par la science qu'il avoit de toutes choses naturelles que lesdictes mouches, selon leur propriété, iroient incontinent à la rose naturelle, non pas à la sophistiquee : car telz oyseletz plaisantz et mellifiques desirent et appetent les doulces fleurs sur toutes choses. Parquoy il monstra à la royne la vraye rose la discernant de l'autre qui estoit faicte de senteurs contrefaisant nature. Celle rose naturelle peult donc signifier le bien infiny et vraye gloire celeste, qui point n'est sophistique ne decevable, comme la gloire du monde present, qui nous deçoit en tant que nous croyons qu'elle soit vraye : mais non est. Donc-

ques qui ainsi voudroit interpreter le *Roman de la Rose*, je dy qu'il y trouveroit grand bien , proufict et utilité cachez soubz l'escorce du texte qui pas n'est à despriser : car il y a double gaing. Recreation d'esprit et plaisir delectable quant au sens litteral et utilité quant à l'intelligence morale. Fables sont faciles et inventees pour les exposer au sens mystique : parquoy on ne les doit contemner. Si le grand aigle duquel parla Ezechiel quand il dit : *Aquila grandis magnarum alarum, plena plumis et varietate, venit ad Libanum, et tulit medullam cedri*, qui tant estendu son volatif plumage , se fust seulement arresté sur l'escorce du cedre , quand il vola au mont Liban , point n'eust trouvé la mouelle de l'arbre , mais s'en fust en vain retourné , et eust perdu son vol. Semblablement si nous ne creusions plus avant que l'escorce du sens litteral , nous n'aurions que le plaisir des fables et histoires , sans obtenir le singulier proufict de la mouelle pneumatique. C'est asçavoir venant par l'inspiration du saint Esprit , quant à l'intelligence morale qui ne penseroit , sinon au sens litteral , encores y a il proufict pour les doctrines et diverses sciences dedans contenues , car neantmoins que le principal soit un traict d'amour , toutesfoys il est confict de bons incidentz qui dedans sont comprins et alleguez causans maintes bonnes disciplines. Les philosophes naturelz et moraulx y peuvent aprendre : les theologiens , les astrologues , les geometriens , les alchimistes <sup>1</sup> , faiseurs de mirouers , painctres et autres gens , nez soubz la constellation et influence des bons astres , ayans leur aspect sur les ingenieux et autres qui desirent sçavoir toute maniere d'artz et de sciences.

<sup>1</sup> Les alchimistes prétendaient trouver dans le *Roman de la Rose* le secret de la pierre philosophale.



---

PREFACE  
DE  
L'ADOLESCENCE CLEMENTINE.

1530.

---

CLEMENT MAROT

A UN GRAND NOMBRE DE FRERES QU'IL A, TOUS ENFANS D'APOLLÓ,

SALUT.

JE ne sçay, mes treschers freres, qui m'a plus incité à mettre ces miennes petites jeunesses en lumiere, ou voz continuelles prieres, ou le desplaisir, que j'ay eu d'en ouyr crier, et publier par les rues une grande partie toute incorrecte, mal imprimee, et plus au proufict du libraire qu'à l'honneur de l'autheur. Certainement toutes les deux occasions y ont servy : mais plus celle de voz prieres. Puis doncques que vous estes cause de l'evidence de l'œuvre, que je suis d'avis, s'il en vient blasme, que la moitié en tombe sur vous : et s'il en sort (d'aventure) honneur, ou louenge, que vous ne moy n'y ayons rien, mais celluy, à qui seul est deu honneur, et gloire. Ne vous chaille (mes freres) si la courtoisie des lecteurs ne nous excuse, le tiltre du livre nous excusera. Ce sont œuvres de jeunesse, ce sont coups d'essay : ce n'est en effect autre chose qu'un petit jardin, que je vous ay cultivé de ce que j'ay peu recouvrer d'arbres, d'herbes, et fleurs de mon printemps : là ou toutesfoys ne verrez un seul brin de soucie. Lisez hardiment, vous y trouverez quelque delectation : et en certains endroitz quelque peu de fruit : peu dy

# 438 PRÉFACE DE L'ADOLESCENCE CLÉMENTINE.

je , pource qu'arbres nouveaulx entez ne produisent pas fruitz de grande saveur. Et pource qu'il n'y a jardin , ou se puisse rencontrer quelque herbe nuisante , je vous supply ( mes freres et vous nobles lecteurs ) si aucun mauvais exemple ( d'aventure ) en lisant se presentoit à voz yeulx , que vous luy fermiez tost la vouldunté : et que le pis , que vous tirerez de ce livre , soit passetemps. Esperant de brief vous faire offre de mieulx : et pour arrest de ce mieulx , desja je vous metz en veue , à la fin de l'*Adolescence*, ouvrage de meilleure trempe , et de plus polie estoffe : mais l'*Adolescence* ira devant et la commencerons par la premiere eglogue des bucoliques virgiliannes , translatee ( certes ) en grande jeunesse : comme pourrez en plusieurs sortes congnoistre : mesmement par les coupes <sup>1</sup> feminines : que je n'observois encore alors : dont Jehan Lemaire de Belges ( en les m'apprenant ) me reprint. Et à Dieu freres tresaymez : lequel ardemment je supply vous donner et continuer sa grace. De Paris ce douziesme d'aoust 1530.

<sup>1</sup> Les coupes feminines négligées par Marot étaient l'e muet à la fin d'un mot , que les poètes ne comptaient pas alors comme syllabe , quand même il suivait une consonne ; en voici des exemples tiré de la version de la première églogue de Virgile , donnée par Marot , où la faute est restée en trois endroits : *accompagnées d'aig-neaux et brebiettes*. *Accompagnées* devrait selon l'usage être de cinq syllabes ; mais Marot ne l'a fait que de quatre , ce qui est une faute dans la versification , comme le poète l'avoue ici lui même. Voici les deux autres exemples : *o Melibee , je vey ce jeune enfant ; o Melibee , plante arbres à la ligne*. Dans ces deux vers *Mélibée* , qui n'est que de trois syllabes , devait être de quatre , ou la dernière devrait être mangée par une voyelle , comme dans ce vers de la même églogue : *o Melibee , amy cher et parfait*. Mais depuis le temps de Marot , la versification a été portée à une exactitude inconnue aux anciens poètes français ; et l'on n'y voit plus ces négligences que les novices même ne se permettent pas.

L. DUFRESNOI.

---

PREFACE  
DES  
POESIES DE VILLON.  
1532.

---

CLEMENT MAROT,

DE CAHORS,

AUX LECTEURS.

---

ENTRE tous les bons livres imprimez de la langue françoise , ne s'en veoit un si incorrect , ne si lourdement corrompu , que celluy de Villon : et m'esbahy ( vëu que c'est le meilleur poete parisien qui se trouve ) comment les imprimeurs de Paris , et les enfans de la ville , n'en ont eu plus grand soing. Je ne suis ( certes ) en rien son voisin : mais pour l'amour de son gentil entendement , et en recompense de ce que je puis avoir aprins de luy en lisant ses œuvres , j'ay faict à icelles ce que je voudrois estre faict aux miennes , si elles estoient tombees en semblable inconvenient , tant y ay trouvé de broillerie en l'ordre des coupletz et des vers , en mesure , en langage , en la rythme et en la raison , que je ne sçay duquel je doy plus avoir pitié , où de l'œuvre ainsi oultrement gastee , ou de l'ignorance de ceulx qui l'imprimerent : et pour vous en faire preuve , me suis advisé ( lecteurs ) de vous mettre icy un des coupletz incorrectz du mal imprimé Villon , qui vous fera

exemple et tesmoing d'un grand nombre d'autres autant broillez  
et gastez que luy , lequel est tel :

Or est vray qu'aprez plainctz et pleurs  
Et angoisseux gemissemens ,  
Après tristesses et douleurs ,  
Labeurs et griefz cheminemens ,  
Travaille mes lubres sentemens  
Aguysez ronds , comme une pelote  
Monstrent plus que les comments  
En sens moral de Aristote.

Qui est celluy qui voudroit nyer le sens n'en estre grandement corrompu ? Ainsi pour vray l'ay je trouvé aux vieilles impressions , et encores pis aux nouvelles. Or voyez maintenant comment il a esté rhabillé , et en jugez gracieusement.

Or est vray qu'aprez plainctz et pleurs ,  
Et angoisseux gemissemens ,  
Après tristesses et douleurs  
Labeurs et griefz cheminemens ,  
Travail mes lubres sentemens  
Aguysa (ronds comme pelote)  
Me monstrant plus que les comments  
Sur le sens moral d'Aristote.

Voyla comment il me semble que l'auteur s'entendoit , et vous suffise ce petit amendement , pour vous rendre advertiz de ce que puis avoir amendé en mille autres passages , dont les aucuns me ont esté aisez , et les autres tresdifficiles : toutesfoys , partie avecques les vieulx imprimez , partie avecques l'ayde des bons vieillards qui en sçavent par cueur , et partie par deviner avecques jugement naturel , a esté reduict nostre Villon en meilleure et plus entiere forme qu'on ne la veu de noz aages , et ce sans avoir touché à l'antiquité de son parler , à sa façon de rithmer , à ses meslees et longues parentheses , à la quantité de ses syllabes , ne à ses couppes ,

tant feminines que masculines : esquelles choses il n'a suffisamment observé les vrayes reigles de françoysse poesie , et ne suis d'advis que en cela les jeunes poetes l'ensuyvent , mais bien qu'ilz cueillent ses sentences comme belles fleurs , qu'ilz contemplent l'esprit qu'il avoit , que de luy apreignent à proprement descrire , et qu'ilz contrefacent sa veine , mesmement celle dont il use , en ses ballades , qui est vraiment belle et heroique , et ne fais doubte qu'il n'eust emporté le chapeau de laurier de tous les poetes de son temps , s'il eust esté nourry en la court des roys , et des princes , là ou les jugementz se amendent , et les langages se polissent. Quant à l'industrie des loys qu'il feit en ses *Testamentz* pour suffisamment la congnoistre et entendre , il faudroit avoir esté de son temps à Paris , et avoir congneu les lieux , les choses , et les hommes dont il parle : la memoire desquelz tant plus se passera , tant moins se congnoistra icelle industrie de ses lays dictz. Pour ceste cause qui voudra faire une œuvre de longue duree , ne preigne son subject sur telles choses basses et particulieres. Le reste des œuvres de nostre Villon ( hors cela ) est de tel artifice , tant plein de bonne doctrine et tellement painct de mille couleurs , que le temps qui tout efface , jusques icy ne l'a sceu effacer , et moins encores l'effacera ores et d'icy en avant que les bonnes escriptures françoyses sont et seront mieulx congneues et recueillies que jamais.

Et pource ( comme j'ay dict ) que je n'ay touché à son antique façon de parler , je vous ay exposé sur la marge avecques les annotations , ce qui m'a semblé le plus dur à entendre , laissant le reste à voz prompts intelligences comme *ly rois* pour *le roy* ; *homs* pour *homme* , *compaign* pour *compaignon* : aussi force pluriels pour singuliers et plusieurs autres incongruitez dont estoit plein le langage mal lymé d'icelluy temps. Apres quand il s'est trouvé faulte de vers entiers , j'ay

prins peine de les refaire au plus pres ( selon mon possible ) de l'intention de l'auteur : et les trouverez expressement marquez de ceste marque † , à fin que ceulx qui les scauront en la sorte que Villon les feit , effacent les nouveaulx pour faire place aux vieux.

Oultre plus , les termes et les vers qui estoient interposez , trouverez reduictz à leur place , les lignes trop courtes alongees , les trop longues accoursies , les motz obmiz remiz : les adjoutez ostez , et les tiltres mieulx attiltrez.

Finablement j'ay changé l'ordre du livre , et m'a semblé plus raisonnable de le faire commencer par le *Petit Testament* , d'autant qu'il fut faict cinq ans avant l'autre.

Touchant le jargon , je le laisse à corriger et exposer aux successeurs de Villon , en l'art de la pinse et du croq.

Et si quelcun d'aventure veult dire que tout ne soit raccoustré ainsi qu'il appartient , je luy respons des maintenant que s'il estoit autant navré en sa personne comme j'ay trouvé Villon blessé en ses œuvres , il n'y a si expert chirurgien qui le sceust panser sans apparence de cicatrice : et me suffira que le labeur qu'en ce j'ay employé , soit agreable au roy mon souverain , qui est cause et motif de ceste emprise <sup>1</sup> , et de l'exécution d'icelle , pour l'avoir veu escouter et par tresbon jugement estimer plusieurs passages des œuvres qui s'ensuyvent.

<sup>1</sup> Voyez l'*Essai historique* et l'épigramme 15 du liv. 1<sup>er</sup>, t. II , p. 338.



# PREFACE

DE LA PREMIERE EDITION ENTIERE

DE

CLEMENT MAROT,

A LYON.

1538.

---

## CLEMENT MAROT

A ESTIENNE DOLET,

SALUT <sup>1</sup>.

LE tort, que m'ont faict céulx, qui par cy devant ont imprimé mes œuvres, est si grand, et si oultrageux, cher amy Dolet, qu'il a touché mon honneur, et mis en danger ma personne: car par avare convoitise de vendre plus cher, et plus tost ce qui se vendoit assez, ont adjousté à icelles miennes œuvres plusieurs autres qui ne me sont rien, dont les unes sont froidement et de mauvaïse grace composees, mettant sur moy l'ignorance d'aultruy, et les autres toutes pleines de scandale,

<sup>1</sup> En d'autres éditions, le titre de cette épître est différent, et porte : *Clement Marot à ceulx qui par cy devant ont imprimé ses œuvres*; quant au reste, c'est la même chose, à quelques mots près, qui ne sont d'aucun intérêt.

et sedition : de sorte, qu'il n'a tenu à eulx, que durant mon absence, les ennemys de vertu n'ayent gardé la France, et moy de jamais plus nous entrevoir. Mais la grace de Dieu par la bonté du roy (comme tu sçais) y a pourveu. Certes j'ose dire sans mentir, toutesfoys sans reproche, que de tous ces miens labeurs le proufict leur en retourne. J'ay planté les arbres, ilz en cueillent les fruitz. J'ay traisné la charrue, ilz enserrent la moisson : et à moy n'en revient qu'un peu d'estime entre les hommes, lequel encore ilz me veulent estaindre, m'attribuant œuvres sottes, et scandaleuses. Je ne sçay comment appeller cela, sinon ingratitude, que je ne puis avoir desservie : si n'est par la faulte que je feiz, quand je leur donnay mes copies. Or je ne suis seul, à qui ce bon tour a esté faict. Si Alain Chartier vivoit, croy hardiment, amy, que volontiers me tiendrait compaignie à faire plaincte de ceulx de leur art qui à ses œuvres excellentes adjousterent : *La contre Dame sans mercy : l'Hospital d'Amours : la plaincte de saint Valentin : et la Pastourelle de Granson* : œuvres certes indignes de son nom, et autant sorties de luy, comme de moy, *la complainte de la Bazoche : l'Alphabet du temps present* : *l'Epitaphe du comte de Sales* : et plusieurs autres lourderies, qu'on a meslees en mes livres. Encores ne leur a suffy de faire tort à moy seul, mais à plusieurs excellentz poetes de mon temps, desquelz les beaulx ouvrages les libraires ont jointz avecques les miens, me faisant maulgré moy, usurpateur de l'honneur d'aultruy. Ce que je n'ay peu sçavoir, et souffrir tout ensemble. Si ay jecté hors de mon livre non seulement les mauvaises, mais les bonnes choses, qui ne sont à moy, ne de

<sup>1</sup> Nous avons cru devoir ajouter les principales de ces pieces à la fin des œuvres de Clément Marot : et l'on verra par l'impertinence de celles qui sont mauvaises, que Marot avait raison de se plaindre.



moy : me contentant de celles , que nostre Muse nous produit.  
 Toutesfoys au lieu des choses rejectees , affin que les lecteurs  
 ne se plaignent , j'y ay mis douze foys autant d'autres œuvres  
 miennes , par cy devant non imprimees : mesmement deux  
 livres d'epigrammes <sup>1</sup>. Et apres avoir revu et le vieil , et le  
 nouveau , changé l'ordre du livre en mieulx , et corrigé mille  
 sortes de fautes infinies procedans de l'imprimerie , j'ay conclu  
 t'envoyer le tout , à fin que sous le bel et ample privilege ,  
 qui pour ta vertu meritoire t'a esté octroyé du roy , tu le  
 faces en faveur de nostre amitié , reimprimer non seulement  
 ainsi correct , que je le t'envoye , mais encores mieulx : qui  
 te sera facile , si tu y veulx mettre la diligence egale à ton  
 sçavoir. Si te prie de tout mon cueur y vouloir vacquer en  
 amy , m'aydant à garder diligemment les imprimeurs , et li-  
 braires , que desormais ilz n'y adjoustent rien sans m'en ad-  
 vertir , et ilz feront beaucoup pour eulx. Car si j'ay aucunes  
 œuvres à mettre en lumiere , elles tomberont assez à temps  
 en leurs mains , non ainsi par pieces , comme ilz les recueil-  
 lent çà et là , mais en belle forme de livre. D'avantage par  
 telles leurs additions se rompt tout l'ordre de mes livres , qui  
 tant m'a cousté à dresser. Lequel ordre , docte Dolet , et vous  
 autrès lecteurs debonnairez , j'ay voulu changer à ceste der-  
 niere revue , mettant l'*Adolescence* à part : et ce qui est hors  
 de l'*Adolescence* , tout en un : de sorte que plus facilement ,

<sup>1</sup> Dans les éditions d'Estienne Dolet , de 1538 , et dans celle de  
 Gryphius de la même année , les épigrammes de Marot étaient di-  
 visées en deux livres ; le premier dédié à M. de Chateaubriant , et  
 le second à Anne sa mattresse ; mais dans les éditions suivantes , et  
 surtout dans celle de Niort , ces épigrammes sont réunies en un  
 seul livre. Nous parlons ailleurs des motifs qui nous ont engagé à  
 hasarder une nouvelle classification.

que paravant rencontrerez ce que voudrez lire <sup>1</sup>. Et si ne le trouvez là, ou il souloit estre, le trouverez en reng plus convenable. Vous advisant, que de tous les livres, qui par cy devant ont esté imprimez soubz mon nom, j'advoue ceulx cy pour les meilleurs, plus amples et miculx ordonnez. Et desavoue les autres comme bastars, ou comme enfans gastez. Escript à Lyon ce dernier jour de juillet, l'an mil cinq cent trente et huict.

<sup>1</sup> L'arrangement de ces premières éditions a été entièrement changé : et l'on a réduit indifféremment sous une même suite d'ouvrages toutes les poésies de Clément Marot, sans y distinguer l'*Adolescence*, de la *Suite* et du *Recueil*.



**POÉSIES**  
**ATTRIBUÉES A CLÉMENT MAROT.**



---

**DICTIER**  
**PRESENTÉ A MONSEIGNEUR DE NASSAU,**  
**AU RETOUR DE FRANCE<sup>1</sup>.**

---

**P** RINCE de paix et de pronesse ,  
Chef d'œuvre d'honneur et de mœurs  
Qui contre guerre qui nous blesse  
En fleur de triumpant' noblesse ,  
Avez forgé paix sans rumeurs.  
De plainctes, de cris et clameurs  
En ce quartier plus ne souvient :  
Si hault crie on Noel qu'il vient.

De garder murailles cristeaux <sup>1</sup>  
De faire joustes et tournoys ,  
D'assaillir villes et chasteaulx ,  
De couvrir la mer de bastéaux ,

<sup>1</sup> L'édition d'Anvers de 1539, imprimée chez Jean Steels, attribue cette pièce à Marot. L. Dufrenoi croit reconnaître dans ce *Dictier* le style de Jean Molinet. Ce poète, qui demeurait à Valenciennes, où il était chanoine, vivait sous Louis XII et François Ier, presque en même tems que Clément Marot.

<sup>2</sup> Ce sont des murailles à crénaux, *muri cristati*, tels qu'on en voit encore dans les antiques châteaux et les vieilles fortifications.

De prendre portz Sarrasinois,  
Ce sont haultz faictz, je le connois :  
Mais de paix faire en peu d'espace,  
C'est œuvre qui toute autre passe.

Du pays estes le salut  
S'en aurez prieres mainte une  
Oncques prise, un mot absolu <sup>1</sup>,  
Pour le pays tant ne valut,  
Que fust la vostre de Bethune <sup>2</sup>,  
Nous en aurons bonne fortune  
Et de paix joyeux recouvrier,  
A l'ouvrage on voit l'ouvrier.

Si par vous les perfections  
De paix avons pour nous repaistre,  
Cent mille benedictions  
Aurez de toutes nations,  
Et de Dieu le souverain maistre.  
Petis enfans encor à naistre  
Le grand fruict en pourront sentir :  
Jamais bon sens ne peult mentir.

Si vous avez en temps de guerre  
Acquis loz et excellent bruiet,

<sup>1</sup> Pour dire, en un mot.

<sup>2</sup> Ville de la province d'Artois, prise et reprise plus d'une fois.

Encores pouvez vous acquerre  
Gloire du ciel, pour la paix guerre,  
Qui de Dieu est precieux fruit.  
Par guerre humain sang est destruiect :  
Par paix tout bien vient sans deffault :  
Un jour de repris cent marcs vault.

Corps et ame, honneur et chevance  
De bon cueur sans estre esbahiz  
Loyalement sans decepvance  
Avez exposé en l'avance  
Du bien public et du pays :  
Du pere qui n'est point hays  
Et du filz vous sera rendu :  
Oncques bienfaict ne fut perdu.

C'est pitié d'aller par les champs  
Argent monte, honneur rappetisse :  
Prebstres, clerks, bourgeois et marchans  
Sont empluchez <sup>1</sup> par gens meschans,  
Querans proye ou bague faitisse <sup>2</sup> :  
Et que pis est s'on faict justice  
D'un gros varlet, son maistre en hongne :  
On est Charles duc de Bourgongne.

<sup>1</sup> Dépouillés.

<sup>2</sup> Bagues belles et bien faites, ou même joyaux.

Mille tours faictz, mille pillages,  
Mille forces, mille bastures  
Se font par champs et par villages :  
Sont ce point povres vasselages <sup>1</sup>?  
Las ouy, ce sont choses dures.  
Leurs pleurs et leurs deconfitures,  
Crient vengeance devant Dieu :  
Ou force regne droict n'a lieu.

Mais se bonne paix vient en regne  
Ainsi que brief nous esperons,  
Justice qui guieres ne regne  
Ira chercher en la garenne  
Les foullars et les happerons :  
Nous employrons noz esperons  
A chasser, volder et esbatre :  
Se nous ne comptons sans rabbatre.

Quoyque Valenciennes soit jus  
Povre que femme sans litiere  
Plus pressee que n'est vertjus  
Elle demourre apres tout jus,  
Ferme, droicte, saine et entiere.  
Plus riche d'elle à la ratiere  
Est prise qui n'a cueur si net :  
Dieu sçait qui bon pellerin est.

<sup>1</sup> Servitudes, esclavages.



Valenciennes fort povre et nue  
Esperant le bon temps paisible  
Vous festoye à vostre venue,  
Non point tant qu'elle y est tenue,  
Mais autant que luy est possible:  
Prince de paix, conte invincible,  
En qui vertu prend son degré,  
Prenez son petit faict en gré.

---

### L'ALPHABET DU TEMPS PRESENT.

---

**Q**UI veult aprendre l'alphabet  
Du temps present, vienne à l'escolle  
De monsieur maistre Jehan Favet  
Qui luy en baillera la colle.  
C'est celluy qui fort bien recolle  
En disant qu'en tout l'A B C  
N'a bonne lettre sinon G.

Quant le maistre dit : A A A,  
Le disciple se prend à rire  
Des oysons qui crient K K,  
Car c'est le parler pour vous dire  
De chiabren au pis le pire

Je treuve qu'en tout l'A B C  
N'a bonne lettre sinon G.

D est une mauvaise lettre  
Qui faict emprunter à usure,  
B vault beaucoup mieulx selon lettre  
Quant apres C prend sa mesure :  
Toutesfoys quant bien je mesure  
En trestout de mon A B C  
N'a bonne lettre sinon G.

L est une lettre qui tranche,  
N bien grasse est de saison.  
L de chappon sur la tranche  
Faict bon prendre en bonne maison.  
M sans peché c'est raison  
Qu'elle die qu'en l'A B C  
N'a bonne lettre sinon G.

Les Q troussiez gros et espaiz  
Ont fort aujourd'huy le credict.  
Qui guerre font et poulsent petz  
En ont O pres le trou maudict.  
P pour bien faire on leur a dict  
Et leur maintiens qu'en l'A B C  
N'a bonne lettre sinon G.

R maint un au temps present

Pour un peu sçavoir trop me cūyde  
S heresie qui à present  
Nous faict de VV l'oultrecūyde.  
Voyla le poinct en est tout vūyde  
Que certes en mon A B C  
N'a bonne lettre sinon G.

X est la lettre venimeuse  
De filles à jeunes enfans :  
Mais toutesfoys quoy qu'on y muse  
La lettre du Q leur deffens ,  
Ou cherront d'estre triumphans  
Disans puis qu'en tout l'A B C  
N'a bonne lettre sinon G.

Con faulse lettre detestable ,  
Advisez comment elle est faicte  
Tout ainsi faict par cas notable  
Devenir ceulx qui en font feste.  
Ny mestez plus vostre entrefaicte :  
Mais concluez qu'en A B C  
N'a bonne lettre sinon G.



---

**LE DIFFERENT****DE BEAUTÉ, FORCE ET AMOUR.**

---

**DALILA.**

**J**E suis la belle Philistine,  
Qui par decevable façon  
Ay rendu foible Palestine  
Par raire le chef de Sanson :  
N'est ce pas entiere raison  
Quand on est prins de belle face,  
Que par fins tours et desraison  
Il n'est rien que femme ne face.

**SANSON.**

Sanson le fort en toute place ,  
Sur tous les vivans appelé ,  
Vaincu d'amoureuse fallace  
Lors que sur moy euz appelé  
Le femenin , fuz expellé  
De mon pouvoir par une force,  
Qui me rendit tondu pellé,  
Dont j'en perdy yeulx , sens et force.

## VENUS.

Du fruit amer la douce escorce  
L'on me dict et si suis Venus  
Forte, plus que n'est vin de Corce  
A cerveaulx foibles devenuz :  
Vers moy ceulx là sont bien venuz ,  
Qui n'ont cure de loyauté :  
Et quand à moy sont advenuz ,  
Je leur oste force et beauté.



## EPISTRE

A SAGON ET A LA HUETERIE <sup>1</sup>.

1536.

QUAND j'ay bien leu ces livres nouvelletz,  
 Ces chantz royaulx, epistres, rondeletz,  
 Mis en avant par noz deux secretaires <sup>2</sup>,  
 Qui en rithmant traictent plusieurs affaires,  
 Je leur escry par moyen de plaisir,  
 Et de ce faire est bien prins le loisir :  
 Car raison veult que je les advertisse,

<sup>1</sup> Cette épître n'est point de Marot ; mais elle en est digne. Charles Fontaine, qui l'a faite, était disciple du poète ; on le voit bien à cet air aisé, à ce tour ingénieux, et à cette raillerie fine qui ne devait pas moins piquer la partie intéressée, que satisfaire agréablement les indifférens. Il fut indigné de voir que les insectes du Parnasse en voulussent à celui qui a fait en son tems le plus d'honneur à notre poésie, et à qui on n'aurait eu garde de susciter le moindre chagrin, si ç'avait été un Sagon ou un Gacon. Ces rimailleurs ont beau faire de méchans vers, ils vivent en paix. Leurs anti-Marots sont ou méprisés ou inconnus. D'ailleurs, pour mieux connaître la raison que Charles Fontaine a eue de redresser ces rimeurs, il ne faut que parcourir leurs poésies. L. DUBRENOI.

<sup>2</sup> Sagon était secrétaire de Félix de Brie, abbé de St.-Evroul ; et La Hueterie, du duc de Vendôme.

Qu'ilz n'ont pas eu du poete <sup>1</sup> notice,  
 Qui dit, qu'on doibt garder ses vers neuf ans <sup>2</sup> :  
 Pource qu'on doibt craindre flottes, et ventz,  
 Lors qu'on transporte, et qu'on met en lumiere  
 Des escrivans leur ouvrage premiere:  
 Laquelle il fault reveoir diligemment,  
 Et de plusieurs avoir le jugement.

Celluy est sot, qui son imparfaict œuvre  
 A toutes gens imprudemment descœuvre.  
 Plusieurs sçavans disent : qui sont ces veaulx,  
 Qui à rithmer se rompent les cerveaulx ?  
 Il semble à veoir, quand leur rithme on entonne,  
 Que tout par tout, là ou on l'oyt, il tonne,  
 Tout leur escript est rude, estrange, obscur,  
 Tant l'un que l'autre, et en sa veine dur.

Il est bien vray, que cest art d'escripture  
 Est bien seant, quand on l'a de nature :  
 Ce qu'on congnoist à la facilité,  
 Et ne court point sans grande verité  
 Ce commun dict : on ne faict rien qui serve,  
 Quand on le faict, bon gré maulgré Minerve :  
 Ce que les gens d'esprit et de sçavoir

<sup>1</sup> Horace.

<sup>2</sup>..... *Si quid tamen olim  
 Scripseris, in Metii descendat judicis aures,  
 Et patris et nostras, nonum que prematur in annum.*

HOR. Art Poétique.

Facilement peuvent appercevoir :  
On voit tant bien une œuvre qui sent l'huile ,  
Ou esventee , et seche comme tuyle ,  
Il est facile à discerner les vers ,  
Qui n'ont point vie , et gissent à l'envers ,  
Il est facile , on le sent à la trace ,  
Quand aucuns vers viennent de bonne race.

Je ne veulx pas pourtant les abbaïsser  
A celle fin de mon style haulser :  
Car je congnois la petite science ,  
Que Dieu me donne , et prens en patience :  
Mais seulement je veulx mettre en avant  
Le jugement de maint homme sçavant ,  
Et de plusieurs qui leur maistre seroient ,  
Quand en cest art leur plume adresseroient .  
Je ne veulx donc trancher du parangon  
Pour me monstrier ennemy de Sagon .  
Je ne pretens ne plaid , ne huterie  
Avec Sagon , ne La Hueterie :  
Ce nonobstant , s'ilz en veulent à moy ,  
Je n'en seray ( ce croy je ) en grand esmoy :  
Car je voy bien à peu pres , que leur veine  
Est un petit trop debile , et trop vaine  
Pour bien jouer . Cela tresbien je sçay  
A veoir sans plus leur povre *Coup d'essay* .  
Si dessus moy leur cholere s'allume ,  
Là Dieu mercy nous avons encre et plume



Pour leur respondre un peu plus sagement,  
Qu'ilz n'ont escript tout deux premierement.  
Que bien, que mal, selon noz fantasies,  
Nous escrivons souvent des poesies :  
Si ne suffist d'escrire maint blason,  
Mais il convient garder rithme et raison.  
Rithme et raison, ainsi comme il me semble,  
Doibvent tousjours estre logez ensemble.

L'homme rassis doibt son cas disposer  
De longue main, premier que d'exposer  
Son escripture et ses petis ouvrages  
Dessoubz les yeulx de tant de personnages :  
Dont plusieurs n'ont mis en jeu leurs volumes,  
Combien qu'ilz soyent faictz d'excellentes plumes.  
Tant moins doibt on faire un œuvre imprimer,  
Ou il y a grandement à limer :  
Il fault souvent y approcher la lime<sup>1</sup>,  
Avant qu'il soit permis que l'on imprime :  
Car les sçavanz disent, bren du rithmeur,  
Pareillement, merde pour l'imprimeur,  
Lequel nous vient cy rompre les cervelles  
Des ses traictez non vaillans deux groyselles.

Tiltres haultains ne nous font qu'abuser,  
A celle fin qu'on y voyse muser :

<sup>1</sup> Long-tems sur le métier remettez votre ouvrage ;  
Polissez-le long-tems et le repolissez.

BOILEAU, *Art Poétique*.

Il n'y a point de plaisir en leur Muse  
Non plus qu'au son de vieille cornemuse.  
Je n'eusse pas pensé, que de six ans  
On eust peu veoir de si sotz courtisans,  
Qui eussent en la plume si legiere,  
Qu'elle auroit paour de demourer derriere.  
On jugeroit que ces compositeurs  
Sont aussi tost poetes, qu'orateurs.

O courtisans, vostre veine petite,  
Pour bons rithmeurs va un petit trop viste :  
Non faict, que dy je ? Ains pour le faire court,  
Il fault ainsi avoir bruict en la court.  
Un bon rithmeur, qui tant d'experience  
Que de nature a cest art et science :  
En second poinct il ne doibt tant errer,  
Qu'il n'ait pouvoir de sa main temperer  
A ce que par quelque maniere lasche  
Dessus aultruy ses aiguillons ne lasche  
Effrenement, l'assaillant le premier.

O le beau faict, que l'on doibt premier :  
Je ne vey onc, depuis que suis en vie,  
Escrire plus d'ardeur, gloire, et envie :  
Certes l'escript le plus à detester,  
C'est par ranqueur mesdire, et contester.  
Celluy lequel aguise ainsi son style,  
Doibt à bon droict estre appellé Zoile.

Tu monstres bien ta male affection,  
A l'affligé donnant affliction <sup>1</sup>.

Ce n'est pas là, ce n'est pas là la voye,  
Qui gens d'esprit à bon renom convoye.  
Communement de tel commencement  
On n'en voit pas fort bon advancement:  
C'en est bien loing, il y a trop à dire,  
Qu'on vienne à bien par blasmer, et mesdire:  
Certes avant qu'il soit jamais dix ans,  
On monstrera au doigt les mesdisans.

Desja on dit de La Hueterie,  
Et de Sagon, ce n'est que flaterie:  
A l'entour d'eulx de cent pas on la sent:  
Je l'ay desja bien ouy dire à cent.

Sage n'est pas celluy, qui se soulace  
A dire mal, pensant acquerir grace:  
Et mesmement, qui dit mal de celluy,  
Qui ne s'en doubte, et est bien loing de luy:  
Dont il pretend avoir le lieu, et gages <sup>2</sup>:  
Mais beau temps vient apres pluye et orages.

<sup>1</sup> On voit par cet endroit et par ce qui suit, que Marot n'était pas encore rappelé, lorsque Charles Fontaine fit cette épître.

<sup>2</sup> Parce que La Huéterie demanda, mais inutilement, à remplacer Marot dans l'emploi de valet-de-chambre de François I<sup>er</sup>.

Facilement et sans prendre grand soing,  
On dit du mal de celluy qui est loing,  
Que l'on pourroit avoir en reverence  
Pour son sçavoir, quand il est en presence.  
Quand telles gens se cuydent avancer,  
Lors on les voit tant plus desadvancer :  
Il ne fault pas par moyen deshonneste  
Penser venir à quelque fin honneste.

Et qui a il plus loing d'honnesteté  
Que de mesdire avec une aspreté ?  
Voyla comment pour le moins (à ce conte)  
De vostre faict ne peult sortir que honte,  
Et deshonneur, si vous n'estes contez  
Pour gens qui sont desjà tous eshontez.

Je m'esbahy, comment tu as peu estre  
Si aveuglé de te prendre à ton maistre :  
Vous en deussiez tous deux mourir de dueil,  
On le congnoist et au doigt, et à l'œil :  
D'autant s'en fault, que la vostre marotte  
Ne luy ressemble : elle est trop jeune et sottte.

Un peu trop tost vous voulustes frotter  
De l'ensuyvir, pour contremarotter.  
L'un va rithmant *la fere* contre *affaire*,  
Et l'autre aussi *frere* contre *desplaire* :  
L'autre par trop les oreilles m'offense,

Quand pour *allune* a voulu dire, *accense* :  
 L'autre redict *moitié*, et *amytié*,  
 En douze vers, et moins de la moitié :  
 L'autre décrit apres, Dieu sçait comment,  
 Un chascun ciel, et chascun element :  
 L'astronomie, aussi l'astrologie,  
 Vous la diriez estre par eulx regie <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Charles Fontaine a ici en vue l'épître que Sagon avait adressée dans son *Coup d'essai, aux trois freres princes et enfans de France*. Cette pièce, où, pour faire l'éloge du nombre trois, le poète place les trois parques, les trois furies, les trois juges de l'enfer, à côté de la très-sainte Trinité, est enveloppée d'une obscurité mystérieuse. Nous croyons devoir rapporter quelques vers de cette énigme. Nous choisissons la partie la moins inintelligible :

Sont pas rendans à Dieu gloire et louenges  
 En paradis trois hierarchies d'anges  
 Supreme, infime, et moyenne entre deux,  
 Et trois degres de sainetz ou bien heureux ?  
 Vela les trois du spirituel monde,  
 Venons au ciel et en la sphere ronde.  
 Signes y sont trois en quaternion  
 Mobile, fixe, ou en communion :  
 Et de chascun la maison et regie  
 D'un de trois poinctz qu'enseigne astrologie,  
 Ou l'on peult veoir en trois quaternitez  
 Un seul de trois sur quatre trinites.  
 Cela est vray, mais j'ayme mieulx m'en taire  
 Pour depeseber le monde elementaire,  
 Subject au ciel, dont les signes ja dictz  
 Sont encor plus subjects au paradis.  
 Les elemens ont trois degres d'espece :  
 Car les uns sont pensez à leur simplese  
 Les seconds non, mais en leur mixtion :  
 Quant est des tiers, grande est la question  
 Comme est leur droict nom, propre et veritable  
 Dont ils parfont maint effect proufitable.  
 Ces trois raisons font à l'homme discret  
 Des elemens entendre le secret,  
 Et à l'esprit font premiere ouverture  
 De concevoir tout effect de nature.  
 Vela comment par trois moyens certains  
 Je vous compare aux trois mondes haultains.

Voilà les Pygmées qui se liguaiient contre Marot !

*Maistre*, et remettre, aussi *cueurs*, et *obscurs*,  
Ce sont beaulx motz : mais en rithme ilz sont durs,  
Et puis on veult pœur agreable avoir  
Œuvre tant sot, et mal plaisant à veoir.

Tantost apres, *vingt et deux* si arrivent,  
Qui pas à pas l'un et l'autre s'ensuyvent :  
Puis Sagon fonde, en docteur arcadique,  
Quatre raisons<sup>1</sup>, sans texte evangelique :  
Aussi plusieurs personnages divers  
Oncques n'ont peu m'exposer ces deux vers :

*Ton mal penser met bien loing ta pensee*,  
*Pres du soucy de ton ame offensee*.

*Pres*, et *bien loing*, s'entresuyvent tresmal.  
Aussi sent il troubler l'esprit vital,  
Et cela vient de trop d'audace prinse,  
Qui de plusieurs pourroit estre reprinse :  
Ce nonobstant par telle folle audace  
Nul d'eulx ne quiert, que d'estre mis en grace,  
Ce qui leur est chose plus qu'impossible.  
Que s'il m'estoit par bon loysir possible,  
J'aurois assez pour esmouvoir maintz cueurs  
Des sotz propos de ces rethoriqueurs.

<sup>1</sup> Voyez, tome I<sup>er</sup>, dans les notes de l'épître de *Fripeline* à Sagon, ces quatre puissantes *raisons* que l'auteur du *Coup d'essai* avait trouvées pour confuter les Luthériens.

Ne sçay si bons la commune les clame :  
Mais je sçay bien , que tout sçavant les blasme :  
Voyla que c'est , noz compositions  
Veulent regner par noz affections.

Je n'ay loysir plus avant m'entremettre :  
Mieulx me vauldroit entreprendre autre metre ,  
On l'on pourroit cueillir quelque bon fruict ,  
Car je ne veulx comme eulx acquerir bruict :  
Mais je sçaurois voluntiers , quel homme est ce ,  
Qui m'asseurast en sa foy et promesse  
Qui auroit peu tirer un seul proufict  
De ces traictez , que l'un et l'autre feit ,  
Tant froidz vers Dieu , vers le monde et l'eglise :  
Tant seulement chascun d'eulx temporise ,  
A celle fin d'obtenir quelque don :  
Leur style est doulx , voyre comme un chardon :  
Ce nonobstant cuydent en ceste sorte ,  
Que de l'honneur , et proufict il en sorte.

Homme ne doibt s'entremettre en quelque art ,  
Duquel jamais n'entendit bien le quart.



## EPISTRE DE COMPLAINTE,

A UNE QU'A LAISSÉ SON AMY.

DEVANT les dieux protecteurs de pitié,  
Certains vengeurs de rompue amytié,  
Devant Amour qui sçait ta conscience  
En verité, ayant pleine science  
De nostre cas, et qui seul en atteste,  
Des maintenant je denonce et atteste;  
Que si depart d'entre nous deux se faict,  
Ce ne sera par aucun mien forfait,  
Ne par excès d'envieuse fortune,  
Ne par deffault de saison opportune,  
Ne par raison de lieu mal disposé:  
Mais seulement fault qu'il soit imposé  
A ton vouloir rigoureux et contraire  
Aux loix d'amours, piteuse et debonnaire:  
Car tu sçais bien que j'ay faict mon debvoir  
Pour avec toy durable amour avoir.  
Et si as veu ma force esvertuer  
Plus d'une foy pour la perpetuer,  
Et pour ce faire employer et choisir  
Tous les moyens, ou tu prenois plaisir,



Et me fondant es gracieux propos,  
Qui m'ont tollu et sommeil et repos.  
Mais o cuer fainct, tu as eu en la bouche  
Parler qui faict à tes effectz reprouche,  
Tu as monsté mieulx que table pourtraicte,  
Comme du dire au faire a longue traicte,  
Tu as voulu me guinder et haulser,  
Pour puis apres hault en bas me poulsier :  
Et pour couvrir tes espines de roses,  
Pour coulorer tes entremetz, tu oses  
Sans fort rougir nommer meschanceté,  
De ferme amour la vraye seureté.  
Tu ne crains point tant amour ravaller  
Que scienment cas fascheux appeller  
Son plus cher bien, son tresor et le don,  
Lequel il garde aux amans pour guerdou :  
Qui telle erreur t'as mis en fantasie?  
Ou tu as prins ceste neuve heresie?  
Je suis deceu, et mes livres sont faulx  
Ou tu verras que lourdement tu faulx  
Par les discours qu'orras cy manier.  
En premier lieu tu ne sçaurois nyer,  
Que chascun art, et chascune action,  
Dont les humains ont faict election,  
Ne tasche et vire qu'à une fin certaine,  
Ou l'on pretend felicité mondaine,  
De tous vivans tant appetee et quise,  
Que là sur tout est leur pensee assise.

Après te fault par force confesser  
Que qui les fins voudroit faire cesser,  
Toute action et tout art devant dicte  
Demoureroit ainsi comme interdite,  
N'aucun seroit qui se meit à pener,  
S'il ne pensoit sa peine à fin mener :  
Et par tel cas sans doubte conviendrait  
Qu'oyseux le monde et confuz deviendrait :  
Dont ensuyvroit par resolution  
Bientost apres la dissolution.  
Pour de quoy faire ouverture plus ample,  
Donner t'en vueil en brief langage exemple.  
Les vertueux tendent à fin de gloire,  
Les combatans à triumphe et victoire.  
Qui gloire oster du monde ordonneroit,  
Nul à vertu jamais s'addonneroit :  
Et qui voudroit les victoires suspendre,  
Qui seroient ceulx qui voudroient armes prendre?  
Nul pour certain vouluntiers s'exercite  
En quelque exploit s'on luy tolt son merite.  
Ainsi tu veois quand ce lieu auroit eu,  
Qu'on resteroit sans armes ne vertu,  
Et mesme aussi sans tout autre artifice,  
Tenant le monde en beauté et police :  
Car il est force oster tous les principes  
Et les meilleurs si les fins tu dissipes.  
Or ne peulx tu dire ne soustenir  
Qu'amour pretende à autre fin venir,

Que seulement au bien de jouyssance,  
Ne qu'elle employe autre part sa puissance,  
Et tout le fons de sa capacité  
Pour en ce monde avoir felicité :  
Car tout ainsi qu'ilz sonnent ses helas  
En celle aussi commencent ses soulas :  
En la voulant doncques du monde oster,  
( Comme tu fais quand tu l'oses noter  
De tiltre infame, et de surnom immonde )  
Tu veulx amour forbannir de ce monde,  
Et à part toy tu pense un monde faire  
Ou n'aura lieu amour pour le retraire.  
O gentil monde, o mansion tresbelle,  
O d'aise pleins les habitans d'icelle,  
Qui vont menant une vie admirable,  
Sans amytié seure, ferme et durable,  
Et sans sçavoir que c'est du bien d'amer.  
Quant est de moy trop me seroit amer  
Et contre cueur demourer en quartier,  
Ou amytié n'ait son cours tout entier :  
Car il me semble estre moins grief dommage  
Au monde oster du clair soleil l'usage,  
Que d'estranger vraye amour cordialle,  
Comme font ceulx qui la fin principale,  
Tant necessaire honnorable et utile,  
Tiennent au lieu de meschanceté vile,  
En ensuyvant les obstinez devis.  
Mais je croy bien que tel n'est ton advis

En cueur secret, et que ton sentement  
N'est si privé de juste jugement,  
Qu'en ceste erreur tu sois seule aheurtee,  
De tous, fors toy, mauldicte et reboutee.  
Il est bien vray que tu l'as voulu dire,  
Pour en ce point soubz un doulx escondire,  
Honnestement de moy te despecher,  
Imaginant que te pourroit fascher,  
Au long aller si te convenoit vivre  
Avecques moy : plusieurs en ont un livre  
Faict pour toy seule, et duquel la teneur  
Eust consacré ton renom à honneur :  
Et pour autant ce moyen as songé  
Entre plusieurs pour me donner congé.  
Puis qu'ainsi veulx, maulgré moy je l'accepte,  
Sans faire plus ne mise, ne recepte,  
Du temps perdu, et pas en vain hastez,  
Et des labeurs en ce pourchas gastez,  
Dont je reçoÿ pour retribution  
Larmes aux yeulx, au cueur affliction,  
Avec regretz d'avoir faict en toy preuve,  
Ou miel en bouche, et fiel au cueur je treuve,  
Mais puis qu'il fault que ce depart je face  
A celle fin que memoire s'efface,  
Entierement à tous deux tous ensemble  
Des faictz passez, raison veult ce me semble,  
Que ce que l'un a eu de l'autre à prendre,  
Il soit tenu doucement à le rendre.

Pource rendz moy le cueur plein de douleur  
Que me ravit ta prisee valeur.  
Cueur destiné pour consumer ses jours  
A sospirer et complaindre tousjours ,  
Et à t'aymer en pure loyauté ,  
Se n'eust esté ta grande cruauté :  
Après rendz moy l'estat de ma franchise,  
Qui par toy fut en servitude mise ,  
Lors que j'ouy ta bouche souhaiter  
Que fusse digne assez pour m'accointer  
En servitude, à moy beaucoup plus chere  
Que liberté : tant que me monstras chere  
De prendre en gré mon service ordonné :  
A te servir , sans estre guerdonné ,  
Fors d'amertume à ma part advenue.  
Pour t'avoir peu ( ou bien par trop ) congneue :  
Rendz moy aussi le repos bien heureux ,  
Ou sans soucy, sans ennuy langoureux  
Mon temps en aise à part moy je passoye ,  
Lors que asseurré mes desirs compassoye ,  
Avant que fusse en espoir eslevé  
De tes douleurs estre un jour abbrevé :  
En lieu de quoy le faulx amour m'offrit  
Lasseur du corps , et travail d'esperit :  
Si tu as chose autre qui soit du mien ,  
Je suis content que ne me rendes rien ,  
Bien te requiers que la vueilles brusler  
Pour à jamais la memoire aveugler

De moy, qui t'ay en joye un temps servie :  
Et maintenant me fais hayr ma vie,  
Voyant à l'œil, que me tiens homme indigne,  
A qui soit faict tour d'amytié benigne.  
Du tien je n'ay onc emprisi chose aucune,  
Sinon rigueur et rudesse importune :  
Pardonne moy, si tes faictz nomme ainsi,  
J'amasse mieulx les appeller mercy :  
Mais je suis seur que trouverois estrange  
Que l'on mentist pour te donner louenge.  
Puis que n'ay rien, rien rendre ne me fault :  
Et toutesfoys pour ne causer deffault  
De quelque chose au depart de ceste heure  
Rendre je veulx tout ce qui me demeure :  
Au dieu d'amours je quicte et rendz les armes,  
Et ne retiens de son train que les larmes,  
Pour m'en servir à plorer mon malheur,  
Et jecter hors par mes yeulx ma chaleur,  
Le suppliant que mieulx il se contente  
De mes travaulx, que moy de son attente.  
A Apollo je rendz ses instrumentz,  
Lucz, harpe, et lyre, et ses habillementz  
Appropriez à deschasser ennuytz,  
Dout je me veulx accoustrer jours et nuictz :  
Prenant congé des bonnes compaignies,  
Et leur quictans, sons, chantz, et harmonies,  
Invention de fureur poetique  
Parler orné, trace de rhetorique,

Plaisans devis, et joyeuses parolles :  
A moy ne fault que dolentes violles,  
Pour en chanter quelquesfoys lays de plaincte,  
En attendant que mort ma flamme estaincte.  
Finablement je rendz comme proscript  
Aux Muses l'art de soucher par escript,  
Les beaulx traictez de prose mesuree,  
Et les façons de rithme couloree :  
Ou j'ay trouvé si trespeu de secours  
Que plus ne veulx en avoir de recours  
Pour ce chansons, ballades, trioletz  
Mottetz, rondeaulx, servant aux virelayz,  
Sonnetz, strambotz, borzelotes, chapistres,  
Lyriques vers, chantz royaulx et epistres,  
Ou consoler mes maulx jadis souloye,  
Quand serviteur des dames m'appelloye :  
Puis que je n'ay de vous que repentance  
Allez ailleurs querir vostre accointance :  
Avecques moy demeurent invectives  
Pour accuser les personnes chetives  
De nostre siecle, et des gens y estans,  
Sur tout de fraude et dol se delectans,  
Et de l'un dire, et de l'autre exploiter  
Pour de l'ennuy des simples soy hayter,  
Sur lequel point feray fin en ce lieu  
A mes escriptz, en te disant adieu.



## EPISTRE DE L'ASNE AU COQ,

RESPONSIVE A CELLE DU COQ A L'ASNE<sup>1</sup>.

PUIS que ma plume est en sa voye,  
Autant de salutz je t'envoye  
Coq mon amy, sur tous admis,  
Que puis n'agueres m'a transmis,  
Te remerciant de ta lettre,  
Car puis que m'as desclaré l'estre  
De par delà, comme on peult veoir,  
De pardeçà te fais sçavoir  
Que feistes clost la saint Hilaire :  
Voyla d'ond vint la grand' cholere  
Que Ragot n'osta son bonnet.  
Pour estre beneit franc et net,  
De trois doigtz despois sur le tymbre  
Et si n'estoit que vint le tymbre  
Aux cantines du parion  
Espaigne avoir son horion  
Pour un cartier de recompense,  
Mais ce n'est pas ce que je pense :  
Car à bon pied, bon œil, bon cœur,  
Alors disoit l'equivocqueur

<sup>1</sup> Voyez dans le tome I<sup>er</sup>, la première épttre du *Coq à l'Asne*.



A sa femme non pas sans ire,  
Quand par esbat luy pensoit dire  
Mon amy doulx, equivocquons  
Qui faict cela et qui voz cons  
Que nous soyons en jalouzie,  
Mauldict soit tant de fantasie  
Qu'on a du gorgerin meschant,  
Il coute bon à maint ~~marchant~~  
Pour paour de monsieur le derriere,  
Guare devant, arriere arriere,  
Se disent noz ventrefendu,  
C'est alors qu'on a deffendu,  
Que l'on en veult bon gré deffenses  
Puis pour reparer les offenses  
L'on s'en venge par Atropos.  
Mais je reviens à mon propos  
Affin qu'à m'entendre ne failles,  
Puis que tu es ~~hors des murailles~~  
Je te veulx racompter de moy  
Si n'estoit qu'il y a de l'esmoy  
Plusieurs jours seroient à leur aise :  
Mais que veulx tu, quand on le baise  
C'est un signe qu'on est bien pres :  
L'on crie bien apres apres,  
Et cependant la proye eschappe :  
C'est assez, puis qu'on a la chappe,  
Laisse trotter le chapperon :  
Je croy que nous l'eschapperon

Si ne demourons au passage :  
Au temps qui court, il n'est pas sage  
Celluy qui n'a jambe de boys :  
Aux chiens congnoist on les abboys,  
Si l'on ne fault à bien comprendre :  
Car disent ceulx qui sçavent prendre  
Tout, fors esguilles par le bout,  
Femmes de plat et boys debout  
Durent comme tous les diables :  
Ceulx qui trencent des serviabes,  
Auront part en rochemolon.  
Qui veult trouver le bon melon,  
Il luy convient sentir au cul,  
Maint un seroit desja coqu  
S'il avoit son faulcon en mue.  
C'est assez dict, l'on se remue  
En esté quand la place est chaulde,  
Garder se fault qu'on ne s'eschaulde,  
Quand l'on prend le morceau trop hault :  
Au pis aller il ne m'en chault,  
J'ay aprins souffler dans ma soupe,  
Aussi l'on me dit monsieur soupe :  
Au moins il est à son privé :  
Sçavoir vouldrois qui t'a privé  
Du grand credict envers les femmes,  
Un tas d'*Adieux*<sup>1</sup> faictz par infames

<sup>1</sup> Ce sont les *Adieux aux femmes de Paris*, rapportés dans l'épître  
III du livre II.

Ont rendu Paris tout crotteux.  
Par mon serment je suis honteux ,  
Quant l'on preste tous pour chevilles  
Sçavoir vouldrois si les chevilles  
Ont point gasté voz cachenez.  
Je m'esbahy de ces punays  
Qui frisent leurs peaulx à escaille,  
Si l'on faict sonner l'antiquaille  
Peu de dames la danseront ,  
Car quand les mommons y seront ,  
L'on fera la danse à tastons ,  
Maint un pour esparguer frettons  
Est contrainct de souffler les orgues.  
Laissez passer monsieur des Morgues ,  
C'est luy qui joue du cousteau ,  
L'yvrongne ne scet que couste eau ,  
Mais par ta foy si l'on en parle  
De ceste belle fille Darle ,  
Et je te diray le pourquoy ,  
Il ne s'en fault qu'avoir de quoy  
A plusieurs pour faire grand' chere ,  
Le prix est moindre qui l'enchere  
Quand dedans est le pate creux :  
Est il vray que dit songecreux  
Que les femmes qui portent linge  
Sont semblables à un vieux singe  
Au moins les nostres par deçà ,  
Car faillir peu de temps en ça .

Qu'elles ne soient escouvees,  
Depuis que sont tresbien couvees  
Par un tas de gourtz babouyns  
Qui supplient pour les touyns  
De queues à telles friandes  
Laissons à part celles viandes,  
Puis que les langues d'ysopet  
En ce temps ne valent un pet.  
Toutesfoys puis que je m'advise  
Des nouvelles devers la bize,  
Je t'en veulx dire pour grand' chose,  
Mais je ne sçay coucher en prose,  
Et les vers minent trop les metres:  
Les disciples sont sur les maistres,  
Ainsi que disent messieurs,  
A tous honneurs, tous messieurs.  
Dont j'en sais un lievre escossoys  
Aux et oignons pour les François.,  
Et saule verd pour benefices:  
L'on ne souhaite plus d'offices.  
Aussi certes c'est temps perdu,  
Car tel a du tresor perdu  
Qui vient son filz pour le despendre:  
Celluy n'est en riens à mesprendre  
D'avoir en jouant les marmotz  
Consommer son bien en deux motz  
De l'asne par simple commande.  
Mais sçais tu que Midas te mande

Que plus ne chantes à mynuict ,  
Car ton chanter aux marys nuyct :  
Quand par ton chant as esveillée  
La dame trop en sa veillée  
Fascheuse , en ostant le hœucul  
Sur le deduict de seule à seul :  
Tesmoing le grand jaseur de crette.  
Recommande moy à ta creste  
Au regard du bec , tu l'as bon.  
Escript au jour du premier bon  
Pour paour de ne faillir la chasse,  
Adieu , je m'en voys à la chasse.



## EPISTRE

DU BIAU FY DE PAZY <sup>1</sup>.

MADAME je vous rayme tan,  
Mais ne le dicte pas pourtan,  
Les musailles on derozeille,  
Celluy qui et les gran merveille  
Nou doin bien to couché ensemble,  
Car je vous rayine, ce me semble,  
Si for que ne vou l'ore dize,  
Et vou l'ay bien voulu escrize,  
Affin de paslé de plu loing.  
Pensé que j'avoy bien beroing  
De deveni si amouzeu.

O que je sesoy bien heuzeu,  
Ha madame la renchesie,  
Se n'est que vostre fachesie,  
Non pa pour vou le reprochez,

<sup>1</sup> Les deux éptres suivantes ne sont pas de Clément Marot. Peut-être sont-elles de son fils Michel, ou de quelqu'un de ses disciples. Elles n'ont de la bizarrerie, que parce qu'elles critiquent un langage bizarre, qui s'était introduit à la cour.

May si to que je veu touchez  
Vostre joly tetin molet ,  
Vous m'appellé petit folet ,  
Et me diran , laissé cela ,  
Vou n'avé rien caché yla ,  
Dieu , vous devené mou privé ,  
Ou pensé vou estre arrivé ?  
Et me faicte laide grimasse ,  
Et tout ainsi qu'une limasse ,  
Qui ses deu cornuchon retise ,  
Je me recueily san mo dise ,  
Tou quinau , et tou marmiteu.

Quan la dame a le cueur piteu ,  
C'est une si joyeuse chore.  
Et dit le Norman de la Rore ,  
Si une fille est orgueilleure ,  
C'est une chore pezilleure  
Pour un biau jeune fy et sage.  
Car il n'y a si biau virage ,  
Qui ne s'en voire egratigné.  
May encor qu'arié vou gaigné  
Si j'en mousoy , ou environ ?  
Ha cueur plu dur qu'un potizon ,  
Tant tu me donne de travail.  
Si tu sçaviez ten que je vau ,  
Tu feriez de moy plu gran feste ,  
J'ay eu le pry de l'arbaleste ,

Je chante comme un pazoquet ,  
Je ne voua jamais san bouquet ,  
J'ay plu de bonnets que de teste ,  
J'ay mon biau pourpoin des gran feste ,  
Des jour ouvrié , et des dimanche ,  
Tou les moy deu chemire blanche  
Pour estre ny sale ny ort.  
J'ay esté jusques à Nyort.  
Desja deu foyz pour veoir le monde ,  
Il est vray que vous este blonde ,  
Et aussi blanche comme lait.  
Et aussi je ne suy pa laid ,  
Car chascun me dit en maint lieu ,  
Adieu hau le biau fy , adieu ,  
Adieu hau respon se tu veu ,  
Le biau fy au jaune cheveu.  
Je cray que tresbien il entende ,  
Car j'ay les cheveu qui me pende  
Dessus la chemire froncée.  
La petite jambe troussée ,  
Pour dansez haye de Bretaigne ,  
Et les passepié d'Allemaigne ,  
Il est vray qu'à la basse dance  
Je n'y vien pa à la cadance ,  
May de branle et puy la recoupe  
Des deu pié je les vou recouppe  
Menu comme chair à pasté.  
Le fy de Guillaume Gasté



Au pry de moy n'est qu'un canar,  
J'an veu bien croize Jan Benar,  
Ou Chauvin, à qui Dieu pardoin.

A propo vous souvien ty poin  
Du jour de la sin Nicoula,  
Que j'etien tou deu si tresla  
D'avor dancé? vou commensite,  
Aussi tresbien vour achevite :  
C'est au jardin mon peze entry,  
D'advantuze me repcontry  
Aupres de vou, et si avoy  
Touriou l'yeu dessu vostre voy,  
Laquelle me ssembly depuy  
Aussi claize que l'eau de puy :  
May se piar nou regardet,  
Qui de gran jalourie ardet,  
Et quan il m'en bien espié,  
Vou me marchiste sur le pié,  
Si fort, en me sarran la main,  
Que j'en clochy le lendemain.



## RESPONCE DE LA DAME

AU JEUNE FY DE PAZY.

POUR vou respondre, mon amy,  
J'ay veu vostre lettre à demy,  
Car mon mazy lor arrivit,  
Qui en la lirant me trovait,  
Et Dieu scet si je fu faschee,  
J'eusse voulu estre ecorchee,  
Parmanda voyze toute morte :  
Mais ce que plu me reconforte,  
C'est que mon mazy n'en vy rien,  
Et aussi que je sçay trop bien  
Qui n'en eu pas esté conten.  
Nostre aprenty vin ecoustan,  
Pour ouy ce qui me diset,  
Mais mon povre cuer souspiset  
De gran douleur et de tristesse.  
Si je n'eusse esté la maistresse,  
Mon amy, j'estes affolee.

Vostre lettre m'a consolee,  
Quand j'ay congneu que m'aymez tan

Je ne le veu croire pourtant,  
Car les homme son tou trompeu,  
Et les femmes on touriou peu  
D'estre par leu dictz aburee :  
J'enten qui ne son pas ruree :  
Et de moy, la mercy à Dieu,  
Je pu bien allez en tou lieu,  
Et frequentez parmy le monde.  
Vous me dicte que je suis blonde,  
May je cray qui vous plaist à dise  
Aussi je ne m'en foua que rise :  
Si suy je comm' une autre belle.

Vou m'escrivé que suy rebelle,  
Et quant vous me voulé touchez,  
Que je ne vou laisse approchez :  
Il est bien vray que je m'en fache :  
Car une belle dame cache  
Tous les jours, et le plus souven,  
Son biau tetin, et son devan.

Par vostre lettre vou vanté  
Que comme un oyreau vous chanté,  
Je vous respon qu'en suy bien ayre :  
Car quand je sezetz à mallaire,  
Vostre chant me resjouysset.

Un jour mon mazy me diset

Quiouldroit sçavoir la musicle,  
Pour la chanté en la bouticle.

Vous me mandé par vostre lettre  
Qu'avé le pry de l'abalestre:  
Et qu'este for propre, et mignon,  
Touriou vestu comme un oignon,  
Don en cela vou m'avé faict  
Un singulier plairir parfaict:  
Car c'est l'honneur d'un biau jeune homme  
D'avoir habillement gran somme:  
Et aussi que c'est la rairon  
Qu'un biau fy de bonne mairon  
Soit touriou fort bien acconstré.

De ma par je vour ay monstré,  
Si vour avé bonne memoise,  
Nostre jeu de bille d'ivoise:  
Et ma zobbe d'un fin dra noir.  
Vou varriez, si voulu veoir,  
Tou mes mancheson de velour,  
Mes solié qui ne sont pas lour  
Pour enjambes nostre ruissiau,  
Et ma cotte de drap de siau  
Bien teinte que me la donna  
Le sise Jan, quan ordonna  
Et voulu par son testamen,  
Que je l'eusse soudainemen.

Ha si j'estiez tou deux ensemble,  
Je vous contesoy, se me semble,  
Cen mille bon peti prepo,  
Toute nui je per le repo,  
Tan, et si for en vou je pense,  
Je ne set quelle recompense  
Vous m'en fesez : si suy je seuse,  
Que n'atten maintenant que l'heuse,  
Que vous reveniez de Lyon :  
Vous me donrez un million  
De biau cordon de saye fine,  
Pour en donné en ma voirine,  
Laquelle à vous se recommande.

Autre chose ne vou demande  
Qu'autan en un mot comme en cen  
Qu'à vour aymé mon cueur consen :  
Vous suppliant, mon dou amy,  
N'estre à me respondre endormy,  
Si ne vené bien to icy :  
Car je sesets en gran soucy,  
Si je navetz de vo nouvelle :  
Je prie à Dieu qui seynt telle  
Que pour vray je les vou desise.  
Et à tan fesay fin d'escrise.

C'est de Pazy ce jour et an,  
Que je m'en ally droict à Lan.

---

BALLADE <sup>1</sup>

AU NOM DE CLEMENT MAROT CONTRE SAGON.

JE vey n'aguere un des plus beaulx combats  
Qu'il est possible, et vault bien qu'on le sçache.  
Un milan veit un chat dormant en bas,  
Si fond sur luy, et du poil luy arrache :  
Le chat s'esveille, et au milan s'attache  
Si vivement, et l'estraint si tresfort,  
Que le milan faisant tout son effort  
De s'envoler, se tint pres à la prise :  
Lors me souvint d'un qui a faict le fort  
Qui sa force a par son dommage apprise.

Je laisse aux grans parler de grans debatz  
Je sçay tresbien ou mon soulier me marche,  
Et ne veulx point que soubz mon style bas  
Il soit pensé que riens de grand je cache,  
Ce que j'entens n'est sinon qu'il me fasche  
Qu'en ce temps cy, ou nous avons renfort

<sup>1</sup> Cette Ballade est de Mellin de St. Gelais, dans les poésies duquel elle se trouve.

Du vif esprit qui donne reconfort  
Aux bonnes artz , que le commun desprise ,  
Un sot buzart le moleste à grand tort ,  
Qui sa force a par son dommage apprise.

Pour ce coup cy son nom n'escriray pas  
Ce m'est assez qu'on l'entende à sa tache :  
Mais s'en avant il faict jamais un pas  
Qu'il ne s'estonne apres si on lui lasche  
Deux mille traictz dont le moindre et plus lasche  
( De Licambes teint au sang noir et ord )  
L'ira querir jusques dedans son fort :  
Pourtant qu'il prenne avis sur l'entreprise ,  
Du fol milan volant pour chat qui dort ,  
Qui sa force a par son dommage apprise.

## ENVOY.

Prince , un bon cueur guere ne poinct ne mord ,  
Mais les poignans hayt jusque à la mort  
Et l'envieux , s'il peult , nuyct en surprise ,  
Dont ceste envie à la fin le remord ,  
Qui sa force a par son dommage apprise.



## CHANT ROYAL

DE LA FORTUNE ET DES BIENS MONDAINS.

COMPOSÉ PAR UN DES AMYS DE CLEMENT MAROT.

LE trespuissant Dieu, le pere parfait,  
Qui tout regit, tout tempere et parfait,  
Tout sçait, tout veoit, et en tout ordre a mis,  
A un festin, ou à chascun part fait,  
Nous invita tant par dict que par fait,  
Lors que nous tous fusmes au monde admis,  
Deliberant comme ses chiers amys  
Bien festoyer en chere et en despense.  
C'est ceste vie, ou selon la dispense  
Vivent et sont tous hommes ensemblement.  
Riens n'y portons : et luy pour recompense  
Riens ne requiert par escot, fors que on pense  
Remercier le Seigneur humblement.

En ce festin il nous fault en effect  
Avoir maintien tout ainsi qu'en est fait  
Civilement en un bancquet promis.  
Laver ses mains, que rien n'y soit infect,  
S'asseoir au lieu que le paranymphe ait  
Plus bas marché ou pour luy sont commis,



si plus hault monter nous soit commis,  
btemperer en toute diligence.

nsi assis ne faire nulle urgence.

uant au service, attendre affablement,  
es metz serviz prendre à son indigence,  
ais en rendant graces de l'allegeance,  
emercier le Seigneur humblement.

insi convient pour eviter meffaict  
oy maintenir : car l'homme trop meffaict  
ui d'observer ceste grace est remis.  
remierement, devant qu'on soit refaict  
es biens de Dieu, fault que l'on soit refaict  
t relavé, car trop sommes maulmis.

'est par baptesme, ou par seur compromis  
ommes esleuz à la sainte assistance.

uis se vestir de la ferme existence  
e foy, qui l'homme orne tresnoblement :  
insi s'asseoir, cedant sans desistence  
es lieux premiers, et là sans resistance  
emercier le Seigneur humblement.

tout soudain qu'on est à table affect  
'on n'est servy, et que autant que eust Japhet  
'on n'a de biens, foysonnans comme fromys.  
ourtant ne fault en murmur putrefaict  
oy convertir, ainsi qu'est contrefaict  
ar gens brutaux, passez au gros tamys.  
ar foy nous dit qu'il nous sera transmis

Lassus du ciel pour vivre à suffisance,  
Mais Dieu prevoit que la soudaine usance  
De biens mondains nous nuyroit doublement :  
Par ce attendons , et lors que à jouyssance  
Offertz seront, reste à nostre puissance  
Remercier le Seigneur humblement.

Si Nemesis ( qui du faict et deffaict  
Use tousjours ) nostre repas deffaict  
En desservant les metz à nous soumis ,  
Gemir n'en fault , car l'homme trop forfait ,  
Qui dit que Dieu luy tiendroit nul tort faict ,  
En repetant les biens qu'il a permis.  
Mieulx nous advient, ces metz et biens demis  
Ja nous avoient, et nous faisoient grevance,  
Et Atropos si du convis s'avance  
Nous mettre hors, ains que finablement  
Ayons myné nostre avoir et chevance,  
Suyvre la fault, et en toute observance  
Remercier le Seigneur humblement.

## ENVOY.

Prince , quiconque en ceste corpulence  
Humaine estant, par terrestre opulence  
Ainsi qu'ay dict, vivra, visiblement  
Le verra l'on assis sans deffaillance  
Au grand banquet d'eternel precellence,  
Remercier le Seigneur humblement.

---

## RONDEAUX.

AU cueur ne peult un chascun commander,  
 Ne les raisons de son vueil demander,  
 Pour les entendre à la perfection,  
 Cela pour vray gist à l'affection  
 Qui sert de luy pour nuyre ou amender.

L'œil fourvoyé se peult contremander,  
 Bouche obeir pour se recommander,  
 Bien que ce soit dissimulation

Au cueur.

La main se peult à tous faictz hazarder,  
 L'oreille ouyr ou d'ouyr se garder,  
 Franche est ainsi leur occupation :  
 Au dedans gist toute l'affection  
 Mesme d'amour, où il faut regarder

Au cueur.

JUGES, prevotz, bourgeois, marchans, commun,  
 Nobles, villains, et vous seigneurs d'eglise

Amendez vous : sinon je vous advise,  
Que ne verrez l'an cinq cens quarante un.

Lassus aux cieulx il est bruict que chascun  
Offense Dieu qui n'est pas bonne guise,

Juges, prevostz.

Perseverer en son mal, c'est esgrun.

Le monde faict de peché marchandise :

Brief il faudra que chascun se reduise,

Ou des trois partz n'en demourra nes un,

Juges, prevostz.

—

*JUPITER EX ALTO PERJURIA RIDET AMANTUM.*

O bon Jesus de Dieu eternal filz,  
Qui avec luy les cieulx et monde feis,  
Las pren pitié de moy ta creature :  
J'ay contre toy tant faict de forfaiture,  
Que tous mes sens en sont de dueil confictz.

En une croix tout ton corps fut affix,  
Ou par ta mort les enfers tu defeis,  
Non pour moy seul, mais pour toute nature, ,

O bon Jesus.

En ceste croix ou tu fuz crucifix,  
De paradis le chemin tu refeis,  
Et icelluy feis à tous ouverture,  
De tous delictz tu es la couverture :

Couvre les miens, et ce qu'oncques meffeis ,  
O bon Jesus.

---

## A NOSTREDAME.

EN temps obscur estoille refulgente,  
Raid de soleil, aulbe du jour fulgente,  
Port de salut, allectante pucelle,  
Rose vernant, de Dieu mere et ancelle,  
Royne des anges, au pecheur indulgente,  
Tournez voz yeulx, maternelle regente,  
Vers voz enfans, aidez à qui regente  
Le parc de Dieu, et sa sainte nacelle,

En temps obscur  
Contre le corps d'eglise diligente,  
Gens sans raison de tout bien indigente  
Et contre vous a mise sa parcelle.  
Monstrez vous mere, et que ayons paix par celle  
Qui a pouvoir : la cause en est urgente  
En temps obscur.

---

O quelle erreur, par finiz esperitz  
Vouloir finir l'infiny, sans nul prix :  
Par raison morte et mondaine apparence  
Voulant comprendre en debile science  
Une bonté qui tous nous a compris :

Créé nous a en ce mondain pourpris  
 Et rachepté quand nous eumes mespris :  
 Et nous doubtons quelle est sa puissance ?  
 O quelle erreur.

Par testament sa loy nous a appris  
 Amour donné pour acquérir le prix  
 D'heureux labeur : par foy et esperance  
 Allons à luy, en nous n'ayons fiance :  
 Qui ne le faict, en enfer est repris :  
 O quelle erreur.

---

 RONDEAU DU GUAY.

OYEZ le Guay, petit mignon,  
 Monsieur, madame pimpellotte  
 Avec le clerc à la pellotte  
 Non faict, si faict, par santrignon,  
 Villain, vous tenez de l'oignon,  
 Et ne vallez pas eschallotte.  
 Oyez le Guay, etc.  
 Gros coquin, oste le tignon  
 Si veulx avoir la bachelotte.  
 Drinc drinct a mis en eschee l'hoste,  
 Mamye levez le groignon  
 Oyez le Guay, etc.



## HUICTAIN.

**Q**UI ses besoingnes veult bien faire  
Selon le temps qui present court,  
Dissimuler fault, et soy taire.  
Peu parler et faire le sourd,  
Est bon, car grand proufict en sourt,  
Le herault un peu contrefaire,  
Mais encor est il necessaire  
Estre beau parleur, et non lourd.

## RAISON.

Venir fault en toute saison  
Labourer au champ de raison.

## LES GENS DE MESTIERS.

Mieulx vault mestier de cuer loyal  
Que oysiveté de cuer royal.

## CONSEIL.

A nully ne preste l'oreille,  
Et à moy mesme me conseille.  
Enfans je vous fais asçavoir

De plaire à tous pour paix avoir.  
On est en repos en tout temps ,  
Avec les sages et constans.  
Les bonnes mœurs et les vertus  
Sont en tout temps en leurs vertus :  
Tien ton infortune secrette,  
A fin que tes grans ennemys  
Ne s'esjouyssent de ta souffrette:  
Sois soingneux en toute saison  
Du train de toute ta maison.  
Lis en plusieurs livres souvent,  
Plus sage en sera que devant.  
Tes filz et filles endoctrine  
Et tien subjectz par ta doctrine.  
En tous affaires et passage  
Use et tien le conseil de sage.  
Evite noises et desbatz,  
Ou que tu sois, soit hault ou bas.





## DIXAIN

DE L'YMAGE DE VENUS ARMÉE.

Vous chevalier de la basse bataille,  
Canonisez de maint coup de faulcon,  
Ne poulez plus du court estoc sans taille,  
Ostez les getz de vostre vieux faulcon :  
Venus je suis au visage facond  
De main d'ouvrier faicte en ce temps armee :  
Mais non pourtant moins forte desarmee :  
Par maintz combatz, et chocz m'avez congneue,  
Car bien sçavez que dans la mienne armee  
Vaincu vous ay tant de foyz toute nue.

## DIXAIN

DU TROP SAOUL ET DE L'AFFAMÉ<sup>1</sup>.

L'AUTRE jour un povre estranger  
Me comptoit d'un qui mourut yvre,

<sup>1</sup> Cette épigramme est en quelques éditions attribuée à Clément Marot, mais on la trouve dans les poésies de Mellin de St-Gelais, à qui elle appartient probablement.

Et me dit, Je n'ay que manger,  
 Je me meurs, et n'ay de quoy vivre :  
 Je serois heureux de le suyvre.  
 Et demandoit lequel des deux  
 Me sembloit le plus malheureux.  
 L'un est mort, dy je, et tu es sain.  
 Las (dit il) j'ay moy langoureux  
 Faim sans fin, l'autre eust fin sans faim.

---

## EPIGRAMME

—•—

*JUPITER EX ALTO PERJURIA RIDET AMANTUM.*

---

Tous les sermens que femme peult jurer  
 A son amy quand elle est accusee,  
 Tous les propos que jeunesse abusee  
 Presente au cueur douteux pour l'asseurer,  
 Ont ilz pouvoir de faire moins durer,  
 Ou divertir mon malheureux soucy ?  
 Non, car j'ay veu son mary murmurer  
 Souvent de moy qu'elle juroit ainsi.



---

EPITAPHE DE MARIE,  
FILLE AISNEE DE M. DESTISSAC,

COMPOSÉ PAR UN DES AMYS DE CLÉMENT MAROT.

---

L'AME PARLE.

DE Dieu formee , et du hault ciel yssue ,  
En terre vins , ou je me suis tissue ,  
Le petit corps traict Destissac et Lude ,  
Pure j'estois , mais lors que y fuz conceue  
En tel delict je me suis apperceue  
Que fut Adam par son ingratitude :  
Dont ne voulant en cette turpitude  
Long sejourner , devant terme nasquis ,  
Et vins au monde , ou par baptesme acquis  
Estre remisé en premiere innocence  
Que de rechef craignant perdre , requis  
Plus tost mourir par ce moyen exquis  
Une heure apres j'en euz de Dieu dispense.



## EPITAPHE

DU CONTE DE SALLES.

S'ONCQUE à pitié il te convint mouvoir,  
Et d'aultruy cas ou malheur te douloir,  
O viateur, ne te desdaigne mye  
Veoir cest escript et piteuse omelie:  
Si gemiras le grief despart d'un conte,  
Qui vivant pleut en toute compaignie,  
Mais on n'en faict mise, recepte, ou conte.

Je suis celluy, comme tu dois sçavoir,  
Conte de Salles, assez plaisant à veoir,  
Qui par mes gestes, brocardz, et tragedie  
Mainte assemblee ay souvent resjouye,  
En entretien ayant plus grace que honte,  
Et en accordz, et doulx chantz armonie:  
Mais on n'en faict mise, recepte, ou conte.

Cuydant fuyr le naturel debvoir,  
Mort ou passay m'arrester eust vouloir,  
Et n'est amy qui à m'ayder s'emplic,

Par quoy laissay pour bon gage ma vie,  
Dont j'ay quittance sans faulte ne mesconte,  
Escripte au rolle des mortz d'epidemie:  
Mais on n'en faict mise, recepte, ou conte.

## ENVOY.

Prince, inutile est mon ramentevoir,  
Parquoy vous dy adieu jusque au revoir.  
Des bonnes partz la meilleure ay choisie.  
Fol est pour vray qui au monde se fie,  
Car tel est bien hault juché qu'on demonte:  
L'homme prudent à tel jeu ne l'envie,  
Mais on n'en faict mise, recepte, ou conte.

---

## COMPLAINCTE

DE DAME BAZOCHE,

SUR LE TRESPAS DU DICT CONTE.

---

O sort inepte de lubrique repos,  
O fil couppé par la dure Atropos,  
Que Lachesis en commençoit filler.  
Les destinez de trop ferme propos  
M'ont tost osté mon plus plaisant suppost  
Par le vouloir de celluy qui feist l'air.

Pas ne falloit si soudain affiler  
 Pointe à la mort pour chose si trestendre ,  
 Quand l'on pouvoit sans plus tordre enfiller.  
 Plus l'arc est foible, moins de force à le tendre.

Si pour r'avoir les tresnobles enfans <sup>1</sup> ,  
 Les francz Gaulloys furent tant triumphans ,  
 Demenans joye sans bornes et sans lyce,  
 Austere mort toy qui mon cueur fendy ,  
 N'as tu pas tort qu'ainsi me deffendy  
 Ma joye entiere ? n'es tu pas faulse licte ?  
 Plus je ne puis mettre à mes plainctz police ,  
 Il en est faict : le cas trop pres me touche ,  
 Doresnavant s'on voit que je palisse ,  
 L'on congnoist l'or , quant est mis sur la touche.

Vous elemens, qui l'avez delaissé  
 Venez à moy, je vous veulx à la laisse  
 Pour avec vous contenter ma douleur :  
 L'air en souspirs me sera delaissé,  
 En criz le feu et la terre , je laisse  
 Dessus ma teste en signe de rigneur ,  
 En pleurs et larmes me donra sa valeur

<sup>1</sup> Les enfans de France , retenus comme otages en Espagne , furent rendus à leur père par le traité de Cambrai , que conclurent en 1529 la régente Louise de Savoie , Marguerite de Navarre et Marguerite d'Autriche. Voyez tome II , page 117, le rondeau XIII du livre I<sup>er</sup> , et les notes qui l'accompagnent.

L'eau distillant plus dru que d'un ressaire.  
De mes deux yeulx en perdant ma couleur,  
Car trop est fort porter tant de misere.

S'esbahit on si mon cuer trist' rendy  
Quand veoy mon conte au cloistre saint Laurens  
Ainsi de peste soudainement mourir ?  
Ha , mes suppostz, jectez vous sur les reings  
Pour avec moy estre rememorans  
La perte grande qu'il nous convient souffrir.  
Veistes jadis à tous voz faictz souffrir ,  
Et en voz jeulx faire florir son nom ,  
Ire fatale ores le faict pourrir.  
Par faulx esteuf on perd souvent le bon.

Vous Baronat , qui fustes son seigneur ,  
Et vous Guillaud , de son bien enseigneur ,  
Voycy pour vous piteuse chansonnette.  
Vous compaignon , qui l'aymastes de cuer ,  
Avez point eu tristesse du malheur  
Qui succumba si simple personnette ?  
Chascun de vous à lamenter se mette ,  
Le passetemps , la joye , et le confort ,  
Que son vivant perd sa façon et geste  
A un chascun plaie faisoit effort.

Las , si n'estoit l'espoir de paradis ,  
Ou il repose chantant motetz et dictz ,

En desespoir je finerois ma vie,  
Puis que là gist, comme je croy et dis,  
Fin je feray, aux presens j'entenditz:  
Non que pourtant à jamais je desvie  
Pour telle perte en pleurs estre ravie,  
En conferant son trespas par encombres,  
Meres piteuses, toutes je vous convie,  
M'apparenter aux filiales umbres.

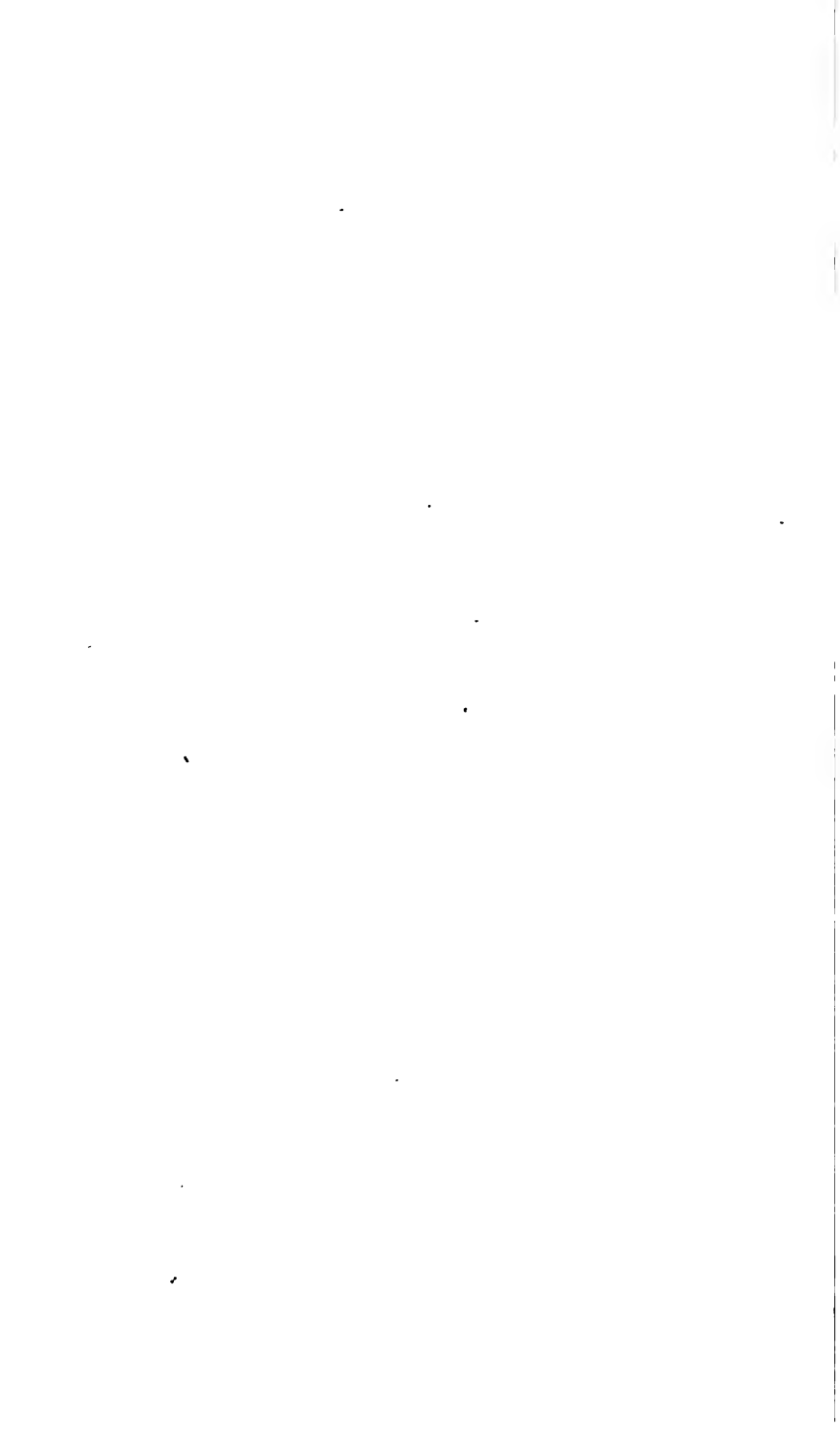




# GLOSSAIRE.

« Je suis bien loin de vouloir qu'on mêle un idiome étranger au nôtre ; mais je ne puis m'empêcher de souhaiter que nous nous emparions de nos propres richesses trop négligées. Si nous sommes pauvres , c'est notre faute ; Montaigne ne l'était pas. »

REUCHER (*Notes du Poème des Mois*).



---

# GLOSSAIRE

POUR LES ŒUVRES

## DE CLÉMENT MAROT.

---

### A.

joint au mot *tout*, signifie avec.

BOIS, cris, clameurs.

ECTER, humilier, mépriser, soumettre ; *abjicere*.

OMINER, abhorrer, avoir en aversion ; *abominari*.

CONS, caché, mystérieux ; *absconditus*.

SION, abus, tromperie.

ESSOIRE, déroute, désordre.

OINTANCE, familiarité, liaison, amitié.

Je te feray havoir d'eulx *accointance*.

Ch. d'ORLÉANS.

OINTER, hanter quelqu'un, faire commerce avec lui, se lier  
ié, *Adcomitare*. *Accointer* une femme, la fréquenter, avoir des  
s avec elle.

OLLADE et ACCOLLEE, embrassade, embrassement.

OLLER, mettre autour du cou, embrasser ; *ad collum*. Ce mot  
re un troisième sens.

Force visaiges gracieux,  
Assez pour en estre amoureux,  
Bien souvent j'*accole*, je baise,  
Mais cela point mon cuer n'appaise,  
Car il ne peult estre joyeux  
Maintenant.

MARTIN FRANÇOIS. *Le Champion des Dames*.

OMPARANT, pour comparant.

ORDANCE, accord, mesure, cadence.

III.

**ACCOUSTREMENT**, ornement, habillement. Cette expression, comme un grand nombre d'autres, est encore en usage parmi le peuple.

**ACCOUSTRE**, accommoder, rétablir, ajuster, habiller.

Les Millanoy tant nobles que marchands  
Au devant vont en triumphe marchans :  
L'on ne scauroit veoir gent mieulx *accoustree*.

JEAN MAROT.

**ACCOUSTUMANCE**, coutume. Ce mot se dit fréquemment chez le peuple, qui a conservé une foule de vieilles locutions.

**ACCULER**, mettre sur le *cul*, fixer, demeurer, renverser.

**ACERTENER**, certifier, assurer, rendre certain.

**ACHOISON**, destinée, occasion heureuse ou malheureuse.

..... Vous ne voudriez  
Jamais trouver d'autre *achoison*,  
De venir boire en ma maison.

PATHELIN.

**ACQUERR**, pour acquérir.

**ACQUEST**, acquisition, gain, profit.

**ADEXTE**, favorable, salulaire, agréable, adroit.

**ADMIRATION**, étonnement.

**ADMIRATIVE**, admirable.

**ADMONESTEMENT** et **ADMONITION**, avertissement, avis, instruction, conseil.

**ADMONESTER**, avertir, instruire ; *admonere*.

Le debauché se rit des sermons de son pere :  
Et dans vingt et cinq ans venant à se changer,  
Beteau, vigilant, soigneux et mesager,  
De ces memes discours ses fils il *admoneste*  
Qui ne font que s'en rire et qu'en hocher la teste.

REONIER, Sat. V.

**ADONC** et **ADONCQUES**, alors, donc.

**ADVENANT**, agréable, qui plait, fortuné.

Et sachiez à qui l'on octroye  
Le baiser : il a de la proye  
Le mieulx et le plus *advenant*  
Et avec ce Je remenant.

Roman de la Rose.

**ADVENEMENT**, venue, arrivée.

**ADVENIR**, venir, arriver ; *advenire*.

**ADVERSE**, contraire, funeste ; *adversus*.

**ADVERTIN**, fantaisie, caprice, boutade. Ce mot, dont nous avons

tiré *verve*, vient de *verbum*. D'autres pensent qu'il est dérivé de *aper-tère* ou de *ver*, parce que le peuple croit qu'il existe un ver dans la tête des chiens enragés, et par conséquent des poètes.

ADVIS, *me fut*, me sembla, de l'italien *aviso*.

ADVISER, choisir, prendre, voir, remarquer; *videre*.

ADVISER, avertir, donner avis.

ADUMBRÉ, couvert, caché, secret; *ad umbram*.

AFFAIRE, ce mot était employé au masculin; *negotium* n'étant pas du genre féminin.

AFFECTÉ, passionné, prévenu.

AFFECTÉE, vive, légère, volage. Ce mot s'emploie aujourd'hui dans un autre sens.

AFFERMIR, pour affirmer.

AFFIER, assurer, certifier.

Je vous *affie*  
Et certifie  
Que quelque jour  
J'ai bonne envie....

LA FONTAINE.

AFFIERT, il convient, il importe.

Cela n'*affiert* pas à un homme de telle qualité que vous êtes.

Nicq.

AFFINER, tromper, raffiner.

Notre maître Mitis  
Pour la seconde fois les trompe et les *affine*,  
Blanchit sa robe et s'enfarine.

LA FONTAINE.

AFFINE, semblable, conforme; *affinis*.

AFFIQUET, jouet d'enfant, bagatelle.

AFFOLLER, rendre fou, blesser, nuire, faire tort, incommoder.

Encore est ce un confort à l'homme malheureux  
D'avoir un compagnon au malheur qui l'*affolle*.

P. DESPORTES.

AGGRAVANTÉ, accablé, affaibli; de *gravis*.

AGIOS, mots sacrés, prières, paroles mystérieuses et magiques; du grec *ἄγιος*.

AGU, subtil, pointu, fin, perçant.

AGUET, attentif. On dit familièrement *être aux aguets*.

AHAN, peine, tourment, travail, fatigue. Ce mot semble venir du *han* que pousse le bûcheron en fendant du bois. Le fameux han de

Saint-Joseph retrouvé en France dans sa bouteille cinq ou six siècles après la mort de son maître, a enrichi notre langue de cette expression. D'autres savans, qui vont chercher toutes les étymologies dans le latin, disent, avec quelque raison, qu'il est formé de *anhelare*. D'autres le tirent de l'italien *affanno*. Dans la comédie du *Mauvais Riche*, l'ange Raphaël dit à Dieu, en parlant de Lazare :

Trendoux Dieu, j'y en bien tost faict,  
Ainsi que m'avica commandé,  
Au povre ladre j'ay esté,  
Qui est trespasé de ce monde :  
Voyez son ame pure et munde ?  
Qu'avecques moy sy apporté :  
Dictes moy ou sera posée,  
Car elle souffre grand *ahan*.

**AHANNER**, haleter, être fatigué, se plaindre de fatigue.

**AIGNELET**, petit agneau; *agnellus*.

**AINCOYS** et **AINS**, mais, avant que; *ante*; en italien *anzi*; en espagnole *antes*.

**AISEMENT**, soulagement, consolation.

**AISER**, faire plaisir, se mettre à son aise; de *ταρις*, santé, ou de *αἰσιος*, heureux.

**AISSEUL**, essieu; de *ala*, *ascella*, aile.

**ALAIGRE**, gai, joyeux, léger, dispos; *alacer*.

Pour s'échapper de nous Dieu sait s'il est *alaigre*.

RACINE. *Les Plaideurs*.

**ALLEGANCE**, allègement, soulagement; de *allevare*.

**ALLENÉE**, haleine, respiration, souffle; d'une *allenee*, de suite, sans reprendre haleine.

**ALLOUER**, mettre au nombre, au rang, louer; *alloué*, payé.

**ALTERCAS**, altercation, dispute; *altercatio*.

Adonc le roy oyant leurs *altercas*  
Leur respondit, j'entens bien vostre cas.

JEAN MAROT.

**ALTITONANT**, dieu du tonnerre; *altitonans*.

**AMATEUR**, qui aime, amant, amoureux; *amator*.

**AMENDEUR**, qui corrige; de *emendare*.

**AMENE**, agréable, délicieux; *amænus*.

**AMER**, pour amertume.

Dont m'esbahy comme l'on peult aymer  
Et estimer dames de telle taille :

Car ce n'est rien à bien tout resumer ,  
 Fors les habits , qui les font renommer :  
 Mais c'est *amer* que dessous miel on baille :  
 L'habit est beau , le surplus ne vault maille ,  
 Car sous l'escaille on vient à esprouver ,  
 Qu'il n'y a pas ce qu'on pensoit trouver.

JEAN MAROT.

AMODERER , modérer , tempérer ; *moderare*.

AMYABLE , favorable , amical , aimable.

ANCELLE , servante ; *ancilla*. C'est le nom que nos poètes donnent à la Vierge.

Mais il est vray que celle *Ancelle*  
 Son treasinct ventre elle estendit  
 Plus que Platon n'y entendit.

*Roman de la Rose.*

ANGELET , pour ange.

ANGOISSEUX , rempli d'angoisses , d'inquiétude.

ANHELER , souffler , haleter , respirer avec peine ; *anhelare*.

ANICHILÉ , anéanti , réduit à rien ; *annihilare*.

ANORMAL , énorme.

ANNUICT , cette nuit.

APERT , connu , manifeste , évident ; *apertus*.

APERTEMENT , clairement , ouvertement.

APPAIST , pâture , nourriture.

APPARIER , joindre , unir.

APPAREILLER , préparer.

Tous deux brulans d'une flamme pareille ,  
 Un mesme feu Amour nous *appareille*.

O. ST.-GELAIS. *Ero à Leander.*

APPETER , souhaiter , désirer , rechercher ; *appetere*.

APPETISSER , abaisser.

Amours , que vous en fault plus dire ,  
 Il *appetisse* et humilie  
 Sagesse , royaume et empire ,  
 Amours tout vainc , tout amolie.

*Le Champion des Dames.*

APPOINCT , à propos , justement.

APPOINCTER , accorder , accommoder un différend , juger un procès.

APPORT , rapport , profit.

APRINS , pour appris.

APTE , propre , convenable ; *aptus*.

**ARARIS**, la Saône, rivière de France.

**ARCADE**, Arcadie, contrée de la Grèce.

**ARDENTEMENT**, ardemment.

**ARDRE**, brûler; *ardere*; *ard*, brûle; *arse*, brûlée.

**ARDU**, élevé, subtil, sublime, difficile; *arduus*.

**ARGUS**, conversation, discussion. On en avait fait le verbe *arguer*, argumenter, disputer.

**ARMET**, casque pesant orné de ciselures.

Ce que nos anciens appellent heaume, on l'appela sous François I<sup>er</sup> *armet*.

PASQUIER. *Recherches sur la France*.

**ARONDE** et **ARONDELLE**, hirondelle; *arundo*.

**ARRAISONNER**, raisonner d'une chose avec quelqu'un, entretenir.

Tant l'ayme fort, que douleur aspre et forte  
Mon propre cuer à toute heure supporte  
Par un forsaict dont n'ose mot sonner,  
Craignant toujours que trop l'*arraisonner*  
De ce propos, plus d'ennuy ne m'apporte.

**ARRIERE**, loin d'ici, éloignez-vous; répond au latin *procul*.

**ARROUSER**, pour arroser.

**ARROY**, équipage, train, suite, magnificence, état, situation.

Car jeunes gens qui desirant l'honneur  
Quand veoir vont aucun royal seigneur,  
Ils le doivent mettre de leur puissance  
En bel *arroy*, car cela les avance  
Et si les faictz estre prises des gens.

Ch. D'ORLÉANS.

**ARSOIR**, pour hier soir.

**ASSERRER**, accumuler, assembler, augmenter.

**ASTUCE**, ruse, finesse; *astucia*.

**ATTENTE**, but, point où l'on tend; de *tendere*.

**ATTOURNÉ**, orné, ajusté, paré de beaux habits; du grec *επισυνεστειν*.

**ATTRAIRE**, attirer; *attrahere*.

**ATTREMPANCE**, température, modération.

**ATTREMPER**, tempérer, modérer, gouverner; *attemperare*.

**AVAL**, en bas, vers le bas.

**AVALLER**, mettre *aval*, laisser aller en bas, descendre, abaisser.

**AVOYER**, mettre sur la voie, dans le droit chemin.

Voulisse qu'il semblast l'estaille



Qui ne se ment \* moult bien le voyent  
Les maronniers \*\* qui s'y avoient.

Bible Gurot.

AUCUNESFOYS, quelquefois, plusieurs fois.

AUCUNS, quelques; *aliqui*.

AULBADE, concert de musique.

AUTHENTIQUE, avéré, certain.

AUTREHIER, avant-hier.

AUDIVI, pouvoir, autorité, crédit.

Je suis Amos, fils de David,  
Qui ma sœur Thamar desboray,  
J'avois pour lors grand *audivit*,  
Mais Absalon qui cecy voit,  
S'en venge, il n'est rien plus vray :  
Moy estant en mon lit couché,  
Du corps il me fait partir l'ame ;  
Le friand vin froid cuer enflamme.

MOULINET. *Les neuf Preux de Gourmandise.*

AYMER, amour, comme *penser*, pensée, croire, croyance.

## B.

BABILLE, pour babil.

BABOUIN, sot, niais; de *babou*, jeu d'enfans qui se font la moue.

BAGUE, débauchée, qui mène une vie joyeuse.

BAILLEUR, donneur, qui donne.

BALLAY, rubis *ballay*, qui a une teinte violette.

BALLER, danser, sauter, du grec *βάλλειν*. Nous en avons fait *bal*,  
*baladin*, *ballade*, etc.

BALLEUR, danseur, sauteur.

BARBOTTER, murmurer, parler entre ses dents.

Mais que diable est ce qu'il barbouille ?  
Sainte dame comme il *barbotte* !

PATHELIN.

BASME, pour baume.

Dans le tombeau ne sent que *basme*.

*Roman de La Rose.*

BASSEMENT, tout bas, à voix basse.

\* La grande Oursc.

\*\* Mariniere.

**BASSEUR**, pour bassesse.

**BASTON**, épée, toute arme offensive; de l'italien *bastone*. Le verbe *battre* est tiré de ce mot.

Le lendemain fait crier par les places  
Luy apporter tous les *bastons* de guerre.

JEAN MAROT.

**BAVE**, salive qui découle de la bouche; par métaphore, paroles inutiles. Notre mot *bavard* en est formé.

He dieu ! que vous avez de *bave* !

PATHELIN.

**BAVEUR**, babillard, qui parle inutilement.

**BELISTRE**, sot, impertinent. Cette injure revient souvent dans Molière.

**BELLIQUE**, de guerre, militaire; *bellicosus*.

**BELLIQUEUR**, guerrier, belliqueux.

**BENDER**, mettre, tenir en inquiétude.

**BENEDICT**, béni; *benedictus*.

**BENEFICENCE**, bienveillance.

**BENISTRE**, bénir.

**BENOISTIER**, bénitier.

**BERS**, berceau.

**BESONGNER** ou **BESOIGNER**, travailler. Il exprime aussi un travail d'une espèce toute particulière.

Un mary se voulant coucher  
Avecques sa femme nouvelle,  
S'en vint tout bellement cacher  
Un gros maillet dans la ruelle.  
O mon doux amy, se dit elle,  
Quel maillet vous voy je empoigner ?  
C'est, dit il, pour vous misulx coigner.  
Maillet, dit elle n'ay onc eu,  
Quand Gros Jean me vient *besoigner*,  
Il ne me coigne que du cu.

MELIN DE ST-GELAIS.

**BIENHEURER**, rendre heureux.

N'avoir crainte de rien, et ne rien espérer,  
Amy, c'est ce qui peut les hommes *bienheurer*.

REGNIER.

**BIENVEIGNER**, célébrer la bienvenue, bien recevoir quelqu'un à son arrivée.

**BIGNE**, bosse qui provient d'un coup.

Et une fois il se fait une bigne  
( Bien m'en souvient ) à l'estal d'un boucher.

VILLON.

**BIGOT**, faux dévôt, hypocrite, tartuffe.

A Rabelais certain *bigot*  
Disait un jour d'un ton sévère  
Cesses de railler le Saint-Père  
Autrement gare le fagot.

LA MONTMOYNE.

**BISE**, brune. C'est l'épithète que l'on donnait autrefois aux roches.

**BLANDISSANT**, flatteur; de *blandiri*.

**BLASON**, éloge, critique.

**BLASONNER**, censurer, louer, faire un éloge ou une critique.

**BLASONNEUR**, qui loue ou qui critique.

**BLESME**, blême, pâle.

**BOMBARDE**, grosse pièce d'artillerie employée surtout dans les sièges.

**BOUC** ( DE BROU EN ), expression proverbiale; de la broche dans la bouche, sortant de la broche.

**BOUCCON**, poison pris par la bouche. **BOREL**. *Bailler le bouccon*, empoisonner.

**BOURREE**, fagot, bûcher.

**BOUTER**, mettre. Ce verbe est en grand usage dans les provinces.

**BRAGUER** ( SE ), porter une *brague*, pièce singulière du haut-de-chausse dont on connaîtra l'usage par ces lignes naïves de Montaigne :

Que vouloit dire cette ridicule pièce de la chaussure de nos peres, qui se veoit encore en nos Suisses ? A quoy bon faire la monstre que nous faisons à cette heure de nos pièces en forme souz nos gregues ? et souvent qui pis est, oultrier leur grandeur naturelle par fausseté et imposture ? Il me prend envie de croire que cette sorte de vestement fut inventée aux meilleurs et plus consciencieux siècles, pour ne piper le monde, afin que chacun rendit en public compte de son fait. Les nations plus simples l'ont encore, aucunement rapportant au vray. Lors on instruisoit la science de l'ouvrier, comme il se faict de la mesure du bras et du pied.

*Se debraguer* voulait dire, au figuré, faire le fanfaron, mener une vie joyeuse.

**BRAGUES**, divertissemens, fêtes galantes, plaisirs de l'amour.

**BRAIRIES**, vociférations, cris, hurlemens.

**BRANCHÉ**, pour perché, placé sur une branche.

**BRAGUEMART**, courte épée. Il signifie bien autre chose !

Un jeune amant pres sa dame souppoit,  
Le nerf tendu trop mieulx que l'appetit :  
Advint que comme elle du pain couppoit,  
Dessus lui cheust son constelet petit :

Lequel cherchant sur lay, elle sentie  
 Un *brayemard* de plus rude allumelle :  
 Dont si soudain tira son bras à elle ,  
 Que le mary lui prenant la main blanche ,  
 Lay dit, ma mye , il pique fort et tranche :  
 Seignes vous point ? N'ayez paour , dit la bel ,  
 Non , mon amy , je l'ay pris par le manche.

**BRASSER**, procurer, fournir, donner.

**BREN**, terme d'impatience, de mépris, qui équivalait à la sale expression de *merde*, usitée parmi le bas peuple.

**BRÉVETÉ**, courte durée ; *brevitas*. Ce mot manque à la langue.

**BRIC**, trébuchet, cage à prendre les oiseaux.

**BRIEF**, enfin ; *brief parler*, peu de paroles.

**BRIMBALLER**, branler de côté et d'autre. On verra son autre sens dans ces vers du *Champion des Dames* :

De Rahen que ne parles tu ,  
 Lequel dormit avec Bala  
 Et fait son beaupere cocu ,  
 Dont à la fin mal en alla :  
 Et d'Absalon qui viola  
 Les concubines de David ,  
 Ou bien d'Amon qui *brimballa*  
 Sa sœur Thamar et la ravist.

**BRISSES**, route, chemin. On dit au figuré, *aller sur les brisées de quelqu'un*.

**BROCHER**, piquer, aiguillonner.

**BROILLIS**, pour brouilleries, chicanes.

**BROUAS**, *brouas terriens*, brouillards qui s'élèvent de la terre.

**BRUIC**, renommée, réputation.

**BRUYRE**, faire du bruit, retentir, murmurer. Roucher nous a rendu ce verbe ainsi que son composé *bruissement* :

Et la forêt en pousse un long *bruissement*.

*Les Mois.*

**BUCCINE**, trompette ; *buccina*.

**BUTOR**, oiseau, de *bos* et *taurus*.

Quand le *butor* se trouve à la rive de quelque estang ou marais, mettant son bec en l'eau, il fait un si gros son qu'il n'y a bouf qui past crier si hault.

**BUYSSONET**, diminutif de buisson.

## C

**CACHETTE**, retraite secrète, se dit encore dans le style familier.

**CAGOT**, hypocrite, tartuffe. Ce mot vieillira, quand on ne pourra plus l'appliquer à personne. Nous lui garantissons une longue existence.

**CALAMITEUX**, infortuné, accablé de misères; *calamitosus*.

**CALANDRE**, espèce d'alouette.

En autre lieu vey amassees  
Force *calandres* qui lassees  
Feurent de chanter aux envs.  
Car les rossignols et mauvis  
Sceurent si haultement chanter  
Qu'ils vindrent à les surmonter.

*Roman de la Rose.*

**CAMUS**, attrapé, sot.

**CANCIONAIRE**, livre de cantiques.

**CAPELLEN**, prêtre, moine; de *cape*.

**CAPHARD**, tartuffe, cagot, hypocrite, dissimulé. Ce surnom, qui convenait si bien aux religieux des ordres mendiants, vient de *capardum* (de l'hébreu *capbar*, couvrir, cacher), manteau de moine à capuchon.

**CAPHARDERIE**, hypocrisie, cagoterie.

**CAPPE**, manteau à capuchon que les hommes portaient autrefois; de *caput*. On dit encore, par métaphore, *rire sous cape*.

**CAQUETER**, faire des *caquets*, babiller, bavarder.

**CARRAQUE**, barque, vaisseau marchand, petit bâtiment.

**CARROY**, place publique, rue, endroit spacieux où peuvent aller les chars.

**CASSE**, pour cassée.

**CAULT**, **CAULTE**, rusé, fin, subtil, adroit; *cautus et callidus*.

Et de quel soing prudent et *cault*  
Ton peuple justement tu guides.

*ROMAN.*

**CAULTELE**, ruse, finesse, adresse.

**CAUSEUR**, plaideur, qui a une *cause*.

**CEDULLE**, billet, obligation pour emprunt.

Du moins, Amour, fais moi bailler *cedulle*  
D'aimer encor, même sans être aimé.

*J. B. ROUSSEAU.*

**CELESTINE** et **CELIQUE**, céleste, du ciel.

**CENS**, rente foncière, revenu.

Je n'ay né *cens*, rente ne avoir.

*VILLON.*

**CERCEAU**, cercle.

**CERCLER**, entourer, environner.

**CERNE**, cercle. On dit familièrement *yeux cernés*.

**CERVOISE**, bière ; *cerevisia*.

**CESTUY**, ce, celui.

**CESURE**, l'hémistiche, le repos du vers.

**CHALEMELLE** et **CHALEMIN**, chalumeau, pipeaux, flûte pastorale ; *calamus*.

**CHANGE**, changement, inconstance en amour.

Il jurera aussi secondement  
Qu'en un seul lien aimera fermement  
Sans point querir ou desirer le *change*.

CH. D'ORLÉANS.

**CHALOIR**, inquiéter, être en peine, importer. *Il ne me chault*, il ne m'importe ; *chaloit*, était en peine ; *chalut*, se mit en peine ; *ne te chaille*, ne t'inquiète pas.

La dame a plus de privilege  
Que n'a son serviteur sans faille,  
Et c'est un droict empereur en siege,  
Qui sa grace en son vouloir baille :  
Pour ce se ta en as l'escaille,  
Et un autre en a les noyaux,  
Souffrir le te fault ne te *chaille*,  
Elle est dame de ses joyaux.

**CHAMBRIERE**, femme de chambre, suivante, confidente.

Je m'en viens à l'huy ; tac : qu'ella ?  
Je regarday par la serrure,  
La *chambriere* je vey la  
Qui me vint faire l'ouverture  
Par une vis \* en sa chambrette.

COQUILLANT.

**CHAPPERON**, ancienne coiffure de tête. Ce bonnet avait une queue qui pendait par-derrière ; on le mit ensuite sur l'épaule.

**CHARDONNETTE**, c'est le cardon d'Espagne, dont on se servait alors très-souvent pour farcir et assaisonner les viandes, surtout le chevreau. Sans doute ce ragoût devait passer pour un mets délicieux, puisque Rabelais, dans sa Bibliothèque de Saint-Victor, suppose un livre intitulé : *Pasquilli Doctoris marmoxei de Capreolis cum chardoneta comedendis tempore Papali ab Ecclesia interdicto*.

\* Escalier secret.

**CHARITES**, les trois Grâces; *Χάριτες*.

Je viens pour chanter la tienne  
Sur la corde Dorienne,  
Des *Charites* ennobly.

ROUSSEAU.

**CHARRIÉ**, carrié, vermoulu.

**CHARROY**, équipage, char de triumphe.

**CHARTE**, lettre, épttre; *charta*.

**CHATEMITE**, hypocrite, doucereux.

**CHAULDE (A LA)**, subitement, dans la première chaleur.

**CHEF**, tête. Cette expression, qui ne s'employait que dans le style sérieux, a malheureusement vieilli; elle est beaucoup plus noble que *tête*. Corneille l'affectionne.

Phœbus, l'Amour, Cypris veut sauver, nourrir et orner  
Ton vers, cœur et *chef* d'ombre, de flamme, de fleurs.

JOUEUX. *Distique à la latine.*

**CHEMINER**, marche, démarche.

**CHENU**, blanc de vieillesse; *canus*. Pourquoi ce mot a-t-il vieilli?

**CHEOIR**, tomber; *chet*, tombe; *cheut*, tomba; *cherra*, tombera; *cherrait*, tomberait.

**CHERE**, accueil, réception.

Je la baise, je la salue,  
Demandant comme elle se porte :  
El' ne me fait pas *chiere* morte  
Car tout autant el' me rendoit,  
Et qu'il soit vray je m'en rapporte  
Au page qui me regardoit.

COQUILLART.

**CHERE**, visage, mine, physionomie, contenance.

*Nem* je donne à frere Baulde  
Demourant à l'hostel des Carmes  
Portant *chere* hardie et baulde \*  
Une sallade.....

VILLON.

**CHERER**, faire bon visage, faire beaucoup d'amitiés, recevoir, accueillir.

**CHEVALEUREUX**, courageux, vaillant.

**CHEVANCE**, biens, richesse, fortune.

Grosse *chevance* oncques ne m'a tenté.

J. B. ROUSSEAU.

\* Joyeuse.

CHEVAULCHER, aller à cheval. Il a aussi une autre sens au figuré.

Moynes *chevaulchent* nos voisins.

VILLON.

CHEVAULCHEUR, qui monte à cheval, cavalier.

CHEVESCE, chouette, hibou.

CHEVESTRE, joug auquel on attache la tête des bœufs.

CHEVIR, sortir d'une affaire, en venir à bout, achever, terminer.

CHOMMER, retarder, ne rien faire, rester oisif, se reposer. On dit *chommer une fête*, parce qu'on ne travaille pas un jour de fête.

La justice debvroit avoir congnissance et animadversion de ceulx qui *chomment*.

MONTAIGNE.

CHOSE PUBLIQUE, république; *respublica*.

CIL, pour celui.

CIMBALLER, faire du bruit, retentir.

CIRCONVOLANT, volant autour; *circumvolare*.

CIRCUIR, tourner, aller autour; *circumire*, *circuire*.

CLAMER, appeler, *clamare*. Nous avons gardé son composé, *réclamer*. Un charmant rondeau où ce mot est heureusement placé, suppléera à toute autre explication.

Sur un lit mollet, bas et quoy,  
Devisant sans mesdire d'ame,  
Je me trouvay pres de ma dame,  
Qui fut esbahy, ce fut moy.  
Pardon lui demande, et pourquoy,  
Me dist elle, suis je pas femme  
Sur un liet.

Je la prins par le petit doy,  
En la baisant, amy me clame,  
En m'estendant, elle se pame,  
Conseillez moy que faire doy  
Sur un liet.

CLAMOUR, soupir, gémissement, plainte amoureuse.

En amour n'a point de *clamour*.

Roman de la Rose.

CLAIR, brillant, illustre, célèbre, éclatant; *clarus*.

CLERC, savant, instruit, érudit. Cette expression vient de ce qu'au-fois il n'y avait que les *clercs* ou les gens d'église qui sussent lire et écrire.

Un loup quelque peu *clerc*  
Prouva par sa barangue  
Qu'il falloit dévorer ce maudit animal.

LA FONTAINE.



CLIQUNT, cliquant, faisant du bruit ; de *cliquette*, espèce de castagnettes.

COAC, terme familier qui répond à *c'en est fait*.

COFFIN, corbeille, panier.

COINT, COINTE, beau, galant, ajusté, paré, propre ; de *comptus* ou *cultus*.

En la chambrette belle et cointe.

*L'an des sept Dames.*

COLLAUDER, louer, faire l'éloge, célébrer ; *collaudare* ; *collaude*, loue ; *collaudé*, lqué.

COLLE, cou, tête ; *collum*.

COLLIERGE, assemblée, réunion, société ; *collegium*.

COLLOQUER, mettre, établir.

COMMANT, se joint toujours au mot *adieu* ; *adieu commant* ; adieu vous dis.

COMPAING, compagnon.

Dieu te gard, *compains*, qu'il te fault ?

PATHELIN.

COMPARAGER, pour comparer.

COMPAS, mesure, discrétion. Jean Mameot dit, après avoir dépeint la maigreur des femmes italiennes,

D'ond vient cela ? sinon qu'elles n'ont pas ,  
Un bon repas estans en leurs sejours ;  
Mais quand s'en vont dessus autrui appast  
Elles repaissent sans ordre ne *compas* ,  
Et de ce pas en prennent pour dix jours ;  
Et de là vient que l'on les voit tousjours ,  
Soubz leurs atours, plus maigres qu'un vieil monstre :  
A meschant drap vouluntiers belle monstre.

COMPASSER, arranger, mettre en ordre, mesurer.

COMPLAINdre, se plaindre, gémir.

COMPRINS, pour compris, appris.

CONCÉDER, céder, accorder ; *concedere*. Il n'est plus d'usage que dans la jurisprudence.

CONCEVOIR, conception, pensée, imagination.

CONCLUD, soumis, asservi, enfermé. C'est un néologisme hasardé pour traduire ce mot de saint Paul : *omnia concludit sub peccato*.

CONCORDANT, qui s'accorde, convenable, propre.

CONDEMNADE, jeu de cartes à trois personnes.

CONDIGNE, digne ; *condignus*.

CONDUCTEUR , général.

CONDUIT , conduite.

CONFERENCE , comparaison.

CONFLICT , rempli , absorbé , éprouvé.

CONFLICT , combat , bataille , choc ; *conflictus*.

CONFORMER , pour confirmer , encourager.

CONFORT , consolation , soulagement , encouragement.

CONFORTER , consoler , soulager , fortifier.

CONFUTER , pour réfuter.

CONSISTOIRE , conseil , assemblée. On appelle ainsi l'assemblée des cardinaux convoquée par le pape ; les protestans donnent ce nom aux assemblées de leurs ministres.

CONNIL , lapin ; *cuniculus*.

Le suppliant trouva une jeune fille de l'age de douze ans environ sur le chemin.... laquelle lui demanda s'il chaçoit aux *connils*. A quoy il luy respondy que ouy aux *connils* prives , et qu'il chaceroit au sien.

On voit par cette phrase , tirée d'un ancien roman , que *connil* avait deux significations.

CONQUESTER , pour conquérir.

CONQUERRE , pour conquérir.

Puisqu'il avoit gagné par bonne guerre  
Genes leur ville , il luy pleust de *conquerre*  
Par sa mercy le cueur des habitans.

JEAN MAROT.

CONSOLEUR , consolateur.

CONSONNANT , qui s'accorde , semblable , conforme , pareil.

CONSORS , concitoyen.

CONTAMINER , souiller , tacher , profaner ; *contaminare*.

CONTEMNER , mépriser , dédaigner ; *contemnere*.

CONTENDRE , débattre , disputer ; *contendere*.

CONTENDS , contestations , débats , différends , disputes.

CONTINUE , pour fièvre continue.

CONTRAIRE , ennemi.

CONTREMAROTTER , écrire contre Marot.

CONTREMONT , en haut , en remontant ; CONTREBAS , en descendant.

CONVENANCE , accord , convention , promesse.

CONVENT , pour couvent ; *conventus*.

CONVERTIR , tourner , changer ; *convertere*.

CONVIS , repas , festin ; *convivium*.

CONVOYER , conduire , attirer , inviter.

COQUARD et COQUARDEAU , jeune sot , ignofant , imbécille , nigaud.

Allez sonner à voz *coquards*  
A qui v'us voudrez vous jouer.

PATHELIN.

COR (A CRY ET) expression tirée de la chasse , c'est-à-dire bien haut , de toutes manières.

CORDEAU et CORDELLE , corde , ficelle.

CORDELLE , pour cœur ; *cor*.

CORNER , donner du cor.

COSTOYER , marcher à côté , border.

COUARD , COUARDE , lâche , poltron , sans cœur , sans courage

COULOMB , pigeon , colombe ; *columba*.

COULPE , faute ; *culpa*.

COUP (A) , à l'instant , dans le moment.

COURCÉ , pour courroucé.

COURRE , pour courir. On dit encore en terme de chasse *courre un cerf*.

A-t-on jamais parlé de pistolet , bon Dieu ,  
Pour courre le cerf !

MOLIERE , *les Facheux*.

COURT , s'écrit avec un *t* comme dérivant de *cortis* , tente.

COURTIL , jardin fermé , clos. Il est inutile de remarquer que la *courtille* en est formée.

COURTINE , rideau , la tenture du lit ; *cortina*.

COUST , dépense.

Monsieur le mort , j'aurai de vous  
Tant en argent et tant en cire ,  
Et tant en autres menus *couls*.

LA FONTAINE.

COUSTUMIER , ordinaire , accoutumé.

Ah ! du moins en faveur de nos humbles chaumières ,  
Rappelle , Dieu clément , tes bontés *coutumières*.

ROUSSEAU , *les Mois*.

COY , tranquille , immobile , en repos , calme ,

Dans les visites qui sont faites  
Le renard se dispense et se tient clos et *coi*.

LA FONTAINE.

CRASPELU , crépu , crépé , frisé.

**CRISTALLIN**, de cristal.

**CROCHE**, crochu, recourbé.

**CROUSLER**, trembler, agiter, secouer.

**CUMANE**, la sibylle de Cumes.

**CUPIDIQUE**, de Cupidon, amoureux.

**CURE**, soin, peine, attention ; *cura*.

**CURVATURE**, ligne courbe.

**CUYDER**, croire, penser, estimer ; les *dénicheurs* d'étimologies le font dériver de *cogitare*.

**CY**, pour ici ; **CYBAS**, ici bas.

## D.

**DAGUE**, poignard, épée courte ; *dague à rouelle*, stylet monté d'une rouelle asses large qui servait de garde. Cette arme, qui fut introduite par Louis XI, était déjà regardée comme une antiquaille du tems de Marot.

**DAM**, perte, dommage, condamnation ; *damnum*.

**DANGIER**, argus jaloux, fâcheux en amour, par conséquent un mari envieux, la jalousie, l'envie personnifiées.

Dedans mon sein, pres de mon cuer,  
J'ay aussi un prisé baisier  
Que j'ay emblé maulgré *dangier*,  
Dont il meurt en peine et langueur.

Ch. d'ORLÉANS.

*Dangier* toute nuit en labeur  
A fait guet ; or gist en la tente :  
Tandis qu'il dort c'est le meilleur,  
Prenez ce tost baisier, mon cuer.

Le même.

**DARDE**, flèche, dard ; nous avons encore le verbe *darder*.

**DEA**, certes, vraiment, assurément, oui-dà. On fait dériver ce mot du grec *dia*, par Jupiter.

He *den*, on ne teorra point :  
Parle hardiment de et chaille

MARGUERITE.

**DEBANDER**, lancer un flèche.

**DEBILITÉ**, affaibli, abattu ; *debilitas*.

DEBOUTER, chasser, ôter.

DEBTEUR, pour debiteur.

DECENS, convenable; *decens*.

DECEPTIF, trompeur, qui abuse, décevant.

DECEPTION et DECEVANCE, tromperie, mensonge.

DECEVOIR, tromper, abuser; *decipere*; *decoy*, je trompe; *deceut*, trompa; *deceu*, trompé.

DECONFICT, détruit, défait.

DECONFICTION, défaite, destruction, désastre, dégât.

Un chat nommé Rodilardus  
Faisoit des rats telle *déconfiture*  
Que l'on n'en voyoit presque plus.

LA FONTAINE.

DECONFORT, tristesse, désespoir, désolation, embarras.

DECORE, gloire, honneur, illustration, décoration; *decus* et *decor*.

DECORE, brillant, illustre, embelli, orné; *decorus*.

DECOURS, détresse.

DEDUYCT, divertissement, passe-temps, plaisir, joie; *deduyct de chasse*, le plaisir de la chasse.

C'est bien raison qu'ils entretiennent  
En tout *deduit* leurs plus beaux jours.

LA FONTAINE.

DEDUYRE, narrer, raconter, rapporter en détail; se divertir, prendre plaisir, se réjouir; *deducere*; *deduysoye*, prenais plaisir.

DEFFAILLIR, être en faute, manquer; *deffault*, manque.

DEFFENSIBLE, qui peut être défendu, en état de défense.

DEFFERER, couper la parole, empêcher de parler, rendre confus.

DEFINÉ, fini, mort.

DEFROC, désastre, désordre.

DEHAITTER, déplaire, affliger, chagriner.

DEJECTÉ, rejeté, quitté.

DEIFIQUE, de Dieu, divin.

DELICT, ébat, plaisir; *grief delict*, plaisir coupable.

DELIVRE, libre, exempt, dégagé, débarrassé, délivré.

DEMAINER, agiter une question, discuter, traiter, conduire.

DEMERITE, faute, mauvaise action. Ce mot n'est plus d'usage qu'en morale.

DEMETTRE, quitter, abandonner.

DEMEURANCE, DEMOURANCE, demeure.

DEMEUREE, DEMOUREE, retard, retardement, séjour.

Avancez vous sans faire *demouree*.

DEMOURANT (AU), au reste.

DEMIE (NE), pour dire point du tout, en aucune manière, nallément.

..... On sans pact *ne demye*,  
L'on se guérit, l'on guérit sa monture.

LA FONTAINE.

DENIGRER, détruire, perdre.

DEPARTEMENT, DEPARTIE, DEPARTIR, départ, séparation.

DEPARTIR, donner, accorder, partager, distribuer; *partiri*. On s'en sert encore souvent en poésie.

DEPORTER (SE), se garder; se dispenser, s'exempter.

DEPRIMER, mépriser, mésestimer, abaisser; *deprimere*. *Deprimé*, méprisé et même méprisable.

DEROMPU, pour rompu, brisé.

DESARROY, désordre, confusion, désastre, infortune, malheur.

DESAVANCER, mettre en désordre, reculer, repousser.

DESAVOUABLE, qui peut être désavoué.

DESCACHER, découvrir, rendre publique, mettre au jour, dévoiler.

DESCHASSE, pour chasser, expulser.

DESCIRER, pour déchirer, mettre en pièces; *discindere*.

DÉCŒUVRER, pour découvrir.

DESCOIFFER, ôter de l'esprit. On dit encore, familièrement parlant, *être coiffé de quelqu'un*.

DESCONVENUE, désastre, infortune, mésaventure.

DESCOUVRANCE (A), à découvert, publiquement, en évidence.

DESDIEZ, pour dédisiez.

DESESTIMER, mésestimer, mépriser.

DESFERMER, ouvrir.

DESGORGER, parler, respond assez bien au verbe *dégoiser*.

DESHOUSEE, déflorée, dépucelée.

DESJUC, lever matin. Il fait encore partie de la langue quoiqu'on ne s'en serve jamais; il se trouve dans le Dictionnaire de l'Académie.

DESLOGGER, délogement, décampement.

**DESMIS**, ôtés, enlevés.

**DESNUÉ**, ôté, dépouillé.

**DESPÊCHE**, dépêtré, débarrassé, délivré.

**DESPENDRE**, dépenser, dissiper, absorber, consommer.

Il avoit comme ay dict dessus soixante et trois manières de reconvrer argent : mais il en avoit deux cens quatorze de le *despendre*.

RABELAIS.

**DESPIT**, **DESPITEUX**, qui est de mauvaise humeur, colère, furieux, irrité, maussade, chagrinant, malfaisant, repoussant.

**DESPITER**, mépriser, se moquer, chagriner, se mettre en colère.

**DESPLACER**, sortir, partir, quitter, abandonner.

**DESPLAISANCE**, peine, chagrin, désagrément.

**DESPLAISANT**, désagréable, affligant.

**DESPOURVEU**, abandonné, délaissé.

**DESROY**, par syncope pour *désarroy*.

**DESSERT**, mérite, démérite, peine due au démérite, récompense due au mérite.

Car maints amans par leurs parolles  
Par sotts regards et contenance folles,  
Ont fait souvent parler les mesdisans :  
Parquoy grevez ont esté vos servans,  
Et ont reçu souventesfoys grand' perte  
Contre raison et sans nulle *desserte*.

Ch. D'ORLÉANS.

**DESSERVIR**, servir, être utile, mériter ; *dessert*, est digne. Voici des vers charmans de Jean Marot, où ce mot est employé.

Je fuz n'aguères amoureux  
De dame en beauté assouvie,  
Qui me dit en mots savoureux :  
Mon amour est en vous ravie :  
Mais il fault qu'el' soit *desservie*  
Par cinquante écus d'or, s'on peut :  
Cinquante ecus, bon gré ma vie,  
Il ne fait pas ce tour qui veult.

**DESTINATION**, destinée, sort, arrêt du destin.

**DESTORCE**, écart, détour.

**DESTOURBER**, détourner ; empêcher, troubler, faire de la peine, embarrasser.

**DESTRESSE**, chagrin, affliction.

**DESVIER**, sortir du chemin, s'égarer ; au figuré, sortir de la vie, mourir.

Et *devia* si que percevit les anges qui l'emporterent à la maesté au ciel avec son pere.

MÉZELIN.

**DESVOYÉ**, hors de la voie, qui s'est écarté du droit chemin ; il n'est pas tout-à-fait hors d'usage.

**DEVALLER**, descendre, est encore usité dans le midi de la France ; *devallé*, descendu. Ici M. Auguis a élégamment copié L. Dufrénoy ; il s'est bien gardé d'oublier de mettre *descendu en bas*. M. Auguis est, comme on voit, partisan du pléonasme.

**DEVESTIR**, dépouiller, déshabiller, découvrir ; *devestire*.

**DEVINEUR**, devin, sorcier.

**DEVIS**, pour devise, attribut, conversation, discours, propos.

**DEVISER**, parler, discourir, converser.

Rire, chanter, *deviser* franc  
Ce n'est meurdre ne larracin.

PATHELIN.

**DEVISER**, pour diviser, séparer.

**DEULT**, voyez *Douloir*.

**DEXTRE**, main droite ; *dextra*.

Certes Sapho le signet de ta *dextre*,  
N'estoit besoin de voir, pour le congnoistre,  
Ce style doux et dote, en bonne foy  
Monstroït treshien qu'il procedast de toy.

PHAON A SAPHO. *Les Contrepistres* d'OWIDE.

**DIAPRÉ**, teint de brillantes couleurs, éclatant, orné, décoré, paré.

**DICT**, DIRE, parole, discours ; *dictum*. *Dire* s'emploie encore dans le familier.

**DICTÉ**, sentence, maxime de doctrine ou de morale.

**DIFFAME**, honte, déshonneur, infamie.

**DISCORDANS**, gens qui ne s'accordent pas, qui sont en discorde.

**DISPENSÉ**, autorisé.

**DIVERS**, triste, bizarre, chagrinant, méchant, malaisant, inconstant, fâcheux, contraire.

Et quand le temps sera *divers* et rude  
Privé seray de ma beatitude.

ERA A LEANDER. O. DE ST.-GILLES.

**DOINT**, du vieux verbe *doigner*, donner ; *doue*, donne.

**DONA**, demoiselle, de l'espagnol *dona*.

**DOUBTANCE**, DOUBTE, crainte, soupçon.

**DOUBTER**, craindre, redouter, appréhender, soupçonner ; *du-bitare*.



**DOULCINE**, ancienne flûte, nommée ainsi à cause de la douceur de ses sons.

Trompes et buccines ,  
Clairons et *doulcines* ,  
Lucs , rebecs , orguines ,  
Tabours , chalemies ,  
Sonnoient à mieulx mieulx.

JEAN MAROT. *Voyage de Genes.*

**DOULOIR**, souffrir, être affligé, se plaindre; *dolere*. *Deult*, s'afflige; *deulent*, s'affligent; *douloit*, s'affligeait; *douleur*, *douloureux*, *dolent*, n'ont pas vieilli.

Femme se plaint, femme se *deult* ,  
Femme pleure quand elle *veult*.

Ancien proverbe.

**DRAGME**, monnaie romaine, de peu de valeur; par métaphore, petite partie, faible portion.

**DRAPEAU**, linge, chiffon.

**DRINGUER**, boire, est tiré de l'allemand.

**DRU**, épais, robuste, vigoureux, gaillard. Ce terme est très-usité parmi le peuple.

**DUC**, chef, capitaine, général; *dux*.

**DUCHÉ**, était alors du genre féminin; le genre de ce mot et de beaucoup d'autres, n'a été fixé que long-tems après. Ménage, dans sa *Requete des Dictionnaires*, imprimée en 1649, parle ainsi des puristes.

Ils veulent, malgré la raison ,  
Qu'on dise aujourd'hui la poison ,  
Une épitaphe , une anagramme ,  
Une navire , une épigramme ,  
Une reproche , une *duché* ,  
Une mensonge , une évêché.

**DUYRE**, convenir, plaire.

**DUYSANT**, **DUYSIBLE**, **DUYT**, convenable, accoutumé, qui plait, qui sied.

**DUPLIQUANT**, doublant, augmentant; *duplicare*.

**DU TOUT**, tout-à-fait, entièrement.

## E.

**ESCOUTANT**, auditeur.

**EDIFIÉ**, certain, assuré.

**EFFECT**, action, fait.

**EFFICACE**, pouvoir, efficacité.

**EFFORCER**, soutenir, supporter.

**EMBARRER**, enfermer entre des barrières.

**EMBASMANT** et **EMBASMER**, embaumée, qui répand une odeur balsamique.

**EMBLER**, enlever, retirer, prendre, voler. On nous assure qu'il est formé d'*ambulare*.

Pleust à Jesuchrist que le pire  
De ce monde luy ressembloit,  
On ne tollist pas ne n'*emblast*  
L'ung à l'autre comme l'on faict.

PATERLIN.

**EMBLEE**, démarche secrète; d'*emblee*, secrètement, furtivement, en cachette.

**EMBOUCHÉ**, la bouche pleine.

**EMBRASSE**, embrassade, embrassement.

**EMBRUMÉ**, brumeux, rempli de frimats; de brouillards.

**EMBUSCHÉ**, embusqué, en embuscade.

**EMMURER**, servir de murs, entourer.

**EMPARTIR** (s'), pour partir.

**EMPESCHER**, occuper, embarrasser.

**EMPENNÉ**, garni de plumes; de *penna*.

Mortellement atteint d'une flèche *empennée*,  
Un oiseau déplorait sa triste destinée.

LA FONTAINE.

**EMPENNON**, les plumes qui garnissent une flèche.

**EMPRINSE** et **EMPRISE**, pour entreprise.

Tant tarde on qu'on fault à l'*emprise*.

VILLON.

**EMPRIS**, pour entrepris.

**EMPRISONNERIE**, pour emprisonnement.

**ENAMOURÉ**, enflammé d'amour, amoureux.

**ENCHASSÉ**, exilé, banni.

**ENCLOS**, renfermé, contenu.

**ENCOCHER**, fixer, assurer, attacher.

**ENCOMBRE**, accident, malheur; de *incumbere*.

**ENCONTRE**, pour contre.

**ENCONTREMENT**, en remontant.

ENCOURTINÉ, entouré, environné.

ENDA, sorte d'exclamation qui s'est conservée chez le peuple.

ENDURER, souffrir, être souffrant.

ENGAINER, fourrer dans une gaine, mettre dans un étui. Il se prend aussi au figuré.

ENGIN, esprit; *ingenium*. Ce terme, qui commençait à vieillir du tems de Marot, a une foule de significations.

Voz engins travaillent a obtenir finance.

ALAIN CHANTIER.

ENGRAVÉ, pour gravé, imprimé.

ENHORTER, pour exhorter.

ENLANGOURÉ, langoureux, languissant.

ENLUMINER, briller, éclairer; *illuminare*.

ENQUERIR, ENQUERRE, rechercher, informer; *enquiers*, informe.

D'où venez vous presentement,  
Commença-t-elle de s'enquerre.

VOITURE.

ENQUESTE, recherche, poursuite, information.

ENRYMER, pour enrhumér.

En rythmant souvent m'enrymo.

RABELAIS, liv. Ier.

Je ne scaurois plus rhytmer, le rythme me prend à la gorge.

Le même. Liv. V.

ENSEIGNEUR, qui enseigne, qui montre, qui instruit.

ENSERRÉ, enfermé.

ENSUYVIR, pour suivre, imiter.

ENTACHÉ, souillé, taché.

ENTE, arbre nouvellement greffé.

ENTENDU, sage. On dit encore dans le familier, *c'est un homme entendu*.

ENTENTE, intention.

ENTENTIF, attentif.

ENTORD, contraint, tient, lie, serre; du verbe *entordre*.

ENTOURNÉ, entouré, environné.

ENTREE (D'), d'abord.

ENTRECONFORTER, encourager, donner du courage.

ENTREFAICTE, intrigue, manœuvre, menée.

**ENTRENAVERER** (s'), se blesser mutuellement, échanger des blessures.

**ENTREPRENEUR**, pour entreprenant.

**ENTREPRENDRE**, pour entreprendre.

**ENTREPRENDRE** et **ENTREPRINSE**, entreprise.

**ENTREVENDRE**, commercer, vendre.

**ENTREVENIR**, survenir, arriver.

**ENVERS**, à l'envers, renversé, sens-dessus-dessous.

**ENVIRON**, autour, à l'entour.

**ENVIS**, malgré soi, à regret ; *inivitus*.

**EQUIPOLENT**, également.

**EQUIVOQUÉ**, rempli d'équivoques. Avant Marot les poètes enchevêtraient sur les équivoques ; la raison était sacrifiée à un vain assemblage de mots et de sons. Cretin poussa jusqu'à l'excès cette bizarre manie. Nous citerons quelques vers de lui pour donner une idée de ces difficultés inutilement vaincues.

Par ces vinz verds Atropos a trop os  
Des corps humains ruez envers en vers ,  
Dont un quidam aspre aux pots à propos  
A fort blasmé ses tours parvers par vers.

Écoutons-le parler à son ami malade.

Fils , par escripts j'ay sceu qu'un jour à Han  
Feiz pareilz criz que homme qui souffre ahan ,  
Portant le faix de guerre et ses alarmes.  
Pourtant le faix qu'elle provoque à larmes  
Tes doux yeulx seca et sur eulx l'eau tost rend ,  
Telz douze exces (plus soudain que torrent  
Laisse courir son comas ) , prendroient tes forces ,  
Les secourir est requis que t'efforces.

**ERGOTIS**, chicanes, disputes théologiques.

**ERRE**, force ; *de grand' erre*, de grande force, avec courage.

**Es**, pour au.

**ESBAHIE**, étonner, surprendre.

**ESBAHISSEMENT**, étonnement, surprise.

**ESBANOYANT** (s'), se divertissant, s'égayant, se récréant.

**ESBATS**, plaisirs, divertissemens.

**ESBATTRE** (s'), se divertir.

**ESBAUDY**, gai, enjoué.

.....  
Y venir  
Rejouir

Par tes dits  
*Ebaudits* ,  
 Un pauvre  
 Fort maigret....

SCARRON.

**ESCARMOUCHER** (s'), travailler au plaisir, attaquer le temple de l'Amour.

Une épigramme de St.-Gelais fera mieux comprendre cette expression figurée.

Non seray : je n'en seray rien,  
 Je ne veulx point que l'on me touche,  
 Laissez mon honneur, il est bien ,  
 Disoit une garce farouche  
 A un qui dressoit *l'escarmouche*  
 Tout droict sur le bord du fossé :  
 C'est bien rudement repoussé ,  
 Ce luy dit il , escoutez moy.  
 Qu'avez vous ? que craignez vous ? quoy ?  
 Qu'on ne vous amoindrisse et oste  
 L'honneur que dessous vostre cotte ?...  
 C'est bien de quoy se tourmenter ;  
 Allez , vous n'estes qu'une sottise ,  
 Je le veulx croistre et augmenter.

**ESCHAUFFOYSON** , grande chaleur.

**ESCLANDRE**, malheur , accident funeste , événement fâcheux.

**ESCOURRE** , se dissiper.

**ESCURIEU** , écurieul.

**ESGARD** , attention.

**ESJOUIR** (s') , pour se réjouir.

*Je voy les rosiars s'esjouyr*  
 Cultivez d'une façon belle.

BAIF.

**ESLARGY** , donné , distribué , réparti ; *largiri*.

**ESLIRE** , choisir , donner ; *eligere*.

**ESLONGER** , pour éloigner.

**ESMAYER** , étonner , être surpris , embarrasser , émouvoir.

Maia me dit , compains , or soyez  
 Seur et ne vous *esmayez*.

*Roman de la Rose.*

**ESMERILLON** , oiseau de proie très-vif.

**ESMEUTIR** , tousser , éternuer.

**ESMORCHE** , action vive , échappée , coup de tête , amorce , appât.

**ESMOY** , émotion , affliction , chagrin , trouble ; du vieux mot *esmay* , dérivé de *movere*.

ESPACIEUX, pour spacieux.

ESPARTIR (s'), s'écarter, se répandre, s'étendre, s'éparpiller.

ESPERIT, pour esprit.

ESPEZ, pour épais; il s'écrivait des deux façons.

ESPIE, espion.

Parlerons nous ? mais si nous parlons il nous tuera comme *espies*.

RABELAIS.

Et dans ce vers de Villon que Marot a placé dans sa troisième ballade.

Aux champs debout comme une *espie*.

ESPINCE, souci, douleur cuisante.

ESPOINDRE, aiguillonner, animer, encourager.

ESPRIS, saisi.

ESQUEL, pour auquel.

ESSOYNE, peine, fatigue, difficulté, punition.

Ou est la tressage Helois  
Pour qui fut chastré et puis moyne  
Pierre Abeilard à Saint Denis  
Pour son amour eust tel *essoigne*.

Villon.

ESSORRÉ, émoussé.

ESTOC. C'était une grosse épée, nommée aussi *épée d'armes*. C'est ce que dit *Olivier de la Marche*, dans ses *Mémoires*, lorsqu'il parle des tournois et joutes de son tems. « Si furent incontinent livrez deux *estocs*, que l'on nomma *espees d'armes* semblables » et pareilles, et furent iceulx bastons portez et presentez au juge. » Et plus loin : « Il avoit en sa main dextre une grosse espee pesante, que « l'on nomme *estoc*, et la poincte en hault. » Et cette arme, nommée aussi *baston*, qui est la vraie signification d'*estoc*, ne servait que pour se battre à pied, et pour pointer et pousser; et quand elle était tranchante, elle servait aussi pour tailler et pour sabrer : de là est venue la manière de parler, d'*estoc et de taille*, c'est-à-dire de la pointe et de la taille d'une épée. « Il s'arme d'une épée courte, mais pointue, et » propre à frapper d'*estoc et de taille*. » Catrou et Rouillé, Histoire Romaine.

ESTORCE, effort.

ESTRAINDE, serrer, comprimer, lier; *astringere*. Ce verbe, que l'on a remis en usage, a beaucoup de force.

**ESTRANGE**, pour étranger.

**ESTRANGER**, éloigner, écarter, exiler.

**ESTRAPADE**, ancien supplice par lequel le criminel, élevé au moyen d'une corde, était rejeté contre terre avec une telle force qu'il avait les membres brisés. La place de l'*Estrapade* à Paris a tiré son nom de ces exécutions.

**ESTRIVER**, disputer, quereller.

**ESTUDIE**, pour étude, soin, application.

**ESTUYER**, renfermer, fourrer dans un étui.

**ESVOLLÉ**, étourdi, inquiet, fugitif, passager.

**ETERNE**, éternel ; *æternus*.

**ETHNIQUE**, païen, gentil.

**EXANIMÉ**, inanimé, sans mouvement ; *exanimis*.

**EXCOMMUNIE**, pour excommunication.

**EXERCITE**, armée ; *exercitus*.

**EXERCITER**, exercer ; *exercitare*.

**EXPELLER**, chasser, bannir ; *expellere*.

**EXPERIMENTER**, éprouver, supporter, souffrir ; *experiri*.

**EXTOLLÉ**, élevé ; *extollere*.

## F.

**FACECIE**, farce, comédie, pièce de théâtre.

**FACONDE**, éloquence, aisance à parler ; *facundia*.

**FACTEUR**, qui fait, auteur, créateur ; *factor*.

**FACTURE**, œuvre, ouvrage, création, taille, stature.

**FALLACE**, ruse, tromperie ; *fallacia*.

Elle luy metit au sein la ruse et la fallace.

**FALLACIEUX**, trompeur ; a été rajeuni par Roucher.

**FAILLI**, lâche, découragé, sans vigueur.

**FAILLIA**, manque ; *fault*, manquer ; *fauldra*, manquera.

Je suis Loth qui eschappay  
Des cinq cites qui fondirent :  
Tant horriblement je souppay  
Que tous mes cinq sens me faillirent ;  
Mes deux filles si m'assaillirent

Que j'engrossay par ignorance ;  
De la pense  
Vient la danse.

*Moulinet, les neuf Preux de Gournandise.*

**FAME**, renommée, réputation, célébrité ; *fams*.

**FAMIS**, affamés.

**FANTASIE**, fantaisie, pensée, inquiétude, imagination.

**FANTASIER**, inquiéter, chagriner.

**FANTASTIC**, fou, visionnaire.

**FARCEREAU**, plaisant, goguenard.

**FASCHERIE**, tristesse, peine, souci.

**FAULCON**, femme dont la santé est aussi équivoque que la conduite.  
On saisira le vrai sens de ce mot, en lisant cette chanson, faite du tems de la Ligue, contre le duc de Mayenne, qui n'était pas fort délicat en matière de plaisir.

Que chacun preste l'oreille  
Et vous orrez tantost merveille  
De l'effect du Catholicon :  
La drogue est si souveraine  
Qu'elle a guery monsieur du Maine  
De la morsure d'un *faulcon*.

Voici une autre épigramme qui n'est pas moins curieuse :

J'ay autrefois vostre *faulcon* tenu ,  
Et m'en suis veu seul gouverneur et maistre ,  
Et l'ay tousjours si bien entretenu ,  
Que l'ay voulu de ma propre main paistre :  
Mais le villain ne me veut plus connoistre.  
Madame, hélas, regardez que vous faictes :  
Je vous tenois pour autre que vous n'estes,  
Rendez le moy, et si le puis tenir,  
J'ay une longe et deux belles sonnettes,  
Que lui donray pour mieulx le retenir.

*MELLIN DE SAINT-GELAIS.*

**FAULTE**, pour défaut, manque. Il se dit dans quelques phrases.

Et le combat finit *faute* de combattans.

*COGNAC, le Cid.*

**FEABLE**, **FEALE**, fidèle, loyal.

**FEAUTÉ**, fidélité, foi, attachement.

**FEVRE**, pour orfèvre ; de *faber*.

**FEINTEMENT**, faususement, avec feinte.

**FEINTISE**, pour feinte, mensonge.

**FELON**, traître, coupable, perfide ; **FELONIE**, trahison, perfidie.

**FENDACE**, fente, ouverture.



**FENER**, faner, flétrir, dessécher.

**FERIR**, frapper; *ferire*; *fert*, frappé.

Mon povre cuer à mort *feru* je sens.

CHARLES D'ORLÉANS.

**FERMÉ**, assuré, confirmé, certain.

**FEST**, pour faite, comble, sommet.

**FEUILLADE**, pour feuillage.

**FEUTRE**, garni, revêtu.

**FIANCE**, pour confiance.

**FICTION**, feinte, tromperie, mensonge.

**FIENT**, fumier.

**FIN**, *fin premier*, pour dire précisément le premier.

**FINER**, mourir, prendre fin, finir, terminer; financer, payer.

**FINS**, pour confins, frontières; *fines*.

**FISCELLE**, panier, corbeille; *fiscellum*.

**FLAC**, pour flasque.

**FLAGEOL**, **FLAGEOLLET**, petite flûte.

**FLAIRANT**, odorant, embaumé, parfumé.

**FLEURONNER**, jeter des fleurs, fleurir.

**FLORITURE**, végétation, état florissant.

**LOTTE**, troupe, multitude.

**FLOUR**, pour fleur, était déjà vieux du tems de Marot.

**FLUCTUEUX**, qui roule des flots; de *fluctus*.

**FOIBLET**, pour faible, débile.

**FOLLIANT**, folâtrant, faisant des folies.

**FORBANNIR**, bannir, exiler, chasser; *forbanny*, exilé; *forbannissant*, exilant.

**FORCEUR**, qui fait violence.

**FORCLUS**, exclu, banni, chassé; de *forclure*.

**FORFAIRE**, commettre une mauvaise action, faire du mal.

**FONFAICTURE**, forfait, faute, mauvaise action, crime.

**FORFOYER**, **FOURVOYER**, égarer, écarter du droit chemin.

**FORS**, excepté; *fors*.

**FORTUNER**, faire prospérer.

**FOURIERE**, qui prépare le chemin. Les *fourriers* étaient autrefois des officiers chargés de marquer et de préparer les logemens des princes.

**FOUSTEAU**, hêtre. On a bien de la peine à le faire venir de *fagus*; mais rien ne paraît impossible aux étymologistes.

**FRANC**, libre, entier.

**FRANCHEMENT**, volontiers, librement.

**FRANCHISE**, liberté.

**FRAPPART**. Ce n'est pas, comme on l'a prétendu, un sobriquet que les moines donnaient à leurs supérieurs, dont la sévérité s'armait souvent de la verge. Ce mot, dont L. Dufresnoy admire *la force et l'énergie*, signifie, selon lui, *un de ces maîtres moines qui n'entrent dans le couvent que pour avoir droit de viore impunément sur le commun*. Il s'appuie de cette épigramme de Mellin de St. Gelais.

Il vint l'autre jour un coiffard  
Pour prescher en notre paroisse,  
Et je lay dy, frere *frappart*,  
Qui vous faict icy venir ? Est ce  
Pour dresser l'ame pecheresse,  
Ou chercher la brebis errante ?  
Non, dit il, la brebis je laisse,  
Pour avoir la laine de rente.

Nous pensons que les moines devaient ce surnom à leur vigoureux tempérament, qui ne s'effrayait d'aucun exploit amoureux.

**FRISQUE**, gaillard, gai, éveillé, enjonné.

De dames mûlt *frisques*,  
O'œuvres deïfiques,  
FACES angeliques,  
Ouvroirs et boutiques,  
Diaprez estoient.

JEAN MAROT. *Voyage de Venise.*

**FRAUCTAGE**, pour fruit.

**FRAUCTION**, jouissance ; de *frui*.

**FULMINATOIRE**, foudroyant, qui frappe comme la foudre.

**FUMER**, s'irriter, se mettre en colère. Cette expression s'est conservée parmi le peuple.

**FUMIERE**, pour fumée.

**FUSTE**, flûte, barque, petit bâtiment. On lira sans doute avec plaisir la réponse d'un pirate à Alexandre.

L'empereur si l'arraisonna :  
Pourquoy es tu larron de mer ?  
L'autre response luy donna :  
Pourquoydarron me fais nommer ?  
Pour ce qu'on me voit escumer  
En une petiotte *fuste*.  
Si comme toy me pusse armer,  
Comme toy empereur je fusse.

VILLOX.

**FUYR**, était de deux syllabes.

**FUYTIF**, pour fugitif.

## G.

**GALLEE**, petit vaisseau plat; *galère*, qui semble en être dérivée, se trouve aussi dans les vieux poètes.

A Neptune qui tant voulut l'aymer  
Comme de luy pacifier la mer,  
Garder les nefz, carraques et *galleres*  
De rochs, bancz, vents, et vagues trop austeres.

JEAN MAROT.

**GALLÉ**, battu.

**GALLICANS**, les Français; **GALLIQUE**, de France, Français.

**GAME**, excès, conduite, façon d'agir; *apprendre vostre game*, dire vos vérités.

Un soir estudiant la *game*  
Que mariez doivent sçavoir,  
Couché au plus pres de ma femme  
Après que j'euz fait mon devoir.

O. DE ST.-GELAIS. *Le Chateau de Labour.*

**GARGOILLE**, grosse bouteille.

**GARROT**, trait qu'on lançait avec d'énormes arbalètes.

**GARS**, jeune homme. On a fait tour-à-tour dériver ce mot du grec *γάρσος* et du latin *vir*. Nous disons aujourd'hui *garçon*. Il paraît que *gars* signifiait ordinairement celui qui avait atteint l'âge de majorité.

Le masle est *gars* à quatorze ans  
Et la femelle est *garse* à douze.

MONTFAUCON.

**GARSE**, jeune fille, vierge. Cette expression se prend maintenant dans un sens bien opposé.

**GAUDY**, réjouir et même raillé, moqué; *gaudere*.

Ont ils bien *gandy* et *gallé*  
Au lieu de dire les matines,  
Le vin blanc, le jambon callé  
Pour festoyer ces pelerines.

COQUILLART.

**GAZOUILLER**, parler mal, murmurer.

**GELINE**, poule; *gelina*.

**GEMME**, pierre précieuse; *gemma*.

**GENEST**, cheval d'Espagne, très-vif; en espagnol *gineto*.

**GENITEUR**, père; *genitor*.

**GENITURE**, créature, génération, race, fils, enfant; *genitura*.

**GENT**, peuple, nation; *gens*. Il est aujourd'hui du style burlesque.

    Au reste c'est bien une *gent*  
    Laborieuse et fort active.

        Cm. FONTAINE.

**GENT**, gentil, joli, mignon, bien fait, aimable, agréable.

**GENTILLESSE**, noblesse.

**GÉSINE**, couches d'une femme.

    La perfide descend tout droit  
        A l'endroit  
    Où la laye étoit en *gésine*.

        LA FONTAINE.

**GESIR**, être étendu, reposer, être couché; *jacere*.

    L'homme indigent  
    Tant soit il *gent*  
    Ne peut avec elles \* *gesir*;  
    Le diable emporte telle *gent*,  
    Ils font des cocuz pour l'argent  
    Et nous autres pour le plaisir.

        JEAN MAROT.

**GESTES**, belles actions, exploits, hauts faits; *gesta*.

**GIRON**, sein. On s'en sert encore, mais je crois bien rarement, dans cette phrase, *je suis dans le giron de l'église catholique*.

**GLADIATOIRE**, qui porte l'épée, meurtrière; de *gladius*.

**GLOUT**, pour glouton, goulu, gourmand, avide.

**GLUANT**, glissant.

**GODALE**, espèce de bière, boisson composée avec du vin et du houblon. C'est de ce mot qu'est formé le verbe *godailler*, boire avec excès, qui nous est resté.

**GONFANON**, (on disait aussi *confalon*, *gonfalon*) enseigne, bannière, drapeau, étendard; de l'italien *gonfalone*.

    Le *gonfalon* est mis au vent  
    Pour deffense aux assaulx.

*Satyres chrétiennes.*

**GORGETTE**, gorge, gosier.

**GORGAS**, pompeux, paré, magnifique.

**GORGAS**, colerette, gaze dont les femmes se couvrent la gorge ou partie de la robe qui cache le sein.

\* Les Italiennes.

GRAMMENT, grandement, beaucoup.

GRAPHE, grave, écrit. L. Dufresnoy croit que Marot corrompt *graver* pour la rime ; mais la racine *γράφω* nous fait supposer l'existence d'un verbe *grapher*.

GREGEYS, grec.

GREVANCE, peine, chagrin.

Pleust à Dieu que puissiez sentir  
Une foy la dure *grevance* ,  
Que m'avez faict long temps souffrir,  
Par vostre plaisant' accointance.

CH. D'ORLÉANS.

GREVER, fatiguer, appesantir, tourmenter, maltraiter, affliger ; *gravare*.

GRIEF, onéreux, fâcheux, triste, malheureux, grave. Ce mot ne formait qu'une seule syllabe.

GRINGOTTER, se moquer, railler, fredonner, mettre en musique.

Nostre vicair un jour de feste  
Chantoit un agnus *gringotté* ,  
Tant qu'il pouvoit à pleine teste  
Pensant d'Annette estre esconté.

M. DE ST.-GELAIS.

GRIPPEE, prise, vol.

GRIPPER, prendre, saisir, agripper.

GROSEBOYS, lance, forte pique.

GROSSEMENT, grossièrement.

GRUE, par métaphore, sot, imbécille. On prend encore ce mot dans ce sens. L. Dufresnoy rapporte ici, comme fort spirituelle, la réponse que fit le duc d'Orléans au curé de Saint-Sulpice. Ce prince demandait au curé : Combien avez vous de grues à votre bâtiment ? — Trois, Monseigneur, répondit le bonhomme, qui n'y entendait pas malice. — Eh bien ! lui répliqua le duc, je ne veux pas être la quatrième. Voilà, en vérité, un bon mot qui mérite de passer à la postérité.

GUERDON, récompense, don, bienfait, salaire.

GUERDONNER, récompenser, favoriser, honorer.

GUERDONNEUR, qui récompense, bienfaiteur.

GUIGNER, regarder de côté, de travers ; *guigne*, troisième personne du présent de l'indicatif.

GUILLON, malheur, accident, nouvelle fâcheuse.

GUYSE, façon, manière. On dit encore à *sa guise*.

## H.

**HABILITER**, rendre habile à, propre à.

**HABITACLE**, habitation. On a essayé de nous rendre ce mot.

**HACQUEBUTTE**, arquebuse, mousquet pesant.

Je vey par mes propres yeulx un prebtre, lequel estant derriere un carneau meit par terre avec une *hacquebutte* onse des nostres ; et c'estoit le bon qu'au temps qu'il visoit pour les frapper , les beneissoit avec la *hacquebutte* , et apres les despeschoit avec le boulet.

*Traduction des lettres d'Antonio de Acugna.*

Cependant *Brantome* se sert du mot *harquebuse*. C'est lorsqu'il parle de la jolie figure que faisait Charles IX, le jour de la Saint-Barthélemy.

Quand il fut jour, dit il , le roy meit là teste à la fenestre de sa chambre, et voyoit aucuns dans le faubourg Saint Germain qui se remuoient et se saulvoient. Il prit une grande *harquebuse* de chasse qu'il avoit , et en tira tout plein de coups à eulx , mais en vain , car l'*harquebuse* ne tiroit si loing : incessamment crioit , tuez , tuez.

Oh ! le brave roi ! il n'en est plus de tel , le moule en est heureusement rompu.

**HACQUEBUTTIER**, pour arquebusier.

**HART**, joie, allégresse, plaisir, contentement ; nous en avons tiré *souhait*.

**HALLÉ**, desséché.

**HALLECRET**, corset de fer, moins pesant que la cuirasse, formé de deux pièces dont l'une couvrait le dos et l'autre la poitrine.

**HANNUYER**, habitans du Hainaut.

**HAPPER**, prendre, saisir. Ce terme, qui ne s'emploie plus aujourd'hui que dans le style burlesque ou du moins familier, était autrefois du style sérieux. Dans la *Quenouille spirituelle* de Jean Lacu, Jésus-Christ dit à une jeune fille occupée à filer :

Prenant vostre faseau poinctu ,  
Vous devez avoir souvenance ,  
Après que mort m'eust abbattu :  
Que Longis happa une lance  
De laquelle par grande oultrance ,  
Mon noble costé trespersça :  
Tel faict bien qui onc n'y pensa.

**HARNOYS**, armure composée de la cuirasse, du casque, des brassards et des cuissards ; il était de fer battu et poli, c'est pourquoi on

l'appelait souvent *blanc harmois* ; les hommes d'armes qui le portaient étaient dits *armés à blanc*. Dans les *Neuf signes descenduz en Angleterre*, nous lisons les noms des armes offensives et défensives dont on se servait alors :

Le signe neuf il plut apres  
 Brigandines et blancs harmois :  
 Voulges , piques , et hommes d'armés ,  
 Et negea Jacopins et Carmes :  
 Merceries , pignes , eguillietes ,  
 Et apres il plut des fillettes ,  
 De cela , je n'en doute rien :  
 Je croy moy que tout ira bien.

**HARO**, cri usité en Normandie pour demander justice. On le fait venir de *la Raoul*, exclamations des anciens Normands lorsqu'ils réclamaient la protection de leur duc.

A ces mots on cria *haro* sur le baudet.

LA FONTAINE.

**HARPER**, pincer de la harpe.

**HART**, corde, licol ; *sous peine de la hart*, sous peine d'être pendu.

Si non il consentoit d'être en place publique  
 Guindé la *hart* au col , étranglé court et net.

LA FONTAINE.

**HAUBIN**, espèce d'habillement.

**HAULTAIN**, ne signifiait pas comme aujourd'hui fier, orgueilleux ; il voulait dire de grande naissance, noble, sublime, élevé.

**HAULTESSE** et **HAULTEUR**, orgueil, majesté, dignité et même puissance.

**HERBEUX**, herbu, qui produit de l'herbe.

**HERBIS**, herbes, herbages, prairies, pâturages.

Le mouton blanc ayme la noir' brebis  
 Et si la suyt parmy les verds *herbis*.

Les Contrespistres d'OVIDE.

**HERISSONNER**, hérissier.

**HERONNIERE**, maigre, décharnée, comme la cuisse d'un héron.

**HEUR**, bonheur, félicité, bonne fortune. Il est à regretter que ce mot ait vieilli.

**HEURÉ**, heureux ; *bien heuré*, fortuné ; *mal heuré*, malheureux.

**HILLOT**, esclave, valet ; vient d'*ilote*, nom que donnaient les Lacédémoniens à leurs esclaves.

HOINGNER, gronder, murmurer, se plaindre.

Il dit que la femme noiseuse  
N'est oncques de *hoingner* oiseuse.

HOM et HOMMEAU, homme, bonhomme; *homo*.

HOUPPÉ, pour *huppé*, qui a une huppe sur la tête.

HUCHER, appeler, nommer.

HUET, sot, dont on se moque, objet des huées.

HULLES, pour huées, cris de joie.

HUMILE, humble, bas, rampant; *humilis*.

HUTERIE, huée, dispute.

HUY, pour aujourd'hui.

HUYS, porte; d'*ostium*. Nous en avons fait *huissier*. La Fontaine, qui aimait à mêler à son style la naïveté des vieux mots, employait souvent celui-ci.

Lucas trouva l'*huis* ouvert,  
Catin fut prise sans vert.  
*Je vous prends sans vert.*

HYPOCRITIQUE, pour hypocrite.

## I.

ICELLUY, celui; ICELLE, celle.

ILLEC, en ce lieu-ci. Marot met quelquefois *illecques* lorsque la rime ou la mesure le demande.

ILLUMINER, éclairer, jeter de la lumière, briller; *illuminare*.

IMMACULE, pur, sans tache; *immaculatus*.

IMMUNDICITÉ, ordure, saleté; *immunditia*. L. Dufresnoy pense que ce mot a été forgé par Marot.

IMPARTIR, accorder, faire obtenir, donner.

IMPETREER, obtenir; *impetrare*. *J'impetray*, j'obtins; *impetrera*, obtiendra.

IMPOLLUE, nette, pure, sans tache.

IMPROPERE, honte, déshonneur, affliction.

IMPROPERE, malheureuse, honteuse, déshonorante.

INCISER, faire une incision, couper; *incidere*.

INCOULPABLE, qui n'est pas coupable, innocent; *inculpabilis*.

INCREDIBLE, incroyable; *incredibilis*.



**INCREPER**, reprendre, réprimander, gronder, gourmander, injurier ; *increpare*.

**INDECENT**, qui ne convient pas, fâcheux ; *indecent*.

**INDUIRE**, engager, amener à, déterminer ; *inducere*.

**INFIME**, dernier, placé le plus bas ; *infimus*. On s'en sert encore dans quelques acceptions.

**INFORTUNER**, affliger, renverser, rendre malheureux.

**INSCIENT**, qui ne sait pas, qui ignore, ignorant ; *inscius*.

**INSUPPORTANT**, pour insupportable.

**INTELLECTIVE**, intelligence, compréhension, esprit ; *intellectus*.

**INTENDIT**, intention ; de *intendere*.

**INTERINÉ**, pour entériné, enregistré, ratifié légalement. Terme de jurisprudence.

**INTRODUICT**, instruit.

**IRE**, colère, fureur ; *ira*. Ce mot nous donne occasion de rappeler les jolis vers de Dubartas, sur le chant de l'allouette.

Elle guindée de Zephir,  
Sublime en l'air vire et revire,  
Et y decline un joly cry :  
Qui rit, querit et tire l'ire  
Des esprits, mieulx que je n'escry.

**IRÉ**, irrité, courroucé, furieux.

**ITALE**, d'Italie, Italien.

## J.

**JA**, pour déjà ; *jam*.

**JARS**, oie mâle.

**JENIN**, sot, idiot, niais.

**JONCHÉE**, fleurs que l'on sème à terre.

**JOUVENCELLE**, jeune fille ; de *juvenis* et *ancilla*. Ce mot fait aujourd'hui une des richesses de la romance.

**JOUXTE**, auprès, suivant, conformément, *juxta*.

**JOYEUSETÉ**, joie, gaité. Il y a un vieux recueil de poésies françaises, intitulé *la Fleur de toute Joyeuseté*.

**JUGER**, montrer, faire voir.

**JUS**, à bas, dessous. Il se joint toujours à un verbe. *Ruer jus*, renverser, jeter à terre.

**JUSCHER**, se placer, se poser. Il a souvent un sens que l'on devinera aisément.

Un bon mary des meilleurs que l'on face  
 Venu de loing plus tost qu'il ne devoit,  
 Sa femme veit dormant de bonne grace  
 Qui son teint frais sur la plume couvoit.  
 Il y prend goust, d'un masque se pourvoit;  
 Il *jusche*, il joue, elle le trouve doux.  
 Quand le bon Jehan eust tiré ses grans coups,  
 Se demasqua : lors le congrent la belle.  
 Et qu'est cecy ? Mon mary, ce dit elle,  
 Je pensois bien que fast autre que vous.

ST.-ROMARD.

## L.

**LABOUREUR**, travailler; *laborare*.

**LAIRBONT**, pour laisseront. Cette expression est fort commune parmi le peuple, chez qui la vieille langue française s'est en partie conservée.

**LAME**, tombeau.

Mon pere est mort, Dieu en ayt l'ame.  
 Quant est du corps il gist sous lame.

VILLON.

**LANGUARD**, ce que redoutent le plus les amans, argus, sentinelle, mari jaloux, envieux.

**LANGUETTE**, langue. Pourquoi n'avons nous gardé presque aucun diminutif?

**LAS**, triste, affligé, désolé, accablé de chagrin.

**LAS**, pour hélas. Ce petit mot, qui dit tant de choses, est inséparable du genre sentimental ou mélancolique.

**LASSUS**, là-dessus, ci-dessus, d'en-haut.

**LATENS**, secret, caché; *latens*.

**LAUREE**, de laurier; *laureus*.

**LAY**, complainte, sorte de poésie dont on se servait dans les sujets graves et tristes. Voici un lai qui ne paraît pas fort ancien.

En l'appui du monde  
 Que faut-il qu'on fonde  
 D'espoir ?

Cette mer profonde  
 En débris féconde  
 Fait voir  
 Calme au matin ; l'onde  
 Et l'orage y gronde  
 Le soir.

LAYDURE, souillure, tache, difformité ; de *lædere*.

LÉ, large.

LEANS, céans, là, ici, dans ce lieu.

LEGIER, légèrement.

LEONIN, de lion ; *leo*.

LETANIE, grande abondance, kyrielle.

LEURRE, au propre, oiseau factice au moyen duquel on rappelait le faucon ; métaphoriquement, appât, tromperie.

LIBERE, libre ; *liber*.

LICITE, permis, convenable ; de *licet*.

LIESSE, joie, gaité, plaisir, contentement ; *lætitia*.

Je ne crains dangier ne les siens :  
 Car j'ay garny la forteresse  
 Ou mon cueur a retraict les biens  
 De reconfort et de *lyesse*.

CH. D'ORLÉANS.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en *liesse*.

LA FONTAINE.

LIGNAGE, lignée, race, famille.

Le doux regard de mariage  
 Plaist à Dieu pourveu qu'il soit faict  
 Au bon espoir d'avoir *lignage*,  
 Aultrement est faulx en effect.

O. ST.-GELAIS. *Le Chateau de Labour.*

LILIAL, des lis, qui appartient aux fleurs de lis.

LIMITÉ, examiné avec attention.

LIMONS, pour timons, se dit encore dans le peuple.

LINCIEULX, linceuils, draps.

LISABLE, lisible, qui peut être lu.

LOGE et LOGETTE, demeure, habitation, cabane.

LOQUENCE, parole, langage, discours ; de *loqui*.

LOREE, le long, sur le bord.

LOUCERVE, loup cervier.

**LOUP**, ulcère, chancre, maladie vénérienne.

Ny vous galloux, verolles jusqu'à l'ous,  
Portes vos *loups* paistre en bon heur.

RABELAIS.

**LOS et LOZ**, louange, éloge, renommée; *laus*.

Tu surpasses l'esprit d'Homere et de Virgile  
Qui lears vers à ton *los* ne peuvent egaler,  
Bien que maistres passes en l'art de bien parler.

REGNIER. *Sat. I.*

**LOYAL**, fidèle, favorable, constant en amour.

**LOYAUMENT**, fidèlement.

**LOYAUTÉ**, fidélité, constance en amour.

**LOYER**, prix, présent, récompense.

Un rustre l'abattoit; c'étoit là son *loyer*.

LA FONTAINE.

**LUTHON**, lutin, diable, esprit.

**LY**, pour lui.

**LYCE**, chienne, au figuré, une bête méchante et hargneuse.

## M.

**MACULE**, souillure, vice; *macula*.

Ventre sans ride et sans *macule*.

*Blason du Ventre.*

**MAGNIFIER**, agrandir, élever, exalter.

**MAIS** (N'EN PEULT), n'en est point cause.

**MAIS QUE**, pourvu que.

**MAL, MALE**, mauvais, méchant; *malus*.

**MALEBOUCHE**, médisant, calomniateur.

**MALENCONTRE**, accident, événement fâcheux, malheur, mauvaise rencontre.

**MALTALENT**, chagrin, colère, malice, méchanceté.

**MAMELETTE**, mamelle, sein; *mamma*.

**MANIFESTER**, mettre au jour, rendre public.

**MANSION**, demeure, habitation; *mansio*.

**MARBRINE**, de marbre.

**MARCHÉ**, posté, mis en attitude d'attaque ou de défense.

**MARMITEUX**, triste, dolent, piteux.

**MARMONNER**, marmotter, parler entre les dents, composer.

**MARINE**, mer; *mare*.

**MARRANE**, nom injurieux que les Français donnaient aux Espagnols qui, ayant été long-tems mêlés aux Maures, avaient adopté leurs mœurs et leur langage.

**MARRISSON**, tristesse, chagrin, affliction.

**MARRY**, triste, affligé, fâché, du bas latin *marritio*. Quelques ennemis des infortunes conjugales prétendent que *mari* (maritus) vient du vieux verbe *marrir* être chagrin; *mærerer*.

**MARTEL**, chagrin, inquiétude, contrariété. On se sert encore du vieux proverbe, *avoir martel en tête*.

**MARTIAL** et **MARTIEN**, de guerre, militaire; *martialis*.

**MARTYRER**, martyriser, tourmenter; *martyré*, souffrant, martyrisé.

**MAUBEC**, médisance, calomnie, méchante langue.

**MAULGRÉ**, pour malgré.

**MAULVIS**, mauviette, oiseau.

**MAUJOINCT** (mal joint), partie de la femme que certaines gens ont long-tems appelée *honteuse*.

Car je vous affie que plus me plaisent les gayeres bergerettes eschevelees, esquelles le cul sent le serpolet, que les dames des grans courts avecques leurs riches atours et odorans parfums de *maujoinct*.

RABELAIS.

**MAUVAISETIÉ**, méchanceté, malice, perversité.

**MELANCOLIER**, attrister, chagriner, rendre sombre, mélancolique.

**MELANCOLIEUX**, chagrin, affligé, mélancolique.

**MELODIE**, par métaphore, chose agréable, qui fait plaisir.

**MENDRE**, pour moindre. Marot a corrompu ce mot pour la rime.

**MENSTRUUEUSE**, femme qui a ses règles; *menstruensis*.

**MENUISER**, amoindrir, amaigrir.

**MERCHÉ**, marqué, écrit.

**MERCIER**, pour remercier; *mercie*, remercie; *mercié*, remercié.

**MERCQ**, pour marque, signe.

**MERCY**, l'aumône d'amour, la plus grande faveur qu'une femme puisse accorder. On lira sans doute avec plaisir, à ce sujet, un joli rondeau de Jean Marot.

Mort ou mercy en languissant j'attens :  
Mais congnoissant qu'en vain je pers mon temps,  
Desespoir vult, me conseille et enhorste,  
De quitter tout : mais l'amour est si forte,

Que mes esprits n'en peuvent estre contens.

Helas, m'amour, tu sais ou je pretens,  
Si te supplie à la clameur entens  
De mon las cuer, lequel crie à ta porte,

Mort ou mercy.

S'il a bien faict, et loyal tu le sens,

Traicte le bien, qu'il ne trouble son sens,

Par ta rigueur qui souvent le transporte.

Mais s'il est faulx, fais que la mort l'emporte

Car l'un des deux il veult pour tous presens

Mort ou mercy.

**MERVEILLE**, étonnement.

**MESAISE**, tristesse, infortune, situation affligeante.

**MESCHANCE**, méchanceté.

**MESCHEF**, malheur, mésaventure, accident.

**MESCOMPTER** (se), se tromper dans ses calculs.

**MESEL** et **MESSEAU**, attaqué de la ladrerie, espèce de lèpre très-répandue autrefois en France; *misellus*. Ce mot était une injure. Dans la comédie du *Mauvais Riche*, Trotemenu parle ainsi au Lazare qu'il veut chasser de la porte de son maltre.

Sus tost paillart vuyde d'icy,

Ou tu seras tout devourez

De mes chiens, et si atournes,

Que jamais ne me feras peine,

Hare touret en male estraine

Sur cest ord vil mesel puant

Comme il faict ores le meschant,

Faietes le tost d'icy partir.

**MESFAICT** et **MEFFAICT**, dommage, injure, faute, mauvaise action; *male factum*.

Quand la femelle est si tresnaturelle

Qu'el' tire à elle aucun par amytié

Du doux meffait tous les dieux ont pitié.

JEAN MAROT.

**MESFAIRE**, commettre une mauvaise action, faire du mal, causer du dommage.

**MESGARDE**, méprise, inadvertance. Nous disons encore *par mégarde*.

**MESGNIE**, compagnie, assemblée, réunion.

Or advint que grand' mesgnie

De compaignons se rencontrerent.

*Les Repues franches.*

**MESPREDRE**, faire du mal, commettre une faute, s'écarter de son devoir.

MESPRISON , action coupable , blâmable ou méprisable.

MESSERE , missel , livre d'église.

MEUR , pour mûr ; *maturus*.

MEURDRE , pour meurtre.

MEURDRIER , pour meurtrier ; MEURDRIR , meurtrir , commettre un meurtre , tuer.

MESTIER , besoin , nécessité , utilité.

METRE , mesure , se prend pour les vers en général ; *metrum*.

MIGNARDER , flatter , faire des caresses enfantines.

MIGNARDIE , flatterie , gentillesse , caresse.

MILLITANS , belliqueux , militaires. On dit encore en style de séminaire , l'*église militante* ; ce qui sans doute a un sens.

MIRE , chirurgien , médecin , du grec *μύρον* , onguent.

Soyez mon *myre*  
Pour m'oster l'ire  
Et le tourment  
Qu'incessamment  
Ay à vous dire :  
Mon cœur soupire.

MIROUER , pour miroir.

MISTE , jolie , propre , bien mise.

MITIGUER , calmer , apaiser ; *mitigare*.

MOLESTE , peine , affliction , malheur , il est aussi adjectif.

MOLESTER , blesser.

MOMMERIE , mascarade , déguisement.

MONARCHE , souveraine , dominatrice.

MONDAIN , du monde , humain.

MONDANITÉ , chose mondaine , plaisir du monde , enfin ce qu'on appelle très-élégamment les *pompes* et les *œuvres de Satan*.

MONTJOIE , trophée , amas , trésor. Il est aisé de voir le sens de ce mot dans ces vers que Jean de Meun adresse aux religieux mendiants , qui entassaient les dépouilles de la société dans leurs couvens.

Si fortune vous a enclouez sur la roe ,  
Se ly avoirs de Dieu entours vous flote et roe ,  
Ce n'est pas pour mucier , ne pour faire *montjoie* ,  
Autant vouldroit qu'il fust repost dedans la boe.

*Le Codicile.*

MONSTIER et MOUSTIER , monastère , église ; de *monasterium*.

Dans le *moutier* le moine a sa nounain.

VOLTAIRE. *La Pucelle*.

**MONSTRE**, prodige, miracle, chose merveilleuse; *monstrum*.

**MONT A MONT**, en remontant.

**MORBIEU**, jurement où le *d* est changé en *b*; on en a fait *morbleu*.

**MORDANT**, criard, piquant, satyrique.

**MORRE**, jeu qui consistait à lever autant de doigts qu'en indiquait celui qui dirigeait le jeu. Celui qui ne le faisait pas avec promptitude recevait, dit Rabelais, *de belles chiquenaudes*.

**MORISQUE**, danse mauresque.

**MORNISTE**, railleries, satire, plaisanterie.

**MORS**, pour mordu; *morse*, mordue.

**MORTIFERE**, mortel, qui donne la mort; *mortiferus*.

**MOTET**, parole, chant.

**MOTIVE**, cause, origine, source.

**MOUFFLE**, espèce de gros gands.

**MOULT**, beaucoup; *multum*; *moult grandement*, excessivement.

**MOYEN**, milieu.

**MUER**, changer; *mutare*; *mue*, change; *mué*, changé.

**MUNDE**, pur, net, sans tache; *mundus*.

**MUSER**, s'amuser, s'arrêter, s'occuper de riens; *musant*, s'amusant.

**MUSARDIE**, futilité, frivolité, bagatelle, paresse. Nous avons conservé l'adjectif *musard*. Il est à regretter qu'on ne rajeunisse pas des mots qui manquent absolument à la langue, et qui ne peuvent être remplacés que par de longues périphrases.

**MUSEQUIN**, femme galante, qui aime le plaisir. Jean Marot, dans son *Voyage de Venise*, nous apprend la signification de ce mot.

*Musequins frians,  
Petis yeulx rians,  
Regards attrayans,  
Voyans ces puissans  
Grans archiers de garde,  
Disoient : quels geans,  
Vray Dieu qu'ils sont grans,  
Forts comme elephans,  
Hardiz, triumpfans,  
Dieu les saulve et garde,  
Ce sont gens ardens,  
Grans et jeunes d'ans,  
Pour aux jeux plaisans  
Estre bien doyans  
Sur quelque bragarde,  
Hardiz combatans,*



Tous propos cessans ,  
Point de tels enfans  
Ne portent noz flancs ,  
Ne terre lombarde.

MUSSER, cacher; de *mus*, rat; parce que les rats se cachent dans les trous.

MY, pour à moi; *mihi*.

MYE, pas, nullement.

Qui emprunte ne choisit *mye*.

VILLON.

## N.

NACQUET, valet, laquais.

NAISTRE, naissance, formation.

NAVEAU, pour navet.

NAVIRE, est employé au féminin, malgré le genre de *navis*.

NAVRER, blesser.

NAZARDER, donner des nazardes.

Je snis là, cependant, comme un que l'on *nasarde*.

REGNIER.

NE, pour ni.

NEANT, rien.

Vous prenez peine pour *neant*.

NEANTIR, réduire à *néant*, anéantir.

NENNY, non, non pas; du vieux latin *nenu*.

NIC, pour nid.

NICE, simple, naïf, novice, sans instruction, sans expérience.

..... Car outrecuydance

Me courrouça : quand comme foul et nyce

Il refusa d'entrer à mon service.

CH. D'ORLÉANS.

NOIRETÉ, noirceur, obscurité.

NOISE, querelle, dispute.

NOYSIF, nuisible; de *nocere*.

NONCER, annoncer; *nuntiare*.

NONCHALOIR, nonchalance, indifférence, insouciance, paresse.

**NOTICE**, connaissance ; *notitia*.

**NOUER**, nager.

Et tost apres demenant mon fuseau  
Je dy je croy qu'il est ores en l'eau ,  
Et qu'à present il nous et la mer passe ,  
Affin que tost avec moy se soulace.

O. ST.-GELAIS. *Ero à Leander.*

**NOURRISEMENT**, nourriture, aliment.

**NOURRITURE**, éducation, dignité.

**NOUVEL**, nouvellement, de nouveau ; **NOUVELET**, diminutif de nouveau.

**NULLY**, aucun, nul ; *nullus*.

Si tu veulx donc sauver ton ame  
Ayme ton prochain comme moy :  
De nully ne dois dire blasme.

O. ST.-GELAIS. *Le Chasteau de Labour.*

**NUMBRER**, compter, calculer.

**NUTRIMENT**, nourriture ; *nutrimentum*.

**NUYSANCE**, tort, préjudice.

## O.

**O**, avec.

Or s'esbate (de par Dieu) franc Gonthier ,  
Heleine o luy soubz le bel esglantier.

VILLON.

**OBIT**, mort, trépas ; *obitus*.

**OBSCURTÉ**, pour obscurité.

**OBTEMPERER**, obéir, consentir ; *obtemperare*.

**OBUMBRÉ**, couvert, obscurci ; *obumbratus*.

**OCCIDER**, tuer, massacrer, faire mourir ; *occidere*.

**OCTROYER**, donner, accorder, promettre. Pourquoi ne pas employer ce mot ?

Tu descendais de la tourelle obscure  
Pour octroyer au chanteur fortuné  
L'agrafe d'or et la verte ceinture  
Et le chapeau de roses couronné.

MILLEVOYE. *Charlemagne.*

**OFFENDRE**, blesser, offenser ; *offendere*.

**OFFICE**, devoir, service ; *officium*.

ONC, ONCQUES, jamais ; *unquam*.

OMNIPOTENT, tout-puissant ; *omnipotens*.

OND (D'), d'où ; *undè*.

OPPRESSER, opprimer, accabler.

OPPRESSE, trouble, dispute, peine, embarras, oppression, persécution.

ORD, ORDOUX, sale, malpropre, dégoûtant, qui répugne : *horridus*.

Dans la comédie du *Mauvais Riche*, Trotemenu répond ainsi à son maître, qui lui commande de chasser le Lazare de devant sa porte :

Monseigneur, je l'en chasseray,  
Si je puis par quelque manière.  
Or ça truant, passes arrière,  
Tresord villain, meseau pourry.  
Que de Dieu soyez vous pugnay  
Tant me faictes avoir de paine.

ORDY, souillé, sali.

ORENDROIT, ORES, maintenant, à présent, en ce moment, à cette heure, de tems en tems, tantôt.

ORIEAU, vêtement, habit, haillons.

ORNATURE, ornement, parure, ajustement ; *ornatus*.

OST, armée ; de *hostis*, parce qu'il signifie plus souvent l'armée ennemie.

OUAILLE, brebis, mouton ; *ovis*. Ce mot fait le charme du style évangélique.

OUBLIANCE, oubli.

OULTRANCE, excès.

L'homme qui richesse trop prise,  
Amasse des biens à *oultrance*,  
Et par mauvaïse convoitise  
Jamais en son corps n'a aisance :  
Il a des biens en abondance :  
Encor n'en est il pas content.

O. St.-GUYAIS, *Le Chateau de Labour*.

OUR, pour oie.

• OULTRAGEUX, outrageant.

OULTRECUYDÉ, excessif, qui passe les bornes, impertinent, orgueilleux, téméraire.

Un *oultrecuydé*, un folastre,  
Aura un pourpoint de velours  
Contrefaisant du gentillastre.

COQUILLANT.

OULTREPASSE, excellence, qui l'emporte sur tous, phéaïx.

OULTREPASSER, surpasser, l'emporter sur.

OUVREER, travailler; *œuvre*, travaille; *ouvé*, travaillé.

OUVRIER, était composé de deux syllabes, parce qu'un siècle avant Marot on écrivait *ouvrer*.

OUY, forme toujours deux syllabes dans les poëtes du XVI<sup>e</sup> siècle. Marot, dans son édition de Villon, remarque un vers où *ouy* est monosyllabe.

OUYR, entendre, écouter; *audire*; *oyt*, entend; *orrs*, entendra; *orrez*, entendrez; *orries*, entendries; *orroit*, entendrait.

Elle s'arrête et croit dans le lointain  
Ouir le son de la lyre des fées.

MILLEVOYE.

OYSEL, OYSELLET, oiseau.

OYSEUSE, pour oisiveté.

## P.

PAILLARD, impudique, libertin, coquin, mauvais garnement.

PAISTRE, nourrir; se rassasier; *pascere*.

PALLADIAL, de Pallàs; *palladiane* est pris au féminin dans le même sens.

PALLIER, adoucir, apaiser.

PALUD, marais, bournier; *palus*.

Dame des cienlx, regente terrienne  
Emperiere \* des infernaux *paludz*.

VILLON.

PALUMBE, pigeon sauvage, ramier; *palumbus*.

Plus tendrement la *palombe* y soupire.

MILLEVOYE.

PANSE, ventre, est relégué dans le style barlesque.

PAPEGEAY, perroquet. Nous sommes bien aises de savoir que ce mot est dérivé de *psittacus*; le croirait-on?

\* Qui a l'empire, dominatrice.

**PAPELARD**, hypocrite, faux dévot, tartuffe.

O *papelards*, qu'on se trompe à vos mines !

LA FONTAINE.

**PARANGON**, exemple, modèle.

**PARANGONER**, comparer.

**PARAVANT**, pour auparavant.

**PARENTAGE**, parenté, famille, race.

**PARDOINT**, pardonne.

**PAREMENT**, ornement.

**PARFAIRE**, faire, accomplir, achever ; *perficere*.

**PARLEMENT**, conversation, entretien.

**PARLEMENTER**, s'entretenir, parler, converser.

**PARMANDA**, sorte d'exclamation, ou de jurement.

**PARQUET**, parc, enceinte où l'on enferme les moutons en été.

**PARTIR**, séparer, partager ; *partiri*.

**PASLIS**, palissade, mur, haye.

Il franchit les fossés, les *palis* et les ponts.

ROUCHER. *Les Mois*.

**PASSE**, **PASSERON**, passereau, moineau ; *passer*.

**PASSION**, tourment, martyre, souffrance ; *passio*.

**PASSIONNÉ**, tourmenté, martyrisé, mis à mort.

**PASTIS**, pâturage, pré.

Je vous enseignerai les *pâtis* les plus gras.

LA FONTAINE.

**PASTOUREAU**, berger, pasteur. La romance n'a pas manqué de s'emparer de ce joli mot. Il fallait bien que les *pastoureux* donnassent la main aux *pastourelles*.

**PATENT**, manifeste, public, connu clairement ; *patens*.

**PATIN**, espèce de chaussure que l'on portait dans ce tems-là.

**PEAULTRE**, barque, chaloupe.

**PECUNE**, argent ; *pecunia*.

**PELLAUDER**, tenir *au poil et à la peau*, maltraiter, houspiller, injurier.

**PELLÉ**, attaqué de la *pellade*, de la teigne. Cette maladie, qui fait tomber les cheveux, fut apportée de Naples en 1494. Elle se gagnait par le contact, comme on le voit par cette épigramme, contre le duc de Mayenne, chef de la ligue.

La *pellade* vous avez prise

Par la breche que vous sçavez,

Gardez la , puisque vous l'avez ,  
Monsieur elle est de bonne prise.

*Satyre Menippée.*

**PENNADE** , ruade , coup de pied de cheval.

**PENNAGE** , plumage.

**PENSEMENT** , pensée.

**PER** , égal , semblable , pareil ; *par*.

Car s'il convient que je m'applique  
A bouter avant ma pratique ,  
On ne saura trouver mon *per*.

VILLON.

**PERCEVOIR** , recevoir , soutenir.

**PERCHERONS** , habitans du Perche , ancienne province de France.

**PEREGRIN** , étranger ; *peregrinus*.

**PERPETRER** , faire , achever , finir ; *perpetrare*.

**PERPLEX** , indécis , qui est dans l'embarras , dans la *perplexité* ;  
*perplexus*.

**PERS** , **PERSE** , bleu foncé ; d'autres disent bleu céleste , et quelques-uns bleu mêlé de vert.

Tout le reste entourait la déesse aux yeux *pers*.

LA FONTAINE.

**PERTURBÉ** , troublé ; *perturbatus*. Il nous reste *perturbateur* et *perturbation*.

**PERTUYS** , trou , ouverture.

**PERTUYSER** , trouer , percer , ouvrir ; *pertundere*.

**PETTILER** , fouler aux pieds.

**PICOTIN** , la ration d'une femme , la mesure amoureuse.

Soudain que la gouge en emmanche  
Luy rebaillet le *picotin* ,  
Si l'instrument ne se demanche.

COQUILLART.

**PILE (SANS CROIX NE)** , sans un denier. Cette expression vient de la monnaie du tems de saint Louis , qui portait d'un côté une *croix* , et de l'autre des *piles* (pilum) , c'est-à-dire des massues avec lesquelles les infidèles brisaient les jambes à leurs prisonniers.

Combien au plus fort de mes maux  
En chevauchant *sans croix ne pile*.

VILLON.

**PINCER**, voler, prendre, escroquer ; *subject à la pince*, sujet à être volé ; *pinceur*, voleur.

**PIPEUR**, filou, voleur, escroc, surtout fripon au jeu. On dit encore des *dés pipés*.

**PISCINE**, réservoir ; *piscina*.

**PITANCE**, nourriture.

Ils vont querant les grans *pitances*.

*Roman de la Rose.*

**PITEUX**, triste, malheureux, pitoyable.

**PLAID**, procès, dispute.

**PLAIDERIE**, pour plaidoyerie.

**PLAINCT**, plainte, lamentation ; *planctus*.

**PLAINS**, pour plaines.

**PLAISANCE**, plaisir.

**PLAISANT**, qui platt, qui fait plaisir, agréable ; *placens*.

**PLANIERRE**, pleine, entière ; nulle, aucune. On dit *indulgences plénières*. Beaucoup de vieux mots se sont ainsi conservés parce qu'ils tiennent à des choses saintes qui leur servent de passeport.

**PLANTE**, la *plante* du pied, le pied ; *planta*.

**PLANTÉ**, beaucoup, en grand nombre, en abondance.

Et feist le roy dire grand *planté* de messes pour accomier \* ceulx qui devotion en avoient.

**FROISSART.**

**PLANTER**, faire.

**PLANTUREUX**, fertile, abondant. On veut le dériver de *plenitas* ; nous y consentons volontiers.

**PLEIGER**, cautionner, se rendre garant.

**PLEUVIR**, exceller.

**PLEVIR**, certifier, assurer.

**POETE**, se trouve presque toujours de deux syllabes chez les écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle ; Marot l'a toujours fait de trois syllabes, ποιητης, *poeta*. Cependant, son exemple ne fut pas suivi ; Regnier ne manque jamais de tomber dans la faute que Marot avait évitée. La Fontaine, qui se permettait bien des licences, a dit aussi :

A la foiblesse du sculpteur  
Le *poète* autrefois n'en dut guères.

\* Communier.

**PORTISER**, faire le poète, versifier.

**POINCTURE**, piquûre, blessure.

\* Tu t'en ris donc (*de ses flèches*), lui dit Amour,  
Vrayement tu sentiras un jour  
Combien leur *poincture* est amere.

ROUSSEAU.

**POINDRE**, blesser, piquer, tourmenter, naitre, *pungere*.

**POINGNANT**, piquant, qui commence à paraître, à *poindre*.

**POISON**, était alors féminin. Le peuple s'en sert encore dans ce genre.

**POLLIOU**, coquelicot, fleur des champs.

**POLLU**, souillé, profané, sali; *pollutus*.

**PORCHERE**, celle qui garde les pourceaux.

**PORTAU**, porte, barrière.

**POSSESSOIRE**, possession, propriété.

**POURCHAS**, recherche, poursuite, les soins prodigués à une amante.

A nuyct aymé, demain estre au rebours :  
Si vous cōtez, vous verrez au frais lours,  
Que le *pourchas* ne vault pas la despense :  
Car vous voyez qu'à l'heure que l'on pense  
Estre en la ville, on n'est pas aux faulxbourgs.

JEAN MAROT.

**POURCHASSER**, poursuivre, chercher, donner la chasse. Ce verbe s'emploie encore dans le style comique.

Mal doibt avoir qui le *pourchasse*.

**POURFILÉ**, pour filé.

**POURMENER**, pour promener.

**POURPENSER**, croire, méditer, penser.

**POURPRIS**, enclos, enceinte d'un jardin, d'une maison, d'un palais, d'un temple, etc.

Comme ils courroient en ce vaste *pourpris*  
L'un se signant et l'autre tout en larmes,  
Ils sont frappés des plus lugubres cris.

VOLTAIRE. *La Pucelle*.

**POURSUYVANT**, amant, amoureux, galant.

**POURSUYVIR**, poursuivre; *poursuy*, poursnivi.

**POVRE**, pour pauvre; **POVRETÉ**, pour pauvreté.



POURTRAICT, POURTRAICTURE, portrait.

POYSE, pour pèse.

PRACTIQUE, affaire, action.

PRACTIQUEUR, qui s'applique.

PRAU, prairie, verger.

PRECELLER, exceller, l'emporter sur, surpasser; *præcellere*.

PREFERENCE, appareil; de *præferre*.

PREFINI, fixe, invariable.

PREFIX, fixé, déterminé.

PREMIER, premièrement, d'abord.

PREMIER, récompenser, payer; *præmium dare*.

PRESSE, peine, inquiétude, affliction, persécution.

PRESTRE, prêtre; *presbyter*.

PREVIDENCE, pour prévoyance.

PREUX, prudent, sage, vaillant, courageux.

PRIERS, pour prières.

PRIMEFACE, en premier lieu, d'abord, premièrement.

PRIMERAIN, première, ancienne.

Jadis au temps nos premiers peres  
Et de nos primeraines meres.

*Roman de la Rose.*

PRINDRE, pour prendre; *prins*, pour pris.

PRINSAULT, d'abord, aussitôt.

PRISTINE, ancienne, antique; *pristinus*.

PRIVAUTÉ, familiarité, intimité, amitié. Ce mot est indispensable, et on le laisse tomber en désuétude; on n'a pas épuré la langue, on l'a appauvrie.

PROCHAIN, près, proche.

PROGENIE, race, famille; *progenies*.

PROLATION, parole, preuve; *prolatio*.

PRONONCER, pour annoncer.

PROSPEREMENT, avec prospérité, heureusement.

PROU, beaucoup, assez, suffisamment. Il y a une comédie de Marguerite de Navarre, intitulée, *moult, prou et trop*.

PSALTERION, harpe, instrument de musique à cordes; *psalterium*.

PUCELLE, PUCELLETTE, vierge, jeune fille.

PUBLIER, l'action de publier, divulgation.

PUNAI, puant, infect, dégoûtant.

## Q.

QUANT, quel nombre, combien; *quantus*.

QUANTESFOYS, combien de fois.

QUARTAINÉ, *Fièvre quartaine*, fièvre quarte.

QUESTÉ, enquête, recherche, poursuite.

QUERRIR et QUERRRE, poursuivre, rechercher; *quærere*; *quiert*, cherche, troisième personne du présent de l'indicatif; *queroye*, cherchais; *quis*, cherché; *quise*, cherchée.

QUICTER, céder, abandonner.

QUINAULT, attrapé, trompé, bafoué. On le fait venir de *psittacus*, perroquet. Il faut avouer que ces deux mots ont entr'eux beaucoup d'analogie.

## R.

RABBATER, tenir assemblée avec les *rabbats*, les lutins, lutiner.

RABY, enragé, furieux; *rabidus*.

RADOUBER, réparer, rétablir, raccommoder, n'est plus d'usage que dans la marine.

RAMAGE, sauvage, champêtre, bocager.

RAMENTEVOIR, rappeler à l'esprit, faire souvenir, repasser dans la mémoire; *je te le ramentoy*, je t'en fais souvenir; *ramentuz*, rappelés à la mémoire.

RANCUEUR, rancune, vengeance, colère, chagrin.

RANCUNE, causerie, babil.

RANDON, force, violence, courage.

RANE, grenouille; *rana*.

RASER, ôter, retrancher.

RAVALLER, abaisser, aplanir. Il ne s'emploie plus qu'au figuré.

RAY, rayon, regard.

RAY, RAISE, ras, rasé, tondu.

RAYER, rayonner, briller, éclairer.

**REAGAL**, arsenic rouge. On l'appelle encore ainsi.

**REBEC**, ancien violon à trois cordes. Ce mot est celte.

A tel menestrié tel *rebec*,  
Tenant tousjours le verre au bec.

*Satyres chrestiennes.*

Nos étymologistes, qui donnent à tous les mots de notre langue des origines si singulières, font dériver *rebec* de l'allemand et de l'hébreu. C'est aller chercher bien loin de l'érudition dont nous ferons grâce à nos lecteurs.

**REBOUCHER**, rebrousser, émousser.

**REBOUT**, pour rebut, refus.

**REBOUTER**, pour rebuter.

**RECENSER**, rapporter, raconter; *recensé*, examiné.

**RECENT**, récemment, nouvellement; *recens*.

**RECHANTER**, redire, répéter.

**RECIPÊ**, remède, ordonnance de médecin, parce qu'autrefois elles commençaient toutes par ce mot *recipe*, ou seulement la lettre R.

Et qui pis est ce mal qui m'afflige au mourir,  
S'obstine aux *recipes* et ne se veut guarir.

*REGNIER.*

**RECIPER**, recevoir; *recipere*.

**RECOMMENCEMENT**, renouvellement, réitération.

**RECONFORT**, consolation, soulagement.

**RECONFORTER**, soulager, soutenir, encourager.

**RECORD**, souvenir, mémoire, pensée.

**RECORDE**, rappeler, faire souvenir; *recordari*; *recordant*; se souvenant; *recordé*, repassé dans la mémoire; *faire recors*, faire souvenir.

**RECOURIR**, délivrer; *recoux*, délivré.

**RECOURS**, délivrance.

**RECROUVREUR**, réparateur.

**RECOY**, tranquillité, repos, solitude; *requies*.

**RECREATIF**, ranimé, égayé.

**RECTRICE**, celle qui dirige, qui gouverne; *rectrix*.

**RECUEIL**, accueil, réception.

Ta nourrice te vouloit engarder  
Venir vers moy pour le *recueil* me faire.

*Leander à Ero. O. de St. GELAIS.*

RECUEILLY, pour accueillir.

REDONDEMENT, débordement.

REDONDER, rejaillir, être en abondance, abonder; *redondé*, redit, répété souvent. Nous avons encore *redondance*.

REFAICT, gras, gros, rondelet.

REFERER, rapporter; *referre*.

REFLAMBOYANT, resplendissant, illustre.

REFRAINDRE, mettre un frein, retenir.

REFULGENT, brillant, éclatant; *refulgens*.

REGARD, physionomie, caractère, égard, considération.

REGNE, pour royaume; *regnum*.

En altruy main passent les regnes.

VILLON.

RELIQUE, reste; *reliquus*.

REMEMORER, se souvenir, repasser dans sa mémoire; *rememorari*.

REMIREN, regarder de tous côtés, examiner.

REMORD, douleur.

REMORDE, toucher, affliger.

REMUER, transporter, changer de place.

RENGETTE (A LA), à l'instant, tout de suite. Un ancien auteur, dit en parlant de Bacchus, qui apprenait à un escadron de nymphes l'amoureux métier, *il les palpa toutes à la rengette et voyla la belle leçon qu'il leur dictoit : assurément pas une ne s'en sauva*.

RENGREEMENT, aggravement.

RENGREGER, aggraver, augmenter, appesantir; *aggravare*.

REPAIRE, retraite, demeure. Il ne se prend plus qu'en mauvaise part.

REPOS, qui est en *repos*, tranquille, calme.

REPRINSE, reproche, réprimande.

REQUERIR, prier, demander, rechercher; *requiert*, recherche; *requirere*.

REQUESTE, prière, demande, recherche.

RESIDU, le reste, le restant. On ne s'en sert plus que dans le commerce et la chimie.

RESIGNER, donner, remettre, abandonner.

RESPIR, respiration.

RESPLENDEUR, gloire éclatante.

RESSORTIR, quitter, abandonner.

RESUSCITATION, pour résurrection.

**RETHORIQUEUR**, rhéteur, orateur et même poète.

**RETRAICT**, latrines, privés.

**RETRAIRE**, retirer, recevoir; *retraict*, retiré, qui n'a pas son étendue naturelle, rabougri.

C'est d'humaine beaulté l'ysue,  
Mamelles quoy? toutes *retraictes*.

VILLON.

**REVERENCE**, respect, vénération; *reverentia*.

**REVERTIR**, retourner; *revertere*.

**REVIRER**, changer de place, retourner.

**REVOLVER**, repasser dans sa mémoire, feuilleter souvent; *revolvere*.

**RIBAUD**, homme fort et robuste, bandit, libertin. On fait dériver ce mot de *robustus*, et de l'italien *ribaldo*.

Une nonnain fut engrossée  
Dont l'abbesse la blasma fort,  
J'ay (dit celle qui fut tencee)  
De resister faict mon effort,  
Mais le *ribauld* fut le plus fort,  
Qu'eusse je faict? Quoy, larronnesse,  
Que ne crias tu? dit l'abbesse.  
J'en feis, dit l'autre, conscience  
Non sans cause, nostre maistresse,  
Car c'estoit au lieu du silence.

**RIEN**, un peu, quelque chose.

**RITHMASSERIE**, mauvaise poésie.

**RITHMOYER**, rimer, faire des vers.

**ROMPURE**, rupture.

**RONDELLE**, bouclier rond.

**ROUER**, tourner.

**RUER**, renverser, jeter; *ruere*.

**RUISSELET**, diminutif de ruisseau. Autrefois presque tous les substantifs avaient des diminutifs.

**RUYNEUR**, qui cause la ruine.

## S.

**SACRE**, pour sacré; *sacer*.

**SAFFRETTE**, agréable, friande, vive, folâtre, enjouée.

**SAGETTE**, trait, dard, flèche; *sagitta*.

..... Il se jette  
Sur l'arc qui se détend et fait de la sagette  
Un nouveau mort.

LA FONTAINE.

**SAILLIR**, sortir, s'élancer; sauter; *salire*.

Nécessité faict gens mesprendre,  
Et faim saillir les lours des boys.

VILLON.

**SAISINE**, possession. C'est aujourd'hui un terme de jurisprudence.

**SALVATION**, pour salut; *salvatio*.

**SALUTAIRE**, salut, sauveur.

**SALUT**, sorte de monnaie que fit frapper le roi d'Angleterre, Henri VI, couronné roi de France en 1422. Sur une des faces était une croix avec une fleur de lys et un léopard; sur l'autre la sainte Vierge recevant la salutation angélique. C'est de là que les *saluts* prirent leur nom.

**SAMIS**, fine étoffe de soie.

En celle chambre avoit deux lis  
Couvers de deux riches samis.

Roman de Perceval.

**SANGUINOLENT**, sanglant, sanguinaire; *sanguinolentus*.

**SAOULER**, rassasier.

**SARGETTE**, étoffe légère faite de laine ou de soie, serge.

**SAVEUR**, goût, plaisir.

**SAULX**, le saule, arbre; *salix*.

**SAUTELLER**, sautiller, tressaillir, bondir.

**SAYE**, habit court; *sagum*.

**SÇAVOIR MON**, à savoir, par interrogation.

**SECONDE**, favorable, heureuse, prospère; *secundus*. Le verbe *seconder* nous est resté.

**SECOUS** (il s'écrit aussi *secoux*), pour secoué, agité.

**SECOUSSE**, coup, émotion.

**SEEL**, pour sseau.

**SELLER**, appliquer le sseau, sceller.

**SELLERIE**, l'action de sceller, d'apposer le sseau.

**SELLEUR**; celui qui scèle, qui tient le sseau.

**SEJOUR**, retard, repos, loisir; *de sejour*, frais, dispos.

Il respondit que chacun debyroit rendre compte de ses actions et non de son sejour.

MONTAIGNE.

**SEMBLANT**, figure, visage.

**SEMONCE**, invitation, sollicitation, exhortation.

**SELLE**, siège, banc; *sella*.

**SEMONDRE**, avertir, exciter, engager, solliciter; *submonere*; *semonne*, avertisse.

Son hôte n'eut pas la peine  
De le *semondre* deux fois.

LA FONTAINE.

**SENESTRE**, gauche; *sinister*.

**SENSITIF**, sentiment, sensibilité.

**SENTENCE**, avis, pensée, sentiment; *sententia*.

**SEoir**, être assis. On ne se sert plus que de quelques temps de ce verbe.

**SEQUELLE**, suite, compagnie. Ce mot est encore usité en mauvaise part.

**SEQUENCE**, suite, ordre.

**SEQUEURE**, suivre, accompagner, du vieux verbe *sequir*; *sequor*.

**SERAINNE**, pour sirène.

La royne blanche comme un lys  
Qui chantoit à voix de *seraine*.

VILLON.

**SEREE**, pour soirée.

**SERF**, **SERVE**, esclave, serviteur; *servus*. Nous avons le bonheur de ne plus connaître ce mot, qui se rattache à de si honteux souvenirs.

**SERVAGE**, esclavage, servitude.

**SERVANT**, esclave, serviteur.

**SERVILE**, soumis, esclave.

**SEUR**, pour sûr, certain.

**SEURTÉ**, pour sûreté.

**SI**, cependant, ainsi, aussi.

**SI QUE**, de sorte que.

**SI (SANS)**, sans défauts.

**SILVESTRE**, bocager, sauvage, qui vit dans les forêts; *silvestris*.

**SIMPLESSE**, pour simplicité, naïveté, bonhomie, sottise. Cette jolie expression a été rajeunie.

**SIMULACHRE**, statue; *simulachrum*.

**SION**, rameau, branche flexible.

**SOEF**, **SOEFVE**, suave, doux, agréable.

**SOEFVEMENT**, agréablement.

**SOLACIEUX**, consolant, soulageant; de *solatium*.

**SONGER**, rêver, songer.

**SONGER**, faire un songe, rêver. Il vieillit.

Un lièvre en son gîte *songeoit*,  
Car que faire en un gîte à moins que l'on ne *songe*.

LA FONTAINE.

**SONGNEUSEMENT**, pour soigneusement.

**SONNER**, jouer ou pincer d'un instrument de musique.

**SORBONIQUEUR**, sophiste, un de ces pédans que la Sorbonne intruisait dans l'art de la dispute, ergoteur. Marot fait souvent justice de ces bavards ignorans.

**SOTART**, sot, imbécille. On appelait aussi *soties* les farces de ces tems-là, qui avaient remplacé les *mystères*.

**SOTIE**, pour sottise.

**SOUCIER**, chagriner, ennuyer.

**SOUFFRETTE**, pauvreté, misère, dénuement de toutes choses.

**SOUFFRETEUX**, pauvre, misérable, dénué de tout.

Un pauvre *souffreteux*  
Gemit là-bas; le froid est rigoureux.

LA FONTAINE.

**SOULAS**, joie, plaisir, soulagement, consolation; *solatium*.

O toi, Soupir, seul *soulas* de ma vie,  
Qui sors du sein de ma douce ennemie.

*Blason du Soupir.*

**SOULACIER**, soulager, prendre plaisir, se satisfaire.

**SOULDARD**, soldat, c'est-à-dire *soudoyé*. Ce nom ne se donnait qu'à l'infanterie.

**SOULOIR**, avoir coutume; *solere*.

**SOURDRE**, sortir, naître, s'élever, jaillir; *surgere*.

Tant que bruyra un cours impetueux,  
Tant que fuyra un pas non fluctueux,  
Tant que *sourdra* d'une veine immortelle  
Le vers tragie, le comie, le harpeur\*,  
Ravisse, coule et vive le labeur  
Du grave, doux et copieux Jodelle.

J. DUBELLAY.

**SOUVENANCE**, pour souvenir. Ce mot est d'un grand usage dans la

\* Lyrique.



romance, il est noble, harmonieux, et mériterait d'être tout-à-fait réhabilité.

**SPECULER**, regarder, examiner, contempler; *speculari*.

**STATURE**, forme, figure, taille.

**STIMULER**, exciter, aiguillonner, animer; *stimulare*.

**STYGIEUX**, du Styx, fleuve de l'enfer; *stygius*.

**SUBIT**, subitement, aussitôt; *subito*.

**SUBJECTION**, esclavage, joug.

**SUBJECT**, souterrain; *subjectus*.

**SUBLET**, sifflet dont on se sert pour attirer les oiseaux dans les filets.

**SUBLIMER**, élever, célébrer, chanter, louer.

**SUBLIMITÉ**, élévation; *sublimitas*. On s'en sert au figuré.

**SUBMIS**, pour soumis; *submissus*.

**SUBVERTIR**, tromper.

**SUC**, col, tête.

**SUEUSE**, humide de sueur, moite.

**SULPHURÉ**, pour sulfureux, de souffre; *sulfureus*.

**SUPERNEL**, supérieur, céleste, d'en-haut; *supernus*.

**SUPERSCRPTION**, pour suscription.

**SUPPORTER**, excuser.

**SURMARCHER**, marcher sur, fouler, marquer; au figuré noter, censurer.

**SURVOLANT**, volant au-dessus.

**SUS**, pour sar; *remettre sus*, rétablir.

**SUSCITÉ**, proposé.

**SUYVIR**, pour suivre.

**SYDERÉ**, des astres, céleste; *sidereus*.

## T.

**TABOUR**, pour tambour.

**TABOURIN**, pour tambourin.

**TABUT**, bruit, fracas, querelle.

**TANDIS (EN)** pendant ce tems-là.

**TANNÉ**, brun, enfumé, de couleur sombre.

**TANSON**, réprimande, querelle, dispute.

Regrets, larmes,  
Plains et chansons  
Sont les facons  
D'amoureuses chevaleries.

*Blason des fausses Amours.*

**TANT QUE**, jusqu'à ce que; *tant y a*, enfin.

**TARGE**, bouclier; de *tegere*.

Pour oster la crudelité  
De ces fiers archiers amoureux (*les femmes*),  
Prez la *targe* de chasteté  
Que tu mettras devant tes yeux.

O. ST. GUILL. *Le Chastain de Labour.*

**TECT**, toit, maison, cabane; *tectum*.

**TEMNER**, mépriser, dédaigner; *temnere*.

**TENDRE**, changeant en amours, inconstant.

**TENNER**, fatiguer.

**TENCER**, réprimander, quereller, gronder. Il est encore du discours familier.

**TERNÉ**, affligé, fatigué; fixé.

**TERRIEN**, terrestre.

**TESTIFIER**, certifier, assurer; de *testis*.

**TESTONNER**, soigner la chevelure, friser les cheveux avec soin.

C'est à faire aux seuls Spartiates de se mettre à se peigner et *testonner*, sur le point qu'ils se vont jeter à quelque extrême hasard de leur vie.

MONTAIGNE.

**TETASSE**, sein mou et pendant. Ce mot est une injure. On verra la différence du *teton* et de la *tetasse* dans ces vers de Jean Marot, qui fait ainsi parler les Françaises des Italiennes.

Bien nous vivons,  
Et pourre avons,  
Laysante faces:  
Car bien sçavons,  
Se ainsi ne usons,  
Serons mollasses:  
Nous sommes grasses,  
Et avons graces,  
Fermes sommes, et le serons.  
Tetons avons, elles *tetasses*,  
Pendans comme vieilles bezaaces  
Dessus leurs jambes de berons.

**TIERS**, troisième.

**TISSIR**, tresser, former un *tissu*; *tissu*, commencé.

**TISTRE**, faire, composer, fabriquer.

Ainsi passant en femenin ouvrage  
Les longues heures : c'est nostre droit usage  
*Tistre* et filer quenouilles et fuseaux.

*Ero à Leander. O. St. GELAIS.*

**TOGUE**, pour toge, robe longue ; *toga*.

**TOLLU**, enlevé, pris, volé, ôté ; *tollere*.

**TOMBEEL**, pour tombeau.

**TONNELLE**, filet à prendre les perdrix.

**TORDIONS** ou **TOURDIONS**, les trémoussements de l'acte vénérien.

**TORDROYE**, tempéris.

**TOSTÉ**, rôti ; du verbe *tostir*.

**TOUCHE**, état, dignité.

**TOURBE**, troupe, foule ; *turba*. Il ne se prend plus qu'en mauvaise part.

**TOURNELLE**, tourelle, petite tour.

Les portes furent entaillées \*  
A grans tournelles bastailées. \*\*

OVIDE. *Manuscrit.*

**TOURTRE**, tourterelle.

**TOUSSIN**, pour tousser.

**TOUZÉ**, tondu, rasé.

**TRAC**, pour train.

**TRADITIVE**, tradition, enseignement venu par tradition.

**TRANCONNÉ**, coupé par morceaux.

**TRANSGLOUTI**, englouti.

**TRANSITOIRE**, passagère, de courte durée ; de *transire*.

**TRANSLATER**, traduire ; **TRANSLATEUR**, traducteur.

**TRANSLUYRE**, reluire, jeter de l'éclat.

**TRANSMETTRE**, envoyer ; *transmittere*.

**TRANSMUER**, changer ; *transmutare*.

**TRANSNOUER**, traverser à la nage.

**TREMEUR**, frayeur, terreur ; *tremor*.

**TREUVER**, pour trouver.

**TRIBARD**, bâton de crocheteur. On devine ce qu'il signifie au

\* Ciselées.

\*\* Flanquées.

figuré. On ne peut reprocher à la vieille langue française de la pauvreté; elle avait à peu près une centaine de mots pour exprimer la même chose.

**TRILINQUE**, à trois langues.

**TRIPOTAGE**, action, vie, conduite joyeuse.

Il sembloit que le diable eut fait le *tripotage*.

REGNIER.

**TRISTER**, faire de la peine, affliger, attrister, chagriner.

**TRONGNE**, la face, le visage.

**TROP PLUS**, beaucoup plus.

Guerre entre amys *trop p'us* qu'autre est cruelle.

JEAN MAROT.

**TROUSSE**, carquois.

**TRUAGE**, impôt.

Las du bon temps du feu roy le tressage \*

Point n'y avoit en tant de lieux *truage*

Ny de subsides.

MARTIAL D'Auvergne.

## U.

**UMBREUX**, qui donne de l'ombre. Laharpe condamne sans pitié cette expression harmonieuse qui ne peut être remplacée que par une périphrase. Cependant l'usage l'a emporté sur la tyrannie des préjugés, et *umbreux*, quoi qu'on dise, produit un bel effet en vers.

Corydon pour Daphné brûlait sans espérance;

Sous les chênes *umbreux*, témoins de sa souffrance,

D'une voix assidue aux monts retentissants

Seul, il jetait sans art ses stériles accents.

MILLEVOYE. *Trad. des Bucoliques.*

**UNDOYER**, répandre ses ondes; on dit par métaphore *une chevelure ondoyante*.

**UNIVERS**, pour universel.

**UNS**, pour quelques-uns, plusieurs.

**USANCE**, pour usage.

\* Charles V, surnommé le Sage.

## V.

VAL, vallée, vallon ; *vallis* ; pluriel , *vaulx*. On dit encore *par monts et par vaux* ; *contre val* , de haut en bas.

VALETTÉ, mêlé à la valetaille , compromis avec des valets.

VALEURS, biens , richesses , facultés.

VALUE, valeur , prix , mérite personnel.

VATICINER, prophétiser , prédire ; *vaticinari*.

VEFVE, pour veuve.

VENER, aller à la chasse , chasser ; *venari* ; nous avons gardé *vénerie* , *venaison*.

VENIR, pour venue , arrivée.

VENTANCE, *sans ventance* , sans se vanter ou s'en faire accroire.

VENTRE SAINT GRIS. Le Duchat prétend que ce juron veut dire *par le ventre de saint François, patriarche des-moines gris* ; et qu'il fut inventé pour remplacer les vilains juremens où il entre un peu de Dieu. Mais le peuple n'a pas pris garde à cette pieuse attention , et n'a pas jugé à propos de changer ses vieilles habitudes. *Ventre saint gris* est devenu célèbre depuis que notre bon Henri IV a bien voulu l'honorer de sa protection.

VENUSTE, beau , gracieux , charmant.

VEOIR, l'action de voir , la vue.

VEOIR, vérité , vrai.

Bien est *veoir* que j'ay aymé.

VILLON.

VER, printemps , renouveau ; *ver*.

VERDELET, vert , verdoyant ; *viridens*.

VERDUN, épée longue et étroite que l'on fabriquait dans la ville de ce nom.

VERECONDE, pudique , pleine de pudeur ; *verecunda*.

VERGUNGNE, honte , pudeur. Les terminaisons en *ongne* prenaient à volonté un *i* pour l'exactitude de la rime , *vergongne* et *vergoingne*.

VERMINIERE, race de vermine.

VERRIERE, vitre , vitrage , fenêtre.

VERTGUAY, vert tendre.

VERTY , tourné , traduit.

VESPERUS , l'étoile du soir ; *vesperus*.

VEXILLAIRE , porte-enseigne , porte-étendart , et au figuré , guide , conducteur ; *vexillarius*.

VIATEUR , homme mortel , qui voyage en cette vie passagère.

VILENIE , VILANIE , mauvaise conduite , désordre , infamie.

VILLOTIERE , qui mène une vie joyeuse , fille de joie , prostituée.  
Dans le Roman de la Rose , un mari jaloux donne ce nom à sa femme.

Trop estes , dit il , *villotiers*  
Et avez trop nyce maniere  
Quand suis à mon labour allex ,  
Tantost espingues et bales ,  
Et demenes tell' ribouldie  
Que ce semble une diablerie  
Et chantez comme une seraiue ,  
Dieu vous met en male semaine.

VIRELAY , petite pièce d'ancienne poésie ; espèce de *lai* redoublé.

VIREB , aller de côté et d'autre , tourner. Il ne s'emploie plus qu'en terme de marine.

VIRETON , petite flèche. D'autres veulent que ce soit un dard qu'on lançait avec de grosses arbalètes.

VIS , vivant ; visage. Dans les vers suivans il est répété deux fois avec un sens différent.

A vous , dame , je me plains ,  
Je voys pleurant par vaulx et plains ,  
Je ne congnois que pleurs et plains  
Puis que je veys  
Vostre gent et gracieux vis  
J'ayme mieulx estre mort que vis.  
Neantmoins plus voulantiers qu'envis  
Je me submets  
Au dieu d'amour qui desormais  
Me faict servir d'estranges mets  
De danger et de refus , mais  
C'est pour aymer.

ARNOUT GRÉBAN.

VISITATION , visite. Ce mot n'est plus en usage que dans cette phrase. *La visitation de la Vierge*.

VITUPERE , blâme , réprimande , chose honteuse et blâmable ; de *vituperare*.

VOCABLE , mot , parole ; *vocabulum*.

VOLER , pour vol , élévation.

VOLETTANT , voltigeant.

**VOLVER**, feuilletter; *volvere*.

**VOULSISSE**, pour voulût; *voulsissent*, pour voulussent.

**VOULONTIERS**, pour volontiers.

**VOYE**, génie, caractère, profession, conduite.

**VOYS (JE)**, pour je vais; *voyse*, aille.

**VOYRE**, **VOYREMENT**, même, vraiment, certes, assurément.

**VUEIL**, volonté.

Je me submets du tout à vostre *vueil*,  
Au dieu d'amours et à vous je me rends.

CH. D'ORLÉANS.

**VULPINE**, de renard, adroite, fine, rusée; de *vulpes*.

**VUYDER**, achever, finir.

## Y. Z.

**YDOINE**, convenable, propre à; *idoneus*. Il a tout-à-fait vieilli, quoique l'Académie lui accorde une place dans son dictionnaire.

Aux pigeons \* qui sont par essoine  
Enserrez soubz trappe voliere,  
Mon miroier bel et *ydoine*  
Et la grace de la geoliere.

VILLON.

**YSSIR**, sortir; *yssse*, sorte; *yssent*, sortent; *yssit*, sortit; *ystrois*. sortirais; *yssant*, sortant. On a gardé de ce verbe *issu* et le substantif *issue*.

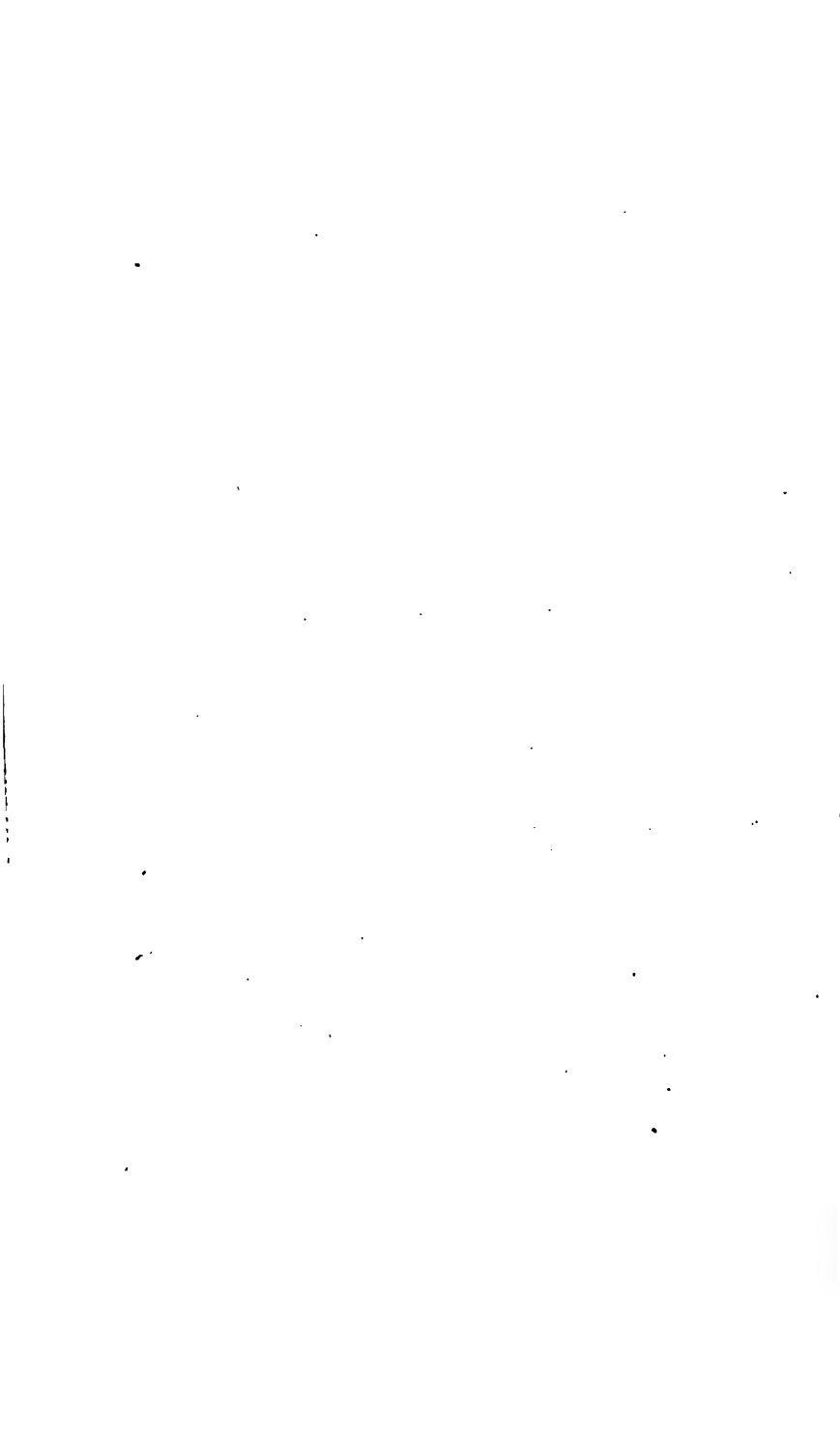
**YVERNAL**, d'hiver, qui appartient à l'hyver; *hybernalis*.

**YVRE (S')**, pour s'enivre.

**ZEC**, pour zest, ce qui divise en quatre la chair d'une noix; au figuré un rien, une bagatelle, une chose de peu de valeur.

## L. N.

\* Prisonniers.





---

# ÉDITIONS PARTIELLES

ET GÉNÉRALES

DES

## ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT.

---

1515. LE TEMPLE DE CUPIDO. Edition gothique. Cet ouvrage de la jeunesse de Marot, a reparu dans l'*Adolescence Clementine* avec de grands changemens.
1530. L. Dufresnoy parle de la première édition de l'*Adolescence Clementine*, imprimée en 1530; nous ne l'avons jamais vue.
1532. L'ADOLESCENCE CLEMENTINE, in-16; Paris. A l'enseigne du Faulcheur, avec privilège pour trois ans. Il paraît que L. Dufresnoy ne connaissait pas cette édition.
1534. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, VALET DE CHAMBRE DU ROY, in-16; Lyon. François le Juste. Edition gothique.
1535. L'ADOLESCENCE CLEMENTINE; Paris. Avec privilège pour cinq ans. Belle édition.
1536. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, VALET DE CHAMBRE DU ROY, in-16; Paris. Antoine Bonnemère.

1538. Les mêmes, in-16; Paris, Antoine Bonnemère.

— Les mêmes, in-16; Paris, Denis Janot.

— Les mêmes, in-8°; Lyon, Etienne Dolet. Cette édition a été revue par Clément Marot.

— Les mêmes, in-8°; Lyon, Sebastien Gryphius. Cette édition, faite sous les yeux de Marot, est plus correcte et plus complète que les précédentes.

1539. Les mêmes, in-16; Paris, Antoine Bonnemère. Cette édition est copiée sur celle de Gryphius.

— Les mêmes, in-8°; Anvers, Jean Steels. Les œuvres de Jean Marot sont réunies, dans cette édition, à celles de Clément.

1540. Les mêmes, avec figures, in-16; Paris, Jean Bignon.

— OPUSCULES DE MAROT, contenant *Dialogue de deux Amoureux, l'Eloge au roy, les Estrennes, des Chants divers et des Epistres*; in-16.

1541. HISTOIRE DE LEANDER ET HERO, par *Clement Marot*; in-8°; Lyon, Gryphius.

— La même, in-4°; Gilles Corrozet.

1542. LES ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, *augmentees d'un grand nombre de ses compositions nouvelles, par cy devant non imprimees*; in-18; Lyon, Etienne Dolet. Cette édition est imprimée avec soin.

1543. Les mêmes, édition entièrement semblable à la précédente.

Les mêmes, in-16; Paris, Angeliers. Cette édition, sans date, doit être de l'année 1543.

Les mêmes, in-16; Paris, sans date, mais postérieure à l'année 1543.

1543. CINQUANTE PSALMES DE DAVID, *traduictz par Clement Marot* ; in-16; Genève.
1544. LES ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS , in-16; Paris, édition à peu près complète.
- RECUEIL DE VRAIE POÉSIE FRANÇOYSE , *prinse de plusieurs poetes* ; in-16; Paris, Denis Janot. Ce Recueil renferme plusieurs ouvrages de Marot, entre autres, *Douleur et Volupté*, opuscule qui ne se trouve dans aucune édition.
1545. Les mêmes, in-8°; Lyon, à l'enseigne du Rocher. Cette édition, qui se trouve dans quelques bibliothèques, est la plus belle et la plus correcte de toutes celles qu'on a publiées. Nous l'avons consultée de préférence.
1546. Les mêmes, in-16; Paris, Guillaume Lebreton.
- Les mêmes, in-16; Lyon, Guillaume Rouville. Cette belle édition a été publiée par Antoine du Moulin, ami de Clément Marot.
1547. EPIGRAMMES DE MAROT, in-8°; Poitiers.
- Les mêmes, in-16; Poitiers.
1548. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS , in-16; Paris, Guillaume Thibout.
- Les mêmes, in-16; Lyon.
1549. Les mêmes, in-16; Paris, Pierre Gautier.
- Les mêmes, in-16; Lyon, Jean de Tournes.
1550. RECUEIL DE POÉSIE FRANÇOYSE , *prinse de plusieurs poetes les plus excellentz de ce regne*, in-16; Lyon, Jean temporal. Ce Recueil est le même que celui publié en 1544.
1551. LES ŒUVRES DE CLEMENT MAROT, in-16; Paris,

1551. veuve François Regnaut, et dans d'autres exemplaires, Jean Ruelle. Cette charmante édition ne le cède en rien aux *Elzéirs* les plus estimés.

— Les mêmes, in-16; Paris, Pierre Gautier.

— Les mêmes, in-16; Paris, Guillaume Thibout.

1552. CINQUANTE DEUX PSALMES EN RYTHME FRANÇOYSE, par *Clement Marot*, in-16; Paris.

1553. CLEMENT MAROT, in-16; Lyon, Jean de Tournes, avec figures.

1554. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, in-16; Lyon, Guillaume Rouville; belle édition.

— ŒUVRES DE CLEMENT DE CAHORS, VALET DE CHAMBRE DU ROY, in-16; Paris, la veuve Maurice, à l'enseigne saint Claude. Nous n'aurions pas choisi cette édition, sur laquelle est imprimée en partie celle que nous publions, s'il nous avait été possible de nous en procurer une plus ancienne et plus originale, avec la liberté toutesfois de la sacrifier. Cependant, en nous aidant des éditions de L. Dufresnoy, de la Haye et d'autres plus précieuses qu'on nous avait confiées, nous espérons avoir atteint le but que nous nous étions proposé, de donner une édition de Clement Marot, correcte et complète, digne d'aller se placer dans la bibliothèque des amateurs à côté de la nouvelle édition de Rabelais qui fait également honneur à l'érudition profonde de MM. Johanneau et Esmangard, et aux admirables presses de M. Jules Didot.

— TRADUCTION DE LATIN EN FRANÇOYS, *inventions et imitations nouvelles tant de Clement Marot que d'autres poëtes*; in-16; Paris, Etienne Grouleau.

1555. PSALMES DE DAVID, in-16; Lyon, Michel de Bois.

1556. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT, in-16; Paris.

— CINQUANTE DEUX PSALMES DE DAVID, *traduictz en rithme françoise selon la verité hebraique*, in-16; Paris, Pierre Gautier.

1557. LES JOYEUSES ET PLAISANTES EPISTRES, BALLADES, RONDEAUX ET EPIGRAMMES *de Clement Marot*, in-16, Lyon.

1558. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, in-16; Lyon, Jean de Tournes.

— LE RICHE EN POVRETÉ, JOYEUX EN ADVERSITÉ ET CONTENT EN SOUFFRANCE, *par Clement Marot, troué apres sa mort à Chamberry*, in-16; Paris, Etienne Denise.

Le même; Turin, sans date.

— LA COMPLAINTIE D'UN PASTOUREAU CHRESTIEN, *composee par Clement Marot, laquelle a esté trouee apres sa mort à Chamberry*, in-16; Paris, Etienne Denise.

1559. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, in-16; Paris, Barbe Regnaut.

1561. Les mêmes, in-16; Lyon, Guillaume Rouville.

1562. PSALMES DE DAVID, *traduictz par Clement Marot et Theodore de Beze*, in-12; Lyon.

1563. Les mêmes, in-16; Lyon, Antoine Vincent.

— SERMON DU BON PASTEUR ET DU MAULVAIS, *pris et extraict du dixieme chapistre de saint Jehan*, *par Clement Marot*, in-16; Lyon, Jean Saugrain.

1564. CINQUANTE DEUX PSALMES DE DAVID, *traduictz par Clement Marot*, in-18; Anvers.

1569. Les mêmes; in-8°; Caen.

1571. ŒUVRES DE CLEMENT MAROT DE CAHORS, in-16; Paris, Claude Gautier.

— Les mêmes, in-16; Paris, Jean Ruelle.

1579. CLEMENT MAROT, in-16; Lyon, Jean de Tournes, portrait et figures.

DEUX COLLOQUES D'ERASME, *traduictz du latin en en françoys par Clement Marot*, in-16, sans date et sans nom d'imprimeur. Cette édition avait paru avant 1580, puisqu'il en est parlé dans la bibliothèque de Lacroix du Maine.

1581. PSALMES DE DAVID, *traduictz par Clément Marot*, in-8°; Genève.

1583. CLÉMENT MAROT, in-12; Rouen, Guillaume Pavie, avec portrait.

1596. ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT DE CAHORS, in-12; Rouen, Raphael du Petit Val.

— Les mêmes, *revues, augmentées de plusieurs choses et disposées en beaucoup meilleur ordre que cy devant; plus quelques œuvres de Michel filz du dict Marot*, in-16; Niort, Thomas Portau; elle porte quelquefois *Lyon, chez Pierre Rigaud 1604*. Cette édition, revue par François Mizière, docteur en médecine, est la plus complète de toutes les éditions publiées avant celle de L. Dufresnoy.

1597. Les mêmes, in-16; Lyon, Jean Gauthier.

1604. Les mêmes; in-16; Lyon, Jean de Tournes, figures et portrait.

1615. Les mêmes , in-12 ; Rouen , Le Villain. Les Psaumes manquent dans cette édition.
1635. PSAUMES DE DAVID , *traduits par Clément Marot* , in-18 ; Sédan.

Nous avons passé sous silence une foule d'éditions partielles des ouvrages de Clément Marot , tels que la *Suite de l'Adolescence* , le *Recueil* , les deux premiers livres de la *Métamorphose* , etc. Nous n'avons pas eu la prétention de faire une liste complète de toutes les éditions de Marot ; nous avons seulement rappelé succinctement les principales et celles que nous avons eues entre les mains ; de plus longs détails bibliographiques seraient inutiles et fastidieux. Toutes ces éditions sont introuvables , quoique M. Auguis , qui copie toujours aveuglément L. Dufresnoy , nous dit qu'elles sont *assez rares ou peu communes*. Nous nous étendrons davantage sur les éditions suivantes , que l'on peut se procurer facilement.

1700. LES ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT DE CAHORS , VALET DE CHAMBRE DU ROI , *revues et augmentées de nouveau* , 2 vol. in-12 , La Haye , Adrian Moetjens. Cette édition , assez jolie d'ailleurs , s'achète au prix exorbitant que la manie des amateurs attache aux *Elzéviros*. Elle n'est pas complète , et fourmille de fautes grossières ; elle est précédée d'une courte Notice très-platement écrite , où l'on ne dit pas un mot des amours presque romanesques de notre poète.
1702. Les mêmes , 2 vol. in-12 ; La Haye , Adrian Moetjens. Cette édition ne diffère de la précédente que par le mérite typographique ; on n'en fait aucun cas , quoiqu'elle soit peut-être plus correcte que l'édition

1702. originale. On a imaginé de faire disparaître, en le grattant, le II de MDCCII, et de faire passer cette édition pour celle de 1700, ruse facile à reconnaître pour peu qu'on prenne la peine d'examiner l'impression et le papier.

1731. ŒUVRES DE CLÉMENT MAROT, *valet de chambre de François I<sup>er</sup>, roi de France; recues sur plusieurs manuscrits et sur plus de quarante éditions, et augmentées, tant de diverses poésies véritables, que de celles qu'on lui a faussemend attribuées, avec les ouvrages de Jean Marot son père, ceux de Michel Marot son fils, et les pièces du différent de Clément avec François Sagon, accompagnées d'une préface historique et d'observations critiques*; 4 vol. in-4°<sup>1</sup>; La Haye, Pierre Gosse et Jean Neaulme.

— Les mêmes, 6 vol. in-12; La Haye, les mêmes.

Cette édition a dû nécessiter d'immenses recherches. On voit que L. Dufresnoy avait entre les mains une multitude de matériaux qu'il nous serait impossible de rassembler aujourd'hui. Il avait fouillé dans les bibliothèques les plus riches; des manuscrits, des éditions introuvables lui étaient confiés; plus rapproché de l'époque à laquelle avait vécu Marot, il devait recueillir des documens plus certains; l'amitié des gens de lettres et des savans distingués ne lui refusait pas des conseils; quarante ans d'études et de méditations garantissaient le mérite de son travail, et cependant L. Dufresnoy n'a pas fait

<sup>1</sup> L'in-4° est plus rare que l'in-12. Le très-grand papier, qui n'a été tiré qu'à vingt-cinq exemplaires, est très-recherché des amateurs.



1731. un bon ouvrage. Nous allons passer en revue les défauts de son commentaire, l'impartialité la plus parfaite présidera à ce court examen.

Un commentaire sur les Œuvres de Marot demandait de l'érudition; mais il fallait l'employer à propos, et ne pas la prodiguer lorsque son inutilité la rend indifférente ou fastidieuse. Ainsi, L. Dufresnoy rencontre-t-il un fait sur lequel il a des détails curieux, il jette sans ordre beaucoup d'idées qui ne deviendraient intéressantes que par le développement. Il néglige d'éclaircir des passages obscurs, ou il s'amuse à dire ce que tout le monde sait, à expliquer ce que tout le monde comprend. Ses notes historiques sont trop courtes, et ne peuvent donner souvent qu'une idée imparfaite des individus ou des faits qu'elles passent en revue. Je ne parle pas d'un grand nombre d'erreurs de dates; ce qui nous fait présumer que Lenglet se confiait à sa prodigieuse mémoire. Les notes grammaticales, savantes quand elles ne sont pas minutieuses, aident à interpréter le vrai sens des vieilles expressions. Il a soin de choisir des citations licentieuses que nos anciens poètes lui fournissaient abondamment. Il ne perd jamais l'occasion de donner l'essor à son génie cynique; au moins si ses saillies libertines étaient rachetées par quelque esprit et par un style élégant. Du style dans les écrits de L. Dufresnoy! Ce miracle ne s'y reproduit pas souvent. Notre savant n'était pas ami du style; il aurait cru perdre son tems en arrangeant ses phrases, et en polissant son langage tudesque. Il faisait peu de cas de cette qualité, qui, selon Buffon, *est tout l'homme*. Il prenait même

1731. plaisir à *barbariser* son style, et à s'écarter des règles les plus essentielles de la grammaire ; il ambitionnait au XVIII<sup>e</sup> siècle le titre d'*écrivain gaulois* ! Cette négligence d'écrire est poussée à un tel excès, que dans certaines notes, en faveur desquelles l'originalité de la pensée demandait grâce, nous nous sommes permis des corrections et des retranchemens.

Lenglet respectait trop Marot pour oser changer en rien la disposition des pièces dont il n'ignorait pourtant pas l'ordre chronologique. Nous avons été plus téméraires, et, en profitant de ses précieuses instructions, nous sommes parvenus à débrouiller le chaos des Œuvres de Marot.

Ce commentaire n'est cependant pas sans mérite, et nous ne dissimulons pas les nombreux renseignemens desquels nous lui sommes redevables. La *Préface historique* surtout fait le plus grand honneur à l'érudition de L. Dufresnoy. Elle renferme des détails entièrement neufs, qui jettent un grand jour sur le roman de la vie de Marot, dont les poésies fournissent des preuves de tous les faits qu'on y avance. Lenglet est le premier qui ait approfondi l'histoire amoureuse du poète, sur laquelle on n'avait encore que des données très-incertaines. Il a restitué leur amant à Diane de Poitiers et à Marguerite de Navarre ; il suit leurs amours presque incroyables dans leurs différentes périodes. Cette Notice, un peu trop prolixe, est semée, comme les notes, de satires de mœurs, fines et mordantes. Lenglet donne quelquefois libre cours à cette causticité qui l'envoya souvent à la Bastille. Il se montre partout l'ennemi acharné des superstitions, du fanatisme et des moines. On

1731. reconnaît tour-à-tour son caractère hardi et licencieux, son esprit frivole et son érudition.

Cette édition est en outre augmentée d'une foule de pièces restées jusqu'alors cachées dans de vieilles éditions ou dans des manuscrits. Nous allons indiquer les poésies entièrement oubliées que ce savant éditeur nous a fait connaître. *Épître dédicatoire du Temple de Cupidon au roi François I; autre Épître dédicatoire à Nicolas de Neufville; Sermon du bon et du mauvais Pasteur; Balladin; le Riche en pauvreté, joyeux en affliction et content en souffrance; Complainte d'un pastoureau chrétien; troisième et quatrième Épîtres du Coq à l'Ane; Épître à Antoine Couillart, seigneur du Pavillon; Épître à son ami Papillon; à M. Pelisson; Cantique à la reine de Navarre; réponse aux vers affichés à Paris; trente Épigrammes, trois Épitaphes satiriques et trois dans le Cimetière; préface en prose sur la traduction d'Héro et Léander; deux Colloques d'Érasme traduits en vers français; Préface de l'Adolescence Clémentine; Préface à Etienne Dolet. Nous ne parlons pas des Œuvres de Jean Marot et de Michel, ni du Recueil des pièces du différent de Marot avec François Sagon et La Hueterie, qui se trouvent réunis à cette édition; nous discutons ailleurs les motifs qui nous ont engagé à ne pas les admettre dans la nôtre.*

Cette édition est, sous tous les rapports, préférable aux recueils incomplets qui l'avaient précédée; malheureusement on y cherche en vain la correction qu'on avait lieu d'attendre des soins de l'éditeur. Soit que L. Dufresnoy, qui prend, dans son épître dédicatoire au comte de Hoyrn, le nom de Gordon

1731. de Percel, ne présidât pas lui-même à l'impression, soit plutôt que sa négligence habituelle augmentât dans la révision des épreuves, cette édition fourmille de fautes grossières. M. Auguis a eu le courage d'en compter jusqu'à cinq mille; il est inutile de dire qu'il les a sévèrement corrigées, et, à l'aide de quelques retranchemens indispensables, il a envoyé sous son nom à l'immortalité une nouvelle édition de ce commentaire, où il a eu la scrupuleuse attention de ne pas glisser une seule phrase de sa façon. C'est l'éloge le moins équivoque du mérite de L. Dufresnoy.

1819. ŒUVRES CHOISIES DE CLÉMENT MAROT, édition stéréotype; Paris, Tournachon Molin. Ce choix, dont nous ignorons l'auteur, est très-bien fait; on eût pu l'étendre bien davantage, puisque des trois volumes de Marot, on pourrait en extraire au moins un, dont toutes les pièces seraient autant de chefs-d'œuvre exquis de grâce et de naturel. Les poésies que contient ce petit Recueil sont dans la mémoire de tous ceux qui s'occupent encore de littérature. C'est la fleur immortelle qui compose la couronne poétique de Marot. *Le Dialogue de deux amoureux, l'Épître au roi pour avoir été dérobé, l'Épigramme qu'il adressa à son amante, après avoir brûlé sa lettre, les Epigrammes de oui et nonni, du lieutenant criminel et de Semblancai, de l'abbé et de son valet, d'un songe, de Cupido et de sa dame, du beau tétin d'une épouse farouche.* Ces productions, d'un génie vraiment original, serviront toujours de modèles dans un genre où La Fontaine a pu seul réussir après Marot. Cette édition est précédée d'une No-

1819. tice , d'un Discours préliminaire et de quelques notes. Ces notes , tirées pour la plupart de l'édition de Lenglet Dufresnoy , suffisent , quoique courtes , à l'intelligence du texte. La Notice renferme , très-succinctement , les principaux faits de la vie du poète. Le style dont elle est écrite révèle une plume exercée. Le Discours est consacré à l'histoire de la langue française depuis son berceau jusqu'à Malherbe. Il présente des aperçus ingénieux , exprimés avec une élégante facilité , et le talent de l'auteur n'est pas gêné dans le cadre étroit qu'il a choisi ; l'orthographe que l'on a adoptée tient le milieu entre l'ancienne et la moderne. Ce mélange bizarre ne nous semble pas devoir être employé dans la réimpression des vieux auteurs ; conservons leur orthographe , ou donnons-leur tout-à-fait la nôtre.

1823. OEUVRES DE CLÉMENT MAROT , nouvelle édition , revue sur toutes celles qui l'ont précédée , avec des Notes historiques et un Glossaire des vieux mots , par M. Pierre-René Auguis , 5 vol. in-18 , Brissot-Thivars. Le nom de M. Auguis est une bonne fortune pour un ouvrage ; aussi s'achète-t-il au poids de l'or. Ce nom , trésor des libraires , s'est allié à ceux de nos plus grands génies. Molière , J.-B. Rousseau , n'auraient pas de succès s'ils n'étaient précédés d'une notice enrichie de sa précieuse signature. En effet , depuis long-tems le mérite de M. Auguis est connu. Biographe , historien , antiquaire et correcteur d'épreuves , il a réuni toutes les couronnes. L'édition de L. Dufresnoy , qu'il vient de prendre sous sa protection , va encore ajouter à sa gloire littéraire. Clément Marot manquait à nos bibliothèques ; un

1823. ami des lettres eut l'heureuse idée de faire sortir de l'oubli le père de la poésie française. Plein de son généreux projet, il saisit la plume.... et Marot, ra-jeuni, reparait traînant à sa suite un gothique commentaire et le nom de M. Pierre René Auguis.

Nous ne fûmes pas peu surpris, lorsque nous reçûmes le prospectus de cette édition, en même tems que celui des *Poètes français*, recueil où l'on voit *six cents poètes placés comme des jallons sur la ligne des connaissances humaines*. Nous n'avons pas été peu étonnés en lisant dans ce dernier : *On aurait tort de croire que cet élégant badinage, qui a rendu le nom de Marot cher aux amis des Muses, est le cachet ordinaire de ses ouvrages; on ne le trouve que dans quelques-unes des pièces de la nombreuse collection de ses œuvres*. Le même homme, qui ne laisse à Marot que quelques feuillets, s'avise de mettre au jour une édition complète de ses œuvres ! veut-il nous familiariser avec Marot, que l'on vante encore et qu'on ne lit plus ? Prétend-il lui enlever sa vieille réputation, en opposant au petit nombre de ces chefs-d'œuvre inimitables de délicatesse et de naïveté, la foule de ces faibles productions dans lesquelles l'auteur du *Doux nenni* ne s'élève pas même au-dessus de son siècle ? Ou bien, honteux d'un jugement trop sévère, qu'il a porté peut-être avant d'avoir parcouru ses poésies, veut-il effacer son injuste mépris par une éclatante réparation ? Ces motifs n'ont pas assez de poids pour M. Auguis. Comment donc expliquer cette étrange contradiction ? hier, critique outré ; aujourd'hui, admirateur enthousiaste ! Ce problème est pourtant facile à résoudre. Hier, M. Auguis travaillait pour

1823. tel libraire ; aujourd'hui , il est aux gages de tel autre. Un auteur n'a-t-il pas une critique et une admiration de commande ?

Une malheureuse émulation existe entre les auteurs ou plutôt entre les libraires. Ceux-ci se nuisent les uns aux autres par une continuelle rivalité d'entreprises. On s'étonnait autrefois lorsqu'ils demandaient du style à la Saint-Evremond ; maintenant ils ont à leur disposition des manœuvres pour tous les styles. Ils conçoivent , et on exécute ; ils inspirent les poètes à défaut d'Apollon , et le génie n'est pas muet au son de leur argent. On achète des *Messéniennes* avant qu'elles soient composées ! Dès qu'un ouvrage que l'on soupçonne devoir faire sensation s'apprête à paraître , tout l'essaim écrivassier est en rumeur ; c'est assez que l'on puisse surpasser en vitesse la nouvelle production qui trouve quelquefois à sa naissance cinq ou six avortons , usurpateurs de son nom et de ses idées. Voilà ce qui arrive tous les jours , et ce qui arrivait bien avant le *sic vos non vobis* de Virgile. Malheureusement il n'y a point de *brevets d'invention* en littérature.

Nous avons déjà exposé les raisons qui nous ont engagé à publier une édition de Clément Marot. Une étude approfondie nous avait permis d'apprécier ses beautés trop ignorées ; nous résolûmes de justifier sa réputation , qui s'était conservée jusqu'à nous par tradition , et d'élever , comme nous l'avons dit , un monument au génie heureux qui , avec Montaigne , épura le jargon barbare de nos aïeux , et commença une tâche qu'il était réservé à Malherbe d'achever. Nous consacraâmes plusieurs années aux recherches

1823. que réclamait ce genre de travail , et , dans l'intérêt de notre poète favori , nous nous dévouâmes au métier pénible et obscur de commentateur. Le public fut bientôt instruit que l'on préparait une édition de Marot. Aussitôt un libraire , s'exagérant le succès que cette réimpression ne devait pas manquer d'obtenir , se dispose à faire son profit de l'idée d'un autre. L'édition que l'on annonce est belle , et les soins qu'on y apporte en retarderont la publication ; eh bien ! il entreprend impromptu une édition de la *petite propriété*. Mais le vieux langage ne peut se passer de commentaire. Celui de Lenglet est d'autant plus précieux qu'il est tout fait. Il ne reste plus qu'à choisir un auteur qui veuille bien attacher son nom à cette édition dont il a le bonheur de n'être pas coupable. M. Auguis prête volontiers son nom illustré par cinq ou six notices , et par le titre de membre de la Société des antiquaires. M. Auguis endosse donc l'habit de Lenglet , qu'il a le bon sens de raccourcir et de dégraisser , et M. Auguis-Lenglet-Dufresnoy , sous son costume emprunté , sort majestueusement des presses au bout de deux mois ; . . . l'accueil favorable qu'il a reçu a achevé de nous désoler.

On avait lieu d'attendre de M. Auguis un bon commentaire sur les Œuvres de Marot. Les connaissances étendues qu'il possède devaient l'aider dans un ouvrage tout entier d'érudition , et l'intéressante collection des *Poètes français* a révélé combien notre vieille langue lui est familière ; nous regrettons qu'il n'ait pas sacrifié quelques mois à méditer Marot. Car nous ne pensons pas qu'il puisse



1823. estimer l'édition de Lenglet. Il a sans doute mis à regret son nom en tête de cette rapsodie écrite en style de cuisinière, et dont quelques documens curieux et quelques pensées originales ne peuvent rendre la lecture supportable. Nous savons même que M. Auguis, pour expier probablement le détestable fatras qu'il a eu la faiblesse de s'attribuer, a esquissé une édition entièrement nouvelle de ce poète, dont, à l'entendre, on ne doit lire que quelques pièces. Si, lorsque ce bruit vint à nos oreilles, notre travail n'eût pas été terminé, si l'impression n'eût pas été alors fort avancée, nous aurions volontiers abandonné notre projet, ou nous aurions proposé

M. Auguis de se réunir à nous, et de nous diriger dans l'emploi des matériaux que nous avions rassemblés. Cette association eût certainement été avantageuse pour nous et pour notre édition. Nous espérons cependant que notre essai ne privera pas Marot et le public du nouveau commentaire que M. Auguis a, dit-on, entrepris, et surtout d'un grand travail dont le nom de Campenon garantit le succès.

L'édition de M. Auguis étant celle de Lenglet, corrigée et abrégée, nous ne répèterons pas ce que nous avons dit au sujet de cette dernière, que nous avons examinée peut-être avec trop d'indulgence. Nous nous bornerons à une remarque sur le texte, à la correction duquel l'éditeur paraît s'être appliqué, bien qu'il n'ait pas été, comme on l'annonce pompeusement, *reçu sur toutes les éditions précédentes*. L'orthographe que l'on a suivie dans cette édition est souvent bizarre, et l'on y rencontre, si l'on peut s'exprimer ainsi, des *anachronismes* d'orthographe.

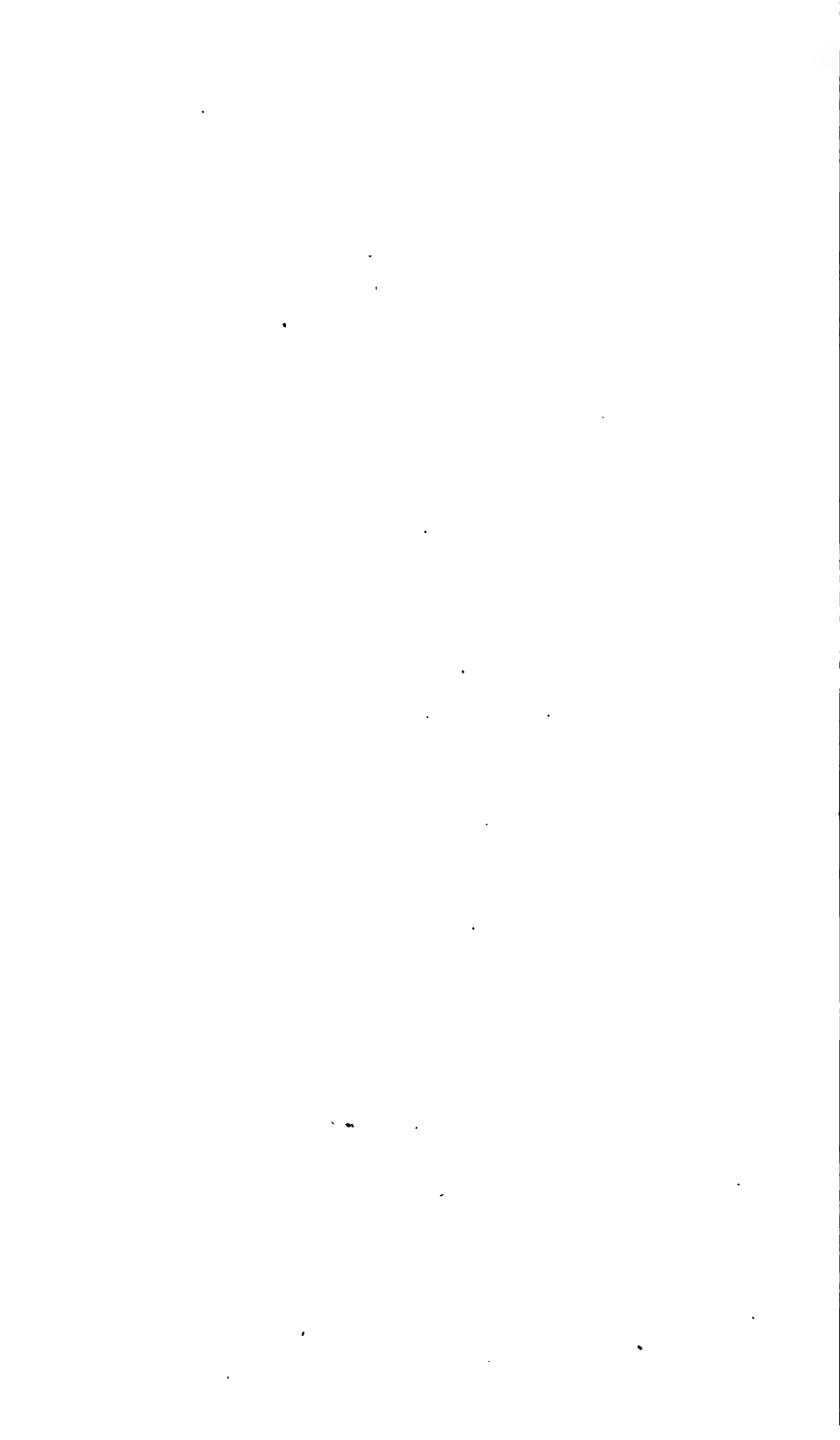
1823. On s'est astreint scrupuleusement à l'orthographe étymologique. Du temps de Marot, les savans seuls et les puristes voulaient encore renfermer, autant que possible, dans un mot toutes les lettres de la racine grecque ou latine. L'orthographe commençait alors à se simplifier, et les livres imprimés à cette époque, attestent combien on se soumettait peu à ce rigorisme pédantesque. On n'écrivait pas *il escribt* (scribit); *monde* (mundus) prenait un *o* pour n'être pas confondu avec *munde*, pur (mundus). Autre observation; on a substitué presque partout l'*y* à l'*i*, *sentyr*, *sortyr*, etc. Nous croyons que l'*y* ne s'employait que devant ou après les voyelles et principalement *o* et *u*, *moy*, *roy*, *buysson*. Enfin le même mot est quelquefois orthographié de trois ou quatre manières différentes, faute choquante qui reparait presque à chaque ligne dans les anciennes éditions. Mais il est impossible avec l'attention la plus infatigable de réimprimer de vieux auteurs correctement. Le Rabelais, en trois volumes in-8°, dont l'exécution est très-soignée, est rempli de fautes ou plutôt de variations d'orthographe. Notre édition est loin d'être exempte de ce reproche.

Les retranchemens, qui étaient indispensables dans les notes de L. Dufresnoy, ont été faits avec autant de sagesse que de goût, quoiqu'en corrigeant les fautes de langage, on eût pu retoucher une multitude de phrases d'une platitude dégoûtante. On a rejeté toutes les réflexions licencieuses que l'abbé multipliait avec tant de complaisance; les satires injurieuses que Lenglet adressait à ses nombreux ennemis, ont disparu. Le catholicisme de l'éditeur aurait dû respecter les plaisanteries que se permettait

1823. notre cynique contre les moines et les vices de l'église au seizième siècle. S'il a craint de s'attirer les regards de l'autorité , il a eu tort. Qui oserait prendre la défense des moines et des bûchers ? Nous les avons conservées, ces notes , et même nous en avons ajouté de nouvelles , bien persuadé que la religion n'est pas responsable de ses ministres , et que c'est rendre service à son pays , que de signaler à l'indignation publique les superstitions et les infâmies qui ont déshonoré si long-tems la France.

P. B\*\*\*\*\*

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.



---

# TABLE DES PIÈCES

CONTENUS

## DANS CE VOLUME.

---

### TRADUCTIONS.

Pages.

<i>Première Églogue des Bucoliques de Virgile.....</i>	3
<i>Jugement de Minus sur la preference d'Alexandre-le-Grand ,</i> <i>Annibal de Carthage et Scipion le Romain , dit l'Africain ,</i> <i>pris de Lucien , entre les dialogues des morts .....</i>	11
<i>Marot au Roy touchant la Metamorphose.....</i>	27
<i>Livre premier de la Metamorphose d'Ovide.....</i>	29
<i>Livre second.....</i>	89
<i>Marot aux lecteurs.....</i>	149
<i>Histoire de Leander et Hero.....</i>	151

### PSAUMES DE DAVID.

<i>Preface de Jean Calvin.....</i>	179
<i>Marot au Roy , sur la traduction des Psalmes.....</i>	187
<i>Aux dames de France , touchant lesdicts Psalmes.....</i>	194
<i>I<sup>er</sup> PSALME. Qui au conseil des malings n'a esté , etc.....</i>	197
<i>II. Pourquoi sont bruict et s'assemblent les gens , etc.....</i>	198
<i>III. O Seigneur que de gens , etc.....</i>	201
<i>IV. Quand je t'invoque , hélas escoute , etc.....</i>	203
<i>V. Aux parolles que je veulx dire , etc.....</i>	205
<i>VI. Ne vueilles pas , o Sire , etc.....</i>	208
<i>VII. Mon Dieu j'ay en toy esperance , etc.....</i>	210
<i>VIII. O nostre Dieu et Seigneur amyable , etc.....</i>	213
<i>IX. De tout mon cuer t'exalteray , etc.....</i>	215
<i>X. D'ond vient cela , Seigneur je te supply , etc.....</i>	219
<i>XI. Veu que du tout en Dieu mon cuer s'appuie , etc.....</i>	221
<i>XII. Donne secours , Seigneur , il en est heure , etc.....</i>	223

	Pages.
XIII. <i>Jusques à quand as estably , etc.</i> .....	224
XIV. <i>Le fol maling en son cuer dit et croit , etc.</i> .....	227
XV. <i>Qui est ce qui conversera , etc.</i> .....	229
XVI. <i>Je t'aymeray en toute obeissance , etc.</i> .....	229
XVII. <i>Les cieulx en chascun lieu , etc.</i> .....	234
XVIII. <i>Mon Dieu , mon Dieu , pourquoy m'as tu laissé , etc.</i> ..	237
XIX. <i>Mon Dieu me paist soubz sa puissance haulte , etc.</i> .....	243
XX. <i>La terre au Seigneur appartient , etc.</i> .....	244
XXI. <i>A toy , mon Dieu , mon cuer monte , etc.</i> .....	245
XXII. <i>O bienheureux , celluy dont les commises , etc.</i> .....	249
XXIII. <i>Resveillez vous chascun fidele , etc.</i> .....	251
XXIV. <i>Du maling des faictz vicieux , etc.</i> .....	255
XXVI. <i>Ne sois fasché si durant ceste vie , etc.</i> .....	255
XXVII. <i>Las , en ta fureur aigue , etc.</i> .....	260
XXVIII. <i>Revenge moy , pren la querelle , etc.</i> .....	266
XXIX. <i>Propos exquis fault que de mon cuer sorte , etc.</i> .....	267
XXX. <i>Des qu'adversité nous offense , etc.</i> .....	270
XXXI. <i>Le Dieu , le fort , l'eternel parlera , etc.</i> .....	272
XXXII. <i>Misericorde au poure vicieux , etc.</i> .....	275
XXXIII. <i>Tes jugementz , Dieu veritable , etc.</i> .....	278
XXXIV. <i>Les gens entrez sont en ton heritage , etc.</i> .....	282
XXXV. <i>Mon Dieu , preste moy l'oreille , etc.</i> .....	284
XXXVI. <i>Qui en la garde du hault Dieu , etc.</i> .....	287
XXXVII. <i>Vouloir m'est pris de mettre en escripture , etc.</i> .....	290
XXXVIII. <i>Sus , louez Dieu , mon ame , en toute chose , etc.</i> ..	292
XXXIX. <i>Sus sus , mon ame , il te fault dire bien , etc.</i> .....	295
XL. <i>Donnez au Seigneur gloire , etc.</i> .....	301
XLI. <i>L'omnipotent à mon seigneur et maistre , etc.</i> .....	308
XLII. <i>Quand Israel hors d'Egypte sortit , etc.</i> .....	309
XLIII. <i>Non point à nous , non point à nous , Seigneur , etc.</i> ..	310
XLIV. <i>Rendez à Dieu louenge et gloire , etc.</i> .....	313
XLV. <i>Enfans qui le Seigneur servez , etc.</i> .....	318
XLVI. <i>Bienheureux est quiconques , etc.</i> .....	319
XLVII. <i>Du fons de ma pensee , etc.</i> .....	321
XLVIII. <i>Estans assis aux rives aquatiques , etc.</i> .....	322
XLIX. <i>Il fault que de tous mes espritz , etc.</i> .....	324
L. <i>Seigneur Dieu , oy l'oraison mienne , etc.</i> .....	326
<i>Le Cantique de Simeon.</i> .....	329

## TABLE.

603

	Pages.
<i>Premier Colloque d'Erasmus, intitulé Abbatis et Eruditæ</i> .....	333
<i>Second Colloque d'Erasmus, intitulé Virgo μετρημος</i> .....	359
<i>De l'Amour fugitif de Lucien</i> .....	395
<i>Des Visions de Petrarque, de thuscan en françoys</i> .....	400

## SIX SONNETZ DE PETRARQUE,

SUR LA MORT DE SA DAME LAURE.

I. <i>Vous qui oyez en mes rithmes le son, etc</i> .....	404
II. <i>O pas espars : o pensees soudaines, etc</i> .....	405
III. <i>Qui voudra veoir tout ce que peult nature, etc</i> .....	405
IV. <i>Mort, sans soleil tu as laissé le monde, etc</i> .....	406
V. <i>Le premier jour que trespassa la belle, etc</i> .....	407
VI. <i>Des plus beaulx yeulx et du plus clair visage, etc</i> .....	408
<i>Epigramme de Salmonius, mis de latin en françoys</i> .....	409
<i>Les tristes vers de Beroalde, sur le jour du Vendredy Saint</i> ..	410
<i>Les Commandemens de Dieu</i> .....	418

## ORAISONS.

<i>L'oraison de Nostre Seigneur Jesuchrist</i> .....	420
<i>La Salutation angelique</i> .....	420
<i>Les Articles de la Foy</i> .....	421
<i>Priere devant le repas</i> .....	422
<i>La même</i> .....	422
<i>Priere apres le repas</i> .....	423
<i>Graces pour un enfant</i> .....	423
<i>Adam et Eve</i> .....	423
<i>Petis devis chrestiens</i> .....	424

## ŒUVRES DIVERSES EN PROSE.

<i>Epistre à la duchesse d'Alençon, touchant l'Armee du Roy en Haynault</i> .....	427
---	-----

	Pages.
<i>Preface du Roman de la Rose.....</i>	431
<i>Preface de l'Adolescence Clementine.....</i>	437
<i>Preface des Poesies de Villon.....</i>	439
<i>Preface de la premiere edition entiere des œuvres de Clement Marot, à Lyon. ....</i>	443

## POÉSIES ATTRIBUÉES A CLÉMENT MAROT.

<i>Dictier présenté à Monseigneur de Nassau , au retour de France. ....</i>	449
<i>L'Alphabet du temps present.....</i>	453
<i>Le differenz de Beauté, Force et Amour.....</i>	456
<i>Epistre à Sagon et à La Hueterie.....</i>	458
<i>Epistre de complainte, à une qu'a laissé son amy.....</i>	468
<i>Epistre de l'Asne au Coq , responsive à celle du Coq à l'Asne..</i>	476
<i>Epistre du biau fy de Pazy.....</i>	482
<i>Rasponce de la Dame au jeune fy de Pazy.....</i>	486
<i>Ballade au nom de Clement Marot contre Sagon.....</i>	490
<i>Chant royal de la Fortune et des Biens mondains , composé par un des amys de Clement Marot.....</i>	492

## RONDEAUX.

<i>Au cueur ne peult un chascun commander , etc.....</i>	495
<i>Juges , prevotz , bourgeois , marchans , commun , etc.....</i>	495
<i>Sur : Jupiter ex alto perjuria ridet amantum.....</i>	496
<i>A Nostredame.....</i>	497
<i>O quelle erreur , par finiz esperitz , etc.....</i>	497
<i>Rondeau du Guay.....</i>	498
<i>Huictain.....</i>	499
<i>Dixain de l'ymage de Venus armee.....</i>	501
<i>Dixain du trop Saoul et de l'Affamé.....</i>	501
<i>Epigramme sur : Jupiter ex alto perjuria ridet amantum.....</i>	502
<i>Epitaphe de Marie, fille aisnee de M. Destissac , composé par un amy de Clément Marot.....</i>	503



# TABLE.

605

Pages.

<i>Épitaphe du Conte de Salles.....</i>	504
<i>Complainte de Dame Bazoche, sur le trespas dudit Conte..</i>	505

<b>GLOSSAIRE.....</b>	511
-----------------------	-----

<i>Éditions partielles et générales des œuvres de Clément Marot..</i>	571
---	-----

FIN DE LA TABLE.



